MÉMOIRES DU GÉNÉRAL LEJEUNE

Louis François baron Lejeune, Germain Bapst




3 1924 024 337 135

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL LEJEUNE

Publiés par M. Germain BAPST

De Valmy à Wagram

Deuxième mille



De Valmy
à Wagram

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL LEJEUNE

Publiés par M. Germain BAPST

De Valmy à Wagram

Deuxième mille

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1895



PRÉFACE

A LA MÉMOIRE
DU MARÉCHAL CANROBERT

— Bonjour, Monsieur le Maréchal...

— Ah, c'est vous!.. Entrez... Asseyez-vous là!

Ainsi m'accueillait le maréchal Canrobert à l'une des fréquentes visites que je lui faisais, et au cours desquelles il me racontait, me dictait même, les moindres détails de sa vie si mouvementée.

— Et que faites-vous depuis que je vous ai vu?.. C'était avant-hier, je crois!

— Mais je m'occupe de la publication des *Mémoires du général Lejeune*, dont la première édition, vous le savez peut-être, fut tirée seule-

ment à une vingtaine d'exemplaires aujourd'hui complètement disparus et introuvables...

L'avez-vous connu le général Lejeune, Monsieur le Maréchal?

— Si je l'ai connu !... Lejeune le peintre, n'est-ce pas?... Eh bien, en 1831, j'étais sous-lieutenant et officier d'ordonnance du général Meynadier... Vous savez bien, le général Meynadier, le chef d'état-major de la garde impériale sous Bessières celui qui fut ensuite chef d'état-major de Marmont dans la campagne de France.....

Il était alors inspecteur général de la division des Pyrénées-Orientales dont le centre était à Perpignan. Un jour il m'emmena avec lui à Toulouse. Le général comte Guyot y commandait la division militaire; il avait été chef de l'escorte de Napoléon et il commandait à Waterloo la dernière charge de la grosse cavalerie de la garde. Il avait sous ses ordres à Toulouse le général Lejeune, comme brigadier.

Le général Guyot nous invita à dîner : durant le repas, Lejeune fut pétillant d'esprit; il nous parla avec une verve intarissable des campagnes les plus émouvantes de la Révolution et de l'Empire: tantôt il nous racontait les batailles, tantôt il nous

reproduisait les conversations de Napoléon... Tous les convives, moi le premier, nous dévorions ses paroles.

Quand le repas fut terminé et que, pour un motif quelconque, Lejeune nous eut quittés, le général Guyot s'approcha de mon patron et lui dit : « Ce diable de Lejeune... il est comme tous les officiers d'état-major; il a su se faufiler partout, être au courant de tout... Napoléon lui en a plus dit en deux heures, à lui qu'à moi, qui ne l'ai pas quitté pendant quinze années... »

C'était la vérité, ajouta le maréchal Canrobert; certains officiers d'état-major, vivant dans l'intimité des souverains et des grands chefs, ont connu, par des côtés particuliers et par les détails, bien des faits qu'ignorent souvent les personnages placés au premier rang et jouant les premiers rôles.

Lejeune était du nombre.

*
* *

Le maréchal Canrobert aurait pu ajouter que Lejeune possédait au plus haut degré les qualités du peintre et qu'il savait à merveille faire una description pittoresque. C'est par là que ses

Mémoires ont une réelle supériorité sur les récits pourtant si émouvants des maréchaux, des généraux et des soldats de la Révolution et de l'Empire qui, hommes d'action avant tout, ont raconté ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, sans jamais prendre le temps de décrire les milieux, de dessiner le cadre des tableaux qu'ils présentaient et dont les écrits provoquent l'émotion uniquement par la suite des événements eux-mêmes.

Lejeune, au contraire, est amoureux de la nature; ce qu'il cherche, c'est à peindre le paysage dans lequel s'est accompli chacune des grandes actions auxquelles il a pris part.

Il le fait d'ailleurs avec une précision rigoureuse, en sa qualité d'officier du génie, chargé par Berthier de dessiner, le soir de chaque grande journée, des aquarelles représentant exactement les diverses parties du champ de bataille. Plus tard, dans ces paysages exécutés d'après nature, il place les épisodes des drames dont il a été le témoin.

Au moment même où nous écrivons ces lignes, les érudits et le public se pressent en foule à l'*Exposition historique et militaire de la Révolution et de l'Empire* devant les tableaux qu'il a

faits le soir même ou le lendemain du passage du Rhin, de la bataille de Marengo, de celles d'Austerlitz, de Wagram ou de la Moskowa, et qui, suivant une expression vulgaire « suent la vérité ».

On peut en dire autant de ses mémoires qui constituent, grâce au double talent de leur auteur, le monument à la fois le plus dramatique et le plus pittoresque de l'épopée de la Révolution et de l'Empire.

Pour nous, qui avons mis leur publication sous les auspices du maréchal Canrobert, nous aurions voulu pouvoir les lui dédier : Qu'il nous soit au moins permis d'en faire hommage à sa mémoire!

GERMAIN BAPST.

Paris, 21 mai 1895.

MÉMOIRES
DU
GÉNÉRAL LEJEUNE

CHAPITRE PREMIER

Premiers souvenirs.

Mon père et ma mère étaient de Versailles; des affaires les obligèrent à aller se fixer en Alsace, où je suis né.

Peu de temps avant la Révolution, ils revinrent à Versailles. J'ai encore, au moment où j'écris, le souvenir du clocher de la cathédrale de Strasbourg et du beau palais de nos rois à Versailles, tel que je le vis quand j'y arrivai d'Alsace.

J'avais déjà du goût pour le dessin.

Un jour, comme j'allais dessiner une vue dans le parc, une dame vêtue de blanc, dans un négligé simple et gracieux, dirigea ses pas vers moi; elle était suivie d'un hayduc ou hussard hongrois, qui portait d'une main son grand sabre et de l'autre un élégant parasol

pour cette dame. Je me découvris respectueusement, sans discontinuer mon travail; je répondis à quelques questions qu'elle m'adressa gracieusement, et elle continua sa promenade sans que j'y fisse attention.

Le lendemain à la même heure, cette dame, dont je remarquai alors la belle figure et la taille élégante, quoiqu'elle fût vêtue aussi simplement que la veille, m'aborda encore et me demanda mon nom. Dès qu'elle le sut : — Je connais monsieur votre père, me dit-elle, j'aime beaucoup monsieur votre oncle qui vient souvent faire de la musique avec moi. — A son accent, je présumai qu'elle devait être Autrichienne, et je lui répondis en riant et en allemand, que j'étais honteux d'ignorer à qui j'avais l'honneur de parler.

Cette gaîté sembla lui plaire, et elle me dit : Venez avec moi, mon petit ami, et nous ferons connaissance; vous verrez des sites plus jolis que celui que vous dessinez. Je l'accompagnai, et je vis s'ouvrir devant nous les deux battants des portes de Trianon. Les gens à la livrée du roi saluèrent avec respect, et j'entendis prononcer les mots : Votre Majesté.

Aussi étonné que le paysan qui portait Henri IV en croupe, je me dis : Cette dame est donc la Reine, puisque le hayduc qui la suit et moi ne sommes pas le Roi. C'était, en effet, la reine Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche. Elle venait d'être si gracieuse, que je n'éprouvai aucun embarras, et je continuai à causer familièrement avec elle. La Reine m'offrit quelques fruits, et parut prendre grand plai-

sir à me faire voir les beautés pittoresques du petit Trianon qui était son ouvrage. Avant de me congédier, elle me fit cadeau d'une jolie petite bourse vert et or qu'elle avait brodée, et m'autorisa à revenir à Trianon lorsque cela me plairait.

Dieu! que nous étions loin de prévoir alors l'affreuse catastrophe dans laquelle je devais la revoir plus tard!

... J'étais encore un écolier au 10 août, mais je me souviens que pendant près d'une semaine, les assassinats se continuèrent sur les malheureux soldats suisses. A Passy, je faillis recevoir les balles tirées sur un Suisse, qui me renversa dans la rue en se sauvant. A la barrière Blanche, un Suisse, que la faim peut-être chassait des carrières Montmartre où il avait pris refuge, tomba près de moi sous les coups d'une vingtaine de plâtriers qui l'assommèrent avec leurs massues à battre le plâtre. Lorsque la rage populaire se calma dans Paris, on entendit chanter partout la *Marseillaise* avec exaltation. A ce noble cri de guerre, les bataillons se formèrent dans chaque quartier, et de nombreuses colonnes partirent pour l'armée.

Cette effervescence populaire prit tout à coup un caractère magnanime, et l'on vit les plus timides citoyens s'enrôler avec enthousiasme pour aller repousser les ennemis extérieurs qui attaquaient de toute part nos frontières et menaçaient notre indépendance.

Les jeunes étudiants des lettres, des sciences, des écoles de droit, de médecine et des beaux-arts se réunirent au Louvre et formèrent une compagnie nombreuse. Alexandre Duval, Jean-Baptiste Say et tant d'autres jeunes poëtes et philosophes s'y trouvaient simples soldats, au milieu de plusieurs héros en herbe qui devinrent généraux, préfets ou sénateurs. La reunion prit le nom de *Compagnie des Arts*, et fit peindre sur sa bannière une statue de Minerve.

Agé de dix-sept ans, j'étais, je crois, le plus jeune; mais je trouvai le moyen d'emporter l'énorme attirail de guerre dont je fus affublé. Casque en carton à cimier de crin, giberne remplie de cartouches, fusil de quinze livres, sabre à tuer Goliath, marmite et gamelle pour la soupe, havresac que ma pauvre mère, par excès de tendresse, avait surchargé d'effets en l'inondant de ses pleurs; un sac pour coucher au camp et pour aller aux vivres, le pain de munition et la viande pour quatre jours, l'uniforme, la culotte courte, de grandes guêtres et de bons souliers, tel était le bagage dont je me dissimulais le poids avec fierté au moment du départ; mais qui allait me paraître très lourd avant d'arriver à la première couchée, et me faire trouver bien dur le métier des héros.

Rien n'eût été plus gai que notre première nuit passée au Louvre, si au milieu de nos jeux un jeune homme charmant, nommé Jourdain, n'eût pris en

courant une croisée pour une porte; il s'y précipita et se tua dans la grande cour du Louvre.

L'un de nous, qui avait servi quelques mois dans un régiment de dragons, fut choisi pour capitaine; Barbier, le plus beau soldat de la compagnie, devint notre lieutenant, et deux jours après que l'organisation et l'armement furent complétés, nous défilâmes devant la Convention nationale. Elle tenait ses séances dans la salle qui est aujourd'hui la chapelle du château des Tuileries.

Hérault de Séchelles la présidait. Agé de vingt-cinq à trente ans, d'une famille parlementaire des plus distinguées, il nous adressa une allocution. Il était l'ami de mon père; il me chercha dans le premier rang où ma taille m'avait placé, et s'adressant à moi : « Et toi, mon jeune ami, tes armes seront, comme celles de tes compagnons, le rempart de la patrie, et bientôt tes pinceaux et leurs écrits nous retraceront vos victoires. »

Les adieux de ma mère furent déchirants, et ceux de mon père me laissèrent la plus douloureuse impression. Il me serrait la main en me reconduisant; il ne pouvait ni pleurer, ni parler, tant son cœur était oppressé; il m'embrassa sans proférer une seule parole; et jamais le silence n'eut une éloquence plus touchante. Le bruit du tambour, les cris d'allégresse de la population qui accourait sur notre passage en chantant l'hymne de la *Marseillaise*, dissipèrent

notre émotion. Nous nous écriâmes tous avec joie : « *Nous voilà soldats!* »

Il pleuvait, et la première soirée fut de nature à désenchanter des fils de bonne famille accoutumés à de bons lits. Mon billet de logement me conduisit chez un pauvre boulanger qui, pour me faire une couche passable, étala plusieurs sacs à farine, roula celui qui devait servir de traversin, et m'en donna deux autres pour me couvrir.

C'est ainsi que, par la pluie, nous arrivâmes à Châlons-sur-Marne, où Lukner organisait une armée de réserve. Ce général, pour nous faire, dit-il, plus d'honneur, nous plaça à la tête du camp.

Les terres labourées étaient détrempées et les sillons pleins d'eau. Ce ne fut que sur les tas de branches de saule que nous allions couper, que nous pûmes nous étendre et prendre quelque repos. Fort heureusement, on demanda le lendemain des hommes de bonne volonté pour escorter un convoi; la Compagnie des Arts s'offrit tout entière. Près de cent voitures nous furent confiées pour porter des vivres à l'armée de Kellerman, au camp de la Lune. Ce même jour, les Prussiens l'attaquèrent et furent battus à Valmy (20 septembre 1792). Mais leur cavalerie légère ayant pénétré derrière nos lignes, plusieurs escadrons vinrent jusqu'à nous, et attaquèrent le convoi lorsqu'il se trouvait encore sur une chaussée assez élevée qui

nous donnait l'avantage du terrain. Il fallut en toute hâte se cacher derrière, dessus ou dessous nos chariots, et faire le coup de fusil. L'ennemi perdit quelques hommes, et bientôt prit la fuite. Nous réparâmes le désordre que cette escarmouche avait causé, et après avoir marché toute la nuit, nous arrivâmes au camp de la Lune le lendemain de la victoire. L'on venait de couvrir de terre quelques centaines de Prussiens tués sur la place ou nous dûmes planter nos tentes, et ce fut la tête appuyée sur les corps de ces malheureux que nous prîmes du repos après notre première expédition.

Le reste de la campagne se passa pour nous en marches et contre-marches, toujours sous la pluie et dans les boues profondes de la Champagne. Souvent le pain nous manquait, ou n'arrivait que détrempé par la pluie, et pourtant nous restions de bonne humeur. Le moindre rayon de soleil nous rendait la gaîté, et Dumouriez en eut un jour la preuve. Il y avait réuni vingt mille hommes, rangés sur plusieurs lignes, dont il commençait à passer la revue. Un de ces nombreux lièvres, qui jusqu'alors s'étaient multipliés et engraissés assez tranquilles sous la protection des droits seigneuriaux, effrayé par les chevaux de l'état-major s'enfuit entre les jambes des grenadiers devant lesquels Dumouriez arrivait; aussitôt les soldats, bien moins occupés du général que du lièvre, se mirent à courir après, en criant : Au lièvre! au lièvre! Ce désordre fit lever d'autres lièvres en quantité.

et en peu de minutes toute l'armée courut à la débandade, et continua la chasse toute la matinée.

Dumouriez, très irrité d'abord, finit par en rire, renonça à la revue, et le soir il ne dédaigna pas de prendre sa part de l'un des vaincus de la journée, qui furent rôtis au camp où j'en vis un assez grand nombre au-dessus de nos feux de bivouacs; on les pendait à des ficelles qui, en se détordant, faisaient l'office de tourne-broches.

Cet automne, très pluvieux, et les raisins peu mûrs de la Champagne, causèrent des maladies qui désorganisèrent l'armée prussienne. La nôtre souffrit aussi beaucoup de ses fatigues excessives. Il était nécessaire d'y établir la discipline, et l'on nous fit entrer en cantonnement pour nous réorganiser pendant l'hiver.

La Compagnie des Arts fut placée près de Sedan. Un jour nous allâmes plusieurs ensemble à quelques lieues de là pour visiter le château de Bouillon. L'aspect pittoresque de ses tours construites sur des rochers m'invita à en faire un croquis, pris du sommet de l'une des hauteurs voisines. Nous étions occupés à dessiner, lorsque nous vîmes une douzaine de baïonnettes circuler dans les sentiers en zig-zag de la montagne, et s'approcher de nous. Notre action était si innocente, que nous restâmes sans défiance jusqu'au

moment où la garde nous entoura pour nous arrêter.

Elle avait ordre de nous conduire au château, et en traversant la ville, la populace ameutée voulut nous arracher des mains des soldats en criant : A la lanterne! à la potence! il faut tuer ces agents de Pitt et de Cobourg qui viennent tirer des plans de la ville et du château!

La garde eut beaucoup de peine à nous sauver la vie; elle parvint cependant à nous conduire sains et saufs au commandant du fort qui avait ordonné notre arrestation. Il se trouva être M. de Pontbriant, capitaine au régiment de Royal-Vaisseau, qui avait passé l'hiver précédent en congé, à Paris, où il suivait les mêmes cours que moi. Dès qu'il m'eut reconnu et vu nos croquis, il se confondit en excuses, nous combla d'amitiés, et pendant que nous partagions son repas, il envoya en ville expliquer notre affaire, afin que nous pussions y repasser sans danger.

Le temps ainsi passé nous paraissait assez court et ne nous permettait guère d'arrêter nos idées sur les tristes nouvelles qui arrivaient de Paris.

Le capitaine Friant (le même qui devint commandant de la vieille garde), fut chargé de nous réunir à d'autres compagnies pour nous former en bataillons. Déjà il se montrait fort satisfait de nos progrès dans l'art de manier le fusil, lorsqu'un matin, sur je ne sais quel avis, chacun des nôtres dit à son voisin : « Nous sommes licenciés et nous retournons à Paris ».

Aussitôt on nous vit tous courant dans les rues, du

papier et une plume à la main, pour nous signer réciproquement des certificats de civisme et de bonne conduite. Le dos nons servait de table, faute de pupitre pour écrire; nos sacs furent promptement fermés, et le même jour, chacun de son côté, nous nous mîmes en route. Ceux qui n'avaient pas d'argent se réunirent à ceux à qui il en restait. Cinq camarades se joignirent à moi, qui possédais soixante francs en billets appelés corsets, et cette faible somme nous conduisit bien portante jusqu'aux portes de Paris. Ces compagnons étaient mes amis, mais aussi mes débiteurs; ils me quittèrent ainsi, et je ne les ai plus revus.

Paris, plus sombre que jamais, était dans le deuil et dans la consternation. Chaque jour, des tombereaux chargés de corps décapités passaient sous nos croisées pour les transporter au cimetière de la Magdelaine. Un jour, ils en portaient vingt-deux, dont le plus âgé n'avait pas trente ans : c'étaient ces jeunes et intéressants Girondins et les frères Fonfrède. Le pouvoir était aux mains de la lie du peuple, qui, au cri de FRATERNITE, ÉGALITÉ, A BAS LES TYRANS, donnait le nom de civisme à sa féroce exaltation. Tout homme vêtu décemment devenait pour eux un *suspect*, et on l'emprisonnait. Un jour, après avoir soigné ma toilette, je me rendais paisiblement à un déjeuner en ville; une patrouille m'arrêta en m'apostrophant du nom de MUSCADIN (c'était l'injure en vogue). Je fus promené, trimballé tout le jour de corps-de-garde en

corps-de-garde, et enfin incarcéré avec quelques autres personnes dans une salle-basse de l'église Saint-Martin. Ce ne fut seulement qu'à dix heures du soir que l'on nous conduisit devant Henriot qui commandait à Paris. Notre délit était de porter du linge blanc et des habits propres. Nos juges, ayant appris qui nous étions, hésitaient néanmoins à nous relâcher, et il était minuit lorsqu'on nous donna la liberté d'aller déjeuner.

Les vivres, et le pain surtout, étaient fort rares, et la vie devenait extrêmement difficile. Le travail était une distraction à tant de maux, et j'avais repris mes études, lorsqu'un jour me rendant à l'un des cours que je suivais, je me trouvai embarrassé dans une foule immense qui obstruait la rue Saint-Honoré, vers l'Oratoire. La population se pressait à toutes les croisées et jusque sur les toits, et c'était avec une joie cruelle, atroce et délirante, que, de toute part, on vociférait cette chanson obscene : *Mme Véto avait promis*, etc.

Déjà, l'on apercevait les escadrons qui escortaient une charrette, sur laquelle une femme était assise à côté d'un prêtre, et plusieurs bourreaux étaient debout derrière eux. Le cortege marchait avec une lenteur inhumaine pour prolonger l'agonie de la victime, et en repaître l'avide curiosité de cent mille forcenés accourus à ce terrible spectacle. Il me prit un violent tremblement, et mon cœur cessa presque de battre, lorsque j'appris qui j'allais revoir; mais pressé pres-

que écrasé dans la foule, la retraite m'était devenue impossible, et j'eus la douleur de reconnaître la même personne qui m'avait admis à Trianon avec tant de grâce et de bonté. C'était la reine Marie-Antoinette, dans le même costume, en blanc, qu'elle portait le jour où j'avais eu l'honneur de l'accompagner à Trianon; son attitude était celle d'une sainte, et le prêtre qui l'exhortait semblait être plus malheureux qu'elle.

A cet aspect, bien des yeux se remplirent de larmes; et cependant, au milieu de cette populace menaçante, pas un seul cœur généreux n'eut la force et le courage de jeter un cri de grâce. Chez moi aussi ce cri fut étouffé sur mes lèvres par la crainte de la foule, et toute la vie je m'en suis fait d'amers reproches.

Dans ces tristes conjonctures, j'appris sans regret que l'on mettait en réquisition tous les hommes de dix-huit à vingt-cinq ans pour les envoyer à l'armée. Les émotions devaient être moins cruelles dans les camps que dans les rues de Paris. J'avais dix-huit ans et je repartis.

CHAPITRE II

Campagnes de Hollande, du Rhin et de Marengo.

Les emplois d'officiers dans l'armée étaient dévolus précédemment à la noblesse; elle les abandonna pour émigrer, et pendant quelques temps rien n'était pour nous plus frappant à observer que l'ignorance de plusieurs des généraux que nous eûmes en remplacement de ceux qui nous avaient quittés. J'étais sergent d'infanterie, et de service un jour à Péronne, chez le général Calendini, brave soldat italien, qui se servait d'une carte générale de l'Europe pour manœuvrer sur la Sambre. Il me demanda d'y chercher sa route, et se montra fort contrarié de n'y pas trouver les *petits chemins*.

Bientôt après, je passai dans l'artillerie, dont le service et les travaux me convenaient davantage. Sur ces entrefaites, l'armée autrichienne, qui s'était emparée de nos places du Nord et marchait sur Paris, nous livra bataille presque aux portes de Guise, où elle fut enfin arrêtée, battue et forcée à la retraite. Le soir même de cette affaire, le général Lacour, chef d'état-

major, me fit amener un cheval de prise, et me dit : « Pars au galop, crève le cheval, s'il le faut, et porte cet ordre à Jacob, à douze lieues d'ici; tu y suivras le mouvement de sa division, et tu m'en rendras compte ». Le courageux exemple que ce général avait donné peu de temps auparavant, avait puissamment contribué à la glorieuse défense des lignes de Wissembourg, par le général Hoche (26 décembre 1793), et lui avait valu le grade de général de division. L'opération dont je lui portais l'ordre réussit; j'eus occasion de m'y faire remarquer. Le général me prit en amitié et me garda pour aide de camp. Il ne savait que lire et signer; mais il était bel homme et d'une bravoure admirable. Il avait été longtemps maître cordonnier d'un régiment d'infanterie.

La division Jacob dut, quelques jours après, effectuer le passage de l'Ourthe, petite rivière profonde et fort encaissée qui couvrait la position des Autrichiens. Tandis que cette troupe descendait en colonne par bataillons vers la rivière, j'étais à chercher un point guéable. Je le découvris. L'attaque fut vive et la division passa (18 août 1794). Cette circonstance heureuse détermina les représentants du peuple Alquier, Ducos et Lacoste, à m'appeler momentanément près d'eux, et à me faire donner le brevet de lieutenant-adjoint du génie; ensuite, ils m'envoyèrent comme tel faire la campagne d'hiver à l'armée du Nord, qui marchait à la conquête de la Hollande.

L'hiver de 1794 à 1795 fut des plus rudes; il favorisa notre entrée en Hollande, en gelant les fleuves, les fossés pleins d'eau, et jusqu'à la mer du Texel, où notre cavalerie s'empara de la flotte hollandaise en y arrivant sur la glace jusqu'au pied des vaisseaux.

Lorsque nous étions à La Haye, deux de mes camarades du génie et moi, MM. Bontemps et Ferrus, nous fûmes attachés à l'état-major du général Vandamme. Celui-ci nous amena, un jour, au bord du grand Canal, pour attendre un bateau chargé d'émigrés que l'on amenait d'Ostende pour les exporter hors du territoire occupé par l'armée. Nous désirions soulager la détresse affreuse de ces malheureux compatriotes. Je retrouvai dans le nombre la comtesse de Neuilly que j'avais vue plusieurs fois à Versailles. Elle était à peine reconnaissable lorsqu'elle sortit du bateau, portant à la main un seul petit mouchoir qui contenait tout son bagage; elle avait les pieds gelés et pouvait à peine marcher. Sa fille, âgée de seize ans, toute engourdie par le froid, glissa sur la planche, et tomba dans les eaux noires et fangeuses du Canal. La glace s'étant brisée, elle disparut à nos regards; nous la croyions perdue, mais en nous précipitant apres elle, nous parvînmes à la retirer; nous lui donnâmes un de nos manteaux, et tout mouillés encore, nous la conduisîmes avec sa mère à notre demeure, au palais du Stathouder, pour leur donner des soins, des vêtements, des passeports et de l'argent. Notre collecte, à laquelle chacun voulut contri-

buer, mit dans leurs mains vingt-cinq louis en or. Vingt-cinq ans plus tard, je retrouvai ces deux dames ensemble au bal chez M. de Bourrienne, à Paris, où elles étaient rentrées à la suite de la Restauration.

Cependant, nous étions très pauvres en Hollande. Nos traitements étaient payés en assignats qui n'avaient point cours dans le pays, et la caisse de l'armée n'y ajoutait en numéraire que huit francs par mois, quel que fût le grade. J'étais obligé de faire vendre mes rations de vivres pour avoir de quoi payer le ferrage de mes chevaux ou ma blanchisseuse.

Cet état de pauvreté n'avait rien de comparable à celui dont mon père souffrait alors à Paris, et je fus peu de temps après assez heureux pour pouvoir lui envoyer quelque soulagement. Le gouvernement hollandais, fort riche en numéraire, était disposé à nous traiter avec libéralité, et le général en chef obtint que les municipalités échangeraient à chaque officier une somme d'argent égale à celle qu'il recevait en assignats pour son traitement d'un mois. En peu de mois, j'eus réuni quatre mille francs et les envoyai à mon père. Ce petit paquet d'or dut lui paraître un immense trésor, dans le temps où un pain valait, je crois, cinquante francs en assignats.

L'ordre d'attaquer l'ennemi nous arriva dans l'été de 1795, et je fis partie du corps d'officiers du génie chargé de préparer les travaux du passage du Rhin.

Nous louâmes à grands frais, en Hollande, de forts bateaux, qui furent apprêtés pour recevoir des pou-

trelles, des madriers, des tabliers de ponts, et tous les agrès nécesaires pour établir en peu d'heures plusieurs ponts. Cette flotte, de plus de cent voiles, remonta le Rhin au moyen du vent et d'environ six cents chevaux de halage.

Nous arrivâmes sur la frontière du duché de Berg, et le 6 septembre 1795 trois superbes ponts de bateaux, avec leurs mâts, leurs cordages et leurs pavillons flottants, furent jetés pendant la nuit, au-dessous de Dusseldorf. L'armée de Jourdan, réunie sur la rive gauche du Rhin, protégeait l'établissement de ces ponts par une vive canonnade, et des bateaux plats manœuvrés à rames jetaient en même temps l'avant-garde sur la rive droite.

Ni la profondeur de l'eau, ni le feu, ni les retranchements chaudement disputés par l'ennemi, ne nous arrêterent; toutes ses positions furent enlevées, et nous entrâmes le même jour à Dusseldorf. La division Lefebvre, qui marchait en tête, soutint vaillamment le nom qu'elle avait reçu de *Colonne infernale*, et prit une grande part à cette victoire qui nous établissait snr la rive droite du Rhin.

Dans la retraite, qui suivit bientôt, je fus envoyé au delà de Bamberg, pour préparer des moyens de faire passer la Redritz à une arrière-garde considérable commandée par l'adjudant-général Ney Je découvris heureusement près du lieu le plus commode plusieurs bacs que je mis bout à bout, et plusieurs trains de grands bois flottants que je plaçai côte à côte; je

les couvris de toutes les planches de clôture que contenait le village d'Oberskand, et j'établis trois ponts : le premier pour l'artillerie et la cavalerie, les deux autres pour l'infanterie. L'arrière-garde passa facilement, et le feu détruisit les ponts sitôt que l'ennemi parut. Pendant la courte durée de ces travaux, les malheureux paysans réclamaient à chaque instant mon appui contre les maraudeurs qui dévastaient leurs maisons, et je courus de très grands dangers contre ces soldats indisciplinés, dont quelques-uns se défendirent. Dans la dernière maison dont les habitants vinrent m'appeler à leur secours, plus de trente soldats se disputaient les vêtements mêmes des femmes et des enfants. J'étais seul contre tous; et ne pouvant les attaquer de front, il fallut manœuvrer. Je montai jusqu'au grenier, et là, mettant l'épée à la main, je forçai cette foule à descendre vivement devant moi. Je n'éprouvai point de résistance; mais lorsqu'après avoir fermé la porte sur le dernier, je remontais à la prière du paysan qui me disait : il y en a encore, une balle perça la porte et brisa la marche sur laquelle je mettais le pied. Je ne pus atteindre le coupable, qui courut plus vite que moi, et je retournai à mes ponts.

Le Directoire avait succédé à la Convention. Paris, qui s'était longtemps repu de sang, rougissait enfin de son horrible délire, et ses habitants reprenant avec ardeur leurs mœurs précédentes, étaient passés promptement d'un excès à l'autre, et devenus plus

que jamais avides de plaisirs. Les fêtes, les jeux, les bals se multipliaient, et chacun, en retrouvant ses amis, les embrassait comme au lendemain d'une catastrophe à laquelle ils avaient échappé. Lorsque je fus de retour, au lieu de me livrer à ces plaisirs, je donnai quinze heures par jour aux études les plus sérieuses pour me mettre au niveau de l'emploi que j'occupais; j'étais encouragé dans ces travaux par le général du génie Dejean, près duquel j'avais fait la campagne de Hollande. Un jour, il me retint et me dit : « Je veux te faire dîner en tiers avec Moreau » Pendant le repas, le général Dejean dit à l'illustre général en chef, en lui parlant de ses campagnes d'Allemagne : « Pourquoi n'as-tu pas chassé les représentants du peuple qui te gênaient en commettant des cruautés dans ton armée? — Sans doute, répondit Moreau, j'aurais dû les faire pendre, venir ensuite à Paris, en faire autant à leurs complices, en délivrer la France et me mettre à la tête des affaires. J'en ai bien eu la pensée, mais l'exécution n'entrait ni dans mes goûts, ni dans mon caractère. »

Le ministre de la guerre avait alors fait venir à Paris une vingtaine d'officiers servant comme moi dans le corps du génie, sans être sortis de l'école de Mézières. Pour s'assurer de notre capacité, le ministre ordonna que nous fussions examinés par une commission.

Les émotions que cause un tel jour sont toujours fortes, et je ne le voyais pas approcher sans crainte.

Enfin, il arriva, et pour me rendre au comité, j'endossai l'uniforme aux revers de velours noirs (uniforme distinctif des ingénieurs dans presque tous les pays), que j'aurais été désolé de quitter; je sortis par une pluie et une bourrasque des plus violentes qui agitaient toutes les enseignes dans les rues; le vent détacha la couronne de lierre, cette parure de Bacchus, qui flottait à la boutique d'un marchand de vin et la fit tomber à mes pieds; je ramassai la couronne en acceptant cet heureux augure, et j'eus l'esprit plus tranquille en allant attendre mon tour. Je fus très inquiet en voyant que l'on me questionnait longuement et avec une persistance presque désobligeante, et lorsque j'allai le lendemain faire ma visite aux examinateurs, je demandai à l'abbé Bossut pourquoi il avait cherché à m'embarrasser. Il me répondit : « J'ai voulu connaître le fond du sac, ne vous en plaignez pas ».

Quelques jours après, le général Alexandre Berthier, que je n'avais pas l'honneur de connaître, m'invita à déjeuner et, dans ce tête-à-tête, il m'annonça que j'étais maintenu dans le corps du génie avec mon grade de capitaine, et me proposa de m'emmener comme son aide de camp à l'armée de réserve qu'il allait commander. J'exprimai toute ma joie et ma gratitude au ministre, et en moi-même je remerciai la couronne de lierre qui m'avait tenu parole.

Peu de temps après, nous partîmes pour Dijon et

pour Genève. Le Premier Consul nous rejoignit à Lausanne et se mit à la tête de l'armée.

La première mission que l'on me donna fut de porter des sacs d'or à des curés du Valais, pour payer les paysans qui devaient nous aider à traîner notre artillerie au delà des Alpes, et pour faire trouver des vivres et du vin à l'hospice de Saint-Bernard.

Avec des peines infinies, l'artillerie démontée pièce à pièce, la cavalerie et toutes les troupes passèrent la montagne sans éprouver de graves accidents. L'armée se trouva bientôt réunie dans la vallée d'Aoste, et elle marcha sans perdre de temps sur le fort de Bard, en battant devant elle les corps autrichiens qui en défendaient les approches.

La situation du fort de Bard ne nous permettait pas de passer outre sans en être les maîtres. Nous parvînmes à hisser des pièces de canon sur une montagne que les chèvres mêmes auraient eu de la peine à gravir; une batterie y fut promptement établie, et le fort fut canonné. On livra ensuite un assaut qui ne réussit pas. C'est à cette occasion que j'éprouvai une grande anxiété. Le général, en partant pour l'assaut, m'ordonna de l'attendre au quartier-général. Je fus désolé de cet ordre qui me privait d'une occasion de me faire connaître, et il me devint très difficile d'obéir aussitôt que j'entendis commencer la canonnade. Le sentiment qui m'agitait finit par l'emporter sur celui du devoir, et tout en tremblant d'être vu, je courus aux batteries. L'assaut

allait finir lorsque je pus arriver, le général me surprit près de lui, et se montra fort mécontent de ma présence; il me dit : « Puisque vous avez quitté votre poste, vous allez porter cet ordre et ramener cette compagnie qui s'est engagée dans un mauvais pas ». La mission, en effet, était sévère, car il y avait peu de chances d'en revenir. Je partis, et j'approchai du fort en me glissant derrière des tas de pierres; mais arrivé au point où cet abri n'existait plus, il me restait plus de cent pas à faire à découvert, sous le feu de deux cents fusils qui tiraient presque à bout portant.

Ici, j'avoue que j'hésitai un moment, car j'étais placé et blotti comme le lièvre sous le fusil des chasseurs qui s'approchent sans le voir. Mais ceux que je devais conduire ailleurs perdaient du monde, l'armée placée comme sur un amphithéâtre me regardait, et certes, piqué par l'honneur, je m'élançai en me disant : l'audace réussit; et en peu de bonds j'eus traversé l'espace. Le brave capitaine Bigi eut la mâchoire brisée à côté de moi. Aucun coup ne m'atteignit, et je conduisis la compagnie à l'abri de tout danger, emportant nos blessés. Peu d'heures après, le fort capitula, la route fut ouverte.

Dans ces nombreuses affaires, les missions à remplir sur les champs de bataille n'étaient pas toujours les plus périlleuses. J'eus à faire approcher une division qui arrivait par Lugano. Une tempête effroyable agitait les eaux du lac que j'avais à traverser, et ce

ne fut qu'à force d'or que je trouvai une barque et quatre pêcheurs assez hardis pour me conduire; encore se jetèrent-ils à genoux et en prières tout en ramant jusqu'à Lugano. Dans d'autres lieux aussi, les brigands infestaient les routes et menaçaient la vie des officiers qui voyageaient isolés pour des ordres.

Au nombre des missions que j'eus à remplir après la prise de Pavie, fut celle d'aller coopérer à la construction des ponts de bateaux sur le Pô, de hâter le travail, et de revenir de suite pour prévenir le général en chef dès qu'ils seraient terminés.

Chercher les bateaux, les trains de bois, les madriers, les cordages, les ancres, etc., etc., les conduire aux points convenables, construire ces ponts sous une pluie battante, fut un travail de soixante heures. Le 5 juin, à minuit, tout fut achevé; mais mes chevaux avaient disparu. Cependant, il était pressant de faire encore deux ou trois lieues pour porter à Pavie un avis si impatiemment attendu. La faim, la pluie, la fatigue, augmentée par la profondeur des boues dans les terres labourées, avaient épuisé mes forces. Accablé sous le poids de mon manteau trempé d'eau, j'étais défaillant, j'allais succomber dans la plus profonde obscurité; mes forces n'étaient plus soutenues que par la crainte de retarder nos succès, lorsqu'un canonnier à cheval vint à passer près de moi. Je le sollicitai vainement de me tirer d'embarras en me prêtant son cheval. Il était aussi fatigué que

moi, et il allait me quitter sans me secourir, lorsqu'enfin les deux louis que je lui offris parvinrent à le déterminer à me prendre en croupe jusqu'au quartier-général.

Le 6 juin, avant le lever du soleil, toute l'armée traversa le fleuve sur nos ponts et atteignit l'ennemi.

Lorsque je parvins avec ces troupes sur les bords de la Scrivia, elle était débordée: il fallait attendre; mais les moments étaient précieux, et sitôt que nous pûmes supposer qu'il n'y aurait plus d'eau que jusqu'à la ceinture, nous essayâmes de la franchir. Le courant était encore si rapide, que les chevaux mêmes n'y pouvaient pas tenir. Alors, j'eus l'idée de faire enlacer par les bras nos hommes l'un à l'autre, et de passer ainsi par pelotons entiers. Cette manœuvre nous réussit, le beau soleil nous sécha, le bain avait augmenté notre appétit, l'absence de vivres n'altéra pas notre gaieté, et nous arrivâmes à propos pour assister à jeun au combat de Marengo.

La nécessité de laisser des garnisons derrière nous, à Turin, à Milan, à Pavie, à Tortone, etc., avait considérablement diminué notre armée, et nos rangs étaient à peine le tiers de ceux de l'ennemi; mais les succès précédents doublaient notre énergie. Nos trois divisions Lannes, Victor et Chamberlhac attaquèrent donc avec résolution l'immense ligne des Autrichiens. Vers les trois heures de l'après-midi, nos forces commençant à s'épuiser, le Premier Consul consentit à la retraite. Elle se fit avec autant d'ordre

que sur un champ de manœuvres, mais nous perdions du terrain et beaucoup de monde, et déjà nous avions reculé de près de deux lieues.

Le Premier Consul, assez inquiet sur l'issue de la journée, m'envoya pour faire presser le pas à la division Desaix qu'il attendait. Déjà le désordre se mettait dans nos rangs, lorsque je rencontrai ce général à une demi-lieue du champ de bataille.

Ses troupes marchaient gaiement comme pour arriver au bal; il les déploya dans des champs de vignes en approchant de l'ennemi, et commença le feu devant une tête de colonne de huit mille grenadiers hongrois, dont les premiers bataillons s'arrêtèrent devant lui pour tirer presque à bout portant. C'est dans ce moment que le général Desaix fut tué. Les autres bataillons hongrois, au lieu de s'arrêter aussi pour conserver leurs distances et pouvoir manœuvrer, continuèrent à se serrer les uns sur les autres en se mêlant, et la colonne ne put se déployer.

Le général de cavalerie Kellermann s'aperçut de ce désordre, et sans perdre de temps à attendre d'autres avis que ceux de son inspiration, il saisit l'instant où les ennemis, agglomérés les uns sur les autres, ne pouvaient lui opposer aucune résistance, et, à la tête de quatre cents cavaliers qu'il commandait, il se précipita sur eux et les mit en déroute. Cette colonne de troupes d'élite jeta bas les armes. L'armée autrichienne, qui était trois fois plus nombreuse que la nôtre, fut repoussée derrière le village

de Marengo. Le génie du Premier Consul lui montra le parti qu'il pouvait tirer de cette victoire et, le soir même, il dicta ses lois au général Melas, qui consentit à abandonner l'Italie.

Le Premier Consul, et mon général, retournèrent à Paris; je les y suivis.

CHAPITRE III

Austerlitz et Iéna.

Je m'occupais de peinture, lorsque je dus suivre le maréchal Berthier au camp de Boulogne, en qualité d'officier d'ordonnance.

On sait comment Napoléon, en apprenant que les Autrichiens lui avaient déclaré la guerre en envahissant le territoire des Bavarois nos alliés, transporta l'armée du camp de Boulogne sur le Danube.

Pour moi, depuis longtemps, je prenais une bonne part à toute cette activité de missions, d'embarquements, de manœuvres, etc., etc., et j'avais déjà commandé mes chevaux de poste pour me rendre en Alsace à la suite du quartier impérial, lorsque le maréchal Berthier m'ordonna, de la part de l'Empereur, de ne point quitter Boulogne avant d'avoir expédié et fait partir devant moi pour l'Allemagne, par la voie la plus prompte, trois cent mille paires de souliers qu'on devait livrer aux magasins du camp. A ces mots de *rester* et de *souliers*, je tombai stupéfait et je fus désolé. A quoi bon, me disais-je, avoir tant

travaillé pour être réduit à conduire des souliers! J'y portai cependant tout mon zèle; mais les difficultés étaient grandes, et je ne pus arriver près de l'Empereur qu'à la bataille d'Elchingen (14 octobre 1805).

En rendant compte à l'Empereur de ma mission, et après lui avoir dit : les souliers sont là, je me plaignis de ce qu'il m'avait réduit au rôle de commissaire des guerres, ce qui m'avait privé de l'honneur d'être présent au début de la campagne. Il me répondit en souriant : « Enfant que vous êtes, vous ne comprenez pas toute l'importance du service que vous venez de rendre : les souliers facilitent les marches, et les marches gagneront les batailles. Vous aurez votre tour; il y en aura pour tout le monde ».

Le lendemain et le surlendemain, le général Mack signa la capitulation d'Ulm (17 octobre 1805). Ce fut un spectacle admirable que de voir défiler ces beaux régiments autrichiens et hongrois en grande tenue, touts fraîche, car il n'y avait pas huit jours qu'ils étaient entrés en campagne. L'armée française était placée en colonnes par division, faisant face à la ville et sur les hauteurs du Michaels Berg, en amphithéâtre dominant la rive gauche du Danube, sur laquelle défilaient les Autrichiens. Si ce spectacle était glorieux pour nous, il nous parut aussi bien déchirant; car nous ne pouvions nous dissimuler que les chances de la guerre sont variables.

L'armée se remit aussitôt après en marche et le maréchal Murat, avec une ardeur qui contribuait

puissamment à nous assurer la victoire, poussait l'ennemi. Accoutumé qu'il était à renverser tous les obstacles, il se préoccupait très peu de ceux qu'il pouvait rencontrer. Cependant tout n'était pas des roses; nous étions au 4 novembre 1805; il faisait froid, la terre et les arbres de la forêt d'Amstetten étaient couverts de masses considérables de neige produisant un effet très remarquable pour nous autres habitants du midi de l'Europe, qui n'avions vu nulle part un ensemble plus imposant des beautés que l'hiver peut prêter à la nature. Ce jour-là, elle se présentait comme enrichie de la plus brillante parure; le givre argenté, adoucissait la couleur éclatante des feuilles mortes du chêne et le vert sombre des sapins. Cette enveloppe glacée dissimulait un peu les formes et les teintes que la vapeur rendait encore plus suaves, et offrait un tableau charmant. Éclairés par le soleil, des milliers d'énormes glaçons, semblables à ceux de nos fontaines et des roues de nos fabriques, pendaient à ces arbres comme autant de lustres éblouissants; jamais salle de bal n'avait reflété autant de diamants; les longues branches des chênes, des pins et des arbres de la forêt ployaient sous le fardeau de la vapeur changée en glace; de volumineux bourrelets de neige arrondissaient leur cime et en faisaient de belles grottes, comme celles de nos Pyrénées, si riches en brillantes stalactites et en élégantes colonnettes.

Je faisais remarquer ces beautés au maréchal Mu-

rat, tout en passant rapidement sous ces voûtes glacées, à la poursuite d'une nombreuse arrière-garde de cavalerie qui fuyait devant nous, et nous admirions encore ces merveilles septentrionales, lorsqu'au débouché de la forêt un autre spectacle fort inattendu s'offrit à nos yeux.

Huit régiments autrichiens et hongrois rangés en bataille nous attendaient de pied ferme à la sortie du défilé. Murat avait peu de monde autour de lui, et cependant il eut l'audace de les attaquer. A leur tour, les ennemis nous chargèrent vivement, et il nous fut très difficile, en faisant rapidement volte-face, de rejoindre le défilé qui pouvait nous protéger. L'ennemi, pêle-mêle avec nos derniers rangs, les culbuta, fit des prisonniers et faillit aussi nous enlever. Le cheval de Murat fut tué; le mien s'abattit dans cette bagarre en descendant au galop la pente rapide du chemin, et se sauva avec les autres chevaux avant que je pusse me relever, au milieu des cavaliers au galop. Je me tirai de ce danger en me jetant sous l'abri de deux pièces de canon qu'un tout jeune officier d'artillerie, arrivant de l'école, eut la présence d'esprit de mettre en batterie sur le milieu du chemin. La mêlée était effrayante; et déjà les coups de sabre se croisaient sur nos têtes, lorsque le jeune officier, après avoir vérifié le pointage de ses deux pièces avec un sang-froid admirable, s'empara de la lance à feu, et, se jetant entre les deux canons, saisit le moment où lui-même allait être

sabré, et dans moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il mit le feu. Ces deux pieces, chargées à mitraille, culbutèrent toute la tête de la colonne ennemie, qui présentait une large surface en descendant le côteau du débouché de la forêt; pas un seul biscayen de cette double décharge ne fut perdu; la commotion fit crouler sur nos têtes les amas de neige suspendus aux arbres, et, comme par enchantement, les escadrons disparurent enveloppés dans un nuage de fumée et sous une grêle épaisse de neige, de projectiles meurtriers et de gros glaçons, dont quelques-uns tombaient de plus de cent pieds de haut, et résonnaient avec fracas sur les casques des fuyards. Une terreur soudaine s'empara des Autrichiens et les mit en déroute; Murat s'en aperçut, revint immédiatement à la charge, poursuivit l'ennemi, et nous allâmes coucher à huit lieues plus loin, sur la route de Vienne. Je regrette de ne pouvoir citer le nom du jeune officier d'artillerie auquel nous devions ce succès; je n'eus pas le temps de le lui demander, mais j'ai su que Murat s'était chargé de le faire récompenser.

Nous arrivâmes bientôt à Vienne. Mais nous n'y fîmes qu'une courte halte et nous nous mîmes de suite à la poursuite des Austro-Russes.

Ils arrivèrent ainsi pres d'Olmütz, place de guerre assez forte et bien située sur un plateau élevé que l'ennemi sembla choisir pour nous attendre en bataille, soutenu par cette place forte. Napoléon était

trop habile pour laisser aux Autrichiens et aux Russes, forts ensemble de plus de cent vingt mille hommes, les avantages d'une aussi belle position, devant une armée française réduite à soixante mille hommes, par la quantité de garnisons qu'elle avait dû laisser derrière elle pour assurer la possession du pays conquis. L'Empereur alors m'envoya, avec d'autres officiers du génie, pour reconnaître et étudier le pays aux environs de Brünn, où il désirait attirer les Russes et leur livrer bataille avec l'avantage du terrain; lui-même choisit la position, et fit rétrograder de plusieurs lieues ses avant-gardes, vers les hauteurs que la nature semblait avoir disposées pour être le théâtre d'un si grand événement.

Ce mouvement de retraite ne manqua pas de rendre la confiance aux ennemis; ils reprirent l'offensive, nous suivirent et donnèrent dans le piège.

Le 1er décembre 1805, on attendit l'ennemi, qui ne tarda pas à paraître et à s'arrêter lorsqu'il nous vit si bien disposés à le recevoir.

Dans cette même matinée, j'allai communiquer un ordre du major-général au maréchal Bernadotte, et je le trouvai sur la hauteur de Sokolnitz, au pied d'une croix en bois, sur laquelle était le Christ de grandeur naturelle et peint en rouge. Le maréchal y avait fait établir son feu, devant lequel il donnait à

ses bras un exercice gymnastique, ayant le corps aussi nu que celui dn Christ, de la tête à la ceinture. Je lui demandai ce qui pouvait l'engager à demeurer ainsi par le froid en plein air, et il ms répondit : « Mon cher ami, je me fortifie, et je prends un bain d'air ». Et pourtant, il ne savait pas encore, en s'acclimatant au froid, qu'il deviendrait un jour l'un des rois du Nord.

La journés du 1er décembre se passa, de part et d'autre, en préparatifs comme pour nne belle fête, et, une heure après la chute du jour, les deux armées, bien disposées, se livraient au rspos dana un profond silence, qui n'était interrompu que par ces causeries autour du feu du bivouac, où l'on raconte gaiement les succès que l'on a eus et ceux sur lesquels on compte. Le bivouac où j'étais, celui de l'état-major du maréchal Berthier, fut tres anime jusque bien avant dans la nuit. Un de nos camarades, M. Longchamp, avait été retardé en France et ne put nous rejoindre que ce jour-là. Pendant son voyage, il improvisa quelques couplets qui peignaient assez bien la rapidité de notre marche. L'arrivée de ce gai convive, qui apportait à chacun de nous des lettres de France, fut un des épisodes charmants de cette journée.

Ces lettres de nos familles, ces portraits, ces billets doux peut-être, apportés par l'aimable chansonnier, le vin de Tokay, que nous puisions dans les tonneaux avec des chalumeaux de paille, ce feu pé-

tillant du bivouac, le pressentiment de la victoire du lendemain, tout, enfin, nous portait au comble de la joie. Cependant le sommeil vint petit à petit prendre son tour, les chants cessèrent, et chacun de nous dormait ou rêvait déjà, délicieusement étendu dans son manteau sur un peu de paille et sous les plus scintillantes étoiles, lorsque nous fûmes réveillés par des cris d'allégresse et aux clartés de la plus brillante illumination.

Tandis que nous dormions, notre général veillait et préparait ses plans d'opération. Son armée était de moitié moins nombreuse que celle des ennemis. Ses soldats jusqu'alors avaient toujours été victorieux, mais avec si peu de monde à déployer dans ces plaines immenses, il lui importait de savoir si le sentiment de leur supériorité personnelle suppléerait encore au nombre. Vers les dix heures du soir, pendant que tout était calme autour de lui, il eut donc la pensée d'aller seul, à pied, avec le maréchal Berthier, jusqu'aux extrémités de ses camps, pour écouter, sans être vu, les conversations que tenaient les soldats autour de leurs feux. Vers les onze heures, il avait déjà parcouru un grand espace lorsqu'il fut reconnu. Les soldats, surpris de le voir au milieu d'eux et craignant qu'il ne retrouvât pas le chemin de son quartier-général (qui n'était autre qu'un feu près de sa voiture), se hâtèrent de briser leurs petits abris de branches et de paille pour en faire des torches, et éclairer ainsi la marche de l'Empereur. Ces signaux

se répétèrent avec enthousiasme de bivouac en bivouac, et dans moins d'un quart d'heure soixante mille torches allumées éclairaient l'ensemble du camp, aux cris passionnés de : Vive l'Empereur! A ce bruit, à cet aspect, l'ennemi craignant une surprise, vint de toute part reconnaître nos postes et passa le reste de la nuit sous les armes; et l'Empereur, heureux et fort des preuves d'amour qu'il venait de recevoir de l'armée, dut se livrer au repos avec bonheur et confiance.

Ceux qui ont connu la difficulté de se procurer un peu de paille, toujours si rare, pour se coucher au bivouac, apprécieront le sacrifice que faisait chaque soldat en brûlant sa couche pour éclairer son général. Certes, le sacrifice du prince de Galles, brûlant jadis, un billet de cent livres sterling pour éclairer son ami le duc d'Orléans qui, depuis cinq minutes, cherchait le louis d'or qu'il avait laissé tomber sur le tapis en jouant, était pour ce dernier une moindre leçon de dignité, que l'action de nos soldats une preuve d'amour et d'enthousiasme pour leur illustre chef.

Après cette mémorable soirée, après cette belle nuit d'hiver, nous vîmes se lever le beau soleil d'Austerlitz.

Le 2 décembre 1805, jour anniversaire du couronnement de l'Empereur, il était huit heures du matin lorsqu'il apparut sur l'horizon de la Moravie, pur et radieux comme aux plus beaux jours du printemps.

Une légère vapeur adoucissait les teintes, et nous permettait cependant de voir distinctement cent vingt mille baïonnettes qui luisaient au soleil et qui s'avançaient lentement vers nous en formant un croissant immense comme l'horizon. Cette manœuvre avait pour but de gagner sur notre droite, afin de se placer entre nous et la ville de Brünn, dont nous étions éloignés d'environ six à huit kilomètres; nous couper ainsi la retraite sur Vienne, nous faire prisonniers, et nous envoyer sans doute geler en Sibérie.

La droite des Russes s'avançant sur la route d'Olmutz rencontra les divisions Suchet et Caffarelli, soutenues par une division de cuirassiers. Le général russe jugeant que cette position serait difficile à enlever, ordonna à ses régiments de mettre leurs sacs à terre dans le même ordre de bataille où ils se trouvaient alignés, et, dégagés ainsi d'un fardeau qu'il considérait comme gênant pour le combat, il donna le signal de la charge en disant aux siens : « Vous prendrez les sacs des Français; ils sont tous remplis d'or ». Cette vive attaque, en effet, fut belle et menaçante; nos canons y jetèrent un peu de désordre. Nos cuirassiers s'en aperçurent, et malgré le feu terrible des Russes, ils se précipitèrent sur eux, renversèrent plus de dix mille hommes et les firent prisonniers. Dix mille bevresacs rangés en ligne restèrent en notre pouvoir, et ce butin, immense en apparence, mit dans nos mains dix mille petites boîtes noires ou reliquaires à deux battants, contenant l'i-

mage de saint Nicolas emportant le Christ enfant au delà des eaux, et autant de morceaux d'un pain noir, plus chargé de paille et de son que d'orge et de froment. Tel était leur simple et pieux bagage.

A la droite de cette position, le village de Pratzen fut incendié par les premiers coups de canon des Russes; mais il furent également battus, repoussés et faits prisonniers. Les divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand occupaient le centre, en face d'Austerlitz, sur les hauteurs de Krecznowitz. L'ennemi fit ici de très grands efforts et le combat s'y prolongea longtemps. Nos troupes souffraient beaucoup et commençaient à perdre du terrain, lorsque l'Empereur y envoya sa garde et vint en personne pour la soutenir. Il pouvait alors être une à deux heures. L'arrivée de la garde impériale permit de reprendre l'offensive. Les chevaliers gardes, corps d'élite de l'armée russe, chargèrent alors. Le colonel Morland, à la tête de l'élite de notre armée, les chasseurs de la garde et les Mameluks, s'élancèrent à ce moment sur les Russes, les renversèrent, ainsi que leur artillerie, dans le profond ravin du ruisseau de Krecznowitz, et les poursuivirent jusqu'au pied du château d'Austerlitz, propriété du prince de Kaunitz. Morland fut tué dans cette mêlée; le général Rapp y reçut une blessure. Je m'y trouvais engagé aussi, et je revins en même temps que lui pour en rendre compte à l'Empereur. Le retour fut même plus périlleux que l'attaque, tant l'ennemi lançait d'obus sur notre route. Un chasseur de

la garde, qui revenait blessé, disparut à mes côtés avec son cheval, dans le ventre duquel un obus éclata en dispersant les chairs, et ne laissant absolument que les os brisés des deux victimes.

Ce brillant combat avait lieu sur le centre, tandis que notre droite était occupée à de plus rudes épreuves.

L'ennemi poursuivait avec une grande énergie son plan d'attaque sur notre droite pour la dépasser. La fusillade la plus nourrie durait depuis huit heures du matin, et les chances de succès avaient été variées en avant des villages de Tellnitz et de Ménitz. L'Empereur m'envoya porter l'ordre au maréchal Davoust, qui était à notre extrême droite, de se porter en avant à l'appui du centre. Lorsque j'arrivai, le maréchal avait déjà pris l'initiative, et combattait depuis une heure dans le village de Ménitz; ses troupes avaient été repoussées trois fois, et trois fois il avait refoulé les Russes en dehors du village. La grande rue de Ménitz, fort large et longue de quatre à cinq cents pas, était entièrement jonchée de cadavres et de blessés des deux nations entassés les uns sur les autres, et il était presque impossible de traverser à cheval dans ce croisement d'armes et de corps humains brisés. Cependant, toute l'infanterie du maréchal Davoust déboucha du village malgré les Russes, et enfin les repoussa de nouveau sous les feux des divisions Saint-Hilaire et Legrand qui les mirent en déroute et les poursuivirent.

En revenant auprès de l'Empereur pour lui rendre compte de ce succès, je me trouvai, avec M. de Sopranzy et une vingtaine de dragons, obligé de traverser la colonne russe. Un de leurs généraux, très simplement vêtu, et quelques hommes voulurent nous barrer le passage; nous poussâmes droit à eux, je perçai le bras du général; en même, temps M. de Sopranzy saisit la bride de son cheval, et nous l'entraînâmes ainsi jusque dans nos rangs. Je lui demandai son nom, et il me répondit qu'il était le baron de Wimpfen. C'était, en effet, le cousin germain du lieutenant-général baron de Wimpfen, très distingue au service de France, et l'intime ami de mon père. L'Empereur, auquel nous le présentâmes, lui fit un honorable accueil, le fit panser devant lui par son chirurgien, M. Yvan, et remarquant ensuite que j'étais fort échauffé et mouillé de sueur, il ordonna au page de service de me faire apporter de sa cantine un verre de vin de Bordeaux, que je bus en portant le toast : Aux succès de l'Empereur!

Cette petite scène se passait sur un tertre élevé au-dessus du village de Augesd, en face des lacs, grands étangs formés par la digue de Tellnitz. Dans ce même temps, le corps austro-russe, repoussé par le maréchal Davout, ne pouvant plus rejoindre le gros de l'armée sur Austerlitz, chercha à se sauver par la digue de Tellnitz, pour gagner la route de la Hongrie; mais déjà la hauteur était occupée par notre artillerie de la garde, et la cavalerie seule put se hasarder le

passage en traversant au galop sous le feu de la mitraille. L'infanterie, flottant incertaine sur le parti qu'elle avait à prendre, n'entrevit de salut qu'en essayant de franchir sur la glace les larges étangs qui la séparaient de l'autre rive. Quelques hommes, en effet, purent passer; mais lorsqu'un plus grand nombre fut arrivé sur le milieu des étangs, la glace commença à craquer sous leur poids, et ils s'arrêtèrent; ceux de derrière, continuant toujours à avancer, formèrent bientôt une masse de plus de six mille hommes qui chancelaient en glissant. Tout à coup, cette foule agglomérée, chargée d'armes et de bagage, disparut en deux secondes sous les glaçons brisés, sans qu'un seul homme pût s'échapper en nageant à la surface. Ce bouillonnement des ondes, soulevées par ces milliers d'êtres humains engloutis d'un seul coup, nous fit tressaillir de terreur. Bientôt les glaçons, agités et rompus par des efforts inutiles, perdirent leurs ondulations, et les nuages, en se mirant dans ces eaux redevenues tranquilles, nous montrèrent que c'était fini. Une artillerie considérable des Russes resta attelée sur le bord du lac ou renversée dans l'eau, et ce glorieux trophée nous fournit le bronze de la colonne d'Austerlitz, élevée à Paris, sur la place Vendôme. Au moment où les eaux engloutissaient les derniers débris de cette armée qui, le matin, nous avait déjà presque enveloppés, le soleil descendit sous l'horizon en se cachant derrière d'épais nuages, la neige tomba aussitôt, comme au théâtre

le rideau tombe après la dernière scène. Les spectateurs de ce drame, l'Empereur, le maréchal Berthier, le maréchal Soult, leurs états-majors et moi, nous allâmes, non sans difficulté, à cause de l'obscurité et à travers les morts, les blessés et les prisonniers dont la foule était nombreuse, chercher un abri contre les rigueurs de la nuit.

Cet immense champ de bataille, de plusieurs lieues d'étendue, ne contenait qu'une seule maisonnette, celle de la poste aux chevaux, sur la route d'Olmütz. Le peu de local qu'elle offrait était encombré par mille blessés; et ce fut au pied d'un pommier du jardin de cette maison, sans feu, sans paille et sur la neige, que je passai la nuit, excessivement froide, après cette belle journée, me trouvant heureux, et mille fois plus heureux que vingt mille autres qui gisaient sur la même sol, mais blessés ou mourants, sans feu et sans secours.

Nous apprîmes par les prisonniers que les empereurs d'Autriche et de Russie, François II et Alexandre Ier, se trouvaient spectateurs de la bataille aux croisées du château d'Austerlitz, dans le moment où notre charge de cavalerie de la garde arriva jusqu'à ses portes. Nous aurions redoublé d'audace si nous avions pu présumer qu'une si belle capture pouvait avoir lieu moyennant quelques coups de sabre de plus. Cette circonstance fit que l'armée donna à cette affaire le nom de bataille des trois Empereurs.

Je fus chargé de faire un levé topographique du

champ de bataille, et j'en pris également les vues principales en y traçant les événements remarquables de chaque localité. Le cinquième jour, en parcourant ainsi cette terre couverte de morts et arrosée de sang, je découvris un tas de quatorze malheureux blessés russes qui s'étaient agglomérés pour se réchauffer : douze étaient morts de leurs blessures, de froid et de faim; deux vivaient encore; leurs joues creuses, sillonnées par les larmes, attestaient la douleur qu'ils avaient endurée. Ils me supplièrent par signes; j'allai chercher des paysans à Sokolnitz et je fis enlever ces blessés, rien ne fut radieux comme leur regard de gratitude tourné vers le ciel lorsqu'ils se sentirent soulevés et emportés sur les branches dont on avait fait un brancard. L'un d'eux ne savait qu'un seul mot de français, et il répéta cent fois pendant le trajet, avec les expressions les plus touchantes : *Monsieur! Monsieur!* Je les recommandai à nos chirurgiens, et je rejoignis l'Empereur à Vienne... Avant de quitter l'armée, il nous accorda des récompenses, et je fus nommé chef de bataillon du génie.

Je rentrai en France par la Bavière et, en repassant par Munich, j'eus l'honneur d'aller saluer le roi de Bavière, qui me combla de gracieusetés. Je l'avais connu dans ma première enfance à Strasbourg, lorsqu'il était colonel d'un régiment au service de la France.

Il ne voulut pas me laisser partir de Munich sans me faire conduire chez les frères Sennefelder qui

venaient de découvrir lee procédée de l'impression lithographiqne. Lenrs résultats me parurent incroyablee; ils désirerent que j'en fiese un essai. Je m'arrêtai quelques heures de plns pour faire avec leurs crayons un croquis sur une de leurs pierree, et je lenr remie ce dessin. Au bout d'nne heure, ces Meseieurs me renvoyèrent la pierre avec cent épreuves de mon croquis, ce qui me surprit extrêmement. J'emportai à Parie cet essai, je le montrai à l'Empereur; il saisit à l'instant méme toue les avantages que l'on pourrait tirer de cette précieuse déconverte, et il m'ordonna d'y donner suite. Je trouvai dans le principe peu de personnes disposées à me seconder, et d'autres soins m'appelèrent bientôt ailleurs. Ce ne fut qu'en 1812 que la lithographie fut établia en France, et qu'elle commença à recevoir des perfectionnements, auxquels lee premiers inventeure étaient loin de s'attendre. J'ai eu l'honneur d'en avoir apporté le premier eesai. L'épouee du ministre du tréeor, Mme la comtesee Molien, qui a beaucoup de talent, a été l'une dee premières à faire connaître le parti que l'on pent tirer de cette invention.

A peine fûmes-nous à Paris que des fêtes célébrèrent la brillante campagne de 1805; mais déjà l'on faisait de grands préparatifs de guerre, et plueieurs fois mes travaux en peinture furent interrompus par lee missions que j'eus à remplir pour porter les ordres du major-général aux différents corps que l'Empereur reuniseait en Bavière et en Saxe, pour les opposer

au roi de Prusse, dont l'armée était déjà formidable et prête à nous attaquer.

Le 9 octobre, les hostilités commencèrent à Schleitz, par une attaque des Prussiens contre la cavalerie du prince Murat. Le 10, le maréchal Lannes leur prit, à Saalfeld, trente pièces de canon. Dans une des charges de cette journée, le prince Louis de Prusse, neveu du roi, fut tué d'un coup de sabre. Le 12, le maréchal Davout leur enleva dix-huit pontons attelés.

Le 13, les armées continuèrent à se rapprocher dans deux ordres de bataille perpendiculaires l'un à l'autre. Le soir, la plaine d'Iéna semblait être embrasée par les feux des deux à trois cent mille Prussiens qui s'encourageaient entre eux à l'aspect de leur grand nombre.

Les feux des Français, cachés par les sinuosités des terrains, se voyaient à peine, et l'apparence de l'éloignement de l'ennemi entretenait la sécurité des Prussiens. La nuit fut calme et belle, et des hauteurs que nous occupions sur le plateau en avant d'Iéna, cette illumination et ce coup-d'œil magnifique semblaient promettre pour le lendemain la fête la plus brillante; les vedettes même causaient ensemble, comme en pleine paix, sans se combattre.

Le 14 octobre 1806, vers le lever du soleil, un brouillard très épais couvrit toute la campagne et dura plusieurs heures. L'Empereur aurait désiré pouvoir profiter de cette obscurité pour retarder l'action, afin de laisser à ses réserves et à sa cavalerie le temps de

se rapprocher; mais l'impatience de nos soldats leur fit engager le feu des avant-postes vers neuf heures, et toute la ligne suivit le mouvement en sortant par de larges débouchés que l'on avait pratiqués à l'avance qui furent enlevés par le maréchal Lannes.

Les Prussiens aussi voulaient attendre que le brouillard fût dissipé; mais nos attaques les tirèrent de leur inaction, et toute leur ligne commença à manœuvrer pour changer de front et marcher par leur gauche sur Iéna. Vers les onze heures, nous pûmes apercevoir leur infanterie qui s'avançait en se déployant avec précision; leur artillerie arrivait au galop à la tête d'une immense cavalerie. Lorsque les deux armées, marchant l'une vers l'autre, se trouvèrent presque à portée de fusil, les huit cents bouches à feu prussiennes et françaises commencèrent à croiser leurs boulets. Cet effroyable tonnerre acheva de dissiper le brouillard; bientôt le soleil ne fut plus caché que par la fumée qui, en s'élevant, traçait jusque dans l'air toutes les lignes du combat.

Les troupes s'abordèrent ensuite et le combat demeura quelque temps indécis; mais l'Empereur apprenant l'arrivée du maréchal Ney et celle d'une partie de la cavalerie de Murat, ordonna une attaque générale. Le choc fut terrible. La cavalerie prussienne, chargeant à toute outrance, vint se briser sur nos baïonnettes; notre mitraille et notre cavalerie achevèrent de la détruire. Les corps prussiens furent jetés les uns

sur les autres. Dans ce pêle-mêle, chacun de nos boulets faisait cent victimes, et les forces principales de l'ennemi furent divisées.

Le général Rüchel s'enfuit vers notre gauche, tandis que le roi de Prusse se dirigeait vers Magdebourg.

La nuit mit fin au combat sans suspendre la poursuite des fuyards; les victoires d'Iena et d'Auerstaedt laissaient en nos mains deux cents drapeaux aux aigles noires, plus de quarante mille prisonniers, cinq cents pièces d'artillerie, les bagages, les équipages de pont, les magasins des Prussiens, trente mille de leurs morts sur le champ de bataille, et des blessés en nombre immense. Le même jour, le maréchal Davout gagnait la bataille d'Auerstaedt.

Le roi de Prusse avait été blessé; les deux ducs de Brunswick le furent aussi très gravement, et l'aîné, celui qui nous avait fait la guerre en Champagne, en mourut peu de jours après. Le prince Henri, frère du roi, le prince de Hohenlohe, le maréchal de Mölleudorff, le général de Tauenzin, le général Rüchel et trente autres de leurs généraux, furent tués ou blessés. Par suite de ce désastre, le royaume de Prusse jusqu'à la Vistule tomba en peu de jours en notre pouvoir.

La grande duchesse de Brunswick, sœur du grand Frédéric, habitait un château près de Postdam : je fus chargé d'aller la complimenter de la part de l'Empereur, et de lui offrir toute espèce de services. Cette

princesse, cruellement affligée des désastres d'un royaume agrandi par les conquêtes de son illustre frère, pleurait amerement aussi la perte de son époux et celle de son neven, le prince Henri, tués dans la bataille. S. A. R., faisant sur elle-même un douloureux effort, me reçut cependant avec bonté; elle m'exprima sa gratitude pour la magnanimité de l'Empereur, n'accepta que quelques sauvegardes pour ses propriétés, et ne me permit pas de laisser près d'elle la garde d'honneur que j'avais mission de mettre à ses ordres.

En poursuivant nos succès, nous nous arrêtâmes quelques jours à Posen, où les grands de la Pologne vinrent présenter leurs hommages à l'Emperenr dans leur costume oriental. Ces étoffes, ces fourrures ces habillements, ces armes si riches des maîtres, et les vêtements si pauvres des serfs; l'air si noble des premiers, le maintien si abaissé des seconds, donnaient à la Pologne, où nous entrions, un aspect très nouveau pour nous et qui me frappa singulièrement. Les châteaux des grands, très fastueux dans l'intérieur, etaient entoures de cabanes rustiques, aux toits de chaume délabrés, sous lesquels les serfs et les animaux domestiques, porcs et volailles mêlés ensemble, ne trouvaient que le plus piteux abri de la misère. Un pays de sables mal cultivé, et d'immenses forêts de pins, donnaient à ces contrées un air si sauvage et si pauvre; leurs chaumières offraient si peu de ressources à leurs malheureux habitants, que nos

soldats, comparant leur bonne France au pays des Polonais, se disaient gaiement : « Ils sont bien bons d'appeler cela une patrie! un pays où l'on ne répond que *gné, gné, gné* (je n'en ai point), à celui qui demande *kléba* (du pain); un pays où l'on ne dit *zara, zara* (de suite), à celui qui veut de l'eau; *c'est pas une patrie ça!* » s'écriaient nos soldats.

Ces Polonais, élevés dans de si dures privations, deviennent promptement des héros pour la guerre; le moujik, courbé sous la glèbe et sous sa peau de mouton, liée à la ceinture par une corde de paille, devient un cavalier élégant sous le plumet du schapska, en brandissant sa lance au pavillon flottant; son cheval de l'Ukraine, affaissé en apparence sous son poil d'hiver et ses crins onduleux qui traînent jusqu'à terre, se relève fier, semblant, ainsi que son maître, ne se complaire qu'au milieu des combats. Les Polonais nous reçurent avec enthousiasme, comme des libérateurs, comme des frères. On leur fournit les moyens de lever des régiments. Dans peu de temps, ils augmentèrent notre armée de plus de dix mille soldats, et l'Empereur en prit un corps d'élite pour le joindre à sa garde.

Ce qui nous frappa dans la grande ville de Varsovie, ce fut d'entendre partout, dans les salons, dans les rues, dans les promenades, parler le français comme à Paris.

Le souvenir du terrible Souvarow était tout récent. Ce général russe avait brûlé la moitié de Varsovie,

et détruit par le canon les plus beaux édifices de la ville sans pouvoir la forcer à lui ouvrir ses portes, il eut aussi la cruauté de faire égorger dans la nuit, sans distinction d'âge ni de sexe, les trente mille habitants du faubourg de Praga, situé sur la rive droite de la Vistule. Les Varsoviens nous considéraient comme les vengeurs de cette atrocité. Kociusko, ce vaillant défenseur de l'indépendance de la Pologne, avait trouvé dans nos rangs des consolations à ses malheurs. Ces traditions étaient gravées dans tous les cœurs, et c'était à qui nous accueillerait et nous parlerait en français. Les dames de Varsovie ne donnèrent pas moins que les hommes des preuves de l'intérêt qu'elles prenaient à nos succès. Leur sympathie pour la France était telle, que lorsque, six ans plus tard, en 1813, les troupes autrichiennes occupèrent Varsovie, leur général, l'archiduc Ferdinand, ayant engagé ces dames à une fête que S. A. S. voulait leur donner, elles refusèrent toutes l'invitation. Le prince, irrité de ce dédain, invita ces mêmes dames à une seconde fête, en faisant connaître qu'il sévirait contre celles qui ne s'y rendraient pas. Elles y vinrent alors; mais toutes étaient vêtues en robes de deuil, et refusant de danser, sous le prétexte d'avoir perdu un frère ou un parent dans la guerre. Beaucoup d'entre elles étaient belles et d'une grande blancheur, bien faites et gracieuses comme des créoles. Leur enjouement et leurs manières distinguées semblaient nous promettre de passer un hiver charmant,

mais des affaires plus serieuses que les bals, nous appelèrent promptement ailleurs.

Le prince Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, nous avait attendu dans son palais à Varsovie, et il se mit avec devouement à la tête des Polonais au service de l'Empereur. Déjà le général Dombrowski commandait une de nos divisions. Le 18 et le 19 décembre 1806, les corps d'armée passèrent la Vistule.

L'armée russe, s'avançait de son côté pour arriver au secours de la Prusse.

Ce fut au milieu des épaisses forêts de pins et sur un sol de marais fangeux qui s'enfonçaient à d'assez grandes profondeurs sous nos pieds, que nous retrouvâmes les Cosaques, les Kalmouks, les Kirguises, les Tartares, et tous les enfants de l'Oural que nous avions vus il y avait un an à Austerlitz.

Nous trouvâmes les Russes à Pultusk et à Golymin. Sur ces deux points, l'engagement des corps d'Augereau et Davout fut des plus opiniâtres. La nature fangeuse du terrain ajouta à l'horreur du combat. Les Russes perdirent beaucoup de monde. Leurs nombreux blessés n'ayant plus la force de se retirer des boues pour suivre les corps mis en déroute, y furent enfouis écrasés et broyés sous le passage de toute leur artillerie en retraite, et de la nôtre

qui s'avançait. Quelque vigoureux que fussent leurs attelages, ils ne purent entraîner et enlever leurs pièces de ces fondrières liquides de sang, et de la chair de douze mille hommes et chevaux pétrie avec la terre de ces bourbiers. Les Russes abandonnèrent ainsi toutes leurs voitures, quatre-vingt-dix pièces de canon et un grand nombre de prisonniers. Les maréchaux Lannes et Davout eurent la plus grande part aux honneurs de cette journée (26 décembre 1806). Le lendemain matin, en attendant le signal du départ, mes camarades m'invitèrent à tracer sur le mur de la salle où nous étions une des scènes du combat de la ville. Ils me taillèrent de petits morceaux de charbon, et j'esquissai une douzaine de figures et de chevaux de grandeur naturelle, imitant les singuliers Cosaques qui nous avaient étourdis de leurs cris et criblés de leurs flèches. Mes camarades, enchantés de la ressemblance, écrivirent le nom de l'auteur au bas du dessin; mais la trompette sonnant à cheval m'empêcha de l'achever. Par hasard, cette maison appartenait à l'aubergiste de la ville. Ce brave Polonais mettant du prix à un souvenir des Français, conserva soigneusement ce croquis, et prit de ce jour, pour enseigne, le nom : *Aux Cosaques français!* Trente-trois ans après, de jeunes réfugiés polonais me racontèrent à Toulouse qu'ils connaissaient mon nom pour l'avoir lu sur ce tableau dans l'auberge de Pultusk. Mes ouvrages plus soignés auront peut-être moins de durée que les

traits au charbon qui ont achalandé cette auberge.

Dans la nuit du lendemain, je reçus l'ordre de faire approcher en toute hâte la division Legrand, pour couper la retraite à un corps qui fuyait. La neige tombait et la nuit était excessivement noire; je n'avais ni guide, ni direction fixe pour traverser des bois remplis de fondrières que la gelée avait heureusement durcies à la surface. Depuis deux heures, j'errais avec anxiété, sans boussole, lorsque j'arrivai à un bivouac de quelques chasseurs de la garde qui s'étaient égarés. En attendant le jour, ils avaient mis à la marmite le résultat d'un peu de maraude, et le riz, les poules et les oies entassés dans les gamelles avaient produit un potage délicieux, assaisonné d'un de ces appétits que les grands de la terre ne sont pas admis à connaître. Ces braves soldats m'offrirent l'hospitalité, et la part que j'acceptai à leur gamelle répara mes forces affaiblies par la fatigue.

Après une halte de quelques instants, je continuai ma recherche; et j'avais peut-être fait une lieue, lorsque j'entendis un malheureux Français qui criait, jurait et appelait du secours : son cheval et lui-même allaient disparaître dans une tourbière, dont la glace s'était rompue sous eux. Ce ne fut pas sans peine que je m'approchai de la personne dont je croyais reconnaître la voix; mon cheval refusait obstinément d'avancer sur un sol si fragile. Je demandai : qui est là? et l'on me répondit : « Ah! c'est vous, Lejeune! Je

suis dans le plus grand péril! mon cheval s'est enfoncé jusqu'au col; je suis dans la vase jusqu'à la ceinture; je suis épuisé par mes efforts et transi de froid; aidez-moi, de grâce, à me tirer de ce gouffre qui va m'engloutir ». C'était le général Legrand que je cherchais; il était seul, égaré comme moi, ne sachant où retrouver sa division, et dans la position la plus critique.

Ne pouvant attacher mon cheval nulle part et craignant de le perdre, je lui enveloppai la tête de mon manteau et il resta immobile. J'approchai du général; mes efforts réunis aux siens l'arrachèrent jusque sur le sol, et ensuite son cheval, dégagé du poids du cavalier, parvint à sortir de la boue; après quoi, nous cherchâmes sa division. Nous aperçûmes d'abord quelques feux épars, et ensuite ceux de son infanterie qui put arriver au jour sur le point où j'étais chargé de la conduire. L'ennemi, en se retirant, n'avait pas eu de meilleur chemin que nous, et il nous abandonna, après les avoir assez longtemps défendues, plusieurs pièces de canon embourbées qu'il ne pouvait enlever.

Le général Legrand, que je venais de tirer de danger, était un homme à la voix mâle et impérieuse, d'une belle stature, d'environ six pieds, et d'un beau caractère. Il épousa, peu de temps après, la fille du général Scherer, la plus jolie personne peut-être de Paris; elle était le modèle de ce que les romanciers ont pu dépeindre de plus délicatement idéal et de

plus séduisant. Ses cheveux blonds dorés, fins, légers autour de cette jolie tête sur un corps de sylphide, imitaient ces vapeurs qui montent éclairées au soleil levant, et viennent embaumer l'air de tout le parfum des fleurs qu'elles ont amoureusement enveloppées dans la nuit. En voyant ce sévère et vaillant homme de guerre, aux formes athlétiques, si doux, si patient et si soumis près de sa jeune épouse, on eût dit un nouvel Hercule enchaîné, vaincu par le Zéphir ou par l'Amour. L'Empereur aimait à marier ses généraux, et favorisait par d'immenses dotations des unions qui eussent été difficiles sans le secours de ses largesses.

CHAPITRE IV

Eylau. — Le roi Gustave IV. — Dantzig. Colberg. — Friedland. — Tilsit.

Nous passâmes plusieurs jours dans ces forêts à suivre les traces des Russes, n'ayant avec eux que des affaires d'avant-garde. Après, l'Empereur s'arrêta quelques jours pour réorganiser l'armée, que ces combats avaient beaucoup fatiguée; le pays était excessivement pauvre, et notre quartier général était une écurie de Golymin, dans laquelle nous étions entassés sur de la paille non battue. Cette misère n'ôtait rien à notre gaieté, et l'Empereur et le prince Berthier s'arrêtèrent un soir quelques instants pour nous entendre chanter les airs des plus nouveaux opéras de Paris.

Les visites du jour de l'an se firent dans les boues de Pultusk, et l'Empereur rentra momentanément à Varsovie. Nous y arrivâmes à sa suite, le 2 janvier 1807. Déjà l'on y avait amené les quatre-vingt-dix canons que nous avions pris, avec leurs caissons.

Peu de jours après, l'Empereur, déjà prêt à rentrer en campagne, m'envoya près du roi de Saxe pour lui demander ses troupes qu'il avait promises à Napoléon. Ce vénérable prince, la reine son épouse, sœur du roi de Bavière, et toute sa cour, me reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié et de dévouement pour l'Empereur. Le roi fit mettre à ma disposition tout le luxe du palais. Depuis mon enfance, j'avais oublié l'usage des chaises à porteur, et je trouvai très plaisant d'être bercé par des hommes en grande livrée, dans les chaises que le grand maréchal avait fait mettre à mes ordres pour toutes mes courses à Dresde. On m'ouvrit la galerie des tableaux et les appartements du Trésor. Ici, je fus surpris de la grosseur étonnante de plusieurs perles monstrueuses, de celle d'un diamant vert, et d'une quantité de diamants et d'objets remarquables. J'admirai les tableaux de cette collection si renommée, les ouvrages de tous les grands peintres italiens et flamands; mais, surtout, la Nuit du Corrège, qui est le chef-d'œuvre de ce maître; une des plus belles Vierges de Raphaël, la Femme hydropique de Gérard Dow, un Cimetière de Ruysdael, etc.

En peu de jours, l'armée fut réunie, et je partis à la tête de la première colonne. La pluie avait fait déborder plusieurs ruisseaux, et l'inondation nous arrêta dans le bourg de Gorlitz, en même temps qu'un bataillon français qui suivait la même route. Les cabarets de Gorlitz furent à l'instant remplis des sol-

dats des deux nations, fraternisant le verre en main.

Je laissai les Saxons en route, et je rejoignis l'Empereur qui venait de quitter Varsovie, pour ouvrir la campagne de 1807. La débâcle de la Vistule avait fait replier les ponts, et ce ne fut qu'à force d'or que je trouvai un batelier assez hardi pour s'exposer avec sa nacelle au milieu des glaçons et me jeter sur l'autre rive du fleuve. Quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver que le second jour de la bataille d'Eylau, 8 février, jour du dimanche gras.

Le 7, les corps d'Augereau, de Davout, de Ney, la cavalerie de Murat et la garde impériale, avaient bivouaqué autour et en avant d'Eylau, sur la terre couverte de neige.

Le 8, avant six heures du matin, les Russes nous prévinrent en attaquant sur toute la ligne. Plusieurs de nos bataillons surpris se sauvèrent en désordre et traversèrent Eylau en se croyant poursuivis. Cette panique fut bientôt calmée, l'ordre fut rétabli, et le combat, qui commença sur des étangs gelés, aux portes de la ville, devint général. Plusieurs fois, dans le jour, la neige tomba pendant des heures entières avec une telle abondance, que l'on ne voyait pas à deux pas de soi, et les corps d'armée en mouvement perdaient leurs directions. De temps à autre, la cavalerie traversa plusieurs fois les lignes de l'ennemi en les renversant; la cavalerie russe faisait aussi contre nous des prodiges de valeur, et dans plusieurs de ces mêlées, le champ de bataille était à l'instant cou-

vert de morts : trois cents pieces de canon de part et d'autre tiraient à mitraille à bout portant et faisaient d'affreux ravages. Le maréchal Augereau était blessé ; son corps d'armée, resté sans direction, souffrait horriblement; son infanterie, formée en carrés, était écrasée sur la place.

Les escadrons de la garde de l'Empereur traversèrent deux fois l'armée russe, où ils culbutèrent plus de vingt mille hommes en sabrant les canonniers sur leurs pieces; ils auraient décidé la victoire, si la chute de la neige avait permis de voir et de donner plus d'ensemble aux opérations. L'on se battait depuis douze heures; et le succès était encore incertain, lorsqu'à la chute du jour, le maréchal Davout parvint à déborder l'ennemi par la droite, à Schmoditten, et le maréchal Ney par la gauche, à Althorf.

L'ennemi combattit encore avec acharnement jusqu'à huit heures du soir dans ces deux dernieres positions, et profita ensuite de l'obscurité pour nous cacher sa retraite pendant la nuit, laissant sept mille morts sur un champ de bataille peu étendu, où des milliers de blessés encombraient toutes les routes. Ces huit jours de combat coûtèrent aux Russes quinze mille hommes tués ou blessés, trente drapeaux, quinze mille prisonniers et quarante-cinq pieces de canon.

Nous passâmes la nuit sur la neige à attendre impatiemment le retour du jour, et nous pûmes alors contempler le plus affligeant de tous les tableaux,

auquel un ciel neigeux et très couvert prêtait ses lugubres couleurs. Les lignes, les carrés du combat, les chocs de cavalerie étaient tracés sur le sol par des tas de cadavres amoncelés; les blessés, trop nombreux pour être secourus de suite, se traînaient et s'entassaient les uns sur les autres pour se réchauffer; déjà la neige en avait recouvert une partie; grand nombre de chevaux épars et blessés traînaient leurs intestins sur la neige, et se rapprochaient de nous et de leurs cavaliers pour réclamer des secours. J'ai vu un de ces chevaux, n'ayant plus que trois jambes, et qui baisait à la figure son vieux cuirassier, debout, et consterné devant lui. Cet homme avait à peine un peu de pain pour lui-même; il le donna à son cheval avant de l'abandonner. L'Empereur n'avait pas moins que nous le cœur déchiré à l'aspect de toutes les douleurs qu'il ne pouvait assez promptement soulager. Dans l'un des trois jours qu'il donna tout entiers à ces soins touchants, il s'arrêta devant un groupe de blessés russes pour les faire panser par son chirurgien Yvan. Ces Russes, reconnaissant aux marques de respect dont on l'entourait qu'il devait être le czar des Français, le comblèrent de bénédictions en baisant sa chaussure et son étrier. Il passa tout le temps à s'assurer que partout on s'empressait à secourir les blessés russes avec autant de soin que les Français

Après la bataille d'Eylau, l'armée russe, en se retirant sur Kœnigsberg, prit position derrière de petites rivières, profondes et bourbeuses, qu'il nous eût

été impossible de traverser sans le secours des ponts de l'artillerie. Ces rivières servirent de limites à nos avant-postes.

L'armée française avait besoin de se réunir, et de remplacer ce qu'elle avait perdu dans des combats si meurtriers. En outre l'Empereur avait laissé derrière lui trois forteresses, dont il devait se rendre maître pour n'en être pas inquiété le jour où il voudrait pousser les Russes jusqu'au delà du Niémen. C'était, dans la Poméranie suédoise, la place de Stralsund, défendue par une armée de Suédois que le maréchal Mortier tenait en échec; sur la Baltique, la place de Colberg, défendue par les Prussiens, attaquée par le général Loison, et enfin une des plus grandes villes fortifiées de l'Allemagne, Dantzig, à l'embouchure de la Vistule. Cette forteresse contenait une nombreuse garnison qui aurait pu gêner nos opérations. Il importait de réduire promptement ces places. En ma qualité d'officier du génie, j'étais chargé d'aller activer les sièges, et d'y porter les ordres de l'Empereur.

Ce fut ainsi que je me trouvai près du maréchal Mortier au combat qu'il livra aux Suédois, sous les murs de Stralsund, et les refoula dans cette ville, où ils furent bloqués et forcés de se retirer dans l'île de Rugen, malgré les efforts de leur roi Gustave-Adolphe. Ce prince s'était figuré qu'il imiterait les exploits de Charles XII aussi facilement qu'il en avait

imité le costume de soldat. Son esprit, déjà assez affaibli, lui avait aliéné le cœur de ses sujets, et s'opposait à ses succès au moins autant que nos armes. Il savait que Charles XII avait passé une nuit aux aguets sous la porte de Stralsund, et il y resta de même toute une nuit en sentinelle. Peu de temps après, il espéra séparer le maréchal Mortier d'avec le gros de son armée, et il débarqua ses Suédois près de Passvalk; mais il y fut battu et perdit tout son monde.

Lorsque je revins de Stralsund auprès de l'Empereur, je le trouvai à Osterode où il recevait les ambassadeurs turcs du Grand-Seigneur, et M. le général Kleist, aide de camp du roi de Prusse, qui apportait des propositions de paix inadmissibles. L'Empereur me chargea de reconduire le parlementaire jusqu'au delà de nos avant-postes. Ce fut un des épisodes les plus comiques de ma vie militaire. M. de Kleist était, je n'en doute pas un général très courageux; mais il était, en voiture, l'homme le plus craintif qu'il soit possible d'imaginer. Je lui donnai une escorte d'honneur autour de sa calèche, et je m'y plaçai à côté de lui. Nous partions de nuit, et nous avions vingt à vingt-cinq lieues de très mauvais chemin à parcourir, à travers des bois. Les cahots sur les racines des arbres et dans les trous nous secouaient horriblement. Chaque fois, ce brave général, perdant l'équilibre, s'accrochait à moi en s'é-

criant : Nous allons périr! et son inquiétude s'exprimait involontairement de la manière la plus singulière. Il demandait des paysans pour soutenir la voiture, j'en fis venir une douzaine avec des torches de bois résineux allumées, et des cordes qu'ils attachèrent à droite et à gauche, pour nous empêcher de verser dans les mauvais pas. Nous étions retenus comme les mâts d'un navire, ou comme les bannières d'une procession que l'on soutient contre le vent avec de longs rubans. Notre escorte riait beaucoup de cet appareil et des cris de mon hôte, et, au jour, je la renvoyai, dans la crainte de ne pouvoir suffisamment contenir dans le respect nos jeunes cavaliers. Il apprécia ma courtoisie et ma sollicitude, et son tour vint bientôt de me protéger aussi contre un danger plus imminent que celui de verser dans la boue.

Un espace libre de sept à huit lieues séparait les avant-postes des deux armées, et je ne voulus pas abandonner le général sans l'avoir remis en sûreté parmi les siens. Je continuai donc avec lui jusqu'aux portes d'Ortelsbourg, où un poult de Cosaques s'avança contre nous, la lance en arrêt, et nous cria : *Honi?* (qui vive? qui êtes-vous?). A quoi M. de Kleist répondit : *Zoni!* (des vôtres!). Mais ces Cosaques, en approchant de notre calèche ouverte, reconnurent d'abord mon uniforme français; leur regard prit tout à coup l'expression de la colère, vingt lances furent dirigées sur ma poitrine, et M. de Kleist qui, de son côté, n'était pas moins menacé que moi, ne parvint

qu'avec beaucoup de peine à faire comprendre à ces Cosaques qu'il était un parlementaire rentrant à l'armée sans tambour ni trompette, et que je l'accompagnais. Ces hommes, fort défiants, nous retinrent tous deux prisonniers jusqu'à ce que l'on eût reçu les ordres du roi de Prusse à notre égard, et nous restâmes ainsi trois jours à Ortelsbourg. Pendant ce temps, M. de Kleist, qui avait été reconnu de suite par les officiers des Cosaques, ne voulut pas se séparer de moi, dans la crainte qu'il ne m'arrivât quelque malheur. Tous les Cosaques de cette division venaient nous voir, comme l'on regarde le lion d'une ménagerie; ils encombraient notre chambre et passaient les jours et les nuits, par un froid de dix degrés, couchés sur la neige, dans la rue et en travers de notre porte, ayant la bride de leurs *konias* (petits chevaux) passée au bras, et dormant sur la glace aussi bien que nous le ferions dans les meilleurs lits. Ces Cosaques étaient, en général, de beaux hommes; j'en dessinai quelques-uns sur du papier, ce qui les amusa beaucoup.

Le troisième jour, l'Empereur de Russie envoya son aide de camp, M. le colonel prince Sokoreff, pour me délivrer de cette captivité momentanée, et me reconduire à mon tour jusqu'à nos vedettes. Je pris ainsi congé de M. de Kleist, et nous nous sommes revus à Berlin quelques années plus tard; il était alors général en chef d'une des grandes armées de Prusse.

A mon retour à Osterode, l'Empereur parut prendre plaisir au récit de ces détails, mais surtout à celui du danger que m'avaient fait courir les Cosaques, avec leurs lances qui peuvent atteindre l'ennemi à plus de quatre mètres. Il me demanda mon opinion sur l'avantage qu'il y aurait à introduire cette arme dans notre cavalerie. Sur l'avis favorable que j'émis, il me chargea de dessiner le costume que l'on pourrait donner à ces lanciers. Le maréchal Murat, entra pendant cette conversation, et l'Empereur lui dit : « Tu vas faire équiper cent hommes suivant le dessin que Lejeune te donnera, et tu t'occuperas de les former promptement au maniement de la lance ». Murat adopta la coupe du vêtement que j'indiquai, il choisit la couleur, et fit de ces cent hommes la garde du grand duché de Berg. L'Empereur fut très satisfait de cet essai; et plus tard, il fit des régiments entiers de lanciers dans sa garde et dans l'armée, en conservant le costume que j'avais proposé.

Aussitôt après, je fus envoyé près du maréchal Brune, dont le corps manœuvrait contre les Suédois côte à côte avec celui du maréchal Mortier qui assiégeait Stralsund. A la suite de plusieurs avantages, il leur avait accordé un armistice de dix jours. Le roi de Suède en profita pour demander au maréchal de consentir à une entrevue; et le maréchal m'ayant fait l'honneur de me consulter, je lui dis que je trouvais un grand avantage à détacher les Suédois de l'alliance qu'ils formaient avec la Prusse et la Russie. Sur ce,

M. le maréchal, acceptant le rendez-vous et me prenant dans sa voiture, s'y rendit par le pont d'Auklam, sur la rivière qui nous servait de limite.

Nous fûmes très surpris de ne trouver aucune vedette suédoise sur ce pont, et nous hasardâmes cependant de passer outre jusqu'à la rencontre des Suédois. Enfin, après avoir fait quatre lieues sans voir personne, nous étions arrivés dans le grand village de Schlatkow, dont toutes les portes étaient fermées, et dans lequel notre escorte ne trouvait à qui parler. Très contrariés de cette singularité, nous avions déjà donné l'ordre au cocher de rétrograder, lorsqu'une grande porte de remise fut ouverte par des officiers suédois, qui firent entrer nos voitures dans une cour où se trouvait une compagnie de gardes-du-corps à cheval et en bataille. La porte fut aussitôt refermée et nous sépara de notre escorte. Notre surprise fut grande, car cela ressemblait à un guet-apens. Cependant, nous descendîmes de voiture pour entrer dans le salon, où les aides-de-camp du roi reçurent M. le maréchal avec de grandes démonstrations de respect.

Le roi, prévenu immédiatement, fit attendre fort longtemps; et notre mécontentement se peignait sans doute sur nos traits, car le silence le plus sévèrement observateur succéda bientôt aux politesses que l'on nous faisait.

Enfin, le roi fit prier M. le maréchal d'entrer seul dans son cabinet; après quoi un garde-du-corps fut

placé en faction à la porte. Bientôt, nous entendîmes la conversation du cabinet royal prendre un ton fort élevé et s'animer quelquefois jusqu'à l'emportement. Nous avions en présence de nous la sentinelle, trois aides de camp suédois et un monsieur français portant la croix de Saint-Louis et un uniforme galonné de lieutenant-général des anciennes armées de France. C'était le duc de Pienne, émigré français, servant chez nos ennemis et nous regardant d'un air peu bienveillant. Nous n'étions là que trois officiers fort décidés et vigoureux : les colonels Mathis et de Saint-Raymond et moi. La circonstance devenait de plus en plus grave; et, persuadés qu'il faudrait ici vendre chèrement notre vie, je dis à l'oreille de Mathis et de Saint-Raymond : « Je me charge de la sentinelle et du roi; défaites-vous des autres ». Déjà nous étions sur le qui-vive, à nos postes et la main sur le sabre, lorsque le maréchal sortit, pâle, sérieux et dissimulant sa colère. J'étais dans la porte, et j'aperçus le roi qui était devant moi, debout, à nous regarder, et vêtu comme une caricature de Charles XII.

Le maréchal, craignant, à mon air, que je ne voulusse entrer, me prit par la main et me dit : « Partons ». Nos voitures attendaient, nous y montâmes, les gardes-du-corps, sous les armes, firent ouvrir les grandes portes, et notre escorte nous suivit.

Monté seul dans la voiture avec le maréchal, il me raconta ce qui venait de se passer, pour que j'en fisse part à l'Empereur. Gustave, quoiqu'il eût été battu

dix fois de suite par les troupes du maréchal, avait osé lui proposer de tourner ses armes contre la France, en réunissant son armée à celle des alliés, pour servir la cause de Louis XVIII. « Votre roi légitime de la France vous fera généralissime de ses armées, et mettra sous vos ordres toutes les troupes dont M. le duc de Pienne, que j'ai là près de moi, peut disposer ». Ces troupes étaient deux ou trois vieux émigrés n'ayant pas même une épée. Ces paroles étaient entremêlées d'outrages contre l'empereur Napoléon. Le maréchal Brune, qui avait commis l'imprudence très grave de s'aventurer, loin de son armée, sur le territoire suédois, fut obligé d'écouter ces propositions jusqu'au bout, pour éviter une scène que sa force physique et notre courage eût rendue pire encore.

Je partis donc sur l'ordre du maréchal et je retrouvai l'Empereur à Finkenstein, où il habitait un assez joli château, dans le voisinage de plusieurs lacs ou grands étangs à moitié couverts de glaces, sur lesquels il prenait le plaisir de la chasse aux cygnes sauvages.

L'Empereur reçut dans ce village les ambassadeurs de Perse, conduits par Mirza-Riza-Khan ; ils venaient le féliciter sur les victoires qu'il avait remportées sur leurs ennemis les Russes. Nous étions au milieu de forêts peuplées d'élans. Cet animal est plus grand que le cerf et porte des bois immenses. Nous consacrions à la chasse difficile de ces animaux le peu de

jours dont nous pouvions disposer, et nous en primes quelques-uns. Au retour de ces chasses sur la neige, sur la glace et dans des forêts épaisses de pins et de sapins, nous venions nous réchauffer dans les serres chaudes du château, où croissaient, à la chaleur de fourneaux, des fraises, des prunes et des cerises.

Les neiges commençaient à se fondre; le printemps approchait. Le maréchal Lefebvre assiégeait alors Dantzig; le maréchal Kalkreuth, avec vingt mille Prussiens, défendait la ville et faisait souvent des sorties. L'Empereur m'envoya près du maréchal Lefebvre pour presser ce siège, et j'assistai à plusieurs affaires remarquables : la première fut une sortie de Prussiens par le Hageleberg, où ils furent vigoureusement repoussés; la seconde fut celle de Veichselmunde, où un corps considérable de l'armée russe vint nous attaquer avec l'espoir de nous faire lever le siège et de s'emparer de notre artillerie. Les troupes du maréchal Lefebvre continrent les sorties de la place, et celles du maréchal Lannes et du général Oudinot battirent l'armée russe. J'étais monté, pendant la bataille, sur un cheval que le maréchal Lefebvre m'avait fait prêter, et en rentrant le soir au quartier-général, un boulet, parti du Bischofsberg, brisa sous mes pieds un rocher, dont les éclats déchirèrent ma monture, qui périt sur la place. J'y restai longtemps étendu la face contre terre sans pouvoir me relever. La douleur de la chute et des contusions passa; je n'étais point blessé, et je me traînai vers

le quartier-général, où la joie que nous donnaient les succes de la journée me remit complètement. Je partis dans la nuit pour porter la bonne nouvelle à l'Empereur.

Peu de jours après, il me renvoya de nouveau pour presser les operations de ce siège de Dantzig, qui présentait de grandes difficultés par la direction habile que le maréchal Kalkrenth donnait à la défense.

Déjà nous avions conronné le chemin couvert et opéré la descente du fossé, lorsque, le 19 mai, une corvette anglaise de vingt-quatre canons voulut forcer le blocus et pénétrer en ville par le chenal qui serpente dans la prairie et qui sert de lit à un des bras de la Vistule. Le hardi commandant de ce navire espérait écarter, à coups de mitraille, les obstacles qui pourraient lui être présentés. Déjà, il avait gagné beaucoup de terrain et pénétré jusqu'à la portée du canon de la ville, parce qu'il n'avait été préparé, contre une attaque aussi imprévue, que de simples estacades que la corvette avait rompues. Plusieurs compagnies de tirailleurs furent lancées à sa poursuite sur les deux rives, à travers la prairie, et leur fusillade détruisit les matelots, et, avec eux l'action des voiles et du gouvernail, et la corvette, sans guide, alla échouer sur le bord du chenal, où nos soldats, en sautant à bord firent cent cinquante prisonniers, et s'emparèrent de la riche cargaison de fusils, de boulets, de poudre, de vivres et de munitions qu'elle voulait introduire dans la place.

Pour faire le siège de Dantzig, on avait réuni nos plus habiles officiers du génie, sous la direction du général Chasseloup, et les opérations marchaient promptement, quoique ce ne fût pas encore assez vite au gré de l'Empereur, qui, de loin, ne connaissait point les difficultés nouvelles que l'ennemi, bien dirigé, nous opposait chaque jour. Mes camarades du génie voyaient donc arriver avec quelque déplaisir un officier venant du quartier impérial pour stimuler leur zèle, et ils s'en vengeaient en me faisant parcourir à découvert les endroits les plus périlleux des sapes et d'une parallèle à l'autre. Deux d'entre eux, des plus hardis, Bodzon et Delaage, en furent punis en recevant des blessures dans un acte de témérité inutile que je feignais de trouver tout naturel.

La descente du fossé était opérée sur le point principal; le mineur était attaché au corps de la place, et le maréchal Lefebvre n'était pas moins impatient que nous de pénétrer dans la ville et de terminer des travaux qui duraient depuis plus d'un mois, et qui, chaque jour, nous coûtaient beaucoup de monde. Ce maréchal s'indignait de tous ces retards, et un jour, me prenant le bras et frappant avec colère du son poing sur le pied de la muraille percée par le mineur, il s'écria, dans son langage plus alsacien que français : « Fais-y un trou et j'y passerai le premier! »

Sur ces entrefaites, nos batteries faisaient tomber des pans de murailles; la brèche devenait praticable, l'assaut était préparé et le coup décisif allait être

livré le lendemain matin, lorsque le maréchal Kalkrenth capitula le 24 mai 1807. Je portai cette heureuse nouvelle à l'Empereur.

Le 1er juin, l'Empereur vint à Dantzig pour visiter la place, ordonner de réparer les désordres que le siége y avait occasionnés, et la faire remettre en état de défense. Il retourna promptement à Finkenstein, où des négociations de paix avaient été entamées par les Russes. Le 5 juin, lorsque l'Empereur s'attendait à terminer la campagne par un heureux traité de paix, les Russes, qui n'avaient feint de la désirer que pour paralyser son activité, firent une attaque générale et inattendue sur toute la ligne.

Les hostilités ayant été recommencées par les Russes, notre armée fut de suite mise en mouvement contre eux, et pendant huit jours, ils furent battus, repoussés, plusieurs fois mis en déroute, et poursuivis sur la route de Kœnigsberg et de Friedland.

Le 7, j'avais reçu l'ordre d'aller presser les opérations du siége de Colberg.

Le général Loison, commandant le siége, et le général Chambarlier, commandant le génie, me conduisirent dans les tranchées ouvertes depuis dix à douze jours devant le fort de Volfsberg, detaché à demi-portée de canon de la place. Ce fort, qui nous faisait beaucoup de mal, était tellement dégradé par notre artillerie, que je ne pus dissimuler ma surprise de ce que nous n'en étions pas maîtres depuis plusieurs jours. — Mais, mon cher, prenez-le, puisque cela

vous paraît si facile, me répondit le général Loison.

J'acceptai le défi, et je pris à l'instant même des dispositions pour l'exécuter. Je demandai trois cents hommes d'élite et de bonne volonté. L'on me donna cent grenadiers français, cent grenadiers italiens et cent grenadiers polonais, commandés par trois vaillants capitaines, Beaufort d'Hautpoul et Rohault de Fleury, tous deux du génie, et Bécli de la légion italienne.

Pendant que ces troupes s'approchaient de la tranchée, je pris un tambour et je m'avançai seul, avec lui, vers le fort, en faisant battre le rappel. Mon but était d'étudier le terrain en parlementant. J'arrivai ainsi jusqu'à la barrière du fort, et je pus vérifier que le glacis et le fond du fossé étaient garnis de piquets et de trous de loup en bon état. Sans se faire attendre, le commandant du fort vint à moi, et je l'engageai à abandonner, avant de recevoir l'assaut, une position qui n'était plus tenable, et dans laquelle sa belle défense le couvrait d'honneur. Il convint avec moi que sa position était des plus critiques, mais qu'il ne pouvait se retirer que sur les ordres du gouverneur de Colberg. Je lui donnai une demi-heure pour aller les prendre, et je me retirai. Dans cet intervalle, je donnai mes instructions aux trois colonnes, leur traçant ce qu'elles avaient à faire, mais sans en montrer un seul homme à l'avance.

A l'heure désignée, je reparus avec mon tambour et je me dirigeai vers le fort. Je n'avais pas fait vingt

pas hors de la tranchée, lorsque le canon de la place tira sur moi cinq ou six coups à mitraille qui me couvrirent de poussière. La réponse était claire, et je donnai le signal de l'assaut, en mettant, au lieu du mouchoir blanc, le sabre à la main, au cri de : Colonnes en avant!

Aussi prompts que la foudre, mes trois cents hommes franchissent le parapet de la tranchée et courent à la direction qui leur est donnée. Je ne perds pas une seconde à les attendre; je cours droit à la barrière, et j'y arrive en même temps que la garnison qui prend la fuite. J'arrête ces hommes stupéfaits de m'entendre leur commander en allemand : *Kal kehret um, richt euch!* je les établis en ligne entre la place et le fort, et ils ne se doutent pas qu'ils vont me servir de rideau contre la mitraille des bastions.

Tous les reliefs du fort sont à l'instant gravis, couverts et couronnés par mes grenadiers; j'ordonne que l'on fusille le premier Prussien qui quittera le poste où je l'ai placé, et je pénètre dans les casemates dont les artilleurs n'avaient pas pu sortir. Ces hommes hardis me menacent de mettre le feu aux poudres qu'ils avaient sous la main, et de se faire sauter avec tout le fort; ils l'auraient fait si j'avais eu l'air de prendre la chose au sérieux; mais, avec un peu d'adresse, de gaieté et de sang-froid, je désarmai leur colère et j'évitai l'explosion. Ils sortirent des casemates; je leur fis mettre le feu à quatre batteries blindées qui, de droite et de gauche, dépendaient du

fort et qui furent incendiées. Nos officiers du génie s'occupèrent ensuite de nous installer dans le fort et d'établir nos communications.

Aussi longtemps que je gardai les Prussiens en ligne entre la ville et moi, la ville ne put tirer sur nous, et la journée se passa sans coup férir, comme dans un armistice. Plusieurs officiers de la place, entre autres le jeune partisan Schill, qui avait quelque célébrité, vinrent causer avec nous, et nous assurer que Colberg ne serait jamais pris.

Vers le soir, nos travaux nous avaient déjà mis à couvert; et n'ayant plus besoin de la présence des Prussiens, et ne voulant pas inutilement nous embarrasser de prisonniers, je laissai partir un à un ces hommes qui, depuis midi, nous avaient épargné bien du sang, en nous garantissant de plusieurs centaines de boulets.

A peine le dernier Prussien fut-il parti, que la place recommença à tirer, et le premier boulet coupa en deux le général de division Teulié, qui ne survécut que deux jours, et tua sur le coup les deux officiers de sapeurs qui causaient avec lui sans vouloir prendre la précaution de se défiler. Cette fausse ostentation de courage a fait perdre à la France un nombre considérable de vaillants guerriers, qui sont morts sans autre fruit pour la patrie que celui d'ac-

coutumer leurs subordonnés à mépriser la mort, pour être en état de braver tous les dangers. Dans la nuit, nous poussâmes une parallele et des communications en avant du fort pour approcher de la place, qui nous tenait parole en faisant la plus vigoureuse défense. Je pointai moi-même une douzaine de bombes sur une frégate suédoise, dont les énormes boulets nous prenaient à revers et détruisaient les hommes et les travaux. Deux de mes bombes tombèrent si près du navire, qu'à l'instant même il leva l'ancre pour se sauver au large. Jamais tranchée de siège ne fut plus assaillie que la nôtre dans cette journée. Le général Loison, qui n'avait plus qu'un bras, voyant tomber tant de monde autour de lui, jetait en l'air sa manche vide, avec l'espoir qu'elle serait emportée comme les têtes de nos pauvres canonniers. De part et d'autre, nous étions si près que tout coup portait.

Le général Chambarlier fit ouvrir la seconde parallèle, sur le front opposé à celui du fort que nous avions pris, et dès ce moment nos succès marcherent rapidement. Nous pûmes alors apprécier combien les forts détachés en avant des places sont avantageux pour prolonger la défense ou retarder la chute de la cité qu'ils protègent.

Laissant les choses en si bon train, je retournai promptement auprès de l'Empereur pour lui annoncer ce succès, et me trouver aux grandes affaires que j'avais vu se préparer à mon départ. Dans l'intervalle, l'armée avait gagné du terrain, et quelque di-

ligence que je fisse, je ne pus arriver à Friedland que le soir de la bataille, au moment où elle finissait, après avoir duré seize heures.

Le 13 juin, l'armée russe, en retraite par la rive droite de l'Alle, s'aperçut que notre cavalerie légère, cherchant à lui barrer le passage vers Kœnigsberg, où les Russes avaient leurs magasins, s'était emparée de Friedland. Le prince Bagration fit charger nos avant-postes par une nombreuse cavalerie, qui les mit en déroute et les força de se rallier derrière l'infanterie du général Oudinot qui s'avançait.

Le succès momentané de cette soirée donna au général en chef des Russes, Beningsen, l'espoir de nous battre. Le lendemain et dans la nuit, il fit passer son armée par Friedland, de la rive droite à la rive gauche de l'Alle, pour nous attaquer. Elle laissait ainsi derrière elle le défilé très étroit du pont de Friedland, et une rivière profonde et très encaissée dans toute sa longueur. La position, comme l'on voit, était mal choisie pour livrer une bataille, et son excuse ne peut se trouver que dans l'opinion où il était de n'avoir que peu de troupes à combattre.

De son côté, l'Empereur avait dirigé la cavalerie du prince Murat et le maréchal Davout sur Kœnigsberg, pour arriver avant les Russes. Le maréchal Soult marchait sur Kreutzbourg, le maréchal Lannes sur Domnau, les maréchaux Ney et Mortier sur Lampasck, le général Victor et la garde impériale vers Friedland.

Pour laisser à ces différents corps le temps d'arriver en ligne, l'Empereur attendait, lorsqu'il reçut, vers dix heures du matin, le 14 juin, l'avis du mouvement offensif des Russes.

Aussitôt il monte à cheval et franchit au galop les huit ou dix lieues qui le séparent du champ de bataille, dont il approche à midi. Se figurant encore que l'armée russe en retraite n'avait attaqué que pour couvrir son arrière-garde, il était fort surpris d'entendre se prolonger une canonnade aussi vive. Dans sa sollicitude, il pressait son cheval arabe, que peu d'autres chevaux pouvaient suivre, et il arriva au milieu des nombreux blessés qui se retiraient vers l ambulance. Parmi eux, il reconnut le colonel Reynaud, du 15e régiment de ligne, et s'arrêta pour lui demander ce qui se passait, si son régiment avait donné, et dans quelle circonstance il avait été blessé. Reynaud, percé d'un biscayen, répondit à l'Empereur, que fatigué de voir son régiment immobile, en bataille et foudroyé par une artillerie très nombreuse, il avait commandé en avant, et fait battre la charge pour enlever ces pièces; mais qu'un fossé qu'il ne pouvait voir ayant arrêté le régiment dans sa course, il perdit à l'instant même quinze cents hommes sur le bord du fossé, et il ajouta : « Sur le plateau de Friedland, en arrière de celui que j'allais enlever, l'ennemi vient de réunir une masse considérable d'au moins quatre-vingt mille hommes ». L'Empereur, encore dans l'erreur et ne pouvant pas croire un rap-

port qui lui paraissait exagéré, répondit avec humeur : « Cela n'est pas vrai! » A quoi Reynaud, fort irrité du démenti, répliqua : « Eh bien! je jure sur ma tête que ce nombre s'y trouve et qu'on y aura fort à faire ». Aussitôt l'étalon arabe, déchiré par l'éperon impérial, bondit furieux, emportant son maître jusqu'au milieu des tirailleurs.

Les grenadiers réunis du général Oudinot, soutenus par les dragons du général Grouchy, et par les cuirassiers du général Nansouty, se trouvaient engagés depuis la pointe du jour devant le village de Posthénen, par lequel les Russes cherchaient à déboucher, et nous attaquaient avec vigueur. De nombreuses charges de cavalerie avaient eu lieu sur les flancs de ce village, tandis que notre infanterie en fut repoussée cinq ou six fois après s'en être emparé. A l'issue de chacune de ces charges, nos cuirassiers ramenaient beaucoup de prisonniers. Cependant, l'ennemi croyant toujours n'avoir à faire qu'au peu de troupes qu'il pouvait voir, dirigeait sur ce point une nombreuse artillerie, afin de les écraser, tandis que ses forces principales gagnaient sur sa droite du terrain vers Kœnigsberg, jusqu'à une lieue et demie au delà de Friedland.

Tel était l'état de choses, lorsque l'Empereur arriva sur la ligne du combat. Il aperçut, en effet, les masses formidables qu'on lui avait dit avoir vues, et ne douta plus de l'imminence des événements qui allaient se passer. Il était alors plus de midi. L'Empe-

reur calcula le temps qu'il fallait à chaque corps pour arriver en ligne; il prescrivit l'attaque générale pour cinq heures, et il envoya de toute part ses ordres en conséquence.

A cette heure toute l'armée française arrivait en ligne : le maréchal Ney à droite, le maréchal Lannes au centre, le maréchal Mortier à gauche, et le général Victor et la garde en réserve. Ils trouvaient toutes les troupes de Beningsen établies devant eux en position, à droite et à gauche et en avant de Friedland.

Une salve d'artillerie donne le signal, et le maréchal Ney sort avec son corps d'armée par les côtés du bois qui les dérobe aux yeux de l'ennemi, pour marcher à lui en colonnes par divisions, au pas accéléré et l'arme au bras.

Aussitôt, une nuée de cinq à six mille Cosaques, Kalmouks, Kirguises, Basquirs, qui couvrent une masse de cavalerie régulière, vient envelopper notre infanterie, qu'elle espère effrayer par ses charges et ses hourras. La division de dragons s'avance au galop, balaie et repousse cette cavalerie; le général Victor s'avance et vient protéger l'artillerie du général Sénarmont qui foudroie la ligne ennemie avec une batterie de trente pièces, et le maréchal Ney, cheminant toujours droit devant lui, aborde et repousse à coups de baïonnettes un corps considérable de Russes, hommes et chevaux, qu'il précipite dans le ravin et dans la rivière, où il les force à se noyer.

Pendant que ceci se passait à notre droite, le maré-

chal Mortier, à notre gauche, abordait l'ennemi devant lui et le forçait de même à se replier sur Friedland, où ses masses devenaient considérables.

A la même heure, et avec un ensemble qu'il n'appartenait qu'à l'Empereur d'établir, le maréchal Lannes, et les divisions Oudinot et de Verdier, attaquent le centre des Russes adossés à Friedland, et les repoussent vivement. Vingt charges de cavalerie des Russes essaient en vain, avec le plus audacieux courage, à arrêter nos colonnes qui continuent à s'avancer.

Le maréchal Ney, après avoir bientôt détruit ce qui lui était opposé, se rapproche de Friedland par sa gauche, et tâche d'y pénétrer. La garde russe à pied et à cheval accourt pour repousser ce mouvement, et jette un instant le désordre dans le corps du maréchal qui perd du terrain. Le général Dupont s'en aperçoit et s'élance sur le flanc de cette garde qu'il met en déroute. Cette garde trouve à peine l'espace nécessaire pour s'enfuir par les ravins; et elle est en grande partie détruite dans un affreux carnage, où sont tués leurs généraux Pahlen et Markof.

Tout ce qui se trouvait à la droite de Friedland fut poussé par les maréchaux Lannes et Mortier, et forcé de se sauver par les gués difficiles de l'Alle où beaucoup de Russes se noyèrent et où leur artillerie et leurs bagages restèrent embourbés. Toutes les maisons de la petite ville de Friedland étaient remplies de blessés russes, et toutes leurs troupes en réserve vin-

rent faire des efforts incroyables pour nous empêcher d'y pénétrer. Cependant nous avancions, et l'on se battait dans les rues qui furent obstruées totalement par les hommes et les chevaux tués par la mitraille et les baïonnettes. Enfin, au coucher du soleil, les Français, maîtres de la ville et n'ayant plus d'ennemis à combattre, purent un instant prendre haleine, leur repos n'étant plus troublé que par quelques coups de canon tirés des hauteurs de la rive droite de l'Alle, et par la soif et la faim qu'ils ne pouvaient satisfaire.

Ce fut au moment où cette journée glorieuse se terminait, que j'arrivai tout haletant et tout heureux d'apporter une bonne nouvelle. L'Empereur et le prince Berthier descendaient de cheval, près de la ville, lorsque je les abordai. Au premier mot que j'eus prononcé sur le fort avancé de Colberg, que j'avais pris d'assaut, l'Empereur me coupa la parole, et me dit en riant, avec l'expression de la joie et du bonheur : « Et moi, j'ai pris aujourd'hui le village de Colberg et tout ce qui m'arrête. Friedland vaudra Austerlitz, Iéna et Marengo, dont je fête aujourd'hui l'anniversaire! C'est bien! allez vous reposer, j'ai à travailler ».

J'allai chercher mes camarades à leur bivouac; ils s'étaient établis dans un champ de blé, dont nos gens arrachaient la paille pour nourrir les chevaux; je m'étendis près d'eux et l'on me raconta tous les événements de la journée; comme mon jeune frère, sous-lieutenant d'une compagnie d'élite, avait été blessé

dans la matinée, je m'occupai de le retrouver. Je ne ne pus le découvrir qu'au bout de quelques jours, il s'était retiré dans un château, dont les cinq ou six jolies châtelaines le soignaient à l'envi. La balle, en traversant la jambe du blessé, n'avait rien fracturé; la guérison devint facile et prompte; et ce fut à regret qu'il quitta ses hôtes, lorsqu'à la fin de la campagne, aussitôt après le traité de paix de Tilsit, je vins le prendre pour le ramener en convalescence à Paris.

Il n'y avait pas alors six mois que je l'avais pris dans ma voiture, à l'école militaire de Fontainebleau, pour le mener jusqu'à son régiment à Iéna. En le quittant, je l'embrassai et lui souhaitai trois choses : une blessure, de l'avancement et la croix d'honneur. Peu de jours après Friedland, ces trois souhaits étaient accomplis : le jeune officier fut nommé lieutenant, et le général Oudinot, témoin de la belle conduite qu'il avait tenue pendant la bataille, lui fit donner la croix d'honneur, qui était alors une récompense très rare. J'eus le bonheur de faire ajouter à cela un congé de six mois, que mon jeune frère vint passer en famille avec moi.

Mais retournons au quartier impérial. Autour du bivouac de l'Empereur, la terre était couverte de dix-huit mille cadavres russes; leur cavalerie avait immensément perdu, et jamais on n'avait vu autant de chevaux tués.

Le 15 juin, en poursuivant l'ennemi, nous entrâ-

mes à Veblau. Les Allemands, les Allemandes, débarrassés des Russes qui les maltraitaient, nous recevaient à bras ouverts. Partout, en se retirant, les Russes incendiaient leurs magasins et coupaient ou brûlaient les ponts. Le 16, ceux de la Prégel, ayant été incendiés, l'Empereur en fit jeter plusieurs sur cette rivière. Ce même jour, les Russes abandonnèrent Kœnigsberg, en laissant cette belle ville encombrée de blessés, de provisions d'armes et de vivres de toute espèce. Le maréchal Soult y établit son corps d'armée, et le prince Murat se mit à la poursuite de l'armée en retraite. Tous les jours il lui livra des combats, lui fit plus de cinq mille prisonniers, lui prit dix-sept pièces de canon, et fit son entrée à Tilsit le 19, malgré une nuée de Kalmouks et de Tartares qui nous tiraient des flèches avec beaucoup d'adresse et en jetant de grands cris. Toute cette cavalerie nomade repassa au galop sur le pont en bois de Tilsit, et se hâta de le brûler.

L'Empereur et son état-major entrèrent à Tilsit dans l'après-midi du 19; l'ennemi n'avait pas eu le temps d'y rien dévaster, et nous trouvâmes dans les fermes et les habitations, sur les bords fertiles du Niémen, une abondance de fourrages et de vivres dont l'armée avait le plus grand besoin.

Après avoir éprouvé en si peu de jours des pertes considérables, l'empereur Alexandre reconnut la nécessité de terminer par la paix une guerre désastreuse, et il envoya l'un de ses généraux, le prince

Labanoff, près du maréchal Berthier pour proposer un armistice. Quelques moments après, l'Empereur reçut ce parlementaire avec les démonstrations les plus amicales, et les préliminaires de la paix purent être signés dans la journée du 21.

Le lendemain, nous apprîmes que l'empereur Alexandre et l'empereur Napoléon se proposaient de se réunir dans un bateau sur le Niémen, entre les deux armées, pour traiter définitivement de la paix. Aussitôt, le général Lariboisière, commandant de notre artillerie, fit préparer un immense radeau, sur lequel on éleva un élégant pavillon disposé pour recevoir ces deux princes. En attendant cette entrevue, l'Empereur voyait ses troupes, passait des revues, réorganisait son armée et se disposait à la montrer belle comme si elle n'avait point souffert dans cette rude campagne. Il était, en cela, favorisé par le bel aspect de sa garde, qui n'avait point été appelée à donner depuis la bataille d'Eylau, et qui conservait au camp de Tilsit une tenue aussi martiale, aussi brillante, qu'aux parades de Paris.

Le 25 juin 1807, à midi, les deux rives du fleuve se couvrirent, de la manière la plus pittoresque, d'une foule immense de spectateurs. D'un côté, c'étaient les soldats du nord du Caucase et du Don, chargés de leurs flèches, de leurs lances et de leurs armures tartares; de l'autre, brillaient les uniformes de France, portés par des guerriers groupés dans le désordre le plus pacifique sur les toits, sur les arbres

et sur tous les points élevés des bords du Niémen.

A midi et demi, deux bateaux pavoisés, l'un du drapeau blanc orné de l'aigle impériale noire à deux têtes, et l'autre du pavillon aux couleurs nationales de France, quittèrent les deux rives en même temps pour s'approcher du radeau. En y abordant, les deux Empereurs se serrèrent la main cordialement et passèrent dans le salon, autour duquel on avait placé quelques sentinelles russes et françaises.

L'entrevue de ces deux princes dura deux heures. Pendant ce temps, j'étais monté dans un petit bateau, que j'avais placé de manière à voir sous leur plus bel aspect les rives du fleuve couronnées de monde et l'ensemble de cette scène mémorable. J'en fis un dessin qui fut gravé depuis ; et lorsqu'à la sortie des deux empereurs, deux heures après leur entrée au salon, je pus, à mon tour, monter sur le radeau. Mon ami Bontemps recueillit avec une religieuse attention les deux plumes et l'écritoire dont on s'était servi pour signer le traité qui promettait à l'Europe une longue suite d'années paisibles et heureuses. Si le mot que M. de Talleyrand, prince de Bénévent, m'écrivit un jour, en 1817, doit être constamment une vérité, ces trois précieux objets, auxquels se rattache un grand souvenir, doivent avoir beaucoup perdu de leur prix. Je savais que l'immense fortune du prince avait été acquise sous l'Empire : je le priai donc d'accorder son appui aux auteurs d'un travail historique sur nos campagnes et nos victoires. Le prince me répon-

dit : « Les victoires n'intéressent que pendant la durée des avantages qu'elles ont pu procurer; les résultats des travaux de l'Empire n'existent plus, et le souvenir s'en efface à mesure que la politique change : je ne puis aider les personnes que vous me recommandez ».

Le 26 juin, les deux empereurs se réunirent de nouveau sur le Niémen, et quelques instants après l'empereur Alexandre vint loger à Tilsit, où il fut l'objet des plus gracieuses prévenances. Le 27, nous vîmes arriver le vieux maréchal Kalkreuth qui avait héroïquement défendu la place de Dantzig. Le roi de Prusse et la grand-duc Constantin arrivèrent le lendemain. Nous aidions à fêter ces royales visites, et le temps se passait en parades brillantes, en fêtes, en repas, et en soirées arrosées de punch. Le grand-duc Constantin avait des traits écrasés comme ceux des Kalmouks, et il ressemblait à son père Paul Ier, que j'avais vu à Strasbourg dans mon enfance; mais sa taille élevée était admirablement prise, et sa hardiesse à monter des chevaux fougueux n'était comparable qu'à son adresse extraordinaire à les dompter. Il se plaisait à nous en donner le spectacle sur le pavé large et glissant des rues de Tilsit, qui multipliait singulièrement les dangers de ces hardis exercices. Un autre spectacle non moins remarquable nous attirait sur la rive droite du Niémen : nous y allions visiter le camp des peuplades du Nord, étudier leurs usages, écouter leurs chants, remarquer leurs figures aux

traits aplatis, leurs costumes orientaux, admirer leur adresse à lancer des flèches, et donner des récompenses aux plus habiles tireurs. Leurs flèches perçaient une pomme à cent pas plus souvent que nos balles de pistolet ne touchent un bouton à vingt-cinq. Je dessinai plusieurs de ces Tartares, Kalmouks et Kirguises.

Au milieu de ces récréations guerrières, nous vîmes arriver la reine de Prusse, jeune, belle et gracieuse. Ces attraits féminins disposaient chacun de nous à redoubler de courtoisie, et Tilsit prit pendant quelques jours l'aspect d'une ville de cour.

Sur ces entrefaites, l'Empereur avait quitté Tilsit et Kœnigsberg, et s'était mis en route pour Paris.

Le maréchal Berthier m'emmena avec lui à Paris.

CHAPITRE V

De Pologne en Espagne. — Burgos. — Voyage à Hambourg. — Somo-Sierra. — Madrid.

On peut concevoir l'enthousiasme avec lequel on nous reçut à notre retour à Paris, où l'Empereur était arrivé depuis quinze jours. Le temps se passait en fêtes, en réjouissances, au nombre desquelles eut lieu la solennité d'un *Te Deum* chanté en grande cérémonie à Notre-Dame, le 15 août 1807, à l'occasion de la fête de l'Empereur.

Le maréchal Berthier fut élevé à la dignité de vice-connétable de l'Empire, et ma part dans les récompenses que l'on distribua fut un ruban et une dotation. Probablement qu'aujourd'hui (1845) on me ferait, pour les mêmes travaux, maréchal de France.

Je repris mes pinceaux avec bonheur, et fis graver plusieurs de mes dessins.

A peine arrivé à Paris, je reçus la mission d'aller visiter à Dantzig et à Varsovie l'armée sur la Vistule, pour en rendre compte à l'Empereur. De retour à

Paris, je dus en partir avec mes chevaux et mes équipages pour me rendre à Burgos en Espagne.

Je passai rapidement des régions froides, aplaties et sablonneuses de la Pologne, au bean pays de l'Espagne, où le soleil plus chaud du Midi développe, jusque sur les belles montagnes, nne riante verdure et le parfum des fleurs.

Lee armées de l'Empereur avaient été reçues en amies dans toute la péninsule, où elles occupaient Pampelune, Burgos, Madrid, Cordoue, Barcelone. En Portugal, les princee de la famille de Bragance s'étaient embarqués pour le Brésil, et Junot, à leur place, occupait Lisbonne. Partout nos soldats étaient reçns et traités comme des libérateurs. Sur ma ronte, je trouvais les villes, les villages, et même les maisons isolées, préparés pour fêter la prochaine arrivée de l'Empereur. Partout les Espagnols avaient conpé les branches de leurs lauriers pour en faire des arcs-de-triomphe, sone leeqnele devait passer le vainqueur de l'Europe, le réparateur des maux des peuples. Mes camarades et moi, noue étions chargés d'annoncer sa venue, et l'accueil que nous recevions était mêlé d'un peu de l'enthousiasme que sa présence allait exciter.

Depuis longtemps, les Espagnols voyaient avec peine, à la tête des affaires, Don Godoy, prince de

la Paix, qui, du rang de simple garde-du-corps, avait été élevé à celui de premier ministre, maître absolu de l'Espagne.

Cette nation avait reçu nos troupes avec confiance; sa marine avait noblement versé son sang pour nous à Trafalgar; son armée, sous les ordres du marquis de la Romana, était, avec la nôtre, au fond de l'Allemagne, et ce peuple loyal, qui nous recevait comme des frères, attendait avec impatience le jour où l'Empereur arriverait à Madrid. Il espérait que Sa Majesté, après avoir renversé ce ministre, rétablirait l'autorité royale dans les mains du roi Charles IV, ou dans celles de son fils Ferdinand, prince des Asturies.

Il régnait une grande mésintelligence entre le père et le fils.

Les amis du prince des Asturies prirent occasion de ces démêlés de famille pour préparer une émeute contre le ministre. Don Godoy, défendu par les carabiniers royaux, faillit être assassiné et brûlé dans son palais. Dans ce conflit, le roi fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils; mais, ce même jour, il écrivit à l'Empereur pour protester contre cette abdication arrachée par la force, et lui demanda de s'établir l'arbitre de son sort.

L'Empereur reçut ces nouvelles à Bayonne, et appela près de lui le prince des Asturies pour rendre

compte de sa conduite. Vers le même temps, le bruit circula parmi nous que l'Empereur allait placer la belle couronne de l'Espagne et des Indes sur la tête de l'un de ses frères ou de ses généraux. Ce bruit n'était pas sans fondement.

L'Empereur était cependant très incertain, lorsque M. de Talleyrand lui dit, le 24 avril 1808 : « *Ce que la politique conseille, la justice l'autorise* ». Les Espagnols ne furent pas de cet avis.

Murat était à Madrid à la tête d'une armée. Pour remplir la volonté de l'Empereur, il se hâta de presser le départ du prince des Asturies pour Bayonne.

Ce prince, ayant pris à la révolution d'Aranjuez le titre de roi d'Espagne, marchait accompagné des cent gardes-du-corps de son père; mais on y avait joint une escorte d'honneur si forte, qu'elle me parut avoir pour but de s'assurer de sa personne. Un officier de mes amis le précédait, et reportait en France l'épée de François Ier. Cet officier avait reçu quelques confidences, et la tristesse qu'il en éprouvait me confirma dans l'opinion que je m'étais formée de la fausse et cruelle position dans laquelle nous allions nous trouver.

J'eus l'honneur de saluer le prince des Asturies lorsqu'il traversa Burgos entouré de ses gardes, précédés et suivis de forts détachements de notre cavalerie. Un sentiment que je ne puis définir me portait

à lui donner en secret le conseil de s'échapper, et de ne point se rendre à Bayonne; mais pour sauver ce prince, qui personnellement inspirait peu d'intérêt, il fallait trahir l'Empereur, il fallait exposer la vie de tous les Français qui étaient alors répandus avec confiance en Espagne. L'événement allait être grave; et me renfermant avec un douloureux regret dans le cercle étroit de mes devoirs, je laissai à la Providence le soin d'accomplir ses décrets.

En arrivant à Vittoria, le prince commença à s'apercevoir du piège qu'on lui tendait, et, sous différents prétextes, il retardait son départ. Mais le soin de l'amener à Bayonne était confié à un homme qui avait pris ses mesures, et lorsque le prince reconnut l'impossibilité d'échapper à son escorte, il se laissa conduire sans résistance où l'on voulait. Les Français clairvoyants et sans ambition gémissaient de ce qui allait se passer à l'égard d'une nation loyale; les autres, plus nombreux, applaudissaient à une mesure dont ils espéraient profiter, et qu'on leur présentait comme une nécessité de régénérer les races vieilles sur les trônes qu'elles ne pouvaient point occuper.

Vers ce même temps, il se passait à Pampelune une scène aussi sérieuse qu'elle était plaisante, et qui contribua beaucoup à éclairer les Espagnols sur la nature du protectorat qu'ils allaient recevoir de nos armées, après les avoir si fraternellement accueillies.

Le général Darmagnac avait été reçu dans la ville

de Pampelune avec plusieurs régiments français; mais la citadelle restait gardée par les Espagnols, et le général français, autorisé par un avis secret, cherchait un moyen de s'en emparer par surprise.

Pendant quelques jours, la neige avait couvert la contrée, et nos soldats se divertissaient en se lançant des boules de neige sur les glacis du fort. Du haut de leurs remparts, les soldats espagnols prenaient un vif intérêt à cette lutte amusante. Darmaniac, averti à temps, profite habilement de l'occasion, fait augmenter le nombre des combattants et leur donne le mot d'ordre. Alors, au milieu des plus bruyants éclats de rire, les premiers assaillants sont couverts d'une grêle de pelottes de neige et forcés à la retraite, qui ne peut avoir lieu qu en se sauvant dans la citadelle. Les bons Espagnols lancent sur les vainqueurs toute la neige des parapets, et reçoivent les vaincus sous leurs portes et leurs casemates en s'apprêtant gaîment à prolonger la lutte. Mais le but était atteint, les portes étaient envahies, et le bataillon français, mettant au jour ses armes cachées, s'emparait de la citadelle, et restait en mesure de la conserver.

Le roi Charles IV et la reine suivirent de près leur fils pour se rendre à Bayonne. Partout, sur leur passage, ils furent reçus avec de grands honneurs. A leur arrivée, le prince des Asturies accourut, avec la noblesse espagnole réunie à Bayonne, pour leur présenter ses hommages; mais le roi les arrêta, en leur

disant d'un ton sévère : « N'avez-vous pas assez outragé mes cheveux blancs ! » Sur quoi, ils se retirèrent accablés de confusion.

L'Empereur et l'Impératrice s'empressèrent de leur faire une visite à leurs augustes hôtes. Après les premiers compliments, le vieux roi et la reine, avec une expansion toute espagnole, firent longuement le récit des outrages qu'ils recevaient de leur fils, et des ingratitudes dont ils avaient eu à souffrir depuis un mois. A la suite de ces explications, l'Empereur refusa de reconnaître l'abdication de Charles IV, et rendit au roi l'exercice de sa puissance royale. Cette décision irrita le peuple de Madrid, tout fier encore de la victoire qu'il avait remportée le 19 mars à Aranjuez, en détrônant le roi, et dès ce moment il méconnut son autorité, et les Français furent souvent insultés ; les rassemblements devinrent, de jour en jour, plus nombreux et menaçants, et enfin, le 2 mai, nos officiers et nos soldats furent attaqués dans les rues. Le grand-duc de Berg fit battre aussitôt la générale. La garnison française accourut et combattit les révoltés. Déjà ils s'étaient emparés de l'Arsenal, où ils avaient pris dix mille fusils ; mais la fusillade, la mitraille et les charges de cavalerie dispersèrent leurs nombreux attroupements. Ils montèrent alors dans les maisons pour tirer par les fenêtres ; nos soldats en enfoncèrent les portes, et deux mille de ces mutins périrent à coups de baïonnettes. Les paysans armés, qui accouraient de la campagne pour prendre part à

la révolte, furent poursuivis par notre cavalerie, qui les sabra et en tua un grand nombre. Les troupes espagnoles ne prirent aucune part à ce soulèvement du peuple, et tout rentra dans l'ordre.

Burgos, où j'étais, vit arriver, le même jour, les mêmes événements; ils y reçurent la même issue. Je cheminais sur le quai de l'Arlanson pour aller dessiner le magnifique bas-relief qui est sur la porte du pont, lorsque j'entendis les cris de : « Mort aux Français! » et plusieurs coups de fusil.

Je courus vite au corps-de-garde de la Grande-Place, où la troupe prit les armes et se mit en bataille. Nos autres troupes dans la ville en firent autant; et quelque précipitation que les conjurés eussent mise dans leur attaque, ils ne purent surprendre ni enlever aucun de nos postes.

Les coups de fusil partis de croisées nous tuèrent plusieurs hommes; ceux qui étaient tirés par la foule compacte qui s'avançait en courant vers nous la laissaient désarmée, et nos décharges réitérées, faites avec ordre et à bout portant sur ces masses de révoltés, eurent bientôt balayé la place. Le maréchal Bessières, avec les troupes sorties de leurs quartiers, accourut à notre secours. L'affaire ne tout ne dura qu'une heure, et l'ordre et la soumission furent partout rétablis. Je dois ici cet éloge aux habitants de Burgos, qu'il n'y eut aucun assassinat isolé commis par eux dans cette circonstance.

A l'issue de l'événement du 2 mai, le grand-duc de

Berg établit à Madrid une junte pour le gouvernement des affaires, et elle le reconnut pour son chef, avec le titre de lieutenant-général du royaume. Dans cette chaude journée, il avait sauvé la vie au prince de la Paix, lorsque le peuple cherchait à le brûler dans le palais où il avait été forcé de se cacher. Peu de jours après, il envoya Don Godoy en sûreté jusqu'à Bayonne. Si l'Empereur, mieux inspiré, avait pu prévenir la levée de boucliers du 2 mai, et s'établir, comme on l'espérait, juge des méfaits reprochés à Don Godoy, et le faire échapper après une condamnation, il eut satisfait au vœu de l'Espagne; et en lui laissant ses princes, il aurait tiré de ce royaume tout ce qu'il aurait désiré. La conduite de l'Empereur, dans cette circonstance, me parut opposée à sa haute politique. Chacun était inquiet sur ces événements. Je me rappelle qu'Alfred de Noailles et de Ferreri, mes amis, qui demeuraient avec moi, m'en entretenaient avec intérêt pour la France.

Les esprits étaient fort agités en Espagne, et nous étions, à Burgos, très avides de recevoir des nouvelles de Bayonne. Un jour, nous apprîmes que Ferdinand VII, prince des Asturies, était envoyé prisonnier dans la terre de Valençay; ensuite, on nous dit que le roi, la reine d'Espagne et le prince de la Paix, partaient pour habiter le château de Fontainebleau. Peu de jours après, je reçus l'ordre de me rendre promptement auprès de l'Empereur.

Je partis à l'heure même à franc étrier, et je ne

mis que vingt-trois heures à traverser les cent dix lieues qui me séparaient de Bayonne. En y arrivant, Berthier me conduisit à l'Empereur qui me dit : «Je « sais que vous aimez Bernadotte, et je vous ai « choisi pour lui porter une nouvelle qu'il accueillera « avec plaisir. Par suite des démêlés qui existent « entre Charles IV et son fils, j'ai accepté leur abdica- « tion au trône d'Espagne en faveur de mon frère « Joseph, roi de Naples ; allez l'annoncer à son beau- « frere Bernadotte, qui en sera flatté. Vous annonce- « rez cette même nouvelle au marquis de la Romana, « ainsi qu'aux troupes espagnoles sous ses ordres, « et vous leur direz qu'ils auront en mon frère un roi « attentif à mériter leur amour, à s'occuper de leur « fortune et de leur gloire ; dites-leur, enfin, tout le « bien que je pense de mon frere. Allez vous reposer « une heure et repartez de suite. Berthier vous don- « nera les dépêches ».

Une heure de repos! c'était bien peu pour un homme fort maltraité par son premier voyage à franc étrier. N'importe, c'etait assez pour aller nager un moment dans l'Adour et prendre un repas qui rétablit mes forces, pendant que l'on préparait la voiture légère où j'allais m'enfermer huit jours et huit nuits pour me rendre de Bayonne au fond du Jutland, occupé par l'armée de Bernadotte.

Je traversai Paris, Bruxelles, le Hanovre, et ne m'arrêtai à Hambourg que pour voir le ministre de

France, M. de Bourrienne, qui ignorait encore les événements de Bayonne, et qui me fit promettre de m'arrêter chez lui à mon retour. Je continuai, par le Holstein, jusqu'au delà du Schleswig, où je trouvai le maréchal Bernadotte.

Ce maréchal me fit l'honneur de me recevoir comme un ancien ami; et après avoir fêté mon arrivée et la nouvelle que je lui portais, il me permit de continuer ma route jusqu'auprès du marquis de la Romana. Je trouvai le marquis à Viborg, au milieu des cantonnements de ses dix mille Espagnols. L'accueil assez froid qu'il fit au récit que j'avais à lui faire des événements de Bayonne, me laissa du doute sur le plaisir qu'il éprouvait à l'entendre; et cependant, après m'avoir adressé de nombreuses questions sur ce que je venais de voir en Espagne, et dont il me parut être aussi bien informé que moi, il réunit ses officiers pour me dire devant eux et en leur nom, que, quel que fût leur regret de perdre les princes dans l'amour desquels ils avaient été élevés, ils n'en seraient pas moins fidèles au nouveau roi, et qu'ils me priaient de lui en porter l'assurance avec leurs respectueux hommages.

Dans les conversations qui suivirent cet entretien, beaucoup d'officiers m'exprimèrent leur satisfaction de servir un roi qui ne se ferait pas moins aimer à Madrid qu'il avait su le faire à Naples, où il était

adoré; d'autres, au contraire, parurent tristes et cachèrent sous de faux dehors leurs véritables impressions. Il y avait quelque prudence à ne pas provoquer des explications, et je les quittai en les assurant que l'Empereur appréciait leurs nobles services, et qu'il serait heureux de les traiter toujours avec affection, comme ses propres enfants.

Bernadotte me donna deux fêtes charmantes sur les lacs du Schleswig, me rassura sur la loyauté de ces Espagnols, à laquelle il ajoutait foi, me chargea de féliciter son beau-frère, et de demander à l'Empereur de le retirer du Nord où il souffrait du froid, pour l'appeler dans les contrées chaudes de l'Espagne, où il aimerait à le servir; il fit charger ma voiture de plusieurs cadeaux précieux et me permit de prendre congé de lui.

A Hambourg, M. de Bourrienne fêta aussi mon passage. J'avais envoyé ma voiture à Altona, pour la rejoindre sans perte de temps. Après cette fête, la société me reconduisit jusqu'au rivage, où la barque du consulat de France, avec sa voile étendue, ses pavillons flottants et ses rameurs m'attendait pour me porter au delà de l'Elbe.

Là, M. de Bourrienne, me prenant à l'écart, me dépeignit sa situation, qu'il considérait comme très malheureuse et même comme insupportable, me ma-

nifestant combien il était sensible au refus que lui faisait constamment l'Empereur d'acquiescer à l'une de ses demandes, à laquelle il me parut tenir beaucoup par la chaleur qu'il mettait à cette conversation. Je lui promis de plaider vivement sa cause pour que l'Empereur lui accordât ce qu'il désirait. Je fis mes adieux à sa société, et, le mouchoir à la main, je répondis, en m'éloignant, aux aimables gestes qu'elle m'adressait.

En remontant en voiture à Altona, j'y apportais pour le voyage de nombreux sujets de méditation : cette contrée que le commerce seul vivifie, et à laquelle on ferme les voies principales ouvertes à son commerce; ce fleuve de l'Elbe toujours couvert de vaisseaux et d'une forêt de mâts, qui est aujourd'hui solitaire et ne voit plus arriver un seul navire; cette contrebande ingénieuse à tromper la vigilance et les rigueurs du blocus continental, etc., etc. En rêvant à toutes ces vicissitudes, je me rappelai que la veille, à la porte de Hambourg, j'avais eu peine à traverser une foule de gens du peuple amassés qui assistait à un spectacle assez curieux. Depuis quelque temps, les gardes à l'octroi des barrières étaient attristés par une grande mortalité qui paraissait régner en ville, et dont on envoyait chaque jour au cimetière extra-muros un grand nombre de victimes beaucoup plus considérable que de coutume. Les enterrements se succédaient d'une manière effrayante. L'un de ces gardes, qui déplorait ce malheur tout en remplissant son de-

voir, eut ce jour-là la fantaisie de porter à sa bouche la pique de fer qu'il avait plongée dans un des tombereaux de sable que des ouvriers apportaient journellement et en quantité pour les constructions en ville, et il la trouva sucrée. Cette indication lui ayant fait reconnaître que le contenu de la brouette était de la cassonade introduite en fraude et déguisée par un peu de sable, le poste en prit l'éveil et voulut, par prudence, fouiller de même les corbillards qui rentraient du service funèbre : on les trouva pleins de sucrs et de percale. La foule riait et s'amusait beaucoup de cette surprise, tout en regrettant de voir déjouer au détriment du commerce une invention qui n'avait pas coûté une âme de plus à la population de Hambourg.

Je traversai Paris, et je partis pour Bayonne. En y arrivant, je rendis compte de ma mission à l'Empereur, qui m'interrogea sur les dispositions dans lesquelles j'avais laissé les Espagnols, et me demanda ensuite : Que fait Bourrienne? Je lui racontai la scène de mes adieux à son ministre à Hambourg, et je m'acquittai de la commission dont je m'étais chargé. L'Empereur parut m'écouter avec intérêt, et me répondit : « J'aime « beaucoup Bourrienne, mais vous lui exprimerez « mes regrets ». L'Empereur persista dans son refus.

Depuis mon départ, les affaires avaient pris en Espagne une tournure fâcheuse. Les arcs de triomphe dressés pour le libérateur étaient arrachés par-

tout avec fureur, et l'Empereur, trompé dans son attente, dut se préparer à reconquérir la Péninsule par la guerre, et à la trouver moins obéissante et moins riche qu'il ne l'avait reçue lorsqu'elle se donnait à lui par un sentiment d'admiration, de confiance et d'amour.

De tous côtés, la révolte se déclarait contre les armées de la France. Le clergé des principales églises de Séville, de Valence, de Valladolid et de Saragosse, cherchait à exciter l'exaltation patriotique du peuple. Le sang de nos amis coulait dans toutes les capitales des provinces.

La catastrophe de Baylen avait eu lieu. La nouvelle de cet événement arriva à Madrid le jour où le roi Joseph y faisait son entrée; elle arriva de même au camp devant Valence, au moment où le maréchal Moncey s'attendait à recevoir sa grosse artillerie pour entreprendre le siège. A Saragosse, elle ranima le courage des défenseurs de la ville.

Dans ces tristes conjonctures, le roi trouva convenable de quitter Madrid le 1er août pour se retirer à Burgos. Le maréchal Moncey, renonçant à la conquête de Valence, se retira sur la Catalogne où il ramenait avec son armée cinquante pièces de canon qu'elle avait prises; et Lefebvre-Desnouettes, n'ayant pas assez de troupes pour occuper Saragosse, en leva le siège.

Ces divers succès enflammèrent la nation espagnole, et de toute part on vit se former des armées régulières et se lever des bandes de guérillas qui rendaient nos communications très difficiles. L'Angleterre mettait une activité extraordinaire à exciter cette guerre, pour laquelle elle faisait d'immenses sacrifices et envoyait des troupes, des généraux, des armes et de l'argent. Les démarches de l'Angleterre auprès du marquis de la Romana, dans le Danemarck, n'étaient par restées sans succès; et ce général, pour tromper le maréchal Bernadotte en feignant de nous rester fidèle, fit embarquer sur plusieurs bâtiments anglais ce qu'il put amener d'officiers et de soldats de sa division, et débarqua peu après à la Corogne.

C'est à ce moment qu'eut lieu l'entrevue d'Erfurth. Une passion véritable attachait à Napoléon l'empereur de Russie, qui admirait de bonne foi toutes les grandes choses que le génie de son ami venait de réaliser. Plein d'enthousiasme, Alexandre en causait un soir avec M. le comte Daru, auquel cependant il demanda de lui expliquer les raisons que l'Empereur pouvait avoir eues pour instituer une noblesse en France, lorsqu'il avait été assez heureux pour n'en point trouver d'établie autour du trône sur lequel il était monté. Cet empereur se rappelait sans doute que la noblesse russe, maintenue dans un dur esclavage, s'en venge trop souvent, comme le font les esclaves, par la mort du maître, qu'elle avait plusieurs fois arraché la vie à ses czars; peut-être se rappelait-il aussi la fin malheureuse

de Paul Ier son père. Soit crainte, soit pressentiment du sort qui l'attendait à dix ans de là, ce prince, dans cette conversation, considérait l'institution d'une noblesse bien moins comme un appui du trône que comme un moyen trop facile de le renverser, et de toutes les créations de Napoléon, c'était la seule dont il ne comprenait pas l'utilité.

Pour revenir à l'Espagne; les portions des troupes des armées d'Allemagne que la paix du Nord rendait disponibles, avaient traversé la France et franchissaient les Pyrénées. Partout, sur leur passage, on avait célébré leur gloire par des fêtes, des banquets et des chants qui les enivraient d'enthousiasme. Nos troupes aguerries, disciplinées et conduites par des chefs habiles, venaient combattre un peuple valeureux soulevé par l'amour de l'indépendance.

Elles arrivaient en foule et traversaient avec ordre la Bidassoa, d'où elles se dirigeaient sur la Galice, la Castille et l'Aragon, en précédant l'Empereur qui arriva à Bayonne, et ne tarda pas à entrer en Espagne.

Ma rentrée dans Irun, à la suite de l'Empereur, fut bien différente de ce qu'avait été mon arrivée, à mon premier voyage,lorsque je croyais le précéder. L'alcade alors, et les corrégidors, étaient venus m'accompagner dans le meilleur logement de la ville, où ils m'avaient offert un repas et un lit excellent, après m'avoir fait voir l'arc-de-triomphe et l'hôtel préparés pour l'Empereur. Cette fois, j'arrivais par une nuit noire, à onze heures du soir, dans une ville encombrée

de troupes, où je ne trouvais ni logement, ni vivres, ni abri, ni fourrage pour mes chevaux, et où le matin, au point du jour, je m'aperçus que l'objet par trop dur sur lequel j'avais pu m'étendre la nuit pour prendre un peu de repos, était un de ces amas de terreau desséché que les pauvres ramassent avec soin sur les pas des chevaux, le long des routes, pour fumer quelques mètres carrés de terre.

Pour marcher en avant sur Madrid, le premier soin de l'Empereur fut de faire attaquer sur sa droite et sur sa gauche les corps ennemis qu'il ne voulait pas laisser derrière lui.

En rentrant à Burgos, le 20 novembre, nous n'y retrouvâmes plus nos amis : la terreur et la guerre les avaient tous dispersés, et cette ville, qui avait été pillée après la bataille, était encore dans un affreux désordre. Le quartier impérial n'y séjourna que deux jours, se rendit à Lerme le 22, et le 23 à Aranda. Quels que fussent les égards de nos troupes d'avant-garde pour les populations inoffensives des villes où nous arrivions, les habitants, ayant à craindre les représailles des assassinats que beaucoup d'entre eux avaient commis, fuyaient devant nous, et nous abandonnaient leurs demeures, leur couvents et leurs églises ouvertes et saccagées. Ces édifices, ainsi désertés, présentaient un aliment à la cupidité des soldats ; et, malgré la sévérité des officiers, les meubles, les caves, les chapelles, les tombes mêmes, étaient fouillés.

En s'arrêtant à Aranda, l'Empereur laissait l'ennemi fort incertain sur celle des deux routes qu'il allait prendre pour s'avancer sur Madrid, et l'obligeait ainsi à diviser ses forces sur celle qui passe par le Guadarrama, et celle qui traverse le col de la Somo-Sierra. Cette dernière route était un peu plus courte, mais bien plus facile à défendre, à cause du défilé très rétréci de la montagne. On pouvait donc s'attendre à y trouver moins de monde, puisqu'elle présentait plus d'obstacles, et ce fut la direction que prit l'Empereur.

Le 29 novembre, le maréchal Victor rejoignit l'Empereur, qui avait porté son quartier-général au pied de la Somo-Sierra. Le maréchal fit entrer de suite ses troupes dans la montagne; un brouillard très épais ne permettait pas de voir à deux pas de soi. Cependant, le maréchal faisait monter ses avant-gardes dans la forêt, à droite et à gauche de la grande route; l'ennemi en occupait le sommet, fortement retranché, et se croyait inexpugnable derrière les larges coupures qu'il y avait faites. Le général Bertrand, aide-de camp de l'Empereur, était chargé de faire rétablir la chaussée pour la rendre praticable à la cavalerie et à notre artillerie. L'Empereur, à son bivouac, s'impatientant des retards que lui causait cette opération, m'ordonna de pousser une reconnaissance dans la montagne, jusqu'à ce que j'eusse rencontré l'ennemi, pour savoir en quel nombre et dans quelle position il était. J'arrivai jusqu'au général Bertrand, qui n'avait pas encore terminé son travail.

Je poussai au delà, sur la route qui montait assez rapidement; et après avoir parcouru, dans le brouillard, deux à trois kilomètres sans rien voir, un des cavaliers polonais que j'avais emmenés avec moi, me fit signe qu'il entendait parler les Espagnols.

Sur cette indication, je mis pied à terre, lui donnai mon cheval à garder, et avançai sans bruit, jusqu'à ce que je fusse arrêté par des mouvements de terre, derrière lesquels beaucoup de monde parlait espagnol. Je me dirigeai alors sur le côté de la route pour parcourir l'étendue de ce retranchement, qui me parut devoir contenir douze à quinze pièces de canon. Après avoir reconnu la position autant qu'il était en mon pouvoir au milieu de cet épais nuage, je retournai vers mes chevaux en restant sur le côté de la montagne. J'avais à peine redescendu six ou sept cents pas, que je me trouvai en face d'un bataillon qui montait en silence vers moi. Quoique très rapproché de cette troupe, le brouillard me la fit prendre d'abord pour un corps français, et je dis à l'officier qui marchait en tête : « N'avancez pas par ce chemin, le ravin vous empêchera de passer ». A ces mots, toute la colonne me coucha en joue, et je criai en avançant : « Ne tirez pas, ne tirez pas, je suis Français! » A l'instant même, je m'aperçus de mon erreur; c'était un corps espagnol qui remontait du pied de la montagne. Ma position était critique, et je me hâtai de crier en espagnol : « Ne tirez pas! j'ai là trois régi-

ments qui vous accableraient; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous rendre à moi, qui ne puis vous faire aucun mal ».

Ces Espagnols, très incertains, craignant peut-être de tirer sur les leurs, qu'ils supposaient être derrière moi, ou croyant à la présence des trois régiments dont je parlais, se dispersèrent promptement par leur gauche et disparurent dans le brouillard, ainsi que le lieutenant-colonel qui les conduisait, et qui abandonna même son cheval et son manteau, pour s'échapper plus facilement à travers les rochers. Leur frayeur me sauva la vie; et dès que j'eus cessé de les apercevoir, je doublai le pas vers les miens. Je portai ces détails à l'Empereur; je le trouvai fort contrarié des retards qu'il éprouvait, et il me répondit brusquement : « Vous vous moquez de moi ». Il me vit très irrité de son mauvais accueil. Cependant, appréciant le danger que je venais de courir, il me fit répéter ce que j'avais pu reconnaître de l'artillerie ennemie, de l'état de la route, et ordonna aussitôt au général Montbrun de franchir ces obstacles avec sa cavalerie, protégée par l'infanterie qui avait eu le temps de couronner les hauteurs.

Montbrun, à la tête des lanciers polonais, gravit la montagne au galop, tomba sur les retranchements et sabra quelques canonniers sur leurs pièces; mais le désordre du terrain, joint à une salve de mitraille, renversa la tête de sa colonne et le força de se retirer, pour rallier son monde hors de la portée du canon.

Ces mêmes Polonais avaient vu l'Empereur sur leurs pas, au milieu de la mitraille. Presque sans attendre le commandement de leur chef, le vaillant Koscictulski, ils retournent à la charge, et, avec un ensemble admirable, franchissent les obstacles qu'ils ont pu reconnaître à leur première attaque, renversent tout devant eux, et pénètrent dans la position formidable des Espagnols, auxquels le brouillard empêche de voir combien cette tête de colonne est peu nombreuse. La cavalerie de la garde suit le mouvement, et tous les canonniers espagnols sont sabrés sur les seize pièces de canon qui défendaient le passage.

Pendant ces attaques, l'infanterie du maréchal Victor avait pu gravir les hauteurs qui dominaient la position de l'ennemi, et le feu de notre infanterie protégeant nos Polonais, ils mirent dans une déroute complète les treize ou quatorze mille hommes qui défendaient les approches du défilé de Somo-Sierra. La vapeur, les rochers et les bois, favorisèrent la fuite des Espagnols. Nous fîmes peu de prisonniers, mais tous leurs canons et près de deux mille hommes restèrent sur le terrain. En gravissant la montagne, à la suite de cette cavalerie, je fis remarquer à l'Empereur le manteau et le cheval abandonnés par l'officier espagnol que j'avais rencontré; la bride se trouvait encore embarrassée dans les plis de l'étoffe; et le cheval, qui croyait peut-être y voir son maître endormi, était resté là, comme ces chiens fidèles que

nous avons vu souvent attendre la mort à côté de leur maître tué sur un champ de bataille.

L'Empereur put vérifier quelques-uns des autres détails que je lui avais donnés, et qui étaient de nature à exciter sa juste indignation. Dans les jours précédents, les Espagnols avaient fait sur nous quelques prisonniers, les avaient garrottés et indignement massacrés. N'osant laisser en évidence les preuves horribles de leur barbarie sur la route que nous allions parcourir, ils avaient à peu près caché ces cadavres, liés deux à deux, sous l'arcade d'un pont de la chaussée où j'avais pu les voir lorsque je montais à pied. Parmi ces malheureux, au nombre d'une quinzaine, il s'en trouva qui respiraient encore et on leur porta des secours. Dans ce moment, on amenait à l'Empereur des prisonniers, des moines, des officiers supérieurs, et il leur reprocha ces cruautés, en les menaçant d'exercer contre eux la loi du talion; mais son cœur était trop généreux pour permettre d'affreuses représailles; ils ne furent point maltraités.

Le brouillard disparaissait peu à peu, et nous pûmes contempler avec bonheur un champ de bataille sillonné de retranchements et de redoutes, couvert de canons, de chariots, de morts et de blessés, abandonnés dans un site admirable qui devait me fournir plus tard le sujet d'une grande composition; j'y plaçai tous les épisodes qui m'avaient frappé pendant cette glorieuse matinée où la Providence me sauva.

Le 2 décembre, nous étions devant Madrid. Cette ville était en grand émoi; toutes les rues étaient dépavées et barricadées: les maisons étaient crénelées; des milliers de ballots de laine servaient à faire des épaulements aux portes et dans les places publiques, et cent pièces de canon armaient tous ces retranchements. Mais le désordre régnait entre les habitants, dont les uns voulaient ouvrir les portes pour éviter l'effusion du sang, et les autres voulaient les défendre. Ces derniers étranglèrent le marquis de Péralès qu'ils supposaient nous être favorable, et ils faillirent massacrer de même M. de Soulages, aide de camp du maréchal Bessières, qui leur portait, de la part de son général, des paroles de paix. L'alarme et le tocsin sonnaient à toutes les églises et le tambour battait la générale; cinquante mille paysans, arrivés de la campagne avec leurs armes, s'étaient joints à la garnison, et parcouraient les rues en criant: « Mort aux Français! »

Lorsque l'Empereur parut sur la ligne de ses avant-postes, les soldats se rappelèrent que ce jour 2 décembre était l'anniversaire du couronnement et celui de la bataille d'Austerlitz; tous à la fois poussèrent des cris enthousiastes de: « Vive l'Empereur! » qui se firent entendre jusqu'aux portes de Madrid; il leur tardait d'y pénétrer, et le maréchal Bessières leur en préparait les moyens.

Dès qu'il eut pris ses premières dispositions, il envoya sommer, au nom de l'humanité, le président de

la junte, le marquis de Castellar, de se rendre, sans s'exposer aux malheurs qui résulteraient de nos assauts. Ce président envoya un général pour entrer en pourparlers, et nous le vîmes arriver entouré d'une vingtaine de farouches surveillants qui tinrent un langage arrogant. On lui fit connaître que l'Empereur désirait ménager une capitale aussi belle, qui contenait un très grand nombre d'hommes sages et de familles pacifiques qui méritaient toute sa bienveillance, et qu'il serait affligé d'être réduit à soumettre Madrid par la force de ses armes.

Les divisions du maréchal Victor se rendaient aux postes d'attaque qui leur étaient assignés; la fusillade était partout engagée, le danger était imminent. Le général espagnol fut renvoyé en ville. L'Empereur profita alors d'un très beau clair de lune pour faire enlever les faubourgs de vive force et se préparer à en finir promptement.

Ces faubourgs, mal défendus, furent conquis facilement, et le reste de la nuit, presque aussi claire que le jour, fut employé à établir notre artillerie. Après ce premier succès, le maréchal Berthier envoya en ville un Espagnol, officier supérieur d'artillerie, que nous avions fait prisonnier à Somo-Sierra et le chargea de faire connaître à ses compatriotes et au gouverneur les moyens qu'il avait vus en notre pouvoir pour les réduire. Tandis que cet officier remplissait sa mission, une batterie de trente pièces de canon faisait un feu très vif sur la ville, démolissait une

caserne, une partie du mur d'enceinte et faisait brèche au palais du Retiro. Une autre batterie de vingt obusiers faisait une fausse attaque et accablait la ville par le côté opposé. L'officier espagnol revint sur ces entrefaites. Il rapportait une lettre du gouverneur qui, se trouvant dans une position dépendante de la junte, demandait le temps nécessaire pour faire connaître au peuple toute la gravité des circonstances, et priait qu'on lui accordât une suspension d'armes de quelques heures.

Berthier fit connaître que l'Empereur accédait à cette demande, et ordonnait que le feu cessât sur tous les points.

Les avant-postes, alors, amenèrent successivement les prisonniers qu'ils avaient faits, et l'on apprit par ces malheureux toutes les scènes de désordre et de cruauté qui se commettaient en ville par les gens de la campagne, qui voulaient la défendre jusqu'à la mort, contre ceux de la ville qui voulaient la rendre pour conserver leurs propriétés.

Cette journée se passait chez nous en reconnaissances des lieux et en préparatifs pour activer la reddition de la place, lorsqu'à l'entrée de la nuit l'on vit arriver à nos bivouacs plusieurs personnes envoyées de la ville, et que nous introduisîmes dans la tente du maréchal Berthier. Elles avouèrent toutes les difficultés de leur position dans une ville où, depuis quatre mois, on pendait et on massacrait les généraux, et elles demandèrent la journée du 4 pour avoir

le temps de faire entendre raison au peuple. Le maréchal les conduisit à l'Empereur. Sa Majesté leur fit sentir toute son indignation; il leur dit qu'il savait que ceux qui étaient à la tête des affaires, au lieu de faire entendre des paroles de conciliation, excitaient au contraire et égaraient la nation et la populace par leurs propos. « Ils ont laissé massacrer des prisonniers et des négociants français que l'honneur leur commandait de protéger; c'est eux qui ont laissé enlever les femmes du Roussillon pour les livrer à vos soldats· mes vaisseaux étaient vos amis, et ils les ont traîtreusement bombardés à Cadix; ils ont, depuis peu de jours, laissé égorger des Français dans Madrid; ils ont violé la capitulation de Baylen d'une manière atroce, et ils esperent m'en demander une pour Madrid! Je devrais!!!... et cependant je consens à vous promettre l'oubli du passé et protection au culte, aux habitants paisibles, retournez en ville, et dites-le-leur. Je vous donne jusqu'à demain au lever du soleil; et surtout ne me reparlez du peuple que pour m'annoncer sa soumission; autrement, vous serez tous passés par les armes. Allez! »

Le peuple, ayant appris par ses envoyés que l'Empereur était en personne devant la ville, fut très intimidé par sa présence et par ses menaces; déjà il était effrayé par les pertes énormes qu'il avait éprouvées la veille. Alors, les plus mutins, perdant confiance en voyant une partie des troupes de ligne se débander, se retirèrent pendant la nuit, sans

oser attendre des moments encore plus périlleux.

Les notables de la ville, ainsi débarrassée de ces être dangereux, se confient à la générosité de l'Empereur, et le gouverneur de Madrid, Don Fernando Vera, et le général Morla, arrivent au camp le 4, à six heures du matin, pour annoncer leur soumission.

Aussitôt, un pardon général fut proclamé; les postes nous furent remis, et le général Belliard reçut le commandement de Madrid, où il établit un ordre si parfait, que les boutiques se rouvrirent le jour même, et que la population s'empressa de faire disparaître tous les tristes apprêts de la défense, en démolissant les barricades et repavant les rues.

L'Empereur, accompagné du prince major-général qu'il avait établi près de lui au château de San-Martin, n'entra en ville que le 8 décembre, après s'y être fait précéder par ses proclamations et ses décrets.

Afin de parler aux yeux de la population, comme il venait de parler à sa raison, et la disposer, s'il était possible, à accepter avec orgueil l'alliance d'une nation riche et puissante, l'Empereur avait ordonné que sa garde et toutes les troupes parussent dans leur plus belle tenue à la revue qu'il viendrait passer sur la promenade du Prado. Nous fîmes donc grande toilette, pour paraître dignement à cette grande revue. La mode, qui n'exerce pas moins d'empire sur la manière de vêtir les armées que sur celle de parer les dames, a déjà tellement changé la forme des vêtements d'alors, qu'un jour viendra peut-être

où l'on désirera savoir comment s'habillaient, dans ces solennités militaires, les officiers d'ordonnance: c'est pourquoi je vais décrire l'uniforme élégant du petit peloton dont je faisais partie.

Les aides de camp du prince major-général avaient été pris parmi les fils des grandes familles de France, et, par hasard ou par choix, nous étions tous d'une belle taille et d'une heureuse figure. Le prince m'avait chargé, quelques années auparavant, de désigner pour nous un uniforme spécial. J indiquai la forme du vêtement à la hongroise: la pelisse en drap noir, le dolman blanc avec tresses d'or et fourrure le large pantalon et le shako de drap écarlate, surmonté d'une aigrette blanche en plumes de héron. Ces diverses pièces de vêtement étaient enrichies de galons et de nombreuses torsades et boutons en or. Une riche ceinture en soie noire et or, une petite giberne, une sabretache, un sabre en damas, complétaient le costume. Nos chevaux de parade étaient de race arabe, gris-blanc, aux crins longs, soyeux et flottants, et portaient la bride a la hussarde, en galons et glands d'or; une peau de panthère, festonnée d'or et d'écarlate, couvrait la selle. Mon jeune ami, M. Alfred de Noailles, était admirable avec ce costume, que rehaussaient sa belle figure, ses formes élancées et régulières, ses manières distinguées et chevaleresques, et sa large poitrine qui couvrait un grand cœur. (Je ne puis me le rappeler sans verser une larme sur tant de jeunes héros que le boulet a,

comme lui, moissonnés à mes côtés.) Nous étions remarquables, même à la tête de la garde impériale, d'un aspect si martial; et dût-on m'accuser d'un peu de fatuité pour mes souvenirs d'une époque si reculée, je dirai que je n'ai jamais rien vu de plus brillant et de plus élégant dans ce genre, que notre cavalcade des six aides de camp, partant de San-Martin pour entrer à Madrid. L'Empereur et le prince Berthier nous regardèrent avec une satisfaction toute paternelle, nous félicitant sur notre belle tenue.

La revue, favorisée par un beau ciel qui, depuis huit jours, faisait éclore et épanouir partout des fleurs, fut admirable; mais la foule des spectateurs ne fut ni enthousiaste, ni nombreuse; et cependant la plupart des Espagnols espéraient beaucoup de la régénération constitutionnelle que l'Empereur et son frère leur apportaient, la crainte des réactions les retenait encore dans une réserve prudente. Les dames, un peu moins prévoyantes en politique, se montraient aussi un peu moins réservées dans leurs démonstrations, et nous pûmes remarquer un grand nombre de jolis pieds chaussés avec soin, et, surtout, mis en évidence avec intention. Beaucoup de petites mains, agitant l'*abanico* (éventail) avec une grâce et une agilité toute castillane, adressaient un aimable bonjour à ceux d'entre nous que l'on avait connus; l'élégante mantille en dentelle noire s'entr'ouvrait pour nous laisser voir de beaux yeux ovales, à longs cils, aux regards doux et gracieux. Cette fête, cette

revue, étaient une véritable exposition de ce que la guerre peut déployer de riche, de superbe et de sévère pour assurer ses conquêtes, et de ce que les dames de la Castille, à la conversation vive et spirituelle, possédaient d'attraits délicats et séduisants pour captiver les conquérants. Sans doute, le regard sombre, et menaçant des hidalgos, répandus dans la foule et cachés sous leur large sombrero et sous les plis du manteau brun qui ne laissait à découvert que des yeux noirs, étincelants de rage ou de jalousie, formait une ombre puissante à ce riant tableau, mais l'effet n'en devenait pour nous que plus piquant.

Après la revue, nous allâmes visiter le palais du roi; ses tableaux admirables de Raphaël, de Murillo, de Velasquez; l'émeraude extraordinaire, l'énorme pépite d'or apportée par Vasco de Gama, et le squelette colossald'unMahmout du cabinet d'histoire naturelle; après quoi, nous retournâmes à San-Martin, abandonnant à regret ce que Madrid semblait nous promettre de délices pour nous reposer de la guerre.

CHAPITRE VI

Le Guadarrama. — Benavente. — Astorga. Valladolid.

Les Anglais, espérant nous inquiéter dans Madrid, et voulant encourager et exciter les populations voisines à nous opposer de la résistance, avaient envoyé quelques partisans par Zamora et Salamanque, pour nous faire croire à l'approche de leur armee, tandis qu'elle se portait en force, sur sa gauche, à Valladolid et Palencia, vers le maréchal Soult, à plus de cinquante lieues sur notre flanc droit, afin de menacer, par cette route, nos communications avec la France.

L'Empereur, averti de ce mouvement, m'ordonna d'aller pousser une forte reconnaissance dernière l'armée ennemie, par Avila et dans la direction de Toro, et de lui rapporter autant de renseignements que possible sur les mouvements de l'armée anglaise.

Je partis le 19 décembre. Le ciel avait été jusque-là très chaud et pur comme en été; tout à coup, le temps devint froid, la neige couvrit la terre et j'eus

de la peine à traverser les montagnes du Guadarrama, où se trouvaient échelonnées deux de nos divisions de cavalerie : celle de Caulaincourt, et celle des dragons de Lahoussaye. Ce général me donna dix-huit cents dragons, à la tête desquels je m'acheminai sur Fontiveras, où j'arrivai sans bruit à minuit. Je fis reposer les chevaux pendant une heure, en m'entourant de vedettes, dans la crainte d'être surpris ou dénoncé par quelques-uns de ces adroits Espagnols si habiles à nous compter; après quoi, je partis au trot pour aller cerner Palacios, à l'embranchement de la route qui va de Salamanque à Valladolid, sur laquelle j'espérais surprendre quelques détachements de l'armée ennemie, faire des prisonniers et savoir des nouvelles. Nous arrivâmes à Palacios un peu avant le jour, par une neige épaisse qui tombait à gros flocons et nous aidait à cacher notre marche.

Après avoir posé militairement mes gardes autour de Palacios et sur la grande place de ce bourg, et recommandé aux troupes de garder de silence, j'entrai chez l'alcade qui venait de s'éveiller au bruit des pas de nos chevaux, quoiqu'il fût amorti par la neige. Cet homme, fort inquiet, se hâtait de sortir lorsque j'arrivai, et je le retins au logis; il s'empressa de me demander à quelles troupes il avait l'honneur de parler. Je profitai de son incertitude, et je répondis en espagnol : « Comment, vous ne reconnaissez pas vos amis? » A ces mots, il s'épanouit de joie, en s'écriant : « Ah! vous êtes Anglais? » Aussitôt, je lui

fis signe de parler bas, en disant : « Silence, silence! les Français ne sont pas loin; ils nous poursuivent. Depuis les environs de Madrid, nous cherchons à rejoindre l'armée anglaise que je croyais trouver ici; indiquez-moi la route qu'elle a prise? » De suite, il me dit : « L'arriere-garde du général Ward était hier ici avec la division Hamilton, qui est partie pour Medina; ils suivent le général en chef Moore, qui marche aujourd'hui sur Valladolid avec les divisions Frazer, Spencer et Beresford, pour soutenir la Romana. Mais, hâtez-vous de partir, parce que dix-huit cents cavaliers français sont arrivés à minuit à Fontiveraa, et ils seront ici d'un instant à l'autre ». « Mon cher alcade, lui dis-je, je vous félicite de votre adresse à être si promptement informé, et je vous remercie de ces détails dont je vais profiter. Mais les instants sont précieux : dites-moi combien Ward avait encore do monde? combien Hamilton? » A ces mots, il m'arrêta, en me disant : « J'ai reçu cette nuit un messager du quartier-général qui a tout vu; je vais le chercher; il saura vous en dire plus que moi sur tout cela. » Le malin alcade désirait m'échapper pour aller dans la rue, afin de s'assurer si nous étions hien des Anglais; j'insistai donc pour qu'il envoyât chercher l'estafette par sa servante et elle partit. A peine avais-jo eu le temps d'échanger encore quelques paroles, que l'estafette, très effrayée et presque morte de peur en entendant des cavaliers qu'elle croyait reconnaître pour des Français, accou-

rut toute tremblante chez l'alcade. Dès qu'elle parut, l'alcade lui dit : « Ces Messieurs sont Anglais ». Le messager, en apercevant mon shako et mon pantalon écarlate, me prit aussi pour un Anglais, et, dans sa joie, il me baisa les mains et répondit à toutes mes questions en m'indiquant clairement la position du général Baird, celle du général Hill, le nombre de chevaux, de canons, de bataillons, la direction qu'il leur avait vu prendre, etc., etc... et en ajoutant que par cette belle manœuvre les Français allaient recevoir une terrible *frottée*.

Pendant cette conversation, le colonel des dragons qui était entré avec moi se chauffait au *brazero*, sans rien dire, et il ouvrit sa redingote pour secouer la neige dont il était couvert. L'alcade s'aperçut alors que cet officier portait une croix de la Légion d'honneur, et, en me la montrant après l'avoir touchée, il me dit : « *Pero, señor official, questa cruz no es inglese!* » (Mais, seigneur officier, cette décoration n'est pas anglaise!) Je répondis : « Si, si, goddam; c'est la croix instituée pour la victoire d'Aboukir, de Nelson; ne voyez-vous pas que le ruban est de la couleur du pavillon de l'Angleterre? » Cette réponse ne parut pas le convaincre, et, en s'approchant de l'estafette, il lui jeta ces mots à l'oreille : « *Creo que son Franceses!* » (Je crois que ce sont des Français!) J'avais entendu, et, sans affectation, je me plaçai entre eux deux en cherchant à détourner leur attention. Mais le messager commençait à balbutier, et l'al-

cade, devenu de plus en plus inquiet et investigateur, lui jeta vivement ces deux mots, prononcés à voix basse : « *Son Franceses!* » (Ce sont des Français!) Alors, cessant de feindre et élevant la voix, je leur dis : « Oui, nous sommes Français, et vous allez ajouter par la force aux détails que j'ai obtenue par la ruse ». Ce messager n'était autre qu'un misérable qui faisait pour les Anglais le métier d'espion. Il était maigre, sec et noir, comme nous nous figurons devoir être un huissier à verge, et semblait n'avoir vécu depuis longtemps que de quelques gousses d'ail. Ses pieds nus dans ses espadrilles de ficelle grise, ses guêtres lacées et collées sur ses tibias décharnés, sa culotte de cuir étroite ouverte aux genoux, sa ceinture large et pendante imitant un peu de ventre, sa veste brune trop courte, son mouchoir rouge roulé en corde, entourant, sans le cacher, le sommet de la tête; son toupet tondu et ses longs cheveux reliés en catogan, ses sourcils épais et contractés par la frayeur, ses yeux étincelants et ses dents brillantes, en faisaient une de ces figures comiques, basses et hideuses, qui appellent la corde ou la bastonnade. Son mouvement de terreur indiquait assez qu'il s'attendait à la recevoir. Il se jeta à mes pieds pour me demander grâce. Je le fis relever; mon affaire était de tirer parti de lui, et non de le maltraiter; mais sa tête était tellement troublée, que je ne pus en obtenir d'autres détails; et l'alcade aussi, fort intimidé, cherchait à éluder mes questions. Sur ces

entrefaites, mes dragons arrêtèrent le général espagnol Don Jose Valdes et quelques traînards qui se sauvaient de Palacios, où ils avaient couché, se croyant en sûreté, et m'amenèrent ces prisonniers. Je les fis causer séparément; et quoique les réponses du général et de ces soldats fussent assez évasives, j'acquis la certitude que je me trouvais derrière l'armée anglaise, qui avait réuni tous ses moyens pour attaquer notre aile droite. Je compris la nécessité de donner promptement de l'inquiétude à l'ennemi pour l'affaiblir, et en présence de ces prisonniers, j'ordonnai à l'alcade de faire préparer des vivres pour vingt mille hommes et quatre mille chevaux qui allaient arriver dans la journée et dont nous étions l'avant-garde. Il ne me convenait point de m'embarrasser des prisonniers, qui pouvaient me servir pour transmettre à l'ennemi la fausse nouvelle que je voulais répandre; je leur rendis la liberté de continuer leur route, et, pour mieux les tromper, je recommandai devant eux au colonel et à l'alcade de presser les apprêts des vivres. A part, ensuite, je prescrivis au colonel de ne rester, après mon départ, que quelques heures pour reposer ses chevaux et de rejoindre sa division. J'échangeai mon cheval de poste fatigué contre la monture du général Valdes qui était reposée; je fis monter sur le cheval de l'estafette un jeune guide qui croyait conduire un Anglais, et je partis au galop par la route la plus courte pour retrouver l'Empereur.

Je n'étais pas sans inquiétude en traversant ainsi, sans escorte, un pays où l'on avait assassiné depuis peu de jours le colonel Marbeau, le capitaine Ménard et deux ou trois autres officiers isolés qui remplissaient des missions. Mais, plein de confiance dans mon costume qui prêtait à l'erreur, et dans mon adresse à parler cinq ou six langues étrangères, je ne consultai que mon désir de servir notre cause, et il me donna la présence d'esprit, la gaieté et l'activité nécessaires pour me tirer d'affaires. Le plus difficile était de presser les postillons aux relais de poste, pour me donner promptement des chevaux avant que la foule des curieux ne se trouvât assez forte pour oser m'arrêter. Jamais, peut-être, l'affreux juron des Anglais n'avait rendu d'aussi grands services que dans cette circonstance, où, avec de l'or et goddam, tout marchait à souhaits. Cependant, un embarras assez grave devait me retenir à dix ou douze lieues de là. Le jour avançait, la nuit devint noire, mon guide, ne reconnaissait plus le chemin; il n'y avait pas de relais de poste aux chevaux dans le village où j'entrais, et je n'avais de ressource à espérer qu'en allant trouver l'alcade qui était le cabaretier de l'endroit. Je me présentai à lui comme officier anglais, et je lui adressai mes demandes. Avant d'y répondre, il fixa sur moi un regard inquiet et scrutateur, et ne rompit le silence que pour me dire : « Nous n'avons pas de « chevaux. Vous êtes Français; et si je vous laissais « partir maintenant, vous seriez probablement assas-

« siné par les paysans qui sortent d'ici. N'entrez pas « dans cette pièce où sont encore beaucoup de gens « qui vous feraient un mauvais parti; montez dans « celle où je vais vous conduire; j'y porterai des ali« ments, et reposez-vous sans crainte jusqu'à ce que « je vous prévienne; je donnerai l'orge à vos montures « et je vous procurerai un guide ».

Que faire? que faire? me disais-je. Il est aussi dangereux de partir que de rester. S'il faisait clair, si je connaissais le pays, si je pouvais m'orienter!!... Les chants des hommes établis dans la salle voisine n'étaient point faits pour me rassurer; ils vociféraient l'hymne patriotique de l'indépendance nationale : *Vivir in cadenas, mejor es morir!* (Plutôt mourir que vivre dans les fers!) D'autre part, la démarche de l'alcade me paraissait être loyale, et, sans hésiter longtemps, je lui dis : « Vous voyez que j'ai la force de « vendre chèrement ma vie; votre figure d'honnête « homme m'inspire de la confiance, et je me fie à « vous ». Peu d'instants après, mon hôte m'apporta de ce beau pain d'Espagne, du cerocles au piment rouge, et du Rancio du val de Peñas. Je bus quelques rasades, je m'étendis sur une natte de paille à côté de mon sabre, je songeai à l'importance de ma mission, et, me recommandant à Dieu, je m'endormis accablé de fatigue.

A trois heures du matin, je vis poindre une petite lumière à travers la serrure, et j'entendis ma porte s'entr'ouvrir doucement; c'était l'alcade qui, en m'aper-

cevant aux aguets et levé sur mon séant, me fit signe de garder le silence, et, en approchant, il me dit : « Tout est prêt ». Il refusa son salaire et finit par accepter une pièce d'or, me conduisit à mes chevaux, recommanda à mon nouveau guide de bien conduire cet officier anglais, me tint l'étrier, et, en me serrant la main avec l'expression d'un homme qui se loue intérieurement d'une bonne action, il me fit ce salut cordial des Espagnols : « *Va usted con Dios* » (que Dieu vous accompagne). Vers midi, j'avais traversé San-Vincent, et j'étais au milieu des montagnes, à Valdéa. Le curé du village se trouvait, avec quelques paysans, dans la rue, au relai de la poste, ils m'accablèrent de questions pendant que l'on sellait un cheval. Je me donnai pour un parlementaire anglais, envoyé pour un échange de prisonniers. Cette version avait assez de succès: mais le malin curé, plus défiant que les autres, tournait autour de moi, et, s'étant aperçu qu'une aigle en or était sur ma sabretache, il me dit en la montrant : « *Señor, las aquilas non son reales* (les aigles ne sont pas royales). Pourquoi portez-vous cette aigle, si vous êtes Anglais? » « C'est le sabre d'un officier français que j'ai fait prisonnier, lui dis-je, en tirant la lame; voyez comme elle est bonne, quoiqu'elle ne soit pas de Tolède ». Et tandis que je la brandissais en riant et en me vantant de ma prouesse, mais avec l'intention de tenir ces indiscrets à distance, les chevaux furent bridés, et je partis, fort heureux de quitter le curé, trop habile

connaisseur en armoiries impériales et royales. Le bruit qui se fit ensuite derrière moi me prouva que je venais de l'échapper belle. Une tempête affreuse vint encore rendre mon voyage difficile, et je ne pus arriver qu'après minuit à Fonda San-Raphaël, au pied du Guadarrama.

Pendant mon absence, l'Empereur avait appris, le 22 décembre, par les rapports de ses maréchaux, que les Anglais opéraient sur sa droite la manœuvre hardie dont il était informé. Aussitôt, il était parti pour Madrid, et s'avançait avec ses troupes du centre pour leur couper la retraite. Je trouvai toute la garde impériale à San-Raphaël. La tourmente avait été, ce jour-là, terrible sur la montagne, et elle avait entraîné des hommes et des chevaux dans les précipices, où ils avaient péri. Les grenadiers, accablés de fatigue, dormaient sur la terre glacée, où ils étaient entièrement recouverts d'une couche de deux pouces de neige et de verglas, à côté de leurs feux presque éteints par la grêle et la pluie qui ne cessaient de tomber. Dix mille hommes, sans abri, entouraient une petite chapelle et une ou deux maisonnettes du desservant; c'était le pèlerinage de San-Raphaël, où l'Empereur avait été forcé de s'arrêter pour rallier son monde, dispersé et retardé par la tempête. Je mis pied à terre à la porte de la chapelle, et l'on m'introduisit chez l'Empereur, qui était debout à travailler devant ses cartes.

« Ah! vous voilà; j'étais inquiet de vous, me dit-il.

M'apportez-vous de bonnes nouvelles? » Je lui donnai tous les détails que j'avais pu recueillir sur la manœuvre du général Moore et celle de la Romana. Ce rapport, et ceux qu'il avait reçus par d'autres voies, le confirmèrent dans l'intention de presser sa marche pour surprendre les Anglais. Il se fit raconter le subterfuge au moyen duquel j'avais pu obtenir ces renseignements et revenir ensuite jusqu'à lui sain et sauf. Après qu'il eut ri comme un enfant de la terreur que j'avais causée à l'alcade, au messager et aux prisonniers de Palacios, et après qu'il m'eut demandé des détails sur la nature de la route et du pays que j'avais parcourus, il quitta l'air gracieux et séduisant qui lui était naturel, reprit sa gravité impériale, et me dit, avec sa voix de commandement : « C'est bien! allez vous reposer ».

Me reposer! cela n'était pas aisé. Il n'y avait pas un seul mètre carré à l'abri de la pluie qui ne fût envahi par des tas de dormeurs. J'allai donc à la porte de la chapelle, au milieu des soldats endormis et ronflant, me tenir debout devant celui des feux qui était le moins éteint; là, tout en me chauffant assez mal et en regardant tristement brûler les tisons, ces images de nos rêves de bonheur qui brillent comme eux au premier abord et n'ont pas plus de durée, et en les voyant s'éteindre sous la pluie, je resserrais avec humeur ma ceinture pour me dissimuler mon appétit, lorsque je sentis derrière moi qu'une main touchait les miennes pour leur faire saisir quelque chose. Je

me retournai vivement, et j'aperçus ce bon Josserand, le maître d'hôtel de l'Empereur, qui venait me réconforter. « Chut! chut! me fit-il; prenez ceci que l'Em-« pereur m'ordonne de vous porter; mais ne vous « montrez pas, parce que malheureusement l'Em-« pereur ne peut pas en envoyer autant à tout le « monde ». J'étais trop poli pour refuser de quoi souper; je priai Josserand d'exprimer ma reconnaissance à l'Empereur, qui daignait songer à moi malgré ses hautes préoccupations, et je reçus en cachette le flacon de vin de Bordeaux, le pain et le morceau de pâté de foie d'oie ou de canard de Toulouse ou de Strasbourg, je ne sais lequel; mais, certes, c'était du meilleur que Sa Majesté avait la bonté de m'envoyer. Je tournai le dos au feu qui, en m'éclairant, aurait pu faire des jaloux; je ne vis plus les tisons qui me rendaient trop soucieux, et, tout en faisant honneur au précieux cadeau qui diminuait vite, je sentais renaître ma confiance dans la Providence, toujours généreuse, toujours indulgente à pardonner nos ingratitudes, et j'étais honteux de l'avoir accusée.

Une heure après, et bien avant le jour, on donna le signal du départ en silence; et sans l'appel du tambour ou de la trompette, on le transmit de proche en proche. Chacun, en grelottant, brisa et secoua les glaçons dont il était couvert, fut rejoindre son cheval ou son rang, et la colonne se mit en route. La pluie ne discontinuait pas de tomber, les chemins étaient presque impraticables, et nous n'en avions

trouvé d'aussi fangeux qu'en Pologne et en Champagne. Ce mauvais état des chemins apportait beaucoup de retard dans notre marche. L'ennemi venant d'être prévenu du départ de l'Empereur de Madrid, se hâta d'abandonner son projet d'attaque, et commença son mouvement de retraite sur La Corogne. Sans ces retards, l'armée anglaise aurait été prise entre deux feux, et il lui eût été très difficile de n'y être pas détruite. Le 25, nous étions à Tordesillas, sur le Douro, où nous poussions vivement son arrière-garde, et le 26 nos avant-postes traversaient le torrent de l'Esla pour entrer à Benavente. La nuit avait été assez belle, et les eaux de cette rivière ayant baissé momentanément, notre cavalerie put la traverser à gué; mais à peine fûmes-nous passés, que la pluie recommença. Les vedettes anglaises se retiraient à notre approche, et au moment où nous exécutions une charge pour entrer, à leur poursuite, dans Benavente, plusieurs escadrons anglais se présentèrent en bataille et firent bonne contenance, pour laisser à d'autres escadrons le temps de nous tourner et nous couper la retraite. Lefebvre-Desnouettes était à la tête des chasseurs de la garde impériale; et se trouvant enhardi par la valeur des soldats qu'il commandait, il ne tint pas assez compte de cette manœuvre, et prit trop tard le parti de rebrousser chemin. Les Anglais nous entourèrent dans notre fuite. Lefebvre-Desnouettes fut blessé et pris avec une centaine des siens, et je fus du petit nombre de ceux qui purent

se sauver en arrivant jusqu'au torrent; mais, dans ce court intervalle, les eaux avaient de nouveau grossi; il était devenu infranchissable autrement qu'à la nage. J'étais bon nageur, et je n'hésitai pas à y lancer mon cheval en lui rendant la bride et ne le tenant plus que par les crins. Le tourbillonnement de l'eau faillit me faire perdre la tête, et j'arrivai sur l'autre rive transi de froid et tout étonné de m'y trouver encore vivant. Quelques chasseurs se noyèrent, et une centaine, aussi heureux que moi, purent échapper aux coups de sabre, aux balles et aux flots qu'il avait fallu affronter pour n'être ni pris ni tué. Mais, hélas! quel singulier gîte et quels épisodes pénibles m'attendaient au pauvre village où j'allai rejoindre le quartier-général et chercher du repos et du feu pour me sécher! Les maisons y étaient abandonnées de leurs habitants, et remplies de troupes auxquelles le grossissement du torrent avait barré le passage. Tous les abris étaient pleins d'hommes et de chevaux, et j'eus à batailler longtemps, et plus même qu'avec les Anglais, pour conquérir sur les privilégiés de la garde impériale un faible espace où je pusse établir mes chers chevaux à couvert contre la pluie. Dans ces guerres si rapides, le soin de nos chevaux était pour nous une grande affaire; car, sans eux, la victoire souvent nous eût été infidèle. En arrivant à la chaumière où le quartier-général s'était arrêté, j'y trouvai le repas abondant que la sollicitude du major-général faisait presque toujours trouver à ses aides de camp.

Encore tout mouillé, mais un peu réchauffé par un bon repas, je me mis à chercher un coin non occupé où je pusse m'étendre et m'endormir; je découvris la plus horrible de toutes les cachettes; c'était le coin du poulailler, où l'hôte de la maison plumait ses volailles, ses excellentes *gallinas*. Là, sur un tas de plume et de duvet, sur le sang desséché de ces pauvres poulets, j'étendis une planche, et sur cette planche, assez mal soutenue, je m'enveloppai de mon manteau, et je dormais déjà comme un bienheureux, lorsque la porte de mon réduit fut renversée. Réveillé en sursaut par ce bruit, je me levai sur mon séant, et portant alors à faux sur ma planche, je la brisai, et je tombai dans les plumes qui s'élevèrent en nuage autour de moi. Celui qui entrait était un officier suisse, l'un des deux frères Stoffel, qui sortaient du service espagnol et servaient d'interprètes au quartier-général depuis très peu de jours. Tout aussi maltraité que moi par la pluie, mais moins aguerri, il cherchait aussi une place pour se reposer; tenant une chandelle à la main, et très préoccupé de son affaire, il ne faisait aucune attention au pauvre chrétien que sa bruyante arrivée avait fait culbuter dans un tas de plumes infectes; et moi, j'étais fort irrité de voir s'évanouir mes espérances de repos par la rupture de ma planche; je lui dis donc avec humeur : « Que cherchez-vous? » A la nature du gîte affreux où il me trouvait, il me prit, sans doute, pour un des derniers valets de l'armée, et il me répondit d'un ton

assez brusque : « Je cherche un lit ». « Vous voyez qu'il n'y en a pas ici, lui dis-je, et vous m'avez fait briser le seul moyen que j'avais de dormir ». Il parut être si grossièrement insensible à cet accident, que je n'hésitai pas à me lever et à lui dire : « Monsieur, lorsqu'on entre chez les officiers français, on ôte son chapeau ». Soit qu'il comprît ou ne comprît pas, il resta couvert, et, dans l'impatience que me causait son impassibilité, je jetai son chapeau dans l'escalier, en le poussant lui-même vers sa coiffure, et en relevant la porte pour la fermer sur lui; tout en trébuchant sur les marches, il me cria dans son accent allemand : « *Fous êtes un prutal!* » et il disparut. Resté seul dans l'obscurité, j'eus grande peine à rétablir ma couche, et, tant bien que mal pourtant, je retrouvai le sommeil et avec lui les rêves de bonheur, non interrompus par les suites que pouvait avoir cette boutade.

Le lendemain, l'armée continua sa marche sur Bonavente, que les Anglais s'étaient hâtés d'abandonner, dans la crainte d'y être enveloppés. Un spectacle douloureux nous affligea beaucoup en entrant dans cette ville. Les Anglais avaient des chevaux moins accoutumés que les nôtres aux fatigues et aux privations qui résultent de la guerre; un grand nombre de ces chevaux étaient blessés aux jambes ou au garrot, et ne pouvaient pas suivre; ne voulant pas les abandonner à l'ennemi qui aurait pu les guérir et s'en servir, ils leur coupèrent impitoyablement les jarrets.

L'aspect de cinq à six cents de ces beaux animaux ainsi mutilés, nous arracha presque des larmes. Les Espagnols eux-mêmes étaient indignés de cette cruauté: disposés qu'ils étaient à considérer leurs alliés comme des païens, ils regardaient ces mutilations de tant de chevaux comme des sacrifices offerts à des idoles.

L'Empereur entrait à Astorga le 1er janvier 1809, après avoir achevé glorieusement son année 1808 par les succès que ses armées remportaient de toute part, et le désordre jeté dans l'armée anglaise qui fuyait en toute hâte vers La Corogne. Le maréchal Soult recevait l'ordre de les presser et de les jeter à la mer, Le quartier impérial s'arrêta quelques jours à Astorga pour diriger toutes ces opérations.

L'étrenne qui m'était réservée pour le lendemain 2 janvier, fut loin d'offrir un caractère aussi agréablement harmonieux que les chants de cette première journée.

J'étais de service, et seul au salon du quartier-général, lorsque M. Stoffel, le frère aîné de celui qui m'avait renversé dans la plume quatre jours auparavant, m'aborda très poliment et me dit : « Monsieur, les officiers étrangers au quartier-général avaient eu jusqu'à présent à se louer beaucoup des prévenances obligeantes qu'ils recevaient de vous personnellement; vous n'aviez jamais montré pour eux la hauteur arrogante dont la plupart de vos camarades, orgueillenx de leurs titres de famille, nous donnait lieu de

nous plaindre, et c'est avec chagrin que j'ai appris que vous partagiez leur manque d'égards envers nous. — Je vous comprends, Monsieur, lui dis-je, vous parlez ici pour Monsieur votre frère. — Oui, Monsieur, comme officiers étrangers, dont le courage ne vous est pas encore connu, nous ne pouvons laisser passer cette scène sans vous en demander la réparation. — Puisque vous parlez, Monsieur, de faire connaître votre courage, les excuses que je serais disposé à faire à Monsieur votre frère ne lui suffiraient pas. Je dois rester de service jusqu'à midi; à une heure je serai à vos ordres. Mon frère, qui revient de Lisbonne, sera arrivé alors avec son régiment, et nous réglerons en famille. — C'est bien, Monsieur, me dit-il; je reviendrai à une heure »; et il partit.

Quel ennui! me dis-je, alors; moi qui déteste le sot préjugé qui ne nous permet pas d'éviter le duel, me voilà forcé de m'y soumettre. La crainte de paraître un poltron est vraiment une pusillanimité blâmable, et c'est un véritable manque de courage que l'action de ne pas oser marquer sa répugnance pour un combat singulier, lorsqu'on a bien des fois dans la vie l'occasion de montrer sa valeur en bravant mille dangers. Le duel peut priver la patrie de ses utiles défenseurs? le duel rend-il respectable un coquin, adroit ferrailleur? rend-il méprisable l'honnête homme qui succombe sous le fer du spadassin? Je me posais ces questions, et je trouvais qu'il serait fort sage, dans toutes les querelles, de considérer les deux an-

tagonistes comme deux êtres dans l'état de malades d'esprit : l'un parce qu'il a eu assez peu de bon sens pour faire une insulte; l'autre, parce que l'insulte a blessé son esprit et l'a rendu malade; et, en admettant cette hypothèse, les témoins qui ont toute leur raison, qui peuvent juger sainement et impartialement la cause de la querelle, devraient être obligés, par l'honneur et par les lois qui s'en prendraient à eux, de pacifier et de concilier toutes les affaires. La société, la civilisation gagneraient sans doute à l'abolition de cet usage barbare de recourir au combat singulier pour réparer une offense par une offense plus grande, et quelquefois en donnant la mort à celui des deux qui est innocent. Je rêvais à cette faiblesse humaine, lorsque M. Stoffel arriva à l'heure indiquée.

J'étais bien, malgré moi, sous l'empire tyrannique du point d'honneur, et, pourtant, j'allai gaiement avec M. Stoffel sur la place où le régiment de mon frère était arrivé. De retour du Portugal, mon frère avait dû conduire sa compagnie ailleurs, et je ne le trouvai point. « Qu'à cela ne tienne, M. Stoffel, lui dis-je; rejoignons votre frère, vous serez témoin pour deux, et j'ai confiance en moi-même ». Nous trouvâmes le frère qui attendait hors des remparts. Il tombait depuis deux jours beaucoup de neige, la terre en était couverte à plus de quatre pouces d'épaisseur, et nul endroit ne présentait un sol convenable pour l'escrime. En cherchant, nous ren-

trâmes en ville par la brèche où se trouvaient encore les débris de l'assaut, et nous ne pûmes trouver une aire un peu dégarnie de neige que dans les souterrains d'un hôpital dont le canon avait ouvert et brisé les murs. Plusieurs corps morts, entièrement dépouillés, gisaient là, sur les dalles de pierre, en attendant la sépulture, et des amas de blé en désordre étaient en partie répandus sur le sol arrosé du sang de ces cadavres. Fatigués de chercher et fort impatientés d'en finir, nous nous mîmes à écarter deux ou trois de ces hideux spectateurs qui nous auraient gênés; nous balayâmes une aire convenable avec des branches de quelques fagots qui se trouverent sous la main. En repoussant ainsi le sang et le grain qui recouvraient les tombes que notre combat allait profaner, nous mettions à jour les tristes inscriptions qui s'y trouvaient gravées, et je sentis un moment mon cœur se glacer à l'aspect de ces deux noms : *Ludovico, Francisco*, etc.., qui étaient aussi mes prénoms. Mais, redevenu promptement supérieur à ce sentiment que j'attribuai plus au dégoût, qu'à la crainte, nous mîmes habit bas pour croiser le fer; le frère aîné restant seul spectateur et portant nos vêtements que nous ne pouvions poser par terre sans les salir.

Je n'étais pas d'humeur à laisser traîner les choses en longueur, et j'attaquai vivement un adversaire qui, en reculant avec prudence, attendait le moment de me saisir à découvert. Je ne lui en laissai pas le loisir;

et déjà il avait fait dix pas en retraite, lorsque je le pressai contre la muraille en saisissant son bras droit dans ma main gauche, lui appuyant la pointe de mon sabre sur la gorge. Nos deux figures se touchaient presque. Je ne me sentie point ce courage féroce qu'il aurait fallu avoir pour enfoncer la lame dans ce cœur qui ne m'avait point offensé. Cependant, ayant à craindre une surprise, je sautai en arrière pour me remettre en garde. Une seconde fois, et de la même manière, mon adversaire se trouva collé sur le mur, dans la partie la plus sombre du caveau, toujonrs menacé de la même manière. Répugnant encore à le percer, je lui demandai : « Le faut-il ? » Ses yeux animés étaient menaçants, et la terreur l'empêchait de répondre. Je ne pouvais me résoudre à le sacrifier; je commençais néanmoins à me défier de son frère qui était derrière moi, et je fis un bond en retraite jusqu'à ma première place; là, en essuyant mon sabre, mes mains et ma figure qui étaient tachés de notre sang, je leur dis : « C'est assez pour ce moment; si vous n'êtes point satisfaits, nous nous reverrons »; et je les quittai. Ce ne fut que longtemps après que j'appris combien ma franche audace m'avait servi dans cette circonstance, où j'avais eu, sans m'en douter, affaire à un très habile bretteur. Nous n'avions reçu l'un et l'autre que de très légères, mais nombreuses égratignures. Cette scène n'avait duré que peu de temps, et ne nous empêcha pas, une heure après, de paraître à la revue que l'Empereur

passait des deux divisions Loison et Laborde, qui venaient nous rejoindre à Astorga. Personne ne s'aperçut même de nos démêlés.

Dans cette journée, un de mes amis, le général Franceschi, très habile sculpteur, qui avait été avec moi soldat dans la Compagnie des Arts et était devenu général de brigade, avait une affaire brillante avec les troupes de la Romana, qu'enveloppait l'armée du maréchal Soult; il fit quinze cents prisonniers a Mansilla.

Les Anglais essayèrent de tenir dans la position de Prieras et de Villafranca; mais ils en furent délogés par le général Merle, le 3 janvier. Durant les six jours précédents, l'ennemi avait perdu dix mille prisonniers espagnols et plus de quinze cents Anglais. Nous perdîmes à cette dernière affaire un homme très intéressant, une des fleurs de l'armée par sa belle figure, son esprit distingué, son courage chevaleresque, et le beau nom de Colbert auquel il était destiné à ajouter une haute célébrité. En parcourant les avant-postes, au milieu des tirailleurs, pour attaquer l'ennemi, il reçut une balle au front. Ce jeune général fut vivement regretté; il laissait un fils et deux frères de son nom. Sa veuve, Mme de Colbert, était la fille du comte de Canclaux, général du génie, dont j'avais eu beaucoup à me louer dans les campagnes précédentes.

En entrant à Villafranca, nous eûmes encore le triste spectacle de cinq cents beaux chevaux égorgés.

Le 15 janvier, les Anglais, après avoir vu sauter leurs magasins à poudre de La Corogne, soit volontairement, soit par accident; apres avoir commencé en toute hâte à embarquer leurs blessés, nous livrèrent une grande bataille devant La Corogne, avec l'espoir d'être moins pressés dans l'opération difficile de leur embarquement.

Profitant des hauteurs d'Elvina, leur position était favorable. Cependant, l'attaque du maréchal Soult fut si vive, qu'ils y perdirent encore trois mille hommes, leurs canons, leur général en chef, sir John Moore, homme d'un grand mérite, fort regretté en Angleterre, et plusieurs généraux, tels que lord Crawfort, David Baird, Stanhope et autres, qui furent tués dans ce violent combat. Le 16, la ville de La Corogne fut vivement canonnée; la plage était couverte des restes de l'armée anglaise qui travaillaient à regagner les navires, le feu des magasins incendiés élevait dans les différents quartiers de la ville de nombreuses colonnes de flamme et de fumée, qui se joignaient à celles de plusieurs explosions de magasins à poudre. De dessus les hauteurs où nous étions placés, on voyait au bord de la mer une activité et un désordre immense, et jamais fourmilière n'avait paru plus agitée. Enfin, le 17 janvier, lorsque le jour parut, les voiles de la flotte étaient gonflées, et les navires, disparaissant petit à petit dans la brume, portèrent en Angleterre les tristes débris de leur armée.

Les magistrats de La Corogne obtinrent une capitulation, et le maréchal Soult y entra deux jours après. Outre beaucoup d'artillerie abandonnée, l'on y trouva encore cinq cents chevaux anglais vivants que l'on n'avait pas eu la possibilité d'embarquer, et auxquels, peut-être, la fatigue d'être cruels avait sauvé la vie.

L'Empereur, ayant jugé, dès son arrivée à Astorga, que l'ennemi en désordre devant lui ne pouvait opérer aucun retour offensif contre les corps qu'il avait chargé de le poursuivre jusqu'à sa complète destruction, quitta cette ville le 5 janvier, pour retourner, par Benavente, jusqu'à Valladolid, où il se proposait d'attendre la fin de la campagne. En passant à Tordesillas, il retourna loger dans l'ancien palais des rois maures, transformé maintenant en couvent de religieuses bénédictines. Il se fit présenter la supérieure du couvent, abbesse octogénaire, femme d'esprit et de tête, qu'il combla de gracieusetés, à laquelle il accorda tout ce qu'elle crut utile de lui demander, lui laissa pour la communauté des dons généreux, et remplit d'enthousiasme pour lui les soixante religieuses auxquelles un mois auparavant on l'avait dépeint comme un anthropophage.

Le 7, à Valladolid, l'Empereur voulut exprimer sa reconnaissance à des moines bénédictins qui avaient humainement sauvé la vie à plusieurs soldats, poursuivis dans les rues par des flots de peuple couvert du sang des Français qu'ils venaient d'assassiner.

Ces moines, remplissant leur mission évangélique et hospitalière en faisant revivre pour nous le droit d'asile de leurs autels, s'étaient exposés à la fureur du peuple pour lui soustraire ces victimes; et l'Empereur, le maréchal Berthier et leur état-major, allèrent ostensiblement leur faire visite dans leur couvent, et leur accorder, en les remerciant, tout ce qui pouvait les intéresser. Ces démarches, ces victoires ramenaient les esprits; et si l'Empereur avait pu n'être pas desservi par l'avidité de plusieurs de ses généraux qui spolierent les vaincus, il aurait trouvé dans son cœur, bien plus encore que dans ses armes, les moyens de rallier à lui et de soumettre l'Espagne.

L'Empereur, ayant appris à Valladolid la complète disparition des Anglais, embarqués à La Corogne, laissa ses ordres à l'armée et repartit pour Paris.

Avant de quitter Valladolid, le prince Berthier me conduisit chez l'Empereur, qui me faisait demander pour me remettre un duplicata de l'ordre qu'il avait envoyé au maréchal Lannes. Il lui donnait le commandement en chef du siége de Saragosse, et il me chargeait d'inviter le maréchal à presser cette opération de tout son pouvoir; il me donnait en même temps la mission d'y contribuer comme officier du génie, en me plaçant à ce sujet sous les ordres de son aide de camp, le général Lacoste, commandant le génie du siége. Je partis de Valladolid avant l'Empereur. Ne pouvant prendre la route plus courte, qui était la moins sûre, je traversai Burgos, où mes

anciens amis étaient rentrés dans leurs demeures. Je traversai l'Èbre à Miranda; je côtoyai la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Tudela, où je trouvai le maréchal, qu'une légère maladie y avait retenu quelque temps; je lui remis ses dépêches; je lui donnai des nouvelles de l'armée, et je le précédai de quelques jours devant Saragosse. Là, sous les oliviers et en vue des clochers de Saragosse, j'allais recommencer un autre genre de vie, également aventureux : celui d'assiégeant, dans l'événement extraordinaire que je vais raconter.

CHAPITRE VII

Siégs et prise de Saragosse.

Lorsque j'arrivai au camp, chacun montrait une activité incroyable pour se loger, et se mettre à couvert. Les nombreux roseaux, les cannes que les Aragonais cultivent pour l'entretien et la clôture de leurs jardins, nous servaient, à défaut de planches, pour construire nos baraques. L'osier, très abondant sur les bords de l'Èbre, nous fut aussi d'un grand secours pour faire les fascines et les gabions pour tous nos travaux de siége. C'est dans un tel moment que le travail d'une armée est admirable à voir.

Sept jours à peu près furent employés à ces préparatifs. L'on avait aussi ouvert la tranchée, pour descendre par des communications en zigzag vers la ville à l'abri du canon de la place, à travers les jardins, les bois d'oliviers et les terrains coupés que l'ennemi défendait pied à pied.

Pendant ce temps, les chefs des assiégés encourageaient le peuple. Ils assuraient que la saison froide

et pluvieuse allait faire périr les Français dans leurs bivouacs et dans leurs tranchées par les maladies, et qu'il n y avait qu'à redoubler de courage et de persévérance. Ils pressaient en même temps les habitants d'achever les préparatifs de défense dans leurs maisons, et du haut en bas ils en faisaient percer les murs en pratiquant des meurtrières pour tirer dans les rues.

Pour stimuler l'esprit public ils avaient ordonné d'élever des fourches patibulaires et de hautes potences dans la place du marché et dans la rue du Cosso, pour pendre ceux qui manqueraient de courage, ou qui parleraient de se rendre; et ils organisaient un tribunal pour juger ces forfaits sur l'heure même et sans appel. Les prêtres menaçaient les poltrons de la colère céleste; et les chefs de la faction leur montraient le gibet : alors également pressée des deux côtés par le puissant stimulant de la peur, les hommes faibles simulaient une audace exagérée qui leur manquait; ils augmentaient sans le vouloir la masse des défenseurs, et lui prêtaient ainsi une force d'action difficile à exprimer.

Quant aux femmes, elles se formèrent en compagnies, et se partagèrent les différents quartiers de la ville, où l'on pouvait avoir à se défendre. La tâche qui leur fut assignée était de porter les vivres, les munitions et les secours aux combattants; de soigner les blessés dans les hôpitaux, de faire des cartouches, et de suppléer les hommes autant que possible

au combat et partout où leurs forces le permettraient.

La jeune et belle comtesse Burida, issue d'une des premières familles du pays, et d'un grand caractère, était à peine rétablie et reposée des fatigues qu'elle avait essuyées dans le premier siège, lorsqu'elle se mit à la tête des femmes une seconde fois, et leur donna constamment l'exemple d'une activité bien rare, et du plus courageux dévouement. Le souvenir de ses faits d'armes précédents était pour toutes les autres femmes un aiguillon d'émulation, et chacune voulait imiter son héroïsme, en admirant ses vertus et sa piété. Réunies en troupes sous les ordres de cette vaillante amazone, les femmes de Saragosse jurèrent aussi de périr avec leurs enfants plutôt que de se rendre.

Nos soldats, au contraire, étaient encore pleins de gaieté, de vigueur et de santé. Depuis plusieurs jours cependant ils manquaient de sel, et quelques-uns avaient déjà été réduits à employer leurs cartouches salpêtrées pour rendre leur soupe mangeable. L'on avait espéré trouver du sel dans cette contrée, qui, du temps des Romains, portait le nom de Salduba, à cause de ses mines; mais nous n'avions pas un seul habitant pour nous les indiquer : tous avaient abandonné leurs demeures à notre approche pour rentrer en ville, ou pour se joindre aux bandes. Le capitaine Férussat, officier très instruit, qui s'occupait de géologie, fut chargé d'aller avec quelques hommes de sa compagnie à la recherche de ces mines

de sel qu'il était si important pour nous de découvrir.

Après qu'il eut parcouru pendant deux jours des montagnes arides et escarpées, où il craignait à chaque pas de tomber dans des précipices ou dans les mains des insurgés, qui égorgeaient leurs prisonniers, il découvrit à peu de distance de l'Èbre, vis-à-vis Utebo et l'embouchure du Xalon, une grotte peu apparente dont les abords cependant semblaient assez fréquentés; il y pénétra avec précaution. C'était précisément celle où depuis plus de deux mille ans peut-être, on exploitait une roche immense de sel gemme. A son retour au camp avec les preuves de cette précieuse découverte il fut accueilli avec joie.

Le 29, le général Junot, duc d'Abrantès, prit le commandement des opérations du siége, en remplacement de M. le maréchal Moncey, à qui l'Empereur donnait une autre destination.

Dans la nuit du 29 au 30 décembre, le général du génie Lacoste fit ouvrir sur la rive droite les tranchées de la première parallèle, qu'il termina avant le jour sur une grande longueur, et sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Depuis quelque temps une chaleur, extraordinaire dans cette saison, faisait fondre les neiges des Pyrénées, et l'Èbre en débordant rompit dans la nuit du 30 le pont de bateaux que nous faisions construire au-dessus de la ville. Quelques pontons et des débris, entraînés par le fleuve, tombèrent sur le pont de Saragosse. Palafox, qui en était le gouverneur, en fut informé, et voulut aussitôt profiter du

moment où nos forces pouvaient être divisées : il réunit, à cet effet, la plus grande partie de sa garnison près des portes, et le 31, à huit heures du matin, il fit une sortie formidable avec sept ou huit colonnes vaillamment commandées, sur toute la ligne de la rive droite. Malgré la hardiesse et l'impétuosité de leur attaque, elles furent partout repoussées à la baïonnette. Une heure après, il les ramena à la charge, et ses efforts les plus persévérants agirent sur la parallèle de la fausse attaque, vis-à-vis le château de l'Inquisition. Il ne put y pénétrer. Sa cavalerie cependant eut plus de succès : elle tomba à l'improviste sur un de nos postes isolés qui avait négligé de se retrancher, et le mit en pièces. Palafox s'empressa d'exagérer ce succès pour exciter l'enthousiasme des assiégés, et il distribua solennellement à ses braves des récompenses et des décorations qu'il faisait frapper à l'hôtel des monnaies établi à Saragosse depuis plusieurs siècles.

Le 1[er] janvier de cette année 1809, toutes les batteries de la place firent pendant tout le jour un feu très nourri, soutenu encore par une vive fusillade. Dans les deux nuits précédentes trois mille de nos travailleurs avaient perfectionné six à sept cents mètres de cheminements en zigzag et de tranchées, et nous pûmes déboucher des parallèles de droite et du centre pour nous porter en avant, au moyen de la sape volante.

Mais malgré ces grands préparatifs, aucun événe-

ment remarquable n'eut lieu de part et d'autre jusqu'au 10 janvier.

Le 10, Palafox fit faire une vigoureuse attaque de nuit, contre nos batteries : il parvint à enclouer deux pièces, mais il laissa soixante morts dans nos tranchées, et il fut repoussé. Ce général nous fit jeter dans cette occasion beaucoup d'imprimés de la proclamation qu'il adressait à nos soldats, pour les engager à la désertion. Elle était écrite en six langues différentes, et il disait à ceux de toutes les nations dont les régiments suivaient nos drapeaux : « Dal« mates, Italiens, Hollandais, Polonais, Allemands, « abandonnez une guerre qui fait votre opprobre, etc., « etc. ». Tous ne firent qu'en rire.

Saragosse est coupée en deux par l'Èbre. Cette rivière reçoit en plus deux affluents, l'un venant du Nord, le Gallego, et l'autre, la Huerba, venant du Sud, tous deux coulant le long de la partie Est de la ville et se jetant à la même hauteur dans l'Èbre, faisant en quelque sorte une croix.

Le 12, lorsqu'on se fut assuré que les boulets avaient suffisamment renversé ou rompu les palissades, et que la brèche était praticable pour monter au couvent de Saint-Joseph en partie détruit, Lacoste donna vers quatre heures du soir le signal de l'assaut.

Aussitôt le chef de bataillon du génie Haxo s'élança hors de la tranchée avec quelques compagnies d'infanterie et deux canons de campagne, et il s'a-

vança de manière à battre l'ennemi derrière ses chemins couverts. Cette manœuvre hardie surprit tellement les assiégés qu'ils abandonnèrent à l'instant même les ouvrages extérieurs et se sauvèrent en désordre pour repasser la Huerba.

Le chef de bataillon Stahl, à la tête de quelques compagnies de voltigeurs, saisit ce moment et s'élance au pas de charge sur le fort; mais il trouve le fossé si profond qu'il ne peut y descendre. Tandis qu'il dresse des échelles pour y parvenir et gagner jusqu'à la brèche, le capitaine du génie Daguenet parvient à faire le tour du fort jusqu'à un petit pont en bois qu'on n'avait pas eu le temps de couper. Il s'introduit avec sa compagnie de sapeurs jusqu'à l'entrée du couvent, dont il cherchait à enfoncer la porte à coups de hache. Mais le feu terrible de la place lui tuait ses soldats par derrière, et il les fait coucher à plat ventre sur le pont.

L'ennemi se trouvant ainsi attaqué de toutes parts, s'y défendait avec fureur en tirant de tous les étages par les croisées et à travers les crevasses des murailles, les rudes commotions produites par les diverses détonations firent bientôt écrouler les plafonds sur ces braves dont une partie fut écrasée. La terreur et le désordre se répandirent parmi les autres, et le fort qui n'était plus qu'un amas de ruines et de débris humains, fut emporté de vive force. Dans la chaleur du combat, un grand nombre des défenseurs fut passé par les armes, et le reste se rendit, ou parvint

à s'échapper en sautant par les fenêtres. L'attaque, et la défense de ce couvent furent si opiniâtres que nous pûmes pressentir dès lors ce qu'il nous faudrait encore de travaux et de persévérance pour achever la conquête de Saragosse.

La perte du couvent Saint-Joseph, celle des autres postes extérieurs, et surtout le progrès de l'épidémie, commençaient à faire prévoir aux assiégés l'avenir le plus sinistre. Palafox crut ne pouvoir mieux ranimer les esprits qu'en trompant leur crédulité, qui croissait en même temps que les dangers. Il supposa qu'un émissaire, envoyé par son frère, lui apportait les nouvelles les plus favorables, qu'il fit imprimer dans la gazette du 16 janvier. Le général Reding, disait-il, a détruit les armées françaises en Catalogne, et marche au secours de Saragosse à la tête de soixante mille hommes. Les armées anglaises de Black et de sir John Moore, et l'armée de la Romana, ont taillé en pièces l'armée de Napoléon. Ney et Berthier ont été tués; Bonaparte lui-même est cerné de toutes parts. Les troupes qui accourent pour délivrer Saragosse amènent de Cadix un immense convoi de piastres pour récompenser les valeureux défenseurs de la place : le marquis de Lazan dévaste la France, et rapporte à Saragosse les dépouilles de Toulouse.

La foule, avide de connaître ces détails, se précipitait aux portes de l'imprimerie, et s'arrachait les feuilles. Aussitôt les cloches de toutes les églises

carillonnèrent à toute volée; les salves d'artillerie et de mousqueterie, le bruit des tambours, des fanfares, le son des instruments de toute espèce, les charivaris les plus bruyants et les cris d'allégresse retentirent jusque dans notre camp. Cette joie, et les risées de l'ennemi, dont nous ignorions la cause, nous donnaient presque de l'inquiétude; nos bombes et boulets succédaient rapidement aux fusées tirées dans la ville, dont nous cherchions à troubler la fête, et cependant les lueurs de l'illumination générale nous éclairèrent jusqu'à neuf heures du soir; bientôt le silence et l'obscurité de la nuit ne furent plus interrompus que par le son et le feu du canon.

Notre situation au camp commençait à être des plus critiques. Toutes les nuits, nous voyions des signaux de fusées ou de feux que les insurgés allumaient dans les montagnes pour correspondre avec les signaux des habitants de Saragosse, dont ils entretenaient l'espérance. Les Espagnols organisaient un soulèvement général dans l'Aragon, et cherchaient à nous affamer dans nos camps. Le général Wathier avait été envoyé, sur la route de Tortose, avec douze cents hommes d'infanterie et six cents de cavalerie, pour éclairer le pays et nous procurer des vivres. Cinq mille paysans vinrent l'attaquer à Belchitts : il les sabra et les poursuivit jusqu'à Alcanitz. Ici, d'autres rassemblements nombreux lui livrèrent un combat très vif, à la suite duquel il s'empara d'Alcanitz, qui fut mise au pillage. Dans un rayon

plus rapproché de nous, des bandes armées, et les paysans des montagnes de Soria menaçaient constamment nos hôpitaux, nos manutentions et nos autres établissements réunis à Alagon. La route même de Pampelune, par où arrivaient nos munitions d'artillerie, était toujours inquiétée par eux.

Quelques milliers de paysans, qui, fort heureusement pour nous, étaient mal commandés, se jetèrent un jour, à l'improviste, sur nos postes et nous causèrent un moment de terreur panique. La même crainte s'empara d'eux peu d'instants après, à l'approche du maréchal Mortier, qui s'avançait, et ils prirent la fuite. Le colonel Gasquet, qui avait été envoyé chercher des vivres, en rentrant au camp, les rencontra et leur tua cinq cents hommes. Il amenait de beaux troupeaux de mérinos, très précieux par la finesse de leur laine. On regrettait beaucoup d'employer à la nourriture des troupes ces animaux qui étaient de la race la plus pure.

Le marquis de Lazan, frère de Palafox, avait trouvé le moyen de s'échapper depuis quelques jours de Saragosse pour aller presser l'insurrection des provinces et l'arrivée des secours. Il cherchait en même à placer en lieu de sûreté ce que l'on pouvait emporter des trésors de Notre-Dame del Pilar. Il avait mis ces objets précieux dans une barque sur l'Èbre, et à la faveur d'une des nuits les plus obscures et les plus longues de janvier, il parvint à descendre le fleuve et à s'éloigner sans avoir été aperçu. Le colonel an-

glais Doyle cherchait aussi les moyens de faire parvenir aux assiégés des barques chargées de fusils, dans la crainte qu'ils ne vinssent à en manquer; mais son entreprise n'eut pas le même succès, et nos gardes saisirent les embarcations, avant le jour, assez pres de la ville.

En attendant ces renforts et ces secours, Palafox voulait réserver ses troupes de ligne pour les cas les plus difficiles, et il n'envoyait tirailler aux avant-postes que les paysans, parce qu'ils sont en général braconniers, bons tireurs, contrebandiers et endurcis à la fatigue. Ceux-ci cependant, soit par paresse, soit pour avoir plus d'audace, ne venaient nous inquiéter qu'après leurs repas, et nous laissaient ainsi quelques heures de repos dont nous profitions pour perfectionner les tranchées. Nous cherchions aussi à ménager notre monde et nos munitions, et nous ripostions aux Espagnols le moins possible. Les moines ne manquaient pas de faire considerer ce silence de nos armes comme un indice certain de notre faiblesse; ils excitaient ces paysans à nous harceler, et c'était toujours à l'exemple, et sous la conduite de quelques-uns de ces religieux, que nous les voyions redoubler d'activité et s'animer à faire le coup de fusil.

Un jour, un de ces prêtres, dont la figure était vénérable, le port majestueux et la taille élevée, s'avança vers nous (en dépassant les retranchements du faubourg) en revêtu de ses habits sacerdotaux, et

portant un crucifix à la main. Il marchait d'un pas ferme et grave, et sans s'occuper des dangers qui l'environnaient. Son air plein de confiance était celui d'un homme inspiré qui dirait : « Dieu! je marche à « ta voix, détourne leurs mauvais desseins ». Lorsqu'il fut assez près de nos avant-postes pour se faire entendre, il s'arrêta et prononça d'une voix sonore et assurée, au nom de la religion, une exhortation pressante pour nous détourner d'attaquer inutilement une cité que la « santissima » Notre-Dame del Pilar tenait sous sa divine protection. Plusieurs fois, on lui cria de renoncer à la mission qu'il remplissait si courageusement; néanmoins il voulait persister; et ce ne fut que lorsqu'il entendit plusieurs coups de fusil tirés en l'air autour de lui, qu'il se détermina à s'éloigner d'un auditoire aussi mal disposé à l'écouter. Toutefois il put rentrer en ville sans accident.

Lorsque le général Junot, duc d'Abrantès, apprit l'arrivée prochaine du maréchal Lannes, il ne put dissimuler le dépit extrême qu'il en éprouvait. Ce sentiment si vif de jalousie et d'orgueil excessif provenait principalement d'une maladie mentale dont il commençait à être atteint sans que l'on s'en doutât. Il mit donc tout en œuvre pour s'emparer de la place avant qu'un autre vînt lui enlever cet honneur, et ordonna pour le lendemain un assaut général. A cette nouvelle, le général Lacoste courut lui représenter la nécessité de ne pas s'écarter du plan proposé et adopté par l'Empereur, celui d'éviter les attaques de

vive force pour arriver plus sûrement au but, et sans perdre de monde. Il lui fit observer que la ville renfermait maintenant plus de cent mille âmes, et que tous les hommes en état de porter les armes étant soldats, elle devait contenir au moins cinquante mille défenseurs, tandis que nous n'avions devant la place que seize mille hommes, le reste de l'armée étant obligé de tenir la campagne. Lacoste lui rappelait encore avec quelle étonnante activité les assiégés étaient parvenus à faire de Saragosse une immense forteresse, et avec quelle opiniâtreté ils se préparaient à employer les mêmes moyens qui leur avaient si bien réussi au siége précédent. Enfin, il crut devoir s'opposer formellement à cette opération qui devait échouer. Les autres chefs se réunirent à l'opinion du général Lacoste. Alors le duc s'emportant avec fureur leur dit, après plusieurs paroles outrageantes : « Vous êtes mes ennemis, et *vous trahissez* « *les d'Abrantès,* en réservant au maréchal l'honneur « de cette conquête ».

Le général Lacoste, avec un grand sang-froid, et fort de la mission que l'Empereur lui avait confiée, répondit avec énergie : « Hé bien, monsieur le duc, je vous rends responsable du mauvais succès de cette action, et je vais en faire part à l'Empereur ». Cette fermeté changea les résolutions du général, et l'assaut fut décommandé. Le même soir, on aperçut en ville l'illumination dont j'ai déjà parlé.

Plusieurs de nos détachements qui battaient la cam-

pagne pour chercher des vivres, rentraient exténuée de fatigue sans pouvoir ramener leurs convois interceptés par les insurgés. François Palafox, le frère puîné du général, s'était aussi chargé de soulever les villages, et d'armer les paysans de Valence et de la Catalogne. Tout ce qui était en âge de porter les armes accourait sous ses drapeaux et formait une masse nombreuse d'hommes à demi sauvages et endurcis aux fatigues. Contrebandiers dès l'enfance, ne couchant jamais que sur la dure, et accoutumée à une vie errante et périlleuse, ils venaient nous faire la guerre avec fureur. Souvent nos soldats étaient réduits à la demi-ration de pain et manquaient fréquemment de viande. Déjà notre hôpital d'Alagon était encombré de malades et de blessés qui manquaient de vivres et de médicaments, et tout le pays se trouvant complétement dévasté jusqu'à huit ou dix lieues autour de Saragosse, il était impossible de leur procurer le moindre soulagement.

Les choses étaient dans cet état, lorsque M. le maréchal Lannes arriva le 22 janvier. Sa présence ramena de suite l'ensemble qui manquait à nos opérations, en les soumettant à sa volonté ferme et unique, qui dirigeait tout avec vigueur. Il plaça son quartier général aux Écluses, et parcourut, le même jour, les immenses travaux que l'on avait déjà faits.

M. le maréchal nous avait annoncé que le maréchal Victor, venait de remporter un grand avantage sur le duc de l'Infantado, à Ucles; pour célébrer cette

victoire, et pour fêter en même temps l'arrivée de M. le maréchal Lannes, on fit, à la chute du jour, une grande salve de toutes nos pièces en batterie. L'ennemi riposta sur toute la ligne pendant deux heures; après cette vive canonnade, il parut régner un grand calme en ville toute la nuit. Cependant Palafox, qui s'était aperçu du départ de quelques-unes de nos troupes, et qui croyait le moment favorable pour reprendre les positions extérieures qu'il avait perdues, préparait en silence une grande sortie.

A quatre heures du matin, un coup de canon donnant le signal, trois fortes colonnes sortirent par les portes *Quemada*, *Santa-Engracia*, et del *Portillo*, et marchèrent en ordre et en silence jusqu'à notre rencontre. La première, se dirigeant sur le couvent de Saint-Joseph, surprit le poste qui gardait la petite maison Aguilar sur le bord de la Huerba. Nos hommes parvinrent à s'échapper, et le général Leval, qui commandait la tranchée, reprit la position en repoussant l'ennemi jusqu'à la ville. La seconde colonne eut plus de succès : elle traversa la Huerba, qui était guéable à droite et à gauche de la tête du pont, et s'avançant avec une audace extraordinaire environ deux cents toises sur la route du monte Torrero, elle franchit toutes nos tranchées jusqu'à la batterie n° 5, où elle tua nos canonniers sur les pièces, qu'elle fit enclouer. Elle cherchait à pénétrer plus avant lorsque les travailleurs et les gardes de tranchée ayant pu se réunir, coupèrent la retraite aux Espagnols, et

les forcèrent à se sauver en désordre. Trente des leurs furent tués, et autant faits prisonniers. La troisième colonne ayant rencontré devant elle une forte résistance, rentra en ville, comme les deux autres. avant le jour.

M. le maréchal Lannes crut devoir employer d'abord les moyens de conciliation, et il envoya son aide de camp à Palafox, pour lui annoncer tous les avantages que les armées françaises venaient de remporter; l'exhorter, au nom de l'humanité, à faire cesser l'effusion du sang et offrir à la ville, si elle voulait se rendre, les conditions les plus honorables.

Saint-Marc, jeune officier d'une figure agréable, ayant des manières séduisantes, et fort élégamment vêtu de son costume à la hongroise, enrichi de galons et de tresses en or, se présenta avec un trompette aux avant-postes espagnols. L'on paraissait fort peu disposé à le recevoir, et on le fit attendre longtemps; cependant un poste de cavalerie vint le prendre, et lui banda les yeux. On le conduisit ainsi à travers les rues les plus longues de la ville. Une population immense s'était réunie en foule sur son passage, et hurlait autour du parlementaire ces cris de mort : *Horcarle! Matarle!* Quelquefois cependant, au milieu de ces cris féroces, l'oreille justement inquiète du jeune officier put entendre ces expressions : *Buen moso, hermoso!* Ce peuple admirait la bonne grâce de Saint-Marc, que son air martial et le riche harnachement de son cheval fougueux rehaussait en-

core. La troupe de ligne arriva fort à propos pour protéger le parlementaire jusque chez Palafox, au palais de l'Inquisition. On parut l'y introduire avec mystère, et on lui fit parcourir à pied, dans le plus profond silence, les longs et sinueux détours de ce triste palais. Enfin on s'arrêta pour lui débander les yeux, et on le laissa seul dans une chambre tendue de noir, en présence d'un Christ sur la croix admirablement peint par Velasquez. A cet appareil lugubre, et d'après tout ce qui venait de se passer, il aurait pu croire qu'on le soumettait aux rudes épreuves de la franc-maçonnerie, s'il ne se fût trouvé dans une des salles du tribunal même du saint office qui poursuit les adeptes du Grand Orient et les punit de mort.

Enfin, après une heure pénible d'attente, qui s'écoula tout entière pour lui devant ce triste *memento mori*, dans ce lieu d'où tant de victimes n'étaient sorties que pour aller au supplice, Saint-Marc vit paraître le jeune gouverneur de l'Aragon, Palafox, suivi de quelques officiers et des membres de la junte. Il lui remit la lettre de M. le maréchal, en annonçant que Son Excellence l'exhortait à épargner le sang des deux nations que tout invitait à rester amies.

Palafox répondit que la population entière de Saragosse et la garnison avaient pris courageusement avec lui la détermination irrévocable de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Ensuite il laissa de nouveau le parlementaire seul pendant plusieurs heures, que

ses tristes réflexions lui firent trouver bien longues. Palafox, sans communiquer ses intentions bienveillantes au jeune officier français, attendait l'entrée de la nuit, afin de le faire éloigner sans danger des forcenés qui demandaient qu'on le leur livrât. Il lui fit remettre une lettre pour M. le maréchal, et on le reconduisit, les yeux bandés et bien entouré, jusqu'aux avant-postes. La dépêche était ainsi conçue :

« M. le Maréchal, je connais le nombre des troupes qui m'assiègent : il en faudrait dix fois plus « pour me forcer à me rendre; cette ville se fera « honneur de ses ruines. Le général qui la commande « ne connaît point la peur, et ne se rend point. La « gazette ci-jointe vous fera connaître la situation où « je me trouve ». Cette gazette était une copie exacte de celle qu'il avait fait imprimer le 16 janvier, pour exciter en ville, par des récits trompeurs, une joie profitable à la défense.

Le refus de Palafox nous obligeait à continuer le siège avec vigueur, et M. le maréchal nous fit connaître de nouveau que l'Empereur lui prescrivait de se hâter, d'employer la mine et de faire sauter les maisons, afin d'épouvanter les habitants. On se prépara donc à traverser la Huerba. Ses bords très escarpés, et entièrement découverts de notre côté, étaient battus de très près par l'artillerie et la mousqueterie de la place. La descente du fossé pour arriver dans le lit de la rivière, et la traverser au moyen de deux ponts sur chevalets avec des épaulements en

gabions et en fascines, devenait ainsi une des opérations les plus périlleuses du siége. Cette œuvre de courage et d'adresse fut bientôt et très habilement exécutée; mais elle coûta la vie à plusieurs de nos meilleurs officiers.

D'un autre côté, nous avions tout disposé pour rendre faciles nos communications entre les deux rives de l'Èbre. Le pont de bateaux que le général d'artillerie Dedon avait fait établir sur le haut Èbre, au-dessus de la ville, avait été rompu le 30 décembre, mais il était déjà reconstruit et se trouvait assez fort pour le passage de notre artillerie de gros calibre. L'autre pont volant jeté sur le bas Èbre, au-dessous de la ville, était composé de deux forts bateaux réunis avec une plate-forme sur laquelle on pouvait faire passer en même temps deux pièces de 12. Ainsi, par ces deux moyens, nous pouvions circuler facilement autour de Saragosse, dont le blocus était complet.

Le travail de nos officiers du génie, sur la rive droite, était divisé en trois attaques dirigées par des hommes d'un grand talent et d'une brillante valeur. Haxo commandait celle qui s'étendait depuis l'Èbre jusqu'au couvent de Saint-Joseph. Prost était au centre, depuis la rue Quemada jusqu'au couvent de Santa-Engracia; et Henri conduisait la gauche, qui comprenait le couvent des Trinitaires, et l'Inquisition, jusqu'à la rivière.

Soixante pièces de canon et douze mortiers tiraient sur les maisons qu'on devait attaquer les premières,

afin d'en déloger les assiégés. Malgré ce feu terrible, l'intrépidité des Espagnols était telle qu'à l'instant même où un boulet venait de faire son trou dans la muraille d'une maison, ceux qui étaient dans l'intérieur se servaient aussitôt de ce trou comme d'une meurtrière pour tirer leur coup de fusil, quoiqu'il arrivât souvent qu'un second boulet fît écrouler la muraille sur ses défenseurs. Partout on les voyait travailler à construire des barricades au milieu des décombres.

La vigilance de nos sentinelles étant très active, nous ne pouvions comprendre par quels moyens les assiégés parvenaient à obtenir les nouvelles qui pouvaient les encourager. Parmi les nombreux expédients auxquels ils eurent recours, je vais en citer un qui me paraît digne d'intérêt, et qui ne parvint à notre connaissance que longtemps après le siège.

Julian Perez, un des nombreux contrebandiers des Pyrénées, qui se trouvait alors enfermé dans la ville, se servait de son chien, Mira, qui était dressé à faire la contrebande, pour procurer des renseignements à Palafox. Il lui entourait le col d'une peau velue de même poil que la bête, et sous ce collier bien cousu et difficile à reconnaître était caché cet avis : *Llega noticias* « Fais parvenir des nouvelles ».

Le fidèle animal obéissant à regret à la volonté de son maître, lorsqu'à l'entrée de la nuit il lui commandait impérieusement de la voix et du geste d'aller (à la maison), partait triste et traversait lentement les

lignes françaises sans être remarqué : il continuait sa route jusqu'à Barbastro, où demeurait la femme de Perez. Déjà, à deux différentes reprises, elle avait placé sous l'enveloppe velue les avis qu'elle adressait aux assiégés, et le chien les avait rapportés à son maître; lorsqu'enfin, au troisième voyage, l'intrépide messager, dont le nom même, Mira, signifie prends garde à toi, rentra un matin à Saragosse ayant la cuisse percée d'une balle, et ne retourna plus à Barbastro.

Le maréchal avait donné à l'ensemble de nos travaux la plus heureuse impulsion. Nos petits corps de cavalerie agissaient avec énergie, et repoussaient au loin les insurgés qui nous harcelaient. Plusieurs brèches paraissaient praticables, et nos batteries avaient en partie démoli les couvents de Saint-Augustin et Sainte-Monique, à notre droite; de Santa-Engracia, au centre; et des Capucins, à gauche, ces trois couvents aboutissent au boulevard de l'enceinte extérieure. Le major Breuille, commandant des mineurs vint annoncer que des rameaux de mines, très longs et fort difficiles à établir sous ce boulevard, étaient arrivés jusqu'au pied du couvent de Santa-Engracia et qu'il y faisait charger d'immenses fourneaux, capables de renverser la façade de l'édifice. Tout se trouvant ainsi disposé, M. le maréchal ordonna une grande attaque sur ces trois points principaux.

Le général Habert, qui devait livrer les assauts, rassembla ses troupes dans les tranchées au point du

jour. Il donna le commandement de la première colonne de droite au chef de bataillon Stahl; celle du centre à un capitaine, et celle de gauche au colonel Chlopiski. Chacune avait en tête un officier du génie et soixante sapeurs. La brigade du général Brun fut placée en réserve. La division Morlot devait simuler une fausse attaque au delà de la porte del Carmen, pour diviser les forces des assiégés, ou repousser les sorties.

A midi, le brouillard qui nous cachait en partie la ville s'étant dissipé, et le signal ayant été donné par l'explosion des mines de Santa-Engracia, nous lançâmes les troupes à découvert pour traverser ce large boulevard, et pour monter à l'assaut. Toutes les cloches de la ville sonnèrent aussitôt l'alarme générale. Les bourgeois accoururent sur les points attaqués et firent pleuvoir sur nous une grêle de balles et de grenades. L'ennemi fit sauter dans le même instant trois fourneaux de mines qu'il avait fait préparer sous le chemin que nous avions à parcourir en avant de chacune des brèches; mais notre course fut si rapide, qu'elle nous fit éviter ces explosions qui ne blessèrent personne. Partout nous réussîmes à nous établir sur le terrain de l'ennemi, quoiqu'il eût disposé, en arrière de chaque brèche, des batteries qui nous criblaient de mitraille, et que tous les murs fussent hérissés de défenseurs en furie.

Après que nous eûmes gravi sur la brèche qui était à peine praticable, nous nous trouvâmes arrêtés sur

le sommet du mur d'un jardin, dont le sol très bas de l'autre côté, était à plus de dix pieds de profondeur. Les terrasses environnantes étaient couvertes de troupes et garnies d'artillerie qui nous abîmaient. Il fallut quitter promptement cette position qui n'était pas tenable, et tenter un deuxième assaut sur les positions où demeuraient les Espagnols. Nous nous précipitâmes en avant et les chargeâmes à la baïonnette. Dans le moment de ce second assaut, lorsque je cherchais à faire pénétrer les assaillants dans l'intérieur du couvent, un Espagnol me frappa d'un coup de crosse de fusil qui me meurtrit le visage et me renversa sans connaissance. Peu d'instants après, je repris l'usage de mes sens : j'allai laver ma figure baignée de sang dans la Huerba et je revins presqu'aussitôt à la colonne de droite, où j'étais; on était parvenu à se loger partout sur les brèches et l'on s'était emparé d'une partie des maisons voisines, dont on venait d'enfoncer les portes et les murs, sans pouvoir dépasser les cours sur lesquelles plongeaient tous les feux de l'ennemi.

A l'attaque du centre, les mines, que le major Breuille avait pratiquées par-dessous le boulevard, renversèrent la moitié des murs du couvent de Santa-Engracia. Les Polonais du deuxième régiment de la Vistule, commandés par Chlopiski, et dirigés par le colonel du génie Rogniat, avaient été divisés en plusieurs petits détachements que l'on devait engager les uns après les autres, pour éviter la confusion. Ces

têtes de colonnes traversèrent en courant cent vingt toises de terrain à découvert, et pénétrèrent avec impétuosité sur les décombres du premier mur de clôture, qui était abattu sur une grande longueur. Une autre muraille en arrière de la première n'avait de brisé qu'un trou de huit à dix pieds de large, et les fusils de douze cents défenseurs du couvent étaient braqués et tiraient sur cette ouverture. Les premiers arrivés de nos braves (le capitaine du génie Segond, et le capitaine Nagrodski) s'y précipitent tête baissée, et successivement tous ceux du régiment de la Vistule arrivent comme autant de lions en furie, pénètrent et défilent par cette brèche. Un combat terrible s'engage dans toutes les parties du couvent, là, des moines, des soldats, des paysans, des femmes, et jusqu'à des enfants, s'excitaient mutuellement à nous disputer le terrain; ils se défendaient du bas en haut des escaliers, de corridor en corridor, de chambre en chambre, se retranchant derrière des ballots de laine et jusque derrière des tas de livres, et faisant de toutes parts un feu des plus meurtriers. Un de nos Polonais fut même assommé dans l'escalier par un moine à coups de crucifix. Néanmoins les Espagnols furent repoussés jusqu'au delà du couvent des Capucins, dont nous restâmes aussi les maîtres. Six fougasses qu'ils avaient fait sauter sous nos pas ne purent nous arrêter, et on les poursuivit jusque dans les débris des maisons adjacentes, sur lesquelles ils dirigèrent aussitôt des batteries qui nous firent beaucoup de

mal. Les coups de fusil surtout qui partaient du haut des clochers voisins nous abîmaient. Ils avaient placé là les meilleurs tireurs, dont les balles ne manquaient jamais le but.

Dans ce moment, je traversais avec le général Lacoste et Valazé les ruines amoncelées par l'explosion dans la cour de Santa-Engracia pour passer à l'attaque des Capucins, lorsque je reçus un boulet par ricochet qui me fit à l'épaule une forte meurtrissure et me causa la plus douloureuse suffocation. Cette seconde blessure me mit hors de combat pour quelques jours. Tandis que je me retirais à travers les décombres de ce cloître ruiné, à l'endroit où ceux qui me soutenaient firent une pause dans ce champ de carnage, je vis une croix blanche qui s'élevait sur un groupe en marbre représentant le Christ dans son linceul au bord du tombeau; il était placé sur les genoux de sa mère en prière au pied de la croix. Les regards de la Vierge tournés vers le ciel, ses mains ouvertes et étendues vers la terre, son expression de douleur et sa bouche suppliante semblaient dire « Dieu tout-puissant, ce n'est point pour s'entre-dé- « truire que tu donnes la vie aux humains; apaise « leur rage homicide, et pardonne à leur funeste « erreur, comme mon fils leur a pardonné! » Une auréole s'était formée dans un nuage épais de poussière et de fumée que le vent faisait tournoyer autour de la statue, qui semblait être animée. Cette vapeur ne me laissait voir qu'en partie les morts et les mou-

rants dont le sang ruisselait sur les marches du piédestal; et les tristes réalités de ce tableau n'apparaissaient à mes yeux que comme une vision sublime dont l'aspect imprévu me frappait d'admiration. Ma tête affaiblie crut voir sortir de ce nuage la main que me tendait la Providence : j'implorai son secours, et dans le même instant Valazé m'apporta quelques gouttes de vin dans une outre qu'il avait trouvée parmi les débris du couvent. Ce breuvage répara mes forces, et ma blessure fut légère.

L'attaque du couvent des Trinitaires à la gauche avait été bien plus vive encore qu'au centre. Trente de nos carabiniers, placés en observation au débouché de la tête de pont, remarquent que les Espagnols se sauvent; sans hésiter, ils s'élancent à leur poursuite en gravissant les retranchements ennemis, dans lesquels ils pénètrent par les embrasures. D'abord ils renversent tout devant eux, et tuant partout les canonniers sur leurs pièces, ils parcourent le rempart aux cris de *en avant! en avant!* Cependant ces braves étaient frappés de toutes parts, leur nombre diminuait considérablement, lorsqu'un bataillon de garde, en arrière de la Huerba, les voyant en danger, ne put contenir son ardeur : il franchit la rivière au pas de course, et escalada le rempart pour voler au secours des carabiniers. Alors, pêle-mêle avec l'ennemi qui fuyait, ils pénètrent jusque dans le couvent des Trinitaires. Les Espagnols, qui d'abord avaient cédé à un premier mouvement d'épouvante, revinrent

promptement sur leurs pas, et se répandirent dans les maisons voisines, d'où ils firent un feu très meurtrier et presque à bout portant sur nos troupes qui étaient à découvert sur une grande longueur du rempart. Déjà nos rangs étaient fort éclaircis, et notre ardeur se ralentissait. L'ennemi s'en aperçut, et reprenant courage, Mori revint avec une foule nombreuse nous repousser vigoureusement sur le couvent des Trinitaires, qu'il reprit un moment. Le général Morlot, qui était en réserve, remarqua ce désordre, et fit accourir fort à propos deux bataillons pour nous soutenir. Leur choc fut terrible, et le nombre des morts entassés sur ce même point devint considérable. Nous y fîmes enfin plus de six cents prisonniers, et nous tournâmes de suite contre les assiégés les quinze pièces de canon que nous leur avions prises sur le rempart. De part et d'autre, plusieurs officiers d'un mérite supérieur y perdirent la vie Le général espagnol Mori fut trouvé parmi les morts. Un de nos jeunes et intéressants ingénieurs, dont on avait conçu les plus hautes espérances, le capitaine du genie Segond, venait d'être surpris et tué à bout portant, par un prêtre caché derrière un tas de pierres, dans les ruines de Santa-Engracia. Sa mort jeta dans le deuil et dans les larmes la famille d'un de nos préfets les plus distingués, et nous le regrettâmes beaucoup.

C'est à l'issue des terribles combats de cette journée qu'un prêtre se vantait d'avoir égorgé de sa main

dix-sept Français. C'était ce même San-Yago Saas, ce moine des Carmes, qui s'était montré au premier siège aussi vaillant capitaine que fougueux prédicateur. De nouveau le sabre au poing, les bras nus et la manche retroussée sur l'épaule; la robe relevée, et de la tête aux pieds tout souillé de sang, ce furibond parcourait les rangs et disait à chacun : Imite mon exemple, il n'en restera pas un. C'est aussi dans cette matinée qu'Augustina Sarzella reparut au milieu des combattants, et qu'elle mérita par sa valeur d'être élevée au commandement d'une compagnie des femmes intrépides dirigées par doña Burida. Cette Augustina connue sous le nom de « la vierge de Saragosse » s'était exercée à pointer un canon et à ajuster un coup de fusil, et son adresse n'était pas moins remarquable que sa témérité. Lors du premier siège en 1808, comme un jour, elle apportait des vivres dans une batterie épouvantablement défoncée, elle vit les canonniers découragés; elle se précipite alors au milieu des morts et des blessés, arrache une mèche des mains d'un canonnier expirant, met le feu à une pièce de 24, et sautant sur le canon, fait le serment de ne s'en séparer qu'avec la vie. Ce trait d'héroïsme ranima tellement l'ardeur des Espagnols, qu'ils recommencèrent avec une nouvelle vigueur le feu contre nous.

Nous employâmes la nuit suivante à nous barricader, à l'aide des balles de laine, des gabions et des sacs à terre avec lesquels on élevait des traverses.

En déblayant le sol de tous les morts espagnols dont il était couvert, on trouva le corps d'un jeune religieux qui tenait à la main le ciboire contenant encore les saintes hosties qu'il avait courageusement apportées aux mourants au milieu du carnage, afin que l'espérance d'obtenir les secours spirituels soutînt jusqu'à la fin l'énergie des vivants.

Cette journée si laborieuse, qui nous coûtait plus de six cents hommes, nous rendit maîtres des points les plus importants sur le tiers de la ceinture et des remparts de la ville, et dès ce jour nous restâmes établis dans une partie de l'intérieur de la cité. Le général espagnol, loin de se décourager par la perte considérable des siens, par le mauvais succès des efforts incroyables qu'il avait faits dans la journée du 27, en rappelait, au contraire, toutes les circonstances comme autant de victoires.

Cependant, les maladies commençaient à affaiblir les assiégés, et pour soutenir le moral de ces hommes qu'un état de malaise rendait faibles, irritables et difficiles à conduire, la Junta ou tribunal de terreur punissait leurs moindres fautes avec la plus impitoyable cruauté. Ni l'âge, ni le rang de ceux que l'on suspectait de mollesse ne pouvait les sauver d'être mis à mort. La même heure voyait l'accusation, le jugement et le supplice, et chaque matin les gibets rangés en ligne sur le Cosso, montraient au peuple de nouvelles victimes. Le cœur de Palafox en était déchiré, mais Bazile et les hommes féroces qui diri-

geaient la Junta étaient inflexibles. Le clergé, qui, de son côté, était tout armé pour satisfaire sa rage, faisait des processions, des prières et de faux miracles. La multitude les admettait avec une superstition incroyable, quelque absurdes qu'ils pussent être; et confiante dans l'appui visible du ciel, elle sentait renaître son ardeur.

La guerre était ainsi portée dans les rues de Saragosse. Lacoste mit tous ses soins à s'avancer en ville sans mettre nos soldats à découvert, pour ne pas multiplier des pertes qui auraient pu les rebuter, et l'on chemina plus lentement, mais à coup sûr, au moyen de la sape et de la mine. Dès que l'on s'était emparé d'une maison, l'on descendait le mineur au plus profond de la cave et il travaillait aussitôt à s'ouvrir un rameau par-dessous la rue ou sous la maison voisine, pour arriver à celle que nous voulions attaquer. La mine était ensuite chargée dans le plus grand silence, et avec assez d'adresse pour que la ligne de moindre résistance se trouvât sous la maison condamnée. Sitôt que l'explosion avait eu lieu, des soldats que l'on tenait tout prêts, s'élançaient à travers les nuages de poussière qui venaient de s'élever, et s'emparaient des ruines de la maison renversée. Ils s'y barricadaient promptement pour en rester les maîtres, et attendaient ainsi la nuit. Alors protégés par l'obscurité, ils y apportaient des sacs à terre, roulaient des ballots de laine, et tout ce qui pouvait leur servir à faire des épaulements ou des

mantelets pour rendre nos communications plus sûres en traversant dans les rues d'un îlot de maisons à un autre.

Chacun déployait dans ces dangereuses opérations une grande activité, dont le général Lacoste nous donnait l'exemple : sa valeur admirable était toujours calme et réfléchie. Ses talents, son aimable caractère le faisaient chérir de tout le monde ; sous son influence, les travaux du génie et de l'artillerie marchaient avec ensemble, et nous obtenions beaucoup de succès. Mais malheureusement l'armée et ses amis devaient bientôt déplorer sa perte...

Le 28, l'ennemi essaya sans succès de reprendre le couvent des Trinitaires, et le 29 également, il fut repoussé, mais dans ces deux jours, le génie perdit six officiers et trente-huit hommes.

Dans chaque maison, les Espagnols multipliaient, sous la direction de l'infatigable colonel San-Genis, les trous dans les cloisons et dans les plafonds, pour pouvoir tirer d'étage en étage et d'une chambre dans l'autre. On les entendait briser leurs escaliers pour en faire des barricades, et les remplacer par des échelles que l'on pouvait retirer à soi ; et chacun dans sa forteresse s'approvisionnait de grenades, d'obus faciles à rouler sur l'assaillant, de poudre, de balles et de pierres pour nous assommer. En même temps, les prêtres et les femmes circulaient partout les armes à la main, au milieu d'une grêle de balles, et marchaient à la tête d'une nouvelle attaque, avec une

audace étonnante, pour nous chasser des Capucins. Toute cette fureur vint échouer de nouveau contre la bravoure plus froide de nos soldats, qui se trouvèrent bientôt à l'abri derrière des monceaux de morts.

Lacoste désirait beaucoup que les travaux entrepris devant le faubourg de la rive gauche de l'Èbre marchassent aussi vite que ceux que nous exécutions devant la ville : cependant la division Gazan, qui était menacée de tous côtés, se bornait à ne faire qu'un blocus, et n'avait encore pu achever que les ouvrages indispensables de circonvallation, pour enfermer ce faubourg, et de contrevallation pour se défendre elle-même des attaques extérieures. M. le maréchal se rendit donc au faubourg avec Lacoste et moi pour presser ces travaux. Dans la nuit suivante, en effet (celle du 31 janvier au 1er février), la tranchée fut ouverte avec une première parallèle pour embrasser et attaquer le couvent des Capucins de Jésus; et peu de jours après, vingt bouches à feu battaient en brèche ce couvent très fortifié.

Ce fut en rentrant vers la ville que M. le maréchal nous offrit une nouvelle occasion d'admirer le sang-froid qu'il conservait habituellement au milieu des périls. Au lieu de passer à couvert dans le chemin creux des tranchées, il nous conduisit, à travers champs, à demi-portée de fusil de la place, et là, il monta sur un tertre pour mieux découvrir autour de lui. Pendant qu'il nous donnait tranquillement ses ordres, plusieurs coups de fusil ajustés sur son bril-

lant uniforme passèrent dans nos habits, et blessèrent un de ses officiers. Chacun alors sauta dans la tranchée; mais M. le maréchal, restant immobile, continuait à me parler : j'aurais eu mauvaise grâce à l'écouter de loin; je montai près de lui. Ce ne fut qu'après avoir tout dit, qu'il descendit lentement dans la tranchée, où nous prîmes la liberté de lui faire observer que cet exemple de témérité nous paraissait inutile devant des troupes d'une valeur éprouvée, et qu'il aurait pu, en s'exposant ainsi, nous priver d'un chef d'une haute capacité dans le moment le plus critique de notre entreprise.

Dans le camp de Gazan, la fatigue des troupes était extrême. Les officiers et les soldats n'étaient relevés pour une seule nuit qu'après soixante-douze heures passées à la tranchée. Les vivres étaient souvent très rares : cependant nous avions peu de malades, parce que le temps était sec et magnifique. Nos soldats, en général, auraient mieux aimé combattre valeureusement à découvert dans vingt batailles, que passer un seul jour de service à la tranchée. On les y conduit en silence au moment le plus obscur de la nuit, avec ou sans armes, suivant les circonstances. S'ils en ont, ils les déposent en faisceaux dans des lieux sûrs, sous une bonne garde. Là des officiers du génie leur délivrent des pioches et des bêches, vont placer les hommes à tâtons à un mètre ou deux de distance de l'un à l'autre sur la ligne qui leur est tracée, et leur recommandent de s'enfoncer dans le

sol en jetant la terre devant eux, sans faire de bruit, pour n'être pas entendus et mitraillés par l'ennemi. Dès que ces hommes, fatigués de passer tant de nuits à ce travail, sont ainsi à couvert des feux directs de la place (ce qui se fait assez vite, parce qu'ils sont pressés de se reposer), leur activité cesse en même temps que le danger dont ils veulent se garantir; ils tombent accablés par le sommeil, et souvent le bruit même du canon ne saurait les réveiller. Et cependant, ces braves ont encore à craindre les sorties, les éclats des bombes, des grenades et des obus; les pots à feu que l'ennemi lance sur eux pour éclairer la place où ils sont, et pouvoir les ajuster à l'aide de cette lumière. Ils ont aussi à redouter des pluies de pierres que l'assiégé projette en l'air avec ses pierriers pour les écraser. Toutefois nos soldats dorment là paisibles sous tous ces feux plongeants, et sous ces projectiles destructeurs, comme le marin, après la tempête, dort sur les vagues profondes qui peuvent l'engloutir; ils ne songent guère que, pour quelques-uns d'entre eux, ce délicieux sommeil peut devenir éternel.

Telle est la vie momentanée du soldat d'infanterie dans un siége; mais elle est continuelle, cette vie de dangers, pour le sapeur du génie, habitué à braver les feux directs lorsqu'il travaille à découvert pour descendre d'une contre-escarpe; il méprise également tous ces feux plongeants et incertains, lorsqu'il roule un gabion devant lui pour ouvrir une sape ou

perfectionner la tranchée. Qu'on se figure le calme et l'adresse de ces sapeurs accoutumés à prendre ainsi depuis seize ans toutes les places fortes de l'Europe.

Si leur patience se montrait avec éclat dans des épreuves si rudes, celle dont les officiers d'artillerie et du génie leur donnaient l'exemple n'était pas moins admirable. Leur valeur calme et constante, et leur zèle, toujours dirigés par la science, ne se ralentirent pas un moment au milieu des fatigues et des privations qui leur étaient imposées par la tâche qu'ils avaient entreprise.

Les ingénieurs espagnols semblaient rivaliser avec les nôtres de capacité, de courage et de persévérance. Par un de ces coups imprévus de la fatalité, l'on vit tomber, le même jour, dans les rangs des Espagnols et dans ceux des Français, les deux chefs du génie, également jeunes et intéressants, qui avaient communiqué avec tant de succès, l'un aux travaux des Français et l'autre à ceux des Espagnols, la vive impulsion de leur activité. Lorsque le colonel San-Genis fut tué dans la *batterie Palafox*, il venait de dire à ses officiers : « Que l'on ne m'appelle pas au « conseil, si jamais il est question de capituler, parce « que je trouverai jusqu'à la mort les moyens de vous « défendre ». S'il mettait en usage toutes les ressources de son art pour écarter les dangers qui menaçaient ses concitoyens, dont il était aimé et respecté, ses soins empressés avaient aussi pour but de

placer sa mère à l'abri des périls. Sa mère et sa patrie étaient les deux objets de son active sollicitude. Il fut porté mourant dans les bras de cette mère chérie. Elle inonda de ses larmes ce corps décoloré, et elle put recueillir son dernier soupir. Moins heureux que San-Genis, Lacoste, abandonné de la fortune qui avait veillé sur lui dans les assauts du Caire, de Saint-Jean-d'Acre en Syrie, et dans ceux de Gaëte en Italie, devait tomber sur la terre étrangère, loin des regards de son père et de son épouse adorée, n'ayant d'autre intérêt que l'honneur de servir au loin son pays.

Il avait ordonné que l'on chargeât de deux mille livres de poudre une mine en avant de Santa-Engracia, et une autre semblable à gauche à cent pas de la; et pour mettre de l'ensemble dans l'attaque qui devait suivre ces explosions, il voulut diriger celle de gauche, et me confia celle de droite. En y descendant avec moi de notre camp du monte Torrero, le 1er février, vers midi, il me parlait de sa jeune épouse qu'il adorait, et avec laquelle il n'avait passé que cinq jours depuis une année de mariage. Il désirait vivement, me disait-il, quitter la cour impériale pour se livrer aux douceurs d'une vie paisible, embellie par les grâces de sa femme, par la présence de son père chéri, et par les enfants qu'il espérait de cette douce union; et tout en causant d'un avenir dont il faisait une peinture délicieuse, nous arrivions aux batteries.

Haxo venait de prendre le couvent de Saint-Au-

gustin, où le mineur avait ouvert plusieurs brèches une heure avant le jour.

Lorsqu'à deux heures de l'après-midi, dans le moment où tout paraissait être calme sur ce point de la ville, les cris d'une immense multitude qui s'approchait, et le tocsin qui sonnait rapidement la charge, nous firent promptement reprendre les armes. Palafox arrivait à la tête de huit à dix mille furieux, pour reconquérir les maisons que nous avions prises. Leur attaque fut si vive, que nous perdîmes beaucoup de terrain; mais nous restâmes en possession du couvent, protégé par les retranchements qu'avait fait construire Haxo.

Ces événements venaient d'avoir lieu, lorsque nous arrivâmes, Lacoste et moi, du monte Torrero. Nous parcourûmes d'abord les ruines toutes sanglantes que venait de conquérir Haxo, et de là nous allâmes trouver Prost à l'attaque du centre.

Lacoste, par un sentiment plein d'humanité, déplorait le sort des malheureux ennemis qui allaient périr dans l'explosion que l'on avait préparée; et pour en faire écarter, s'il le pouvait, les Espagnols occupés à la défense des maisons que nos mines devaient renverser, il fit placer plusieurs mortiers derrière un épaulement très rapproché de ces maisons, et il y fit lancer quelques bombes. Dans ce moment, une balle traversa le ballot de laine qui nous cachait, et lui rasa le front, en emportant une boucle de ses cheveux blonds. Tout en riant de cet accident, et re-

portant sa pensée vers la conversation que nous avions eue en descendant du monte Torrero, il me dit : « Encore si ces cheveux étaient pour elle ! » et nous nous séparâmes pour nous rendre chacun à notre poste.

Il m'avait prescrit de ne faire donner le feu à mes poudres que deux minutes après que j'aurais entendu l'explosion des siennes, ce qui devait avoir lieu au bout d'un quart d'heure à nos montres réglées l'une sur l'autre. Mes dispositions étant prises, tout mon monde écoutait, et il s'était passé près de quarante minutes sans que l'on eût rien entendu. J'envoyai savoir la cause de ce retard, et l'on revint en toute hâte me dire que tout était achevé avec succès, et que nous eussions à en faire autant. A l'instant même, je fis donner le feu. Tout un flot de dix ou douze maisons sauta en l'air, et nous n'entendîmes qu'un bruit sourd et étouffé. Dès que la poussière fut assez tombée pour que nous pussions distinguer les objets et nous y reconnaître, Prost lança les soldats polonais qui devaient attaquer. Lacoste et Valaze, dans ce moment, arrivèrent pour être témoins de notre affaire. Nous montâmes à la croisée d'une maison voisine, afin de pouvoir découvrir sur les décombres. Les cris de *houra! houra!* que nous adressions aux Polonais pour les porter en avant, attirèrent l'attention des Espagnols, et par des petits trous presque invisibles, ils nous ajustèrent des coups de fusil qui brisèrent le front du général Lacoste et celui du capitaine Lalobe, qui nous avait suivis. Ce dernier

mourut sur le coup, et Lacoste ne survécut que quelques heures.

Cet événement affligea toute l'armée, qui le chérissait; et le maréchal, partageant le deuil général, annonça à l'Empereur la perte qu'il faisait d'un ingénieur habile, dont le génie fécond en ressources, et le calme plein d'enjouement, même au milieu des plus grands dangers, assurait la réussite de tout ce qu'il entreprenait. Le maréchal donna le commandement du génie au colonel Rogniat.

Les charpentes et toutes les parties combustibles des maisons qui nous entouraient, à cette attaque du centre, furent enduites de goudron et incendiées par ses ordres et cette barrière de flammes nous sépara pendant plusieurs jours des Espagnols, qui ne se montraient cependant ni moins actifs, ni moins persévérants. Ils semblaient se procurer un délassement en venant exercer leur adresse à faire le coup de fusil : ils tiraient si souvent, et ils ajustaient si bien, que les schakos de nos soldats étaient criblés de balles à l'instant où ils débordaient le parapet de la tranchée, ce qui rendait le travail de nos ingénieurs extrêmement périlleux. Haxo, l'un des plus braves de nos camarades, était si vivement incommodé de ce tiraillement continuel pendant ses travaux, qu'il s'en prenait souvent à ma haute taille, et me grondait fort, lorsque je restais près de lui dans nos tranchées avec ma coiffure écarlate galonnée en or, surmontée d'une aigrette blanche qui servait de point de mire,

et attirait la fusillade vers nous. La patience des Espagnols à cet exercice du tir alla jusqu'au point de battre en brèche à coups de fusil des pans de murailles qu'ils ne pouvaient pas démolir autrement, et qu'ils supposaient devoir nous servir d'abri. Le plomb consommé de cette manière pouvait être amassé par boisseaux dans certains endroits de nos tranchées.

Rogniat reconnut bientôt que les maisons renversées totalement par l'explosion des mines n'offraient plus aucun abri à nos troupes, et que l'on courait les plus grands dangers en traversant ces ruines découvertes pour marcher à l'attaque des maisons voisines. Il fit donc calculer la charge des fourneaux de manière à n'abattre les maisons que sur la façade qui nous avoisinait; les autres côtés restant debout servaient alors à nous couvrir sitôt que nous les occupions. Les fourneaux à grandes charges ne furent plus employés que pour renverser les murs des grands édifices qui formaient des espèces de citadelles dans l'intérieur de la ville.

L'expérience que l'on acquérait chaque jour dans ce genre de guerre extraordinaire faisait faire également des progrès à nos autres moyens d'attaque. Depuis ce jour, l'on ne marcha plus qu'avec beaucoup de méthode et de prudence. Dès qu'une maison était conquise, on en faisait une forteresse à l'aide des sacs à terre qui servaient à murer les ouvertures du côté de l'ennemi; ensuite on perçait en ligne droite des communications intérieures que l'on prolongeait

successivement dans chaque maison occupée, jusque dans celle dont on s'emparait. Ensuite l'on perçait des créneaux en face de ceux de l'ennemi, et nous étions devenus presque aussi habiles que les Espagnols dans cette manière de faire la fusillade de chambre en chambre.

Au centre, nos mineurs étaient occupés à préparer, au pied du couvent de Jérusalem, trois fourneaux pour le renverser, lorsqu'ils entendirent sous leurs pas que l'ennemi les contre-minait. Ils se pressèrent aussitôt de charger un de ces fourneaux, et ils y mirent promptement le feu, pour n'être pas prévenus. Les mineurs espagnols, avec un officier et quinze hommes, y périrent ensevelis sous l'éboulement du terrain, et les nôtres recommencèrent de nouvelles galeries. Le soldat mineur est admirable par la résignation et le sang-froid avec lesquels il brave, en même temps, la fatigue et les dangers. Tandis qu'il creuse avec calme la tombe des mineurs ennemis, il arrive souvent qu'il n'est séparé d'eux que par la moindre épaisseur de terre. Lorsqu'un léger bruit, un léger mouvement lui indiquent qu'à ses côtés on travaille sourdement à sa destruction, il n'est point là debout, il ne peut point prendre cette attitude fière qui menace et défie son adversaire; les yeux de l'armée ne sont point fixés sur lui pour animer son courage et en doubler la puissance; il est seul, souvent, étendu la face contre terre, ou bien accroupi dans une attitude pénible, et parfois aussi il suc

combe, privé de l'air qui peut le soutenir contre l'asphyxie. C'est dans cet état, où il n'est guère qu'à moitié vivant, qu'il marche au combat. Quel Bayard, quel Murat, ne sentirait refroidir sa vaillance, s'il devait, pendant des journées entières, la soumettre au contact de ces galeries souterraines et froides par lesquelles le mineur s'avance sans bruit pour préparer le volcan qu'il va faire éclater? Son désintéressement n'est pas moindre que sa bravoure. J'en ai vu dans ce siége mémorable qui, en poursuivant leurs fouilles horizontales à vingt pieds sous terre, ont brisé de leur pic des vases antiques qui versaient devant eux l'or, l'argent et le bronze des médailles que des Carthaginois, des Romains, ou des Arabes, y avaient enfouis dans des temps semblables de calamités publiques. Il s'en fallait bien que ce métal, brillant à la clarté de la lampe du mineur, suspendît son travail ou excitât sa cupidité; il se bornait à pousser derrière lui au mineur qui le suivait, et le trésor, et les terres qu'il avait remuées, en disant simplement à celui : « Tiens, passe le Pérou au ca-« pitaine ; ça l'amusera ». Le capitaine Véron-Réville était un numismate. Il reçut ainsi quelques médailles très rares, dont plusieurs furent découvertes au pied d'une ancienne muraille romaine, qui gêna beaucoup nos mineurs par la dureté de son ciment.

Saragosse battait monnaie depuis bien des siècles, et sa collection numismatique est des plus intéressantes. Cet officier put observer aussi que la portion

de la ville où nous étions était fondée sur un ancien lit de galet ou gros cailloux roulés par l'Èbre, et recouvert par une couche de dix à quinze pieds d'excellents terre d'alluvion. Ce galet n'était pas pour nous sans danger, quoiqu'il ne s'y trouvât point de silex ignifère, car le mineur ne pouvait le remuer sans faire du bruit, et sans s'exposer à être entendu par le mineur ennemi.

Le colonel Rogniat avait trouvé prudent de prendre un point d'appui sur notre ligne contre tout événement. En conséquence, à partir du 2 février au 6, il fit faire avec des sacs à terre un épaulement à la brèche du couvent des Capucins, pour nous y fortifier. L'on y établit aussi de l'artillerie, pour contrebattre celle que l'ennemi avait dirigée en quantité sur ce point.

A notre attaque de droite, on se prolongeait le long de la rue Quemada jusqu'auprès du collège, et l'on traversait cette rue par trois galeries souterraines, afin d'établir autant de fourneaux sous les mines en face. Une de ces galeries déboucha dans une cave non occupée, par laquelle nos mineurs et sapeurs purent monter dans la maison. Sitôt qu'ils y furent établis, ils nous aidèrent à pénétrer dans presque toute île. (Nous appelions île ou ilot le massif de maisons entouré par plusieurs rues.)

On traversait la rue del Medio par un double épanlement en sacs à terre, et l'on s'établissait de l'autre côté dans une île de maisons minées au premier siège.

Rogniat y reçut à la main une balle qui lui emporta une phalange, cette blessure ne le dérangea que deux jours du service de la tranchée, que je fis alors pour lui. Le lieutenant du génie Morlet, qui avait déjà fait plusieurs actions d'éclat, fut blessé dangereusement dans le même instant; et le lieutenant du génie Brenne fut percé de trois balles.

L'on avait chaque jour plus de peine à se garantir contre toutes ces balles. Dans les quartiers où nous pénétrions, les rues devenaient de plus en plus étroites, et tous les coups des Espagnols étaient tirés presqu'à bout portant. Ils criblaient les barricades, les planches, les portes, les croisées et les volets derrière lesquels ils supposaient que nous pouvions nous trouver. En peu d'instants, toutes ces pièces de bois étaient percées comme de la dentelle, et malheur à ceux qui se trouvaient derrière ces abris.

Souvent nous manquions d'espace pour placer des canons, des obusiers ou de petits mortiers de six pouces dans ces rues étroites où l'on ne pouvait les amener qu'en les démontant. Nos artilleurs levaient ces difficultés avec une habileté et une prestesse incroyables; mais ensuite la commotion du coup faisait tomber sur leur tête toutes les vitres, les tuiles, les cheminées, et jusqu'à des pans de murs. Ils étaient très incommodés de ces ruines, qui les accablaient, et il fallut blinder ou couvrir d'échafaudages plusieurs batteries pour les en garantir.

L'activité et l'habile perspicacité de Haxo nous

obtenaient ainsi chaque jour des succès considérables à son attaque de droite. Déjà il était maître de presque toutes les îles de maisons en avant des couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Deux pièces de gros calibre battaient en brèche une tour sur le Cosso, et un obusier au bout de la rue Quemada enfilait cette large communication. Partout on avait crénelé les murs du côté de l'ennemi; on avait percé des rues intérieures ou galeries couvertes à tous les étages des maisons, et l'on avait établi dans les rues des passages ou traverses entre deux épaulements. Tous les matériaux étaient plus ou moins propres à ce travail; j'y ai vu employer jusqu'à des sacs de blé derrière les nombreux ballots de laine fine, dont Saragosse fait un grand commerce, et surtout les livres des bibliothèques des couvents. Ces énormes volumes, racontant longuement l'histoire des martyrs, et ces in-folios en parchemin, si nombreux dans ces couvents, nous étaient fort utiles. L'on empilait des livres aussi facilement que des briques, et soit debout, soit à plat, ils nous garantissaient parfaitement des balles. Plusieurs des nôtres ont dû la vie à l'épaisseur du volume de l'histoire de tel ou tel saint, dont ils ne songeaient guère à imiter la piété. Ce moyen de destruction des bibliothèques contenant tant de livres ou de manuscrits précieux, n'était pas le désordre le plus affligeant que nous avions sous les yeux à cet égard. Dans la nuit, nos soldats, privés de bois, brûlaient ces livres pour se chauffer, ou bien ils en

déchiraient les feuillets pour s'éclairer dans les labyrinthes des décombres, où il était si facile de se blesser. Nos officiers instruits gémissaient de ce vandalisme, et cherchaient à l'empêcher; mais le bois était très rare dans les constructions de Saragosse, et il était souvent difficile de mettre d'autres combustibles moins précieux à la portée des soldats. Nous avions bien plus de peine encore à leur faire comprendre tout le prix des volumes grecs, latins, arabes ou antiques qu'ils dépareillaient en les déchirant et en les brûlant. « Ces vieux bouquins, disaient-ils, ne sont bons qu'à faire du feu; nous n'y comprenons rien ». C'est ainsi que l'on a perdu une collection très précieuse de manuscrits et de pièces diplomatiques originales d'une haute antiquité, dont il n'a été retrouvé que quelques feuillets épars.

L'attaque du centre par Prost s'avançait promptement sur le couvent des Filles de Jérusalem, et Palafox, trop resserré dans ses murs pour pouvoir tenter des sorties, se bornait sur ce point, comme il l'avait fait précédemment, à mettre le feu aux maisons qu'il ne pouvait plus défendre. Ce couvent fut donc en un instant environné de flammes. Prost jugeant que l'incendie était l'indice de la retraite des Espagnols, saisit le moment favorable, et conduisit rapidement ses sapeurs et ses voltigeurs à travers ce vaste brasier. Il pénètre dans le couvent, où il se trouve pêle-mêle avec l'ennemi, ne lui laisse pas le temps de s'y fortifier, et le poursuit avec la plus vive

intrépidité dans toutes les parties de l'édifice, dont il reste enfin le maître. Pendant ce sanglant combat, les flammes dévoraient à la fois les blessés et les cadavres, et réduisaient en cendres la moitié du bâtiment.

Je ne saurais oublier l'effet que produisit sur moi l'intérieur de ce couvent, que j'apercevais à travers des nuages épais de poussière et de fumée. Les cellules des religieuses, ces asiles de la paix et de la prière, étaient devenues le théâtre de la guerre. Les assaillants, dans ce moment de désolation, y foulaient aux pieds tous les symboles de la piété, les bénitiers, les amulettes, les énormes chapelets, les nattes en jonc, seules couches, seul mobilier de ces filles austères. Sur le pavé de leurs oratoires, je rencontrais partout sous mes pas des instruments de flagellation, des martinets en fer à pointes acérées, qui témoignaient autant de leurs mœurs sévères, que les travaux d'aiguille qu'elles avaient entrepris pour vêtir les pauvres, et qui gisaient épars aussi sur le sol, témoignaient de leur ardente charité. Quelques-unes d'entre elles, surprises brusquement dans leur fuite, ou retenues par les femmes guerrières de la ville, étaient restées avec celles-ci au milieu des défenseurs. A notre approche, on les vit arracher aux autels les objets de leur culte et de leur chaste amour pour les sauver de la profanation; et ces saintes filles, n'obéissant dans ce moment terrible qu'au sentiment dévoué de leur piété, n'emportaient dans leurs bras que

les crucifix et les images du Sauveur enfant. Elles abandonnaient, en jetant des cris déchirants, leurs demeures où elles laissaient dispersés les nombreux emblèmes de leurs pieux sentiments et de la bonté de leur cœur. Elles avaient réuni dans toutes leurs petites chapelles de jolies figures de cire coloriées, représentant d'adorables petits enfants Jésus, avec des agneaux d'un blanc de neige, entourés de rubans et de tout ce que la candeur de ces vierges et leur imagination enfantine pouvaient inventer de plus gracieux.

Sur ces crèches de fleurs, de mousse et de verdure ; sur ces berceaux du Sauveur renversés confusément, on voyait tomber des soldats blessés, et le sang des mourants ruisselait sur les bouquets d'immortelles, les couronnes de roses, et les rubans d'azur.

Dès que nous fûmes établis dans le couvent des Filles de Jérusalem, Breuille dirigea ses mineurs vers deux bâtiments immenses, le couvent de Saint-François, et l'hôpital des aliénés, qui nous séparaient encore du Cosso dans cette partie de la ville. C'est à partir de ce moment que la guerre des mineurs devint plus active et plus formidable de part et d'autre.

Il arriva un jour que ces intrépides ouvriers, assiégeants et assiégés, débouchèrent en même temps de leurs galeries dans la même cave, et là, dans une obscurité que leurs lampes éclairaient à peine, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec leurs outils, leurs couteaux et leurs sabres, sans se donner le

tempe de prendre d'autres armes. Ce fut véritablement la guerre au cuchillo que Palafox avait promise. Les coups qu'ils se portaient avec fureur brisaient et renversaient autour d'eux quantité de ces énormes cruches en grès, dont les Espagnols se servent pour conserver la récolte de leurs vignes et de leurs oliviers. Ceux que frappaient la pioche et le hoyau tombaient et expiraient dans cette cave, noyés dans des flots de vin, d'huile et de sang. Dans cette rencontre souterraine, où la victoire nous resta, nous ne perdîmes que deux mineurs.

Un autre jour, au moment de déboucher de sa galerie dans une cave où semblait régner le silence et la paix des tombeaux, un de nos mineurs s'occupait à déblayer avec précaution l'ouverture par laquelle il allait passer. Déjà le pistolet en main, et la tête avancée dans l'ombre, sa lampe ne projetant devant lui que de faibles rayons, ses yeux cherchaient à découvrir, au moyen de la boussole, où il pouvait se trouver, lorsque des Espagnols embusqués, qui le guettaient, le tuèrent dans la fosse qu'il venait de creuser. Ceux qui le suivaient échappèrent heureusement à ce danger.

Les mineurs espagnols pouvaient choisir à leur gré le terrain, et préparer leurs travaux à l'avance dans les directions où nous pouvions arriver. Ils avaient donc moins à craindre que les nôtres; dans cette confiance, ils négligeaient de garder le silence que nous observions, au contraire, rigoureusement de notre

côté. Cette utile précaution nous servit presque toujours à leur préjudice; car ils perdirent beaucoup des leurs par ces imprudences. Nos mineurs avaient acquis une grande adresse à les entendre, à apprécier justement la distance de leurs mines et à les éventer, de sorte que nous n'eûmes aucun de ces malheurs à déplorer.

Un soir, par exemple, près de Saint-François, à quinze pieds sous terre, neuf Espagnols étaient descendus en toute sécurité dans une cave pour préparer un fourneau sous la route par laquelle nous avancions avec une galerie toute prête à charger. Le bruit qu'ils firent nous ayant donné l'éveil assez tôt pour pouvoir leur tendre promptement le même piege, l'on y mit à la hâte les poudres, et notre explosion renversa la maison au-dessus d'eux, sans endommager la cave où ils se trouvaient. Ces malheureux restèrent plusieurs heures enfermés sans oser faire le moindre bruit. Mais enfin pressés de sortir de leur affreuse position, on les entendit appeler du secours au moment où nous les croyions morts depuis longtemps. Chacun de nous s'empressa de chercher à les tirer de leur sépulture.

Ils travaillaient aussi de leur côté, et nous pouvions déjà leur donner la main, lorsque la voûte de la cave, ébranlée par le bouleversement de l'explosion, et peut-être parce qu'elle perdait ses appuis par nos travaux de secours, s'écroula sur eux. Il n'en resta que trois vivants, parmi lesquels était un officier,

qu'on eut la plus grande peine à dégager des pierres dont il etait couvert. Pendant que nous nous efforcions à sauver la vie de ces Espagnols, ceux de la maison voisine ne soupçonnant pas que notre travail avait un but de bienfaisance, roulaient sur nous des obus et des grenades enflammés : néanmoins la Providence permit que cette bonne œuvre pût s'accomplir sans avoir répandu le sang d'aucun des nôtres. On conduisit ces trois prisonniers chez le duc d'Abrantes, qui les accueillit avec bienveillance, et leur fit servir bonne chère. L'on apprit d'eux l'état déplorable dans lequel se trouvaient les habitants de Saragosse.

Quoique nous fussions en très petit nombre, le blocus était fait avec tant de soin qu'aucune nouvelle ne pouvait pénétrer en ville. Les émissaires les plus adroits à s'y introduire de nuit par les sentiers détournés tombaient dans nos postes, qui les épiaient et les arrêtaient. La viande fraîche et les légumes manquaient totalement. Il ne restait que de la morue et de la viande salée : déjà une poule valait cinq piastres (25 à 26 fr.). Tous les moulins de l'Ebre étaient en notre pouvoir, et les assiégés manquaient de meules pour moudre le grain qu'ils possédaient encore en abondance. Ils avaient bien construit quelques moulins à bras, mais ils ne pouvaient suffire ; en sorte que les habitants étaient réduits à ne consommer le blé que pilé ou concassé. Cette nourriture insalubre leur causa autant de mal que la famine aurait pu leur en faire. A ce fléau se joignaient les vives alarmes dans les-

quelles les entretenait le bombardement, qui durait depuis près de trois semaines.

La plupart des habitants s'étaient réfugiés sous les voûtes des caves, croyant y être en sûreté; mais quelques-unes de ces voûtes avaient été crevées par la chute des bombes. L'air fétide et vicié qu'on respirait dans ces asiles humides, trop peu étendus pour contenir la population qui s'y entassait, rendit bientôt leur séjour malsain et beaucoup plus dangereux que le service de la défense à découvert. Déjà tous ces maux réunis avaient produit une épidémie qui faisait périr plus de trois cents personnes par jour, et qui commençait même à se communiquer à la garnison. Beaucoup de familles n'avaient plus la force de porter les morts hors de leurs maisons; et ceux que l'on pouvait transporter dans les rues et jusqu'aux portes des églises, y restaient sans sépulture : les bombes en éclatant dispersaient ces cadavres, et les arrachaient de leurs linceuls déchirés et sanglants, ce qui présentait à chaque pas le plus horrible spectacle.

Ces prisonniers nous apprirent encore qu'au milieu de ces calamités publiques l'irritation du peuple lui faisait commettre chaque jour des actes d'injustice et de cruauté. La veille, et dans le temps où l'on manquait partout de lits pour une quantité si grande de malades et de mourants, une bombe tomba sur le magasin de lits militaires, et y mit le feu. Ceux du peuple qui accoururent pour éteindre l'incendie, découvri-

rent une trentaine de lits inoccupés, qu'on avait oubliés dans la poussière d'un grenier. Alors ils crièrent à la trahison, massacrerent le gardien dn magasin, et l'accrocherent ensuite à nne des potences plantées sur le Cosso avec cette inscription : *Assassin du genre humain, qui a volé dix mille lits.*

Un certain nombre de femmes, plus exaltées encore que les hommes, poussaient la fureur guerrière jusqu'à l'extravagance. Aucun sentiment d'affection conjugale ou de tendresse maternelle ne modérait leur exaspération; et on les voyait au milieu des dangers exciter leurs maris et leurs fils à des combats ou ils tombaient à leurs côtés et expiraient dans leurs bras. La comtesse Burida continuait cependant à joindre les sentiments généreux à l'héroïsme le plus viril. Ses mains trop faibles pour manier une épée allaient partout distribuer des secours charitables, et aider de ses propres deniers les braves à qui l'argent pouvait manquer.

Le père Bazile, Mosaen Sas, Butron, le père Consolation, et les autres chefs de la Junta, étaient toujours possédés de la plus cruelle énergie. Peu de jours se passaient sans qu'ils fissent pendre quelques-uns de ceux que l'on accusait de faiblesse ou de vouloir capituler.

Palafox, aussi humain qu'il était courageux, éprouvait de la répugnance à tolérer ce système de terreur; et cependant il se trouvait réduit à subir la loi de ces moines sanguinaires. Le prince Pignatelli Fuentès,

son parent et notre ami, avait reçu quelque temps avant le siége la mission périlleuse d'aller disposer les Aragonais à reconnaître Joseph Napoléon pour leur roi. Le peuple avait voulu égorger ce mandataire, et Palafox, par une sévérité feinte, était parvenu à lui sauver la vie en le retenant prisonnier dans son palais. Il y tenait également enfermés, et dans le même but, quelques prisonniers français auxquels il faisait prodiguer, à la dérobée, autant de soins bienveillants qu'il en avait reçu lui-même en France. Cette conduite généreuse était mal interprétée par la multitude; déjà il se formait un parti d'hommes fougueux qui l'accusaient de faiblesse et presque de trahison. Sa santé commençait même à succomber aux fatigues physiques et morales qu'il avait à supporter. Depuis quelque temps, il sortait rarement du souterrain où il s'était mis à l'abri des bombes; et lorsqu'il se montrait, les vociférations de ce peuple passionné, qui jurait de périr plutôt que de se soumettre au joug étranger, semblaient ébranler la résolution qu'il paraissait avoir prise de mettre fin aux longues souffrances de ses concitoyens. N'avait-il pas déjà fait pour l'honneur du pays, plus qu'aucune des lois de la guerre ne peut rigoureusement le prescrire.

Quatre fois l'ennemi avait essayé inutilement de reprendre le couvent des Trinitaires. Sa dernière sortie du 31, qui avait été, comme on l'a vu, la plus vigoureuse, n'eut pas plus de succès que les précédentes. Depuis ce jour, Palafox avait renoncé à cette

entreprise. Rogniat put dès lors disposer des officiers du génie qui étaient dans ce poste, pour les porter vers Saint-François, où nous allions être fortement occupés.

Il était entré dans le plan du général Lecoste de faire coïncider les attaques du faubourg du nord (de la rive gauche) avec celles de la ville, afin de resserrer les assiégés de toute part en même temps, et d'intercepter le plus tôt possible leur communication par le pont. Il désirait surtout pouvoir battre la ville à revers dans toute sa longueur sur le bord du fleuve, afin de gêner considérablement les assiégés, et les forcer plus promptement à se soumettre. Dans ce but, le colonel du génie Dode avait terminé d'immenses travaux de tranchées et de batteries autour du couvent des Capucins de Jésus et l'on allait commencer le feu, lorsqu'un accident imprévu retarda l'attaque qui était préparée. Le Gallego, grossi par les eaux d'un orage qui avait éclaté dans la montagne, augmenta tellement l'étendue des eaux dont nous avions couvert une partie de la circonférence du faubourg, que la digue fut rompue, et que la moitié de nos travaux fut inondée. Il fallut construire un batardeau, réparer les dégâts, et creuser de nouvelles tranchées.

Depuis huit jours, nous n'avions pas tiré un coup de canon dans cette direction, et les moines venaient du haut de leurs galeries nous regarder travailler, sans que leur figure ou leur attitude exprimât la moindre crainte. On les voyait monter aux étages

les plus élevés de leur couvent, suivre nos travaux d'un œil curieux, se succéder et s'entretenir comme en pleine paix. Leurs regards plongeaient dans nos tranchées, et nous étions obligés, pour nous défiler d'eux, de les faire plus sinueuses et plus profondes. A défaut de cette précaution, leurs bons tireurs, placés sur les toits et au sommet des clochers voisins, nous ajustaient avec des fusils de rempart, et manquaient rarement leur coup. Cependant ces malheureux allaient bientôt perdre leur sécurité : aucun ouvrage en terre ne défendait les dehors de ce bâtiment, ou de ce fort isolé, bien armé d'artillerie. Aussi lorsque les assiégés virent arriver dans nos tranchées les gabions, les fascines, les sacs à terre et les échelles qui allaient servir à une attaque prochaine, passant subitement de la confiance à la crainte, ils se hâtèrent de faire des préparatifs pour nous résister : ils démolirent le mur de l'enclos du couvent qui leur masquait nos mouvements, et ils commencèrent à creuser derrière ce mur un large fossé pour entourer l'édifice.

Le 8, à huit heures du matin, vingt-deux bouches à feu commencèrent à tirer sur le couvent, et firent en peu d'heures tomber plusieurs pans de muraille de cet édifice.

Monsieur le maréchal, impatient d'apprendre les résultats de cette canonnade, nous prit avec lui, Rogniat et moi, vers midi, pour passer sur la rive gauche.

Dès qu'il eut vu l'état des choses, il ordonna de faire enlever ce couvent en sa présence. Aussitôt deux cents grenadiers et trois cents voltigeurs s'élancèrent en plusieurs colonnes hors de la tranchée, et pénétrèrent dans ce bâtiment avant que les moines l'eussent abandonné. Quatre cents Espagnols, en partie démoralisés par cette vive canonnade, ne purent parvenir à le défendre. Ils se sauvèrent à notre approche, et nous prîmes tout le couvent, plusieurs canons, un drapeau et quelques prisonniers. Une batterie des assiégés, placée sur le bord de l'Èbre, nous prenait en flanc, et nous abîmait de mitraille. Un de nos officiers de voltigeurs, le capitaine Tissot, à la tête de ses braves, n'hésita pas à s'y précipiter. Il s'en empara; mais ce mouvement généreux n'ayant pas été combiné avec ses chefs, il ne se trouva personne à portée de lui pour le soutenir. Les barques canonnières, et cinq ou six pièces des batteries de la rive droite de l'Èbre, l'accablèrent de mitraille. Tout son monde fut tué ou blessé, et Tissot lui-même, qui était parvenu à s'échapper, tomba frappé de mort au moment où il rentrait dans la tranchée.

Immédiatement après cet assaut, le colonnel Dode ouvrit des communications et des épaulements à droite et à gauche pour établir nos troupes, et se mettre à couvert. Il fit aussi percer des meurtrières à toutes les murailles en regard de Saragosse. Ce couvent, assez éloigné de la ville, n'avait pas été inquiété par le bombardement, et les assiégés en avaient fait

un hôpital. Nous trouvâmes tous les logements et l'église encombrés de mourants. Plus de deux cents morts encore vêtus étaient amoncelés au milieu de la cour du cloître, où il nous parut qu'on avait l'intention de les brûler. Nous nous hâtâmes d'y faire mettre le feu. Cette quantité de morts des deux sexes et de tous les âges, desséchés par la faim et la misère, nous confirma le rapport des trois prisonniers sur l'intensité de l'épidémie et les malheurs de la ville.

Ce couvent appartenait à un ordre mendiant; cependant il était très riche en dorures, en peintures et sculptures, mais tout fut brisé par le canon. La nuit vint promptement nous y surprendre, et nous ne pouvions nous diriger qu'à la lueur incertaine et lugubre des feux qui consumaient lentement les victimes de l'épidémie. Ce n'était plus qu'à tâtons et en trébuchant parmi les malades, les morts et les ruines, que nous parcourions les pièces et les galeries de ce vaste édifice, lorsque nous découvrîmes une bibliothèque considérable. Elle servit bientôt, comme les précédentes, à faire des brandons pour dissiper l'obscurité. C'est à la clarté de la flamme de ces feuillets précieux qu'un sapeur ramassa dans les décombres un crucifix en or pesant plus d'une livre; ces feuillets nous servirent aussi à faire des torches qui nous éclairèrent pour descendre dans les nombreux et vastes souterrains de ce couvent et pour les visiter. Nous pénétrâmes dans une chambre funéraire très

remarquable, placée à une assez grande profondeur, sous une seule voûte considérable, et qui nous parut d'autant plus étendue, que nos flambeaux ne répandaient qu'une faible lumière. Les quatre murs étaient percés d'une quantité de niches ou gaines horizontales et profondes comme des fours sur plusieurs rangées de hauteur, et sur le modèle des catacombes où les Romains accordaient près d'eux des places à leurs affranchis. Et après que l'on y a introduit par les pieds et sans cercueil les corps embaumés ou préparés des moines revêtus de la robe de l'ordre, mais enveloppés d'un linceul, l'orifice est muré avec soin et le nom du défunt est gravé sur un marbre à l'entrée de la place qu'il occupe. Nous regardions avec recueillement les moines, tués ou morts pendant le siège, que l'on n'avait pas eu le temps de maçonner dans leurs sépultures, et nous ne pouvions nous défendre de l'impression pénible que nous causait ce triste spectacle. On gardait le silence, et chacun semblait se dire : Pourquoi troublons-nous la paix de ces tombeaux? Demain peut-être on nous y descendra!... Allons ailleurs explorer les ruines du couvent.

Dode fit de suite établir une troisième parallèle qui s'appuyait à l'Èbre avec une forte batterie, pour canonner le quai de la ville et seconder notre attaque de la rive droite.

Sur cette rive droite, Haxo, se voyant appuyé par les travaux de Dode (sur la rive gauche) rapprocha

les attaques vers le quai, et y porta ses moyens en officiers du génie, mineurs et sapeurs; toujours avec le but d'arriver à couper la communication du pont. Il cheminait, selon les circonstances, à l'aide de la sape, des pétards ou de la mine, et il avait déjà enlevé successivement plusieurs îlots de maisons. Les Espagnols les avaient défendues avec une ténacité qui semblait s'accroître de jour en jour, et ils ne négligeaient jamais, avant de les abandonner, de les enduire de goudron pour nous donner plus de peine à éteindre l'incendie. Un paysan eut même la témérité de venir à découvert jusque dans nos postes jeter des grenades enflammées. Cette provocation lui coûta la vie.

A l'attaque du centre, les maisons adjacentes à l'hôpital général étaient depuis quelques jours le théâtre des combats les plus acharnés. Deux fois nos mineurs avaient fait sauter, avec des fourneaux de huit cents livres de poudre, plusieurs parties d'un grand hôtel ou maison blanche donnant sur le Cosso, vis-à-vis la rue del Refugio; et deux fois nos assauts avaient été repoussés. Enfin, au troisième assaut, les Français restèrent les maîtres de ces ruines enflammées; mais une grêle de mitraille, d'éclats de bombes, de grenades et d'obus, leur permit à peine de voir autour d'eux les moyens de s'en garantir, pour ne pas périr ou reculer. Dans ces maisons bouleversées, on pénétrait dans tous les étages presque en même temps, on en disputait le haut et le bas avec la

même fureur, et la mort seule du chef qui y commandait nous laissait la victoire.

Pendant qu'on se battait ainsi avec acharnement à la surface du sol, Breuille avait trouvé le moyen de conduire sous terre, en partant des caves de l'hôpital général, une galerie au pied des fondations de Saint-François. Il allait pénétrer jusque sous le clocher, afin que dans sa chute cet immense édifice écrasât l'église et le couvent, lorsqu'il entendit que le mineur ennemi venait à sa rencontre pour éventer son travail, et que déjà même on l'avait dépassé de plusieurs mètres. Le danger était imminent; il n'y avait pas une minute à perdre; il en fit donc à la hâte prévenir Rogniat, et chargea en même temps son fourneau de trois mille livres de poudre. Les troupes, qui accoururent, étaient cette fois pressées d'en finir avec ces forcenés, et l'on fit de suite un simulacre d'attaque de vive force sur ce point, pour les attirer en grand nombre, autant que possible, dans la sphère d'activité du volcan qui allait les faire périr. Les grands réfectoires de ce couvent servaient d'ateliers pour fondre des balles, préparer des cartouches, charger des grenades et des obus; et plus de cinq à six cents paysans et soldats y étaient occupés, sous la direction de leurs alcades et de leurs officiers, à confectionner des matériaux et de la poudre pour prolonger la défense.

Le brave colonel Dupéroux, avec son régiment, et Valazé, chef de bataillon du génie, avec ses sapeurs,

s'embusquèrent dans les ruines de l'hôpital en attendant le signal. A trois heures de l'après-midi, au moment convenu, Breuille fit donner le feu, et l'explosion terrible lança à une hauteur considérable une grande partie du couvent et du cloître; mais le clocher, que l'on s'attendait à voir s'écrouler, resta debout. A peine les débris furent-ils retombés dans le vaste et profond entonnoir ou cratère que l'explosion venait d'ouvrir, et la poussière nous cachait encore, que le colonel et Valazé, à la tête des troupes, s'élancent dans le couvent, poursuivent l'ennemi à la baïonnette, et s'emparent de tout le bâtiment. Cette attaque fut si vive que Palafox, présumant dans le premier instant que nous allions pénétrer plus avant dans la ville, fit prendre les armes à toute la garnison, et rangea sa cavalerie en bataille sur le Cosso et sur le marché neuf, où elle s'apprêtait à nous sabrer. Nous avions espéré que les Espagnols seraient épouvantés par la commotion, qui avait fait trembler au loin tout le quartier, et par l'énormité de ce désastre; mais notre attaque subite augmenta au contraire leur fureur.

Ils se défendaient pied à pied, et la terre n'était pas assez spacieuse pour cette guerre à toute outrance. Il fallut les poursuivre et combattre jusque sur les toits; et nous vîmes ces exaltés se précipiter sans hésiter, du sommet des murailles de l'édifice, à la hauteur de quatre-vingts pieds, plutôt que de se rendre au vainqueur, qui leur tendait la main pour les sauver.

Le comte de Fleuri, émigré français, qui avait conduit une troupe de paysans sur les toits, pénétra avec eux dans le haut du clocher. Ils firent en peu d'instants, à la voûte de l'église, des trous par lesquels ils nous fusillaient si vivement, et jetaient sur nous tant d'obus et de grenades, qu'il fallut abandonner l'église dans la soirée du 10; mais nous y rentrâmes le lendemain, et Fleuri et les siens furent enfin précipités du haut du clocher, après avoir vendu chèrement leur vie.

Afin d'être prêts à diriger cette rude attaque du 10 février, nous nous étions placés à couvert, Prost et moi, tout à côté des troupes, sous une porte voûtée du mur de l'hôpital. Nous faillîmes cependant y périr sous les quartiers de murailles, les charpentes et les pierres qui tombaient sur l'abri trop étroit que nous avions choisi. Nous n'avions songé qu'à nous rapprocher du lieu du combat et à bien voir le fracas épouvantable qui allait avoir lieu. Ce désir de réussir dans notre entreprise, sans perdre le coup d'œil de l'effet qu'elle devait produire, dominait en nous la crainte d'être écrasés; et sans attendre que tout fût retombé, nous nous avançâmes assez pour pouvoir nous rendre compte de cette catastrophe extraordinaire.

Rarement la guerre a présenté un tableau plus épouvantable que celui des ruines du couvent de Saint-François, pendant et après l'assaut. Non seulement la violente explosion qui eut lieu détruisit la moitié du bâtiment et les caveaux souterrains, dans

lesquels beaucoup de familles se croyaient en sûreté contre le bombardement, mais encore elle fit périr plus de quatre cents ouvriers ou défenseurs, parmi lesquels disparut tout entière une compagnie des grenadiers du régiment de Valence. La terre des jardins de Fuentès, toutes les surfaces des environs, et les toits étaient horribles à voir par la quantité de débris humains dont ils étaient jonchés. L'on ne pouvait faire un pas sans heurter des membres déchirés et palpitants : un grand nombre de mains et de fragments de bras séparés du tronc nous indiquaient toute l'énormité de la catastrophe.

Un des grenadiers qui venaient de poursuivre les Espagnols jusque sur les combles de l'église, dont nous parcourions les larges gouttières, pour chercher s'il n'y restait pas des ennemis cachés ou blessés à secourir, nous fit remarquer parmi ces débris deux choses hideuses, qui, dans tout autre instant, nous auraient fait reculer d'horreur. « Voyez, nous dit-il avec indignation, les mains arrachées des bras de ces enragés; elles sont entièrement noircies par la poudre qu'elles ont tiré sur nous. » En les déplaçant du pied pour passer sans les écraser, il étendit sa main pour soulever avec curiosité une épaisse chevelure, remarquable par son éclat luisant et sa longueur. Il croyait ramasser la coiffure artificielle d'une femme; mais il rejeta promptement cette dépouille en voyant ces beaux cheveux couleur d'ébène encore attachés aux lambeaux de la figure pâle et déchirée

d'une jeune fille. Il ne paraissait pas moins ému que nous à ce douloureux spectacle, lorsqu'il ajouta d'une voix animée : « Voyez ce ruisseau de sang! voyez les déplorables suites de l'obstination et de la fureur! » En effet, le sang de plusieurs Aragonais ruisselait sous nos pieds, dans le conduit des gouttières gothiques (saillantes et élancées en dehors de l'édifice) représentant des dragons, des vautours et des monstres ailés. Depuis huit siècles, ces gouttières ne versaient que des torrents de pluie, et aujourd'hui, par un contraste hideux, elles vomissaient sur les assaillants des flots de sang humain.

L'explosion avait fait une large ouverture à un côté du mur, près de la grande porte, et bouleversé tout le pavé de la nef et du cloître. Dans ce soulèvement, tout avait changé de place. Les corniches, la chaire, les autels latéraux, étaient tombés et avaient été enfouis en partie. Les tombeaux et les restes humains renfermés dans les caveaux depuis des siècles avaient été arrachés et lancés du fond des souterrains jusque sur la surface du sol. Lorsque nous pénétrâmes par la brèche, les Espagnols rentraient déjà dans l'église par la sacristie. Ils se barricadaient, au milieu des décombres, derrière les bancs, les chaises et les confessionnaux renversés. Les châsses des reliques et jusqu'aux fragments des cercueils exhumés de leurs caveaux, tout leur servait de rempart pour se cacher et faire le coup de fusil. Une pluie de balles tombait sur nous de toute part. Les plus meurtrières partaient

des tribunes et des galeries d'en haut, et surtout des petites ouvertures d'un des grands piliers à côté du chœur, dans lequel se trouvait établi l'escalier du clocher. La brèche du grand mur de l'église était heureusement fort large. Notre colonne y pénétra facilement, et tout fut envahi. Les défenseurs, abordés à la baïonnette avec une fougue extraordinaire dans ces retranchements et dans les chapelles latérales, furent poursuivis jusque sur les toits. L'on y montait avec eux par l'escalier en spirale, étroit et dangereux, du grand pilier, et ils tombaient partout sous nos coups.

Ce tumulte au milieu de ce sombre et beau vaisseau d'une architecture gothique, présentait un aspect surprenant. Les vitraux en couleurs rembrunies, et détruits en partie, laissaient pénétrer un rayon lumineux comme une gloire céleste qui jetait son éclat sur le groupe le plus animé des combattants, et sur le nuage blanchâtre de la fumée de la poudre qui nous suffoquait. En avant de ce plan éclairé, se dessinait dans l'ombre le maître-autel, en marbre brun, élevé sur huit marches, et surmonté d'un baldaquin magnifique, orné d'une légion d'anges portant des couronnes, et supporté par huit colonnes d'ordre corinthien. Plusieurs de ces colonnes avaient été brisées et confusément renversées dans l'ébranlement de l'édifice. Les unes restaient debout et les autres gisaient à terre; et ce désordre donnait à ces ruines une irrégularité de lignes que l'on aurait pu prendre

pour un heureux effet de l'art. Dans la nef, tout était sombre depuis le chœur jusqu'à la brèche près du portail; et c'était dans cet espace obscur, long de cinquante à soixante mètres, au milieu des cercueils, des ossements et des marbres fracassés, que s'agitait la furie de la guerre.

De l'un de ces cercueils antiques et brisés, l'on voyait sortir la tête livide et décharnée et la moitié du corps d'un évêque enseveli dans ses habits pontificaux. Ses bras osseux et desséchés dirigés vers nous, ses orbites sombres et profondes, sa bouche effrayante, nous apparaissaient comme un fantôme semblable à l'ombre de Samuel nous criant dans ce vacarme : Saül! Saül! pourquoi viens-tu troubler ma tombe? Ce bouleversement, cette scène de carnage au milieu des ossements. et ce spectre mitré vacillant sous nos pas, présentaient à nos regards surpris l'aspect le plus imposant et le plus extraordinaire de la désolation.

Un peu plus tard, lorsque je descendis après que l'ennemi eut été chassé de toutes les parties de l'église, l'effet de lumière était encore admirable; mais la scène avait changé. Ici, les restes exhumés des religieux et des prélats étaient livrés au pillage par les soldats, qui les dépouillaient des riches vêtements dont quelques-uns étaient encore enveloppés; là, un groupe de Français bien tristes, bien fatigués de ces combats interminables, buvaient avec avidité, pour s'en consoler, le vin généreux des pauvres Récollets;

bientôt, après avoir vidé gaiement les outres en peaux de chèvres que les moines avaient laissées, ils s'en servaient pour se les lancer entre eux et jouer au ballon après les avoir soufflées. Ailleurs, on voyait nos officiers de santé prodiguer indistinctement des soins aux blessés, Espagnols ou Français, et l'on pouvait admirer le courage tranquille avec lequel ces généreux chirurgiens affrontaient les plus grands dangers, pour venir nous secourir. Leurs efforts furent impuissants pour rappeler à la vie deux officiers du génie d'un grand mérite, que nous perdîmes dans cette journée aux attaques de droite et du centre, les capitaines Viervaux et Jenecesse.

On s'empara des deux chapelles et des maisons adossées à Saint-François, et qui longeaient le Cosso. Pour pouvoir gêner et fusiller tout ce qui passerait dans cette grande rue, qui est large à cet endroit d'environ cent pieds, on établit de bons tireurs dans le clocher, à la même place où les Espagnols venaient de se faire tuer plutôt que de se rendre. Du haut de cette tour, on voyait dans les rues une grande quantité de traverses et de barricades préparées pour la défense ultérieure, et des gibets chargés de victimes. Ces appareils menaçants et ce sinistre aspect n'annonçaient pas que les chefs et la population fussent disposés à des sentiments plus pacifiques. Et pourtant la démarche lente et morne des habitants qui circulaient dans les rues et les places jonchées de morts, aurait pu nous faire croire que l'heure du dé-

courageusement était enfin arrivée, si pendant le jour et la nuit qui avaient précédé, les Espagnols n'eussent combattu avec la fureur du déscspoir. La ville n'était plus qu'un étroit cimetière. Partout les morts embarrassaient le passage, et les assiégés n'avaient plus la force de les enterrer ou de les déplacer. L'espace même leur manquait pour les inhumations; et leur indifférence devant ces objets hideux était arrivée au point qu'ils les enjambaient froidement, comme ils auraient passé sur une pierre ou par-dessus tout autre obstacle. Les femmes et les moines, par leur démarche animée en circulant au milieu de la foule, semblaient être les seuls qui eussent conservé leur première ardeur.

Un jour nous venions de descendre dans une cave où des Polonais étaient aux aguets. En regardant par les soupiraux, ils aperçurent un Espagnol occupé à ramasser le plomb des balles dans un petit jardin, et le tuèrent d'un coup de fusil. Cet homme venait à peine de tomber, lorsqu'une femme en pleurs, vomissant des imprécations avec l'accent du désespoir, vint se précipiter sur le corps du mari qu'elle perdait. Nos soldats, qu'un sentiment d'humanité retenait immobiles devant une épouse éplorée, auraient généreusement respecté sa douleur, si cette femme, se relevant avec rage, n'eût arraché sous nos yeux le manteau, la giberne et le fusil du défunt pour les emporter, en nous adressant mille imprécations. Une balle à l'instant même l'étendit morte sur le corps

qu'elle voulait venger. Peu de minutes après, une jeune fille de quinze à seize ans accourut en jetant les cris déchirant de *mi padre! mi madre! alma de mi madre!* et elle se traînait à genoux autour de ces corps inanimés pour les embrasser et pour chercher à les rappeler à la vie; elle paraissait en proie à la plus affreuse douleur, et s'arrachait les cheveux en se roulant convulsivement sur ces êtres chéris, et nous conjurant de la tuer aussi pour mettre un terme à ses malheurs. Aucun des nôtres n'eut la cruauté de verser le sang de l'orpheline sur les corps de ses parents; et cependant elle avait eu la témérité de nous provoquer à son tour. Après avoir tenté inutilement d'emporter le corps de sa mère, elle l'enveloppe dans le manteau pour pouvoir l'entraîner avec la giberne et le fusil qui pouvaient lui être si funestes!... Le besoin impérieux de vengeance la poussait aussi vivement à cette action que les sentiments de la piété filiale. Nous ne pûmes blâmer la haine que la jeune enfant portait aux meurtriers de sa famille, et l'on entendit nos Polonais lui crier alternativement dans leur langue sarmate, ou en mauvais espagnol : *Malenka nie cekay sien! Chiquita no tiene miedo!* (Ne crains rien, petite!) Peu de jours se passaient sans que l'on vît se reproduire quelques scènes de cette nature.

Dans notre camp, malgré la fatigue, il y avait moins de souffrances que dans la ville.

Le ciel pur, le soleil chaud et brillant de l'Espagne

nous donnaient cette année, au mois de février, la douce température, les bienfaits et tous les agréments d'un printemps anticipé. Les fraises étaient rouges et mûres; les lauriers, les rosiers, et les arbres fruitiers étaient en fleurs; la lavande, le romarin, la violette et les narcisses embaumaient l'air, vivifiaient nos soldats et les préservaient de l'épidémie.

Pour se garantir mieux de la fraîcheur des nuits, les soldats avaient apporté au camp tous les tableaux qu'ils avaient pu retirer des églises ou couvents dont on s'était emparé; et ces toiles, peintes ou vernissées, les abritaient parfaitement contre le soleil, la pluie, le froid et l'humidité. A défaut de paille, ils faisaient avec le parchemin des manuscrits antiques une couche moins dure, mais plus sèche que la terre. Dans toute autre position, on se serait dit : Plutôt souffrir que détruire; mais ici il y allait de la vie, et, faute d'autres ressources, on employait au camp les plus gros livres pour se coucher, les ornements des autels et les statues des saints, les sculptures en bois doré, pour se chauffer, et les tableaux d'église pour couvrir les baraques.

Une visite au camp était pour nous une véritable récréation. Cette exposition de peintures ressemblait à celles qu'on voyait autrefois à la place Dauphine, au pied du Palais de Justice, à Paris, lorsque les jeunes artistes n'étaient pas encore, en 1792, admis à l'honneur d'exposer leurs ouvrages au Louvre. Ce spectacle semblait plaire beaucoup à nos braves

Polonais, qui sont catholiques, et en général pleins de piété. Peu accoutumée à trouver dans les églises de leur pays des peintures du mérite des tableaux des églises d'Espagne, on les voyait considérer avec recueillement toutes ces représentations des sujets tirés de l'Histoire Sainte ou de celles des Martyrs. Leur imagination, habituellement tranquille, s'échauffait et s'identifiait avec ces sublimes inspirations; ils ne voyaient plus que le généreux dévouement des martyrs et les palmes célestes qui leur étaient décernées. Le désir d'imiter ces courageux exemples leur donnait la force de persévérer dans leurs rudes travaux, et l'espoir des récompenses éternelles procurait les plus puissantes consolations dans les peines qu'ils avaient à supporter. Aussi leur maintien plein de résignation n'annonçait pas encore que leur patience fût épuisée. Les Français, au contraire, plus vifs et plus ardents, paraissaient supporter leurs fatigues avec moins de constance.

Un jour, en passant près d'un groupe de soldats occupés à regarder un de ces tableaux, M. le maréchal fut surpris d'entendre ces paroles : « Le bon Dieu laissera boire un coup au Vieux, comme le Maréchal nous fera passer ici le goût du pain ». Il s'approcha d'eux, et vit qu'ils admiraient un tableau de Murillo, rappelant la parabole de Jésus qui invite saint Pierre à marcher sur les eaux. « Hé bien! mes amis, leur dit le maréchal, Dieu parle ici à saint Pierre précisément comme j'ai à vous parler à vous-

mêmes. Dieu lui dit : Pierre, si tu as foi à mes paroles, tu marcheras sur les eaux; ce qui signifie que : Si tu as confiance en moi, l'espérance soutiendra ton courage, et ta persévérance triomphera de tous les obstacles. Et vous, mes amis, dans peu de jours vous prendrez Saragosse!... » Ces soldats avaient écouté. Aussitôt leurs visages, sur lesquels on n'avait pu surprendre un sourire depuis plusieurs jours, se déridèrent spontanément, et ils reconduisirent le maréchal au bruit des vivats qui exprimaient combien ils comptaient sur ses promesses.

M. le maréchal ne se trompait pas dans ses prévisions. Les assiegés étaient arrivés au plus haut degré de la misère, et la junte était à l'apogée de ses cruautés. Elle avait pu contenir pendant quelque temps les partis par la terreur; mais aujourd'hui les hommes sensés, les négociants, les gens riches, tous ceux enfin qui avaient beaucoup à perdre, voyant que l'on ne pouvait plus compter sur l'arrivée des secours vainement attendus depuis si longtemps, voulaient que l'on capitulât. Les autres, affaiblis par la maladie, la fatigue et les inquiétudes, mouraient de faim sur des tas de blé qu'ils ne pouvaient pas moudre, ou restaient abrutis dans leur rage, n'ayant pas la force de prendre un parti raisonnable. Ils suivaient aveuglément les ordres d'une junte monacale, qui craignait avant tout de voir les Français supprimer les couvents en Espagne comme en France, des qu'ils se seraient rendus maîtres de Saragosse.

Une centaine de ces malheureux paysans (hommes, femmes et enfants) enfermés en ville, ne pouvant plus supporter leur effreuse position, désertèrent un matin en masse vers le château d'Aljaferia, et supplièrent nos avant-postes, qui voulaient les repousser, de les tuer plutôt que de les forcer à rentrer dans la ville. L'officier de garde, trop généreux pour vouloir prendre un parti si cruel, les fit conduire à M. le maréchal. Celui-ci les aborda d'un air sévère, et leur reprocha d'une voix forte d'avoir fait verser tant de sang français par leur féroce entêtement. « Vous me « demandez le grâce de retourner dans vos foyers : « vous ne la méritez pas ». Et faisant approcher sa garde autour de ces êtres désolés, qui s'attendaient à marcher au supplice, il dit : « Emmenez-les, faites- « les boire et manger ; qu'on les rassasie, qu'on leur « donne ensuite à chacun deux francs et deux pains, « et qu'on les reconduise à Saragosse. Je veux que « les habitants de cette ville sachent que nous avons « des vivres en abondance, et qu'ils apprennent ce « que l'on peut attendre de ma générosité. » Henri IV, pressé par les circonstances autant que par ses sentiments généreux de conquérir le cœur de ses sujets, ne les avait pas mieux traités aux portes de Paris, que ne le furent ces étrangers par le duc de Montebello.

Les Suisses qui étaient en ville s'étaient toujours battus avec courage, mais leur fidélité ne résistait plus à de si rudes épreuves ; ils désertaient de temps

à autre, et le 14 février une garde entière de cinquante Suisses avec armes et bagages, son officier en tête, passa dans nos rangs, au faubourg, près du couvent de Jésus.

En rentrant du camp dans la portion de l'intérieur de la ville que nous occupions, c'est-à-dire dans des ruines hideuses, infectes, encombrées de gravois et de cadavres espagnols, on trouvait à chaque pas des sentinelles et des vedettes placées pour guetter ce que faisaient les assiégés et en prévenir immédiatement. Nos Polonais des trois régiments de la Vistule avaient acquis à ce service une adresse incroyable. Ils apercevaient autour d'eux dans les murs ou dans les portes le moindre petit trou pratiqué par les Espagnols; et n'eût-il de diamètre que celui d'un gros sou, ils le montraient de suite aux arrivants en leur recommandant de s'en défier et de se tenir sur leurs gardes. Ces renseignements, presque toujours donnés par signes, car peu d'entre nous comprenaient le Polonais, étaient non seulement très précieux, mais encore amusants à recevoir, à cause de la bienveillante pantomime avec laquelle ces amis si dévoués s'empressaient de nous les donner. Avec des yeux très expressifs, ils nous indiquaient du doigt, en décrivant un cercle, la direction du petit trou dangereux, ou meurtrière invisible, qu'il fallait éviter; et ils portaient un doigt de l'autre main sur leur bouche, pour nous recommander le silence. Ceux qui négligeaient ces précautions, étaient à l'instant même fu-

sillés par ces petits orifices imperceptibles, et tirés de si près que tous les coups portaient.

Les communications ou galeries intérieures que nous avions été obligés de percer dans toutes les maisons d'une même île, étaient également gardées dans la crainte d'une surprise. Souvent il fallait passer d'une île dans l'autre par des rues étroites, où l'on n'avait pas cru devoir faire des traverses. Alors on pratiquait, vis-à-vis l'une de l'autre, des brèches ou des ouvertures, et l'officier qui faisait sa ronde devait prendre l'élan pour franchir, d'un seul bond, toute la largeur de la rue, autrement, s'il manquait d'agilité, des coups tirés avec adresse l'étendaient au milieu de sa course. Nous perdîmes de cette manière plusieurs officiers. L'adresse et l'assiduité des Polonais, dans ces services qui leur étaient confiés, ont sauvé la vie à un grand nombre de Français trop souvent disposés à dédaigner des soins qu'ils considéraient comme indignes de leur courage. Pour mon compte, je leur ai dû la vie deux fois; et je suis certain que sans ces alliés dévoués, un nombre bien plus considérable d'entre nous eut péri.

Les victimes de l'épidémie étaient déjà si nombreuses, qu'on trouvait leurs corps abandonnés tout habillés dans les rues et dans les maisons dont nous nous emparions. Heureusement pour nous, l'air était si vif, qu'il desséchait promptement ces cadavres, qui ne présentaient rien de repoussant pour l'odorat ni pour la vue; ils étaient légers et semblables à des

statues de carton couvertes de poussière. Je crois apercevoir encore une chambre au second étage d'une maison qui avait été ouverte et détruite per moitie de de bas en haut. L'explosion semblait avoir surpris un pere et sa fille au moment de la sieste apres le repas, à côté d'une petite table ronde, couverte encore de quelques vases. Le vieillard, assez bien mis, et en partie enveloppé dans son manteau, était assis dans une très grande chaise à bras, en bois noir, tandis que sa fille, tout habillée, était étendue à ses pieds sur une nate de jonc. Rien dans leurs traits ne portait l'empreinte de la douleur, et pendant les premiers jours que je passai devant ce groupe immobile, je ne savais me rendre compte si les figures de ces deux personnes mortes etaient naturelles ou de cire.

A ce moment, les espérances que Palafox avait fondées sur la saison pluvieuse, qui devait nous inonder et nous faire abandonner nos tranchées, étaient loin de se réaliser; et cependant notre armée s affaiblissait de jour en jour par les combats continuels et par les maladies. Il ne nous restait pas assez de troupes pour étendre nos attaques dans le moment où il eût été le plus avantageux de le faire; et Rogniat fut obligé de renoncer a gagner du terrain vers la gauche de Saint-François. Si, dans ce moment, Palafox avait pu comprendre et apprécier exactement tout le parti qu'il pouvait tirer du nombre encore considérable de ses combattants, en se jetant, avec une colonne de vingt mille hommes déterminés, sur l'une ou

l'autre rive du fleuve, notre position aurait pu devenir extrêmement critique; mais ce général était déjà malade et atteint de l'épidémie. Son énergie semblait s'affaiblir avec sa santé; peut-être même n'osa-t-il pas hasarder de conduire au dehors des hommes qui dans leurs murs, étaient des héros, mais dont le courage avait faibli devant nous dans les plaines de Tudela.

Rogniat, forcé de concentrer ses moyens, fit renverser par les mines toutes les maisons qui étaient contiguës de Saint-François, afin d'empêcher l'ennemi de pouvoir en approcher autrement qu'à découvert. Gagnant ensuite du terrain vers la droite, il établit une batterie blindée, qui reçut un obusier, avec lequel on put enfiler la rue du Cosso. Un peu plus loin, toujours vers la droite, on arma encore d'une pièce de douze une autre batterie blindée, qui gêna beaucoup les assiégés, en battant toute la longueur de la rue Saint-Giles, qui conduit au pont par le milieu de la ville.

Pendant ces travaux, nos mineurs cheminaient dans quelques endroits sous le Cosso; à l'attaque de Prost, ils s'avançaient par six galeries, dont les deux premières étaient déjà parvenues à l'autre côté sous la Comédie et sous la maison voisine, et à l'attaque de Haxo, par deux galeries pour arriver sous le bâtiment de l'Université.

Un jour où le maréchal Lannes parcourait les lignes du faubourg, un Espagnol, embusqué dans les

décombres, lui tira à bout portant un coup de fusil qui brûla le revers de son habit. M. le maréchal, irrité de cette audace, monta dans les combles du couvent de Jésus, et ajusta lui-même une douzaine de coups de fusils. L'ennemi dirigea un obusier sur la lucarne d'où ces coups partaient, et l'un des obus coupa en deux le capitaine du génie Lepot, qui regardait par-dessus l'épaule de M. le maréchal.

En ville, les opérations marchaient promptement, mais Haxo, qui touchait presque à la porte del Sol, se trouvait trop à découvert. Cet officier ne pouvait avancer plus loin sans courir le danger de laisser l'ennemi derrière lui dans les retranchements qu'il occupait; de plus, le petit nombre de troupes que nous avions ne permettait pas d'étendre les attaques ni de les multiplier, il fallait donc agir par coups de main. Il importait que le faubourg de la rive gauche de l'Èbre fût promptement enlevé pour mettre le quartier des Tanniers entre deux feux.

M. le maréchal ordonna donc pour le lendemain, 18 février, une attaque générale et simultanée sur la ville et sur le faubourg. Il prescrivit, en outre, d'élever dans la nuit des épaulements sur les routes par lesquelles il craignait que l'ennemi pût nous échapper.

A l'attaque de la ville, nous profitâmes de nos établissements pour ouvrir une maison par l'explosion d'un pétard; les Polonais s'élancèrent aussitôt par cette brèche au travers de l'incendie, et poursuivirent l'ennemi, par ses propres communications. Les Espa-

gnols furent obligés d'abandonner leur batterie circulaire et leur chemin couvert sur le quai, qui étaient pris de revers.

Le lendemain, les mineurs mirent le feu aux deux fourneaux sous l'Université, chargés chacun de quinze cents livres de poudre, et leur explosion produisit deux brèches énormes, par lesquelles nous lançâmes deux colonnes de troupes, qui s'emparèrent de presque tout ce grand bâtiment. L'ennemi fut enfin obligé d'abandonner le Cosso.

A la même heure, M. le maréchal faisait attaquer devant lui le faubourg par la division Gazan. Depuis le point du jour, toute l'artillerie du siège tirait sur les abords du pont, afin d'en intercepter la cirulation; et déjà tous les parapets étaient abattus. Le but de notre attaque principale était de nous emparer du couvent, construit près du pont Saint-Lazare, qui maîtrisait cette communication, la seule qui existât entre la ville et le faubourg.

Vers midi, la brèche était praticable à Saint-Lazare; notre feu et celui de l'ennemi redoublaient sur tous les points. Dans les plaines, le bruit des détonations de l'artillerie se perdent dans l'espace, mais dans les rues d'une ville, le son du canon retentit sur chaque muraille; le craquement des toits sous la chute et les éclats des bombes, le pétillement de plusieurs incendies à la fois, le tocsin qui sonnait à tous les clochers, le sifflement des boulets, des obus et de la mitraille, le tintement aigre des mortiers, enfin

tout ce bruit confus, triplé par les échos sur les édifices, qui tremblaient au point que les tuiles tombaient sur nos têtes et sur celles des Espagnols, formait une musique guerrière qui devait jeter l'épouvante dans le cœur des assiégés, et qui faisait tressaillir nos soldats d'une vive allégresse.

Les Espagnols comptaient à peu près sept mille défenseurs dans le faubourg au moment où cette grêle épouvantable de projectiles vint interrompre leur communication avec la ville. Le canon perçait de part en part les murs de clôture des jardins, et chaque trou de boulet leur servait aussitôt de crénaux pour faire la fusillade.

Cependant les murs s'écroulent et les défenseurs se retirent aussitôt dans le couvent de Saint-Lazare et dans celui de Sainte-Élisabeth, que nous battions en brèche. Le canon avait déjà renversé une grande porte cochère de cet édifice, et nous nous disposions à y pénétrer, lorsque les paysans relevèrent la porte et la soutinrent ainsi à force de bras. Deux fois elle fut abattue et relevée de la même manière; alors l'artillerie fut obligée de battre en brèche les deux piliers pour les détruire avec la porte. Un peu plus tard, lorsqu'on put y pénétrer, on trouva les débris de cette porte renversés sur un monceau d'Espagnols, qui s'étaient bravement fait tuer pour la tenir fermée.

Au premier bruit de cette attaque générale, le commandant du faubourg accourut à son poste pour défendre la position; mais il fut tué en traversant le

pont. La nouvelle de sa mort se répandit promptement parmi les défenseurs du faubourg et jeta de l'hésitation dans leurs mouvements. M. le maréchal s'en aperçut, saisit le moment favorable, et ordonna l'attaque.

Aussitôt les tirailleurs débouchèrent de la tranchée, et s'avancèrent éparpillés, pour souffrir moins de la mitraille tirée par des batteries espagnoles de la rive droite et par des barques canonnières qui nous blessaient beaucoup de monde. Trois colonnes soutenaient ce mouvement, et l'on pénétra promptement dans une huilerie, qui fut à l'instant jonchée de morts. Nous avançâmes ensuite par des passages étroits dans plusieurs maisons vigoureusement défendues, où tout fut passé au fil de l'épée. Dans une de ces maisons, où nous avions été arrêtés près d'une heure par la courageuse résistance des Espagnols, le capitaine Gallard trouva le moyen de faire pénétrer sa compagnie par le toit, et il descendit, à travers les greniers, sur les Espagnols qu'il surprit et mit en fuite. Tous ceux qui osèrent résister tombèrent sous ses coups. Bientôt, au milieu des cris de détresse de tous ces malheureux, et environné d'une fumée épaisse qui l'empêche de voir devant lui, il croit frapper les derniers des ennemis, lorsqu'une attaque des plus vives le surprend à son tour. Aussitôt il redouble d'énergie, se précipite sur ceux qui s'avancent sur lui, et tombe glorieusement percé de coups; mais, hélas! il était frappé par des baïonnettes françaises!

Un autre officier de son régiment, le capitaine Clerget, était parvenu à enfoncer une porte au bas de la maison dans le moment où Gallard y pénétrait par les toits, et dans cette rencontre imprévue Clerget reconnut trop tard sa méprise déplorable, et il eut la douleur d'avoir donné la mort au brave capitaine Gallard et à plusieurs Français.

Dès qu'elles eurent pu se loger dans les maisons voisines de Saint-Lazare, nos troupes pénétrèrent dans la cour de ce couvent. Ensuite, à l'aide d'un pétard, on enfonça le mur de l'église, où les moines se défendaient à outrance. Derrière eux, une masse d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas osé repasser le pont, s'était réfugiée au pied de l'autel et criait miséricorde; mais la fumée étant trop épaisse pour que l'on pût apercevoir les victimes qu'on aurait voulu épargner, tout fut saccagé, et la mort seule étouffa les cris et rétablit le silence dans le sanctuaire. Le grand escalier, les corridors, les chambres du couvent étaient dans le même moment le théâtre d'un combat aussi sanglant et aussi opiniâtre. Le couvent fut pris en entier, et l'on vit à l'instant même se précipiter dans l'Èbre, par toutes les croisées, les moines et les soldats qui le défendaient. Nos feux furent immédiatement dirigés sur l'entrée du pont, afin d'empêcher ceux qui étaient dans le faubourg de repasser en ville.

La consternation s'empara des Espagnols, restés sans chef, à l'instant même où ils remarquèrent qu'on

leur avait coupé la retraite. Ils renoncèrent à défendre la tête de pont et les maisons, et ils abandonnèrent le faubourg; errants et dispersés ils cherchaient à fuir, étant très incertains du parti qu'ils devaient prendre, lorsqu'ils trouvaient toutes les issues fermées. Trois cents d'entre eux, plus intrépides que les autres, entraînés par Fernando Gonzalès, bravèrent avec audace notre fusillade, et se firent jour pour rentrer en ville, en forçant le passage du pont à travers une pluie de ballea qui partaient du couvent de Saint-Lazare. La fumée de cette fusillade les couvrit promptement d'un voile épais qui les déroba à nos regards. Ils eurent peu de blessés dans ce court trajet, et leur chef fut assez heureux pour ramener à Saragosse presque tous ceux qui avaient osé le suivre. Quelques-uns d'entre eux s'échappèrent à l'aide des barques, plusieurs traversèrent le fleuve à la nage, beaucoup se noyèrent, et les autres, au nombre de trois mille, essayèrent de fuir dans la campagne par la plage du bord de l'Èbre, en le remontant : mais le général Gazan envoya promptement un régiment et de la cavalerie pour leur barrer le passage. Leur position était désespérée, et leurs forces étant épuisées par les privations et par les longues et périlleusea fatigues du siège, ils mirent bas les armes : on les emmena prisonniera.

Le commandant du faubourg, dont la mort les avait d'abord jetés dans le découragement qui causait maintenant leur defaite, était le baron de Ver-

sage, un émigré qui combattait contre sa patrie.

Palafox, bien qu'il fût malade, et qu'il pût à peine se soutenir, avait entrepris de venir, avec le général Philippe de Saint-Marc, au secours du faubourg. Trois fois ce général essaya vainement de deboucher par le pont à la tête de ses troupes. Quelques centaines d'hommes seulement parvinrent à passer; mais nos batteries de la rive gauche lui tuaient tant de monde aux abords du quai, que ses principales colonnes regardèrent comme impossible de franchir à découvert toute la longueur du pont sous cette grêle de boulets, quoiqu'on eût remplacé les parapets renversés par des épaulements en sacs à terre et en ballots de laine. Ces troupes restèrent donc en ville, et elles ne purent même pas nous empêcher de prendre de ce côté le bâtiment de l'Université.

Nous restions les maîtres de la position, qui nous permettait de canonner la ville dans la partie qui avait le moins souffert. Nous avions pris dix-sept pièces de canon et fait trois mille prisonniers. Un nombre à peu près semblable d'Espagnols était tombé sous nos coups. Cette victoire si brillante, remportée à découvert par une faible division, dont six cents hommes seulement avaient pris part au combat, contre des troupes déterminées et bien retranchées, fut immense par ses résultats sur l'esprit des assiégés, et ne coûta que cinquante hommes à la division Gazan.

Pendant le tumulte de l'attaque du faubourg, au

milieu des feux qui se croisaient de toute part, une religieuse du couvent de Sainte-Élisabeth, que son grand âge empêchait de fuir aussi rapidement que ses compagnes, attira tous les regards sur elle, tandis qu'elle traversait d'un pas grave et chancelant à la fois une place jonchée de morts et de blessés. Sa guimpe en désordre, sa tête découverte et ses cheveux épars, indiquaient assez qu'on l'avait entraînée dans un moment de trouble pour la soustraire au danger. Cependant la noble expression de ses traits annonçait la tranquillité de son cœur, et on la voyait passer au travers des blancs tourbillons de la fumée des batailles sans qu'elle parût effrayée du fracas des armes. Elle nous apparaissait dans ce moment comme un ange consolateur qu'on croit voir descendre lentement porté sur les ailes de l'espérance et environné des rayons lumineux d'une gloire céleste, dans ces rêves bienfaisants que le ciel envoie quelquefois aux mortels affligés pour calmer les violentes agitations de leur âme. En présence de ces redoutables combats, elle semblait dire : Je n'ai point fait de mal sur cette terre, Dieu puissant, je suis sous ton égide et je ne saurais rien redouter. L'air de douceur et de bienveillance et le calme inaltérable répandus sur toute sa personne, pendant le vacarme effroyable qui régnait autour d'elle, excitaient l'étonnement et l'intérêt de tous ceux qui la voyaient passer : chacun craignait pour les jours de cette femme, et voulait la sauver. Toutefois il y allait aussi pour nous de la vie,

parce qu'il fallait se mettre à découvert en traversant la place, et s'exposer à être fusillé par les Aragonais. Mais une occasion si précieuse de protéger la faiblesse ne pouvait s'offrir vainement à des Français. Un officier et plusieurs soldats s'élancent spontanément vers la religieuse, la saisissent par les mains, et, la soutenant dans leurs bras, l'entraînent vivement à l'abri du danger. Ils cherchaient quelques mots en espagnol pour lui adresser la parole et la tranquilliser sur le motif et la vivacité de leur démarche; mais à leur grande surprise, cette religieuse, avec un doux sourire et d'une voix faible, leur répondit en bon français : « Généreux soldats, « je suis Française comme vous et ce n'est pas moi « que menacent vos armes. Il y a cinquante ans « que j'entrai dans ce couvent; accordez-moi la grâce « de me laisser rejoindre mes compagnes, pour aller « prier et mourir avec elles!... » Touché de la noble confiance qu'elle lui témoignait, le jeune officier la combla d'attentions, et la fit conduire auprès du général Gazan. Elle reçut des preuves du plus vif intérêt; on l'entoura de respect et de soins, et quelques jours après cette sainte femme fut rendue à ses pieuses occupations.

Cette religieuse, née à Bordeaux, était la sœur du célèbre acteur Grandménil.

Dès que je fus rentré en ville, après l'expédition du faubourg, j'allai visiter le bâtiment de l'Université, dont on venait de s'emparer. Vers trois heures,

pendant l'affaire la plus vive du faubourg, on mit le feu aux deux grandes mines préparées sous l'Université, chargées chacune de quinze cents livres de poudre. Cinq cents hommes d'élite, Français et Polonais, partagés en deux colonnes, s'y précipiterent malgré le feu de la traverse de la porte del Sol et celui des maisons voisines. Les Espagnols, bien près d'être découragés par tous les maux qui leur arrivaient à la fois, firent une faible résistance. Nous primes le bâtiment de l'Université, et en les poursuivant on approcha pêle-mêle avec eux, par la rue du Sépulcre, jusqu'à l'église de la Trinité, qui leur resta. Une autre colonne pénétra sans coup férir, à l'entrée de la nuit, près de la traverse du Cosso, dans la maison sur laquelle dix assauts précédents avaient été repoussés. En même temps, Prost s'emparait d'une partie du palais Fuentès, où il fit mettre le feu pour isoler son flanc gauche et se garantir d'une surprise.

La fatigue était devenue extrême pour l'officier comme pour le soldat. L'épidémie commençait à nous atteindre; l'hôpital d'Alagon était encombré de malades et de blessés. Les infirmiers, les officiers de santé, les vivres, le linge, les médicaments, presque tout enfin y manquait. La victoire du 18 était donc arrivée fort à propos pour ranimer l'esprit de l'armée et lui rendre toute sa vigueur, en même temps qu'elle consternait les assiégés. Ceux-ci, tourmentés et resserrés dans leurs murs, ne pouvaient même plus pa-

raître sur le quai; et c'était sous leurs yeux, à la portée de la voix, de l'autre côté de la rivière, que les trois mille hommes venaient de mettre bas les armes. La nouvelle s'en était promptement répandue en ville, et Palafox ni la junte n'essayèrent même pas de la démentir

La guerre devenait plus meurtrière à mesure que la défense se trouvait plus concentrée. La population décroissait d'une manière effrayable, et le typhus faisait périr chaque jour dix fois plus de personnes que la veille. Ce terrible fléau frappait surtout les paysans, les réfugiés du dehors et les soldats blessés qui n'avaient ni famille, ni demeure fixe, ni secours. Il n'y avait plus de service régulier dans les hôpitaux, qui étaient encombrés; plus de médicaments pour les malades : l'eau de riz était le seul adoucissement qu'il fût possible d'apporter à leurs maux. Ces malheureux malades avaient à peine de la paille pour se coucher sur le pavé des longues et froides galeries voûtées qui sont à l'entrée de chaque maison. Ils y mouraient de faim, ou consumés par les ardeurs de la fièvre, sans qu'une main secourable vînt leur apporter un breuvage rafraîchissant. La comtesse Burida, et les femmes qui s'étaient dévouées à distribuer des secours aux blessés, n'existaient plus ou pouvaient à peine se traîner vers leurs plus proches parents. La gangrène gagnait rapidement les plus légères blessures, de violents accès de fièvre surprenaient dans leurs factions les sentinelles que la crainte des sup-

plices ou un reste de courage avaient conduites à leurs postes. On les voyait enveloppées de leurs couvertures et grelottantes, assises sur les bancs de pierre, laissant échapper les armes que leurs mains défaillantes ne pouvaient plus supporter, et quelques-unes même mouraient avant d'être relevées.

Palafox lui-même, atteint de l'épidémie, mais surtout excédé par les cruelles exigences des moines et des intrigants de la junte, à laquelle il était forcé de prêter son nom, se voyait hors d'état de supporter plus longtemps le fardeau du commandement; déjà l'on se défiait de lui et des autres chefs militaires. On craignait qu'ils ne partissent, comme au premier siége sous le spécieux prétexte d'aller presser l'arrivée des secours; et dans cette appréhension les hommes du peuple, qui rejetaient encore toute idée de capitulation, faisaient bonne garde aux chaloupes canonnières qui pouvaient faciliter leur retraite. Parmi les meneurs énergumènes de la ville, beaucoup avaient déjà succombé. Bazile, chef de la junte, perdait son crédit et sa puissance, en même temps qu'il perdait leur appui. Le peuple et le clergé cessaient enfin de compter sur la protection miraculeuse de la madone del Pilar, en reconnaissant qu'elle dédaignait de préserver sa propre église de la destruction. La garnison croyait avoir assez fait pour la gloire du nom espagnol, et un grand nombre d'hommes influents parmi les habitants, se voyant forcés de céder à la nécessité, osèrent dire enfin que l'heure était venue de cesser de

combattre. Ils se rendirent chez Palafox, pour le presser de capituler. Ce général était encore plein d'énergie, mais trop malade pour pouvoir espérer plus longtemps de conquérir la couronne obsidionale, lorsqu'il apprit, sans pouvoir en douter, les succès de nos armées dans toute la Péninsule. Cependant il crut devoir hasarder une démarche qui pouvait lui faire gagner du temps, et qui lui permettrait de suivre l'impulsion de ses sentiments généreux. Il désirait vivement rendre moins affreuse l'existence des Aragonais qui avaient pu survivre à tant de misères. Mais trop fier encore pour vouloir faire en plein jour une démarche qui ne paraissait pas recevoir l'assentiment général, il attendit la nuit pour envoyer un parlementaire à M. le maréchal.

Cherchant donc à tirer le meilleur parti possible de sa déplorable et fâcheuse position, Palafox chargea son aide de camp Gassellas d'aller demander à M. le maréchal une trêve de trois jours, pendant lesquels on permettrait à cet officier d'aller vérifier l'état des affaires dans la Péninsule, ajoutant que si le moment de capituler était, en effet, arrivé, il demandait les mêmes avantages que M. le maréchal avait offerts le 24 janvier, et, de plus, que la garnison pût rejoindre les armées espagnoles et emmener ses chariots couverts.

Les choses étaient bien changées depuis un mois, et la réponse de M. le maréchal contenait les expressions suivantes :

« Général, je vous ai fait connaître ce qui se passe « en Espagne. Quand un homme d'honneur donne sa « parole, on doit la tenir pour sacrée. Je vous envoie « avec cette lettre la capitulation du Ferrol et celle de « la Corogne. Je vous le jure sur l'honneur, vous « n'avez pas de secours à espérer. Il n'y a plus d'ar- « mées espagnoles : tout est détruit. Le roi Joseph « Napoléon est entré à Madrid. Toutes les villes lui « ont envoyé des députations, et plusieurs régiments « de l'Espagne sont entrés à son service. Telle est, « général, la pure vérité. Personne au monde n'est « autorisé à douter de la loyauté et de la générosité « de la nation française : je suis prêt à accorder un « pardon général à tous les habitants de Saragosse, « et je promets de respecter leur vie et leurs biens.

« A la tranchée devant Saragosse, le 19 février « 1809, le maréchal duc de Montebello ; *signé :* LAN- « NES ».

Après le départ de ce parlementaire, le feu continua.

Fort affligé de ce refus, et tourmenté par une fièvre ardente, Palafox, noble et orgueilleux castillan, voulut essayer de s'épargner la honte de signer une capitulation, et il se déchargea sur le comte Philippe de Saint-Marc des soins du commandement. Mais ce général étranger, ne pouvant espérer d'obtenir la confiance du peuple, qui avait voulu le pendre six semaines auparavant, se hâta de remettre son autorité momentanée aux mains d'une junte nouvelle formée

de quarante personnes choisies parmi les notables de la ville; elle se composait des chefs du clergé, de ceux de la magistrature et de l'armée, sous la présidence de don Pedro Maria Ric, régent de l audience royale. Cette junte passa la nuit à délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre.

Au matin, de l'espèce d'observatoire où j'étais avec d'autres officiers du génie, nous vîmes une grande masse de peuple réunie sur la place de la cathedrale. Tous paraissaient si fort animés, que nous présumâmes un moment qu'ils étaient occupés à consolider les murs de ce quartier pour les empêcher de crouler. Évidemment, la foule s'amoncelait sur le lieu où les intérêts les plus graves allaient se décider, et son agitation était extrême. Les femmes et les moines ne paraissaient plus dans ces groupes; les hommes, divisés d'opinion, se querellaient vivement entre eux. Il était aisé de juger, à leur mésintelligence, qu'ils agitaient la question de capituler, et que le siège touchait à sa fin. Pendant ces bruyants démêlés, les cinquante pièces en batteries pressaient leurs coups, faisaient un fracas horrible, et plusieurs mines sautaient assez près de là. Six autres galeries avaient atteint le côté opposé du Cosso; l'une sous le palais de justice la Audienda, la seconde sous la Comédie, et les quatre dernières sous les plus grands hôtels. Breuille faisait charger chacun de ces fourneaux de trois mille livres de poudre. Tout était préparé pour que l'explosion eût lieu simultanément

le lendemain matin, pendant une troisième attaque générale ; et nous nous disposions à franchir le Cosso aussitôt après que le plus beau quartier de Saragosse aurait été renversé.

L'extrême besoin que nous avions d'en finir nous donnait à tous une espèce de fièvre d'agitation, et le moment fixé nous semblait encore trop éloigné, lorsqu'enfin, vers trois heures, nous vîmes s'élever du milieu de cette réunion d'hommes irrités, et paraître par-dessus les murs, plusieurs épées auxquelles on avait attaché des mouchoirs flottant en signe de paix, pour demander à parlementer. Rien ne pouvait nous intéresser plus vivement que ces démonstrations ; aussi nous nous empressâmes de hisser nos mouchoirs pour témoigner de nos dispositions favorables. L'on envoya sur-le-champ prévenir M. le maréchal, et nous fîmes un moment suspendre le feu dans notre voisinage. Les Espagnols s'avancèrent alors à découvert, et on leur cria d'avoir confiance, d'approcher et de se rendre. A ce mot de se rendre, *entregarse*, la colère de quelques-uns parut se ranimer ; ils se frappèrent entre eux sous nos yeux, et leur querelle devenait des plus vives. Pour les concilier, on vit qu'il fallait en venir au brutal argument du canon, cet *ultima ratio regum*, et le sifflement de deux boulets, tiré au-dessus de leur tête, les disposa définitivement à devenir traitables. Alors un de leurs officiers, passant par-dessus un mur à l'aide d'une échelle, se présente pour demander que le maréchal voulût bien

envoyer le même parlementaire qu'il leur avait adressé le mois précédent.

A quatre heures, l'ordre de cesser le feu fut envoyé sur toute la ligne, et Saint-Marc, aide de camp de M. le maréchal, se présenta aux avant-postes près la porte del Carmen. On lui banda les yeux, et on le conduisit à la junte réunie chez Palafox, qui s'était logé vers le Portillo, dans le quartier le moins bombardé.

Saint-Marc fut obligé de traverser toute la ville; partout, sur son passage, il entendait la foule proférer des vociférations insultantes contre les Français, et sa vie lui paraissait fort exposée au milieu de ces furibonds. Arrivé dans le palais de la junte, on lui débanda les yeux, et il se trouva en présence d'une quarantaine de personnes dont les regards irrités et les figures livides et décharnées exprimaient en même temps la haine et la souffrance. Palafox, visiblement affaibli par la maladie; Philippe de Saint-Marc émigré, et cette réunion composée d'officiers, de citoyens et de religieux, au nombre desquels se trouvait encore Bazile, était la junte nouvelle. Ceux-ci paraissaient être graves et modérés en comparaison de ceux de la première junte dans laquelle avaient figuré le redoutable curé de l'église San-Gil, les intrépides Sorgo, Marino, Lios, Benito, la féroce George Arcos, limonadier du grand café sur le Coseo; et plusieurs autres que le typhus, les combats et les explosions avaient déjà fait périr.

Dans une allocution fort courte, Saint-Marc, l'aide de camp du maréchal Lannes, félicita les membres de cette assemblée de ce que, après avoir donné à leur patrie tant de preuves admirables d'un courage et d'un dévouement qui allaient illustrer à jamais les habitants et la garnison de Saragosse, ils écoutaient enfin la voix de l'humanité, qui les suppliait d'arrêter les flots de sang que l'on ne cessait de répandre depuis deux mois. Don Pedro Maria Ric prit ensuite la parole, au nom de Palafox, et fit un éloge pompeux de la conduite héroïque des troupes et des habitants; puis il réclama pour eux une capitulation honorable. Saint-Marc ayant annoncé que l'on devait tout attendre de la générosité de M. le maréchal, mais qu'il avait ordre de demander que la ville se rendît à discrétion, l'assemblée jeta un cri d'indignation, et peu s'en fallut que toute disposition pacifique ne fût rompue. Le parlementaire eut alors beaucoup de peine à calmer cet orage et à se faire entendre. Cependant son sang-froid et son langage plein de convenance parvinrent à apaiser quelques personnes de l'assemblée. Celles-ci s'occupèrent à ramener les autres, et la discussion commençait à reprendre un tour plus favorable : déjà même Palafox avait exprimé le désir de ne traiter que pour la garnison, et d'user près des habitants, conjointement avec la junte, de tout son crédit pour les déterminer à envoyer des députés à M. le maréchal, lorsqu'un incident imprévu vint mettre les jours de Saint-Marc dans le plus grand danger.

Ce moment d'armistice avait été promptement connu de tous les habitants, et chacun se hâtait d'en jouir, en sortant de ses caves et de dessous ses blindages, pour respirer en liberté sans avoir à craindre le bombardement. Breuille et Prost, occupés, dans un des souterrains éloignés, à l'attaque du centre, sur le Cosso, n'avaient pu être prévenus assez tôt de la cessation des hostilités, et ils firent donner le feu à une mine dans le moment le plus inopportun. L'explosion produisit un de ces jets de pierres, une de ces pyramides ou obélisques instantanées, qui s'était élevé à une hauteur prodigieuse, et que la population avait aperçue. Dans sa défiance, elle attribua cet événement à une trahison, et se portant rapidement vers la junte, elle grossit la foule qui l'entourait. Des cris de vengeance et de mort retentissaient de toute part, et l'on voulait massacrer le traître parlementaire. Bazile se montrait peu disposé à s'opposer à ce meurtre. Palafox, malade, pouvait à peine protéger Saint-Marc dont il ne suspectait point la loyauté. Le général Philippe de Saint-Marc, qui ne devait qu'à Palafox d'avoir conservé sa propre vie lorqu'elle avait été menacée par cette multitude, n'était point en mesure de défendre celle de son compatriote. Le tumulte augmentait, et les violents cris : *A mort le traître!* ne permettaient plus de s'entendre. L'issue de cette crise paraissait très incertaine, et le parlementaire était dans une grande anxiété. Dans ce moment, on ouvre brusquement la porte du conseil; une foule

d'officiers à l'œil animé et l'epée à la main s'élancent vers le parlementaire; ils lui protestent qu'ils ne souffriront pas que le droit des gens soit violé dans sa personne; et par un généreux dévouement ils jurent de lui faire un rempart de leurs corps, jusqu'au moment où l'événement qui met le peuple en fureur pourra être expliqué.

M. le maréchal avait vu l'explosion, et se doutant de la position critique dans laquelle cet accident plaçait Saint-Marc, il envoya sur-le-champ un officier pour donner les explications convenables, et exprimer ses regrets. On avait eu une extrême difficulté à faire parvenir, en même temps, à tous les chefs l'ordre de cesser le feu, à cause des longs détours irréguliers de nos tranchées. Les raisons de l'officier furent accueillies favorablement par la multitude, qui s'apaisa aussitôt, et les envoyés de la junte se disposèrent à accompagner Saint-Marc jusqu'aux écluses, chez M. le Maréchal, où les chefs de l'armée les attendaient.

Cependant les députés n'osèrent pas traverser la ville immédiatement, devant quelques hommes pleins d'énergie qui voulaient encore prolonger la défense, et faisaient trembler ceux dont une lutte si obstinée avait épuisé les forces et le courage. Dans la crainte de voir ces furieux se porter encore à des excès qui devaient nécessairement aggraver la triste position de la ville, les députés attendirent la nuit, et arrivèrent avec le parlementaire aux écluses vers sept heu-

res. Saint-Marc, dans l'espoir d'être plus promptement en sûreté, les avait dirigée vers la même porte de la ville par laquelle il était entré; son ami, le capitaine Labédoyère, l'attendait sur ce point avec un escadron de lanciers, qui n'étaient pas moins impatients que leur chef de voler au secours de Saint-Marc.

M. le maréchal, entouré de son état-major, reçut les députés avec beaucoup d'égards, mais avec une sévérité apparente; il insista d'abord pour que la ville se rendît à discrétion. Et quoique son cœur se sentit vivement pressé d'accorder une capitulation honorable à des troupes dont il admirait le courage, cependant il lui importait aussi beaucoup de terminer son entreprise dans la circonstance présente, parce que son armée, fort affaiblie par les fatigues et les maladies, commençait à manquer des approvisionnements de l'artillerie, qui étaient indispensables pour continuer le siege avec succès. (On se souvient que tout ce matériel de poudres et de projectiles arrivait devant Saragosse avec les plus grandes difficultés par Pampelune et Bayonne.) Ainsi, M. le maréchal, feignant de céder aux instantes prières qui lui furent adressées, de ne point réduire aux dernières extrémités des malheureux qui préféraient la mort au joug honteux que leurs députés auraient pu être forcés de subir, consentit à leur accorder une capitulation.

Les députés essayèrent alors de se montrer exigeants. Parmi les requêtes qu'ils présentèrent, celle du clergé voulait que l'on maintînt et que l'on garan-

tît les revenus ecclésiastiques; que l'on reconnût Ferdinand VII, enfin ils articulèrent d'autres prétentions également inadmissibles. M. le maréchal fit alors dérouler sous leurs yeux le plan du siége, pour qu'ils pussent juger et comprendre le peu d'espoir qu'il leur restait : il leur montra l'emplacement de six énormes fourneaux de mines établis sous le Cosso. Il ajouta qu'ils étaient prêts à recevoir le feu, à l'instant même, et que chacun contenait une charge de trois milliers de livres de poudre. A ce mot, qui parut produire sur eux une profonde impression de terreur, tous ces députés firent vivement plusieurs signes de croix; et l'un d'entre eux, qui avait suivi avec une extrême inquiétude, comme les autres, les indications de M. le maréchal sur ce plan, s'écria avec l'accent de la douleur, en traçant rapidement avec son pouce cinq ou six croix sur son front et sur sa bouche : « Ah! la casa Ciscala! » C'était son propre hôtel. Aux exclamations des députés, nous apprîmes les noms des divers édifices menacés, le palais ducal de Villa-Hermosa, l'hôtel d'Olivar, de Cerezo, la Comédie, etc.

Les députés, frémissant d'inquiétude, s'empressèrent de se soumettre, pour prévenir ces nouveaux désastres, et signèrent les articles suivants : « Un « pardon général est accordé à la ville de Saragosse. « — La garnison sortira avec les honneurs de la « guerre. — Elle déposera les armes à deux cents pas « de la porte del Portillo. — Les officiers conserve- « ront leurs épées; les soldats garderent leurs sacs.

« — Ils seront conduits en France, où ils resteront « prisonniers de guerre. — Les bourgeois rendront « leurs armes. — Les propriétés seront garanties. — « La religion sera maintenue et respectée. — Les « paysans retourneront librement chez eux. — Les « fonctionnaires prêteront serment de fidélité au roi « Joseph ».

Ces clauses étant ainsi arrêtées, les députés, accompagnés de deux officiers de M. le maréchal, quittèrent le quartier général à dix heures du soir; et n'osant pas s'exposer à rencontrer la population furibonde et inquiète qui attendait en masse dans les rues de Saragosse, ils se dirigèrent vers le château de l'Inquisition, hors de la ville, et firent connaître à Palafox et à la junte le résultat de leur mission. Bazils et quelques autres membres de la junte furent très affligés de cette capitulation. Cependant cette assemblée se soumit en silence à des conditions qu'elle n'osait même espérer; et pour en assurer promptement l'exécution, elle ordonna au commandant des gardes qui entouraient le château d'Aljaferia de livrer ses postes aux troupes françaises, qui les occupèrent immédiatement.

Cette nouvelle, que l'on désirait tenir secrète jusqu'au lever du jour, fut cependant promptement connue de toute la ville. Plusieurs troupes de furieux n'avaient pas attendu le retour des députés pour se porter à de violents excès. Ils s'étaient emparés de l'artillerie dans le but de prolonger la défense; ils

doublèrent les gardes qu'ils avaient placées à tous les bateaux pour empêcher l'évasion des membres de la junte qui avaient excité leurs soupçons. Ces agitateurs extravagants étaient en très petit nombre. Cependant leur énergie et leur irritation devenaient si menaçantes, qu'il semblait être difficile de les forcer à se soumettre aux termes de la capitulation. Ils crièrent à la trahison, et parcoururent les rues en proférant des cris de mort contre les députés; ils voulaient même assassiner ceux qui ne partageaient pas leurs fureurs. Le colonel Marco del Pon, commandant d'un corps de grenadiers aragonais, et plusieurs autres chefs militaires, occupés en même temps à surveiller l'ennemi extérieur, à contenir et à calmer l'insurrection du peuple, passèrent la nuit, au milieu des révoltés, dans les plus vives alarmes. Cependant la multitude, épuisée et trop souffrante pour soutenir plus longtemps un parti si violent, s'empressa d'abandonner les agitateurs et d'applaudir à la détermination que la junte avait prise. Les plus irrités, se voyant sans appui, renoncèrent à prolonger la résistance; et cette nuit si longue et si pleine, à la fois, de désordres, d'espérances et de craintes, ne fut pas une des moins pénibles pour les malheureux assiégés.

Dès que nos postes furent établis autour du palais de l'Inquisition et dans l'intérieur, l'on se hâta d'allumer des torches pour aller délivrer l'infortuné prince Pignatelli, marquis de Fuentes, grand d'Espagne, qui avait vécu plusieurs années à Paris dans

notre intimité, et que nous chérissions pour ses aimables qualités. Il était venu, l'année précédente, remplir, de la part de l'Empereur, une mission conciliatrice pour Saragosse; et depuis ce jour il gémissait dans les cachots de l'Inquisition, sans que la protection de Palafox pût adoucir son sort. Ce seigneur aragonais avait à peu près perdu la raison par suite des traitements cruels que la junte lui avait fait éprouver. Aux bruyantes acclamations que nous fîmes entendre en accourant vers lui, à la lueur sinistre des flambeaux, l'épouvante s'empara de son cœur, car il pensait que l'on arrivait pour le traîner au supplice : néanmoins, lorsqu'il se sentit pressé dans nos bras, il nous reconnut et nous nomma presque tous. Mais lorsqu'il put respirer à l'air libre, sa surprise et son bonheur furent si grands, qu'il fut hors d'état d'en soutenir la vive impression, et mourut au bout de quelques heures. Le général Guillelmi, ancien capitaine général de l'Aragon, remplacé par Palafox, et plusieurs autres personnes qui avaient été emprisonnées dès le commencement du siége, parce qu'on les avait soupçonnées d'être favorables aux Français, furent mises également en liberté et conduites chez M. le maréchal.

Le 21, à la pointe du jour, tous les postes extérieurs de la ville étaient occupés par les Français. A midi, notre armée, peu nombreuse, mais imposante pourtant par sa belle tenue, était rangée en bataille, mèche allumée, faisant face à l'Èbre, sur la route

d'Alagon; elle avait ses réserves bien placées pour les cas d'événements. La colonne espagnole sortit d'abord en ordre avec ses drapeaux et ses armes. Jamais peut-être un spectacle plus triste et plus touchant ne vint affliger nos regards. Treize mille hommes malades, portant dans le sang le germe de la contagion, et tous d'une maigreur hideuse, la barbe longue, noire et négligée, et ayant à peine la force de soutenir leurs armes, se traînant lentement au son du tambour. Leurs vêtements étaient sales et en désordre. Enfin, tout en eux retraçait le tableau de la plus affreuse misère. Un sentiment d'orgueil et de fierté indéfinissable perçait encore à travers les traits de leurs visages livides, tout noircis par la fumée de la poudre, et sombres de colère et de tristesse. La ceinture espagnole de couleur vive dessinait leur taille, le large chapeau rond surmonté de quelques plumes de coq noir ou de vautour ombrageait leur front, et le manteau brun ou la couverture de mulet, jeté négligemment sur tous ces costumes variés d'Aragonais, de Catalans, de Valenciens, donnaient encore de la grâce et presque de l'élégance à leurs vêtements déchirés dans de si nobles fatigues, et aux haillons rembrunis dont ces spectres vivants étaient couverts. Leurs femmes et leurs enfants en pleurs, qui encombraient les rangs, se tournaient fréquemment vers la madone, qu'ils imploraient encore. Au moment où ces braves déposèrent les armes et nous livrèrent leurs drapeaux, beaucoup d'entre eux ex-

primèrent un violent sentiment de désespoir. Leurs yeux étincelaient de colère, et leurs regards farouches semblaient nous dire qu'ils comptaient nos rangs, et qu'ils regrettaient vivement d'avoir faibli devant un si petit nombre d'ennemis. Ils partirent pour la France, et Saragosse était conquise!

Ainsi se termina ce siége mémorable.

CHAPITRE VIII

Guerre d'Autriche, en 1809 — Batailles d'Abensberg, Landshut, Eckmuhl. — Ratisbonne. — Ebersberg

J'étais impatient d'aller porter à Napoléon la nouvelle de la prise de Saragosse aussi le soir même de la capitulation (le 21 février), je partis dans la nuit même, à franc étrier, pour aller rejoindre ma voiture à Bayonne; et, dans la crainte d'être retardé par les escortes que j'aurais dû prendre, j'affrontai le danger de traverser seul avec un postillon un pays où les guérillas nous faisaient une guerre à mort. Ceux de ces ennemis que nos soldats prenaient les armes à la main, étaient à l'instant même pendus aux oliviers qui bordaient les routes. L'un de ces corps mutilés, accroché à une branche, où le vent l'agitait comme un drapeau, me fermait le passage dans un des chemins creux que j'eus à traverser; en l'écartant de ma figure, j'eus la curiosité de soulever ce corps desséché, mais non défiguré, qui était celui d'un paysan à cheveux blancs, à barbe grise, ayant conservé tous

ses vêtements, et je fus très surpris de ne trouver à ces restes humains que le poids à peine que pourrait avoir un mannequin de carton. J'arrivai sans accident aux Tuileries (27 février), où je fus reçu par l'Empereur. Je le trouvai assis près d'un guéridon, ayant un joli enfant de trois ans sur ses genoux, et prenant ensemble leur déjeuner à la même fourchette. L'Empereur me félicita sur ce que la blessure qu'on lui avait dit m'avoir défiguré ne laissait plus de traces, et il reçut avec intérêt les derniers détails du siége et de la reddition de Saragosse. L'Empereur s'informa de la santé du maréchal, de l'état de l'armée, et il exprima les plus honorables regrets sur la perte de son aide de camp, le général Lacoste. Il me chargea même de porter de sa part à sa veuve des paroles de consolation, et de lui faire connaître que l'Empereur lui maintenait la jouissance de la dotation de cinquante mille francs de rente qu'il avait donnée à son mari.

Pendant notre conversation, l'Empereur caressait beaucoup cet enfant, qui était le fils aîné de son frère Louis, roi de Hollande, le mari de Mlle Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. La tendresse bien marquée de l'Empereur pour ce petit neveu, rempli de grâce et de gentillesse, nous portait à croire qu'il lui destinait l'héritage du trône que ses victoires avaient fondé; du moins, le bruit en était alors répandu dans Paris. Après son repas très frugal, l'Empereur, selon son habitude, prit du café sans

sucre, et l'enfant, qui avait tendu ses jolis petits bras pour saisir la tasse et boire aussi le café, fut surprise par l'amertume de la liqueur, et fit une vive grimace en repoussant la tasse. L'Empereur, en riant, lui dit ces mots qui me frappèrent : « Ah! ton éducation n'est pas encore faite, puisque tu ne sais pas dissimuler ».

L'Empereur me nomma colonel du genie, et je prêtai mon serment suivant les formes adoptées alors. On donnait un grand éclat à cette cérémonie du serment, pour lier plus étroitement les officiers de l'armée au chef du vaste Empire qu'ils avaient contribué a fonder. Les nouveaux promus étaient appelés, chacun à leur tour, dans la salle du Trône, où les grands officiers de la couronne se trouvaient groupés autour de l'Empereur. En entrant, nous faisions trois saluts, dont nous avions été prendre la leçon chez M. Gardel, maître des ballets de l'Opéra. Cette étude nous divertissait beaucoup; mais, en général, elle donnait très peu de la souplesse des hommes de cour à la plupart de ceux d'entre nous qui étaient restés d'assez rudes soldats, et encore républicains. Enfin, lorsqu'on avait appris à retirer gracieusement le pied droit en courbant respectueusement la tête et les épaules, on arrivait aux Tuileries, où l'on s'avançait fièrement dans la salle du Trône, vers la noble et glorieuse assemblée, pour prêter devant l'Empereur le serment de lui être fidèle, et dont le duc de Bassano lisait la formule. La maladresse de

quelques-uns des nôtres à faire ce salut inaccoutumé, mettait le grave auditoire souvent dans l'embarras de savoir comment retenir un fou rire qui eût été nuisible à la dignité de la cérémonie.

Les jours suivants se passèrent en fêtes brillantes. L'Empereur, assez souvent fatigué de vivre en représentation, trouvait un grand agrément à se cacher sous le domino noir dans les bals masqués, où il avait quelquefois le plaisir de n'être pas reconnu; et l'archichancelier, toujours attentif à lui plaire, lui donnait assez fréquemment de ces sortes de fêtes, dont sa jolie nièce, Mme Bastereche, qui devint ensuite Mme Lavollée, l'aidait à faire les honneurs. Ces bals, soignés avec un luxe impérial, offraient à la jeunesse mille attraits piquants et mille occasions de venger les amours de tout le temps que la guerre avait pu leur ravir.

Déjà l'impératrice Joséphine, perdant l'espoir de donner un fils à l'Empereur, avait échangé le bonheur de rester jeune et jolie, contre celui d'être grand' mère de l'aimable enfant que l'Empereur chérissait. Peu de femmes possédaient autant qu'elle la grâce que l'on préfère souvent à la beauté, peut-être parce qu'on la voit plus durable. Mais l'Impératrice comprenait combien il lui serait difficile de captiver longtemps encore son mari, plus jeune qu'elle; aussi, ne négligeait-elle aucun des moyens de lui faire trouver son intérieur délicieux en variant les plaisirs qui pouvaient l'y retenir. Loin de se montrer jalouse, elle

faisait gracieusement le sacrifice de son amour-propre, et s'entourait des jeunes personnes les plus remarquables de l'époque. Elle appelait aux concerts de la Malmaison les artistes les plus renommés : la célèbre cantatrice Mme Grassini, non moins admirable par son talent et sa belle voix de contralto, que par son esprit, ses belles formes et ses beaux traits, et le fameux soprano Crescentini, avec les autres virtuoses du Théâtre-Italien. Ces hommes à talent, électrisés sans doute par le brillant auditoire, n'avaient jamais produit une aussi puissante harmonie, et la musique si touchante de Zingarelli n'avait jamais autant impressionné le public que dans les scènes du désespoir de Roméo et Juliette, exécutées devant nous par d'aussi habiles interprètes. On y voyait aussi Talma, vêtu comme nous, en habit de cour, et représentant, avec son épouse, les scènes d'Otello; ils inspiraient la terreur jusqu'à suspendre notre respiration, et nous glaçaient d'autant plus d'épouvante, que la scène, dépouillée de l'appareil d'un théâtre qui eût donné à la catastrophe l'aspect d'un objet d'art, n'en paraissait que plus naturelle; elle était jouée si habilement au milieu de nous, que chacun se croyait le témoin d'un des drames les plus terribles, et nous en ressentions les profondes émotions. Ensuite, et pour nous laisser reprendre haleine, on nous conduisait aux salons des quadrilles; et, plus tard, les soupers les plus recherchés ranimaient notre ardeur et nous faisaient oublier en dan-

sant que le soleil était de retour depuis plusieurs heures. Très peu de tables de whist figuraient dans ces réunions, et je n'ai vu s'y asseoir que les hauts et anciens personnages de la diplomatie : M. de Cobenzel, ambassadeur d'Autriche; le bailli de Ferret, ambassadeur de Baden; le marquis de Luchesini, ambassadeur du royaume d'Italie et le prince de Talleyrand.

Dans une des soirées que je passai à la Malmaison, l'Impératrice me pria, d'une manière gracieuse et touchante, de faire pour elle une copie de mon tableau du Bivouac d'Austerlitz qui avait attiré la foule au Salon, et que l'Empereur avait fait placer aux Tuileries, dans la grande galerie de Diane. Déjà l'Impératrice avait pressenti la possibilité d'un divorce; et, très affectée de cette douloureuse idée, dont elle ne me rendait pas cependant le confident, elle se préparait à retrouver un jour dans son isolement les images et les souvenirs de l'Empereur qu'elle chérissait. Je lui promis de faire cette copie; mais la guerre ne devait pas me laisser de sitôt le loisir de m'en occuper.

Chez la reine Hortense, logée dans un beau palais, qui devint ensuite la demeure du célèbre banquier politique M. Laffitte, les fêtes recevaient d'elle un caractère piquant d'élégance et de gracieuseté. Ici, la grâce enchanteresse de la maîtresse du logis présidait à tout, moins belle que séduisante et certaine de plaire, elle mettait tous ses soins à se former un

délicieux entourage. Les chefs de l'armée, les ministres, les grands personnages avaient presque tous épousé des femmes jeunes et belles, qui formaient la cour de l'Impératrice. La beauté de ces jeunes dames, l'élégance de leurs parures, ajoutaient à l'éclat des brillantes récréations que nous offrait la reine Hortense; et c'était avec bonheur qu'on y voyait les duchesses de Bassano, de Vicence, de Montebello, d'Elchingen, d'Abrantès, de Rovigo; les comtesses Duchatel, Reille, de Barral, de Saint-Martin, Renaud-de-Saint-Jean-d'Angély, de Vieconti, Lambert, Mathieu, Favier, Mathis, Pélaprat, Gazani etc...

Au nombre des personnes qui embellissaient les cercles de la reine Hortense, j'ai cité la jeune et gracieuse épouse du général de Broc. Ce couple intéressant et remarquable vécut bien peu de temps. C est de leur intérieur que leurs amis pouvaient dire : il est un lieu sur la terre, ou le plaisir et l'innocence sont toujours unis à l'aimable enjouement et aux joies les plus pures. La reine Hortense chérissait Mme de Broc, dont le mari avait été tué, et elle eut la douleur de perdre la jeune veuve, son amie, de la manière la plus tragique, dans une partie de promenade. Ces deux dames traversaient ensemble sur une planche la cascade de Grézy, en Savoie; la reine passa hardiment la première, sans être effrayée du bruit des eaux. Mme de Broc la suivait, en hésitant; le pied lui glissa, et, tombant dans le gouffre, elle disparut à l'instant même. Dans son désespoir, la reine accourut

vers elle et voulait s'y précipiter pour la sauver; des crochets furent lancés pour arracher la victime à ce cruel accident, mais les vêtements se déchirèrent sans porter secours, et le corps, que l'on craignait de blesser, ne put être retiré de l'eau que longtemps après la mort. Triste et bien malheureuse, la reine fonda un hospice et fit élever une tombe sur le lieu de la catastrophe; elle y fit graver l'inscription suivante : « Ici, Madame la baronne de Broc, âgée de « vingt-cinq ans, a péri sous les yeux de son amie. « O vous qui visitez ces lieux, songez à ceux qui « vous aiment et n'avancez qu'avec précaution sur ces « abîmes! » Lorsque ce malheur arriva, tout Paris en fut profondement affligé, mais, telle est la vie dans les grandes villes, quelques cœurs seulement restèrent déchirés par la douleur; le plaisir vint promptement apporter aux autres ses aimables distractions.

Sur ces entrefaites, les grandes levées de l'empereur d'Autriche avaient porté au chiffre de trois cent mille hommes l'armée de l'archiduc Charles, et elle venait d'être complétée par la promotion d'un grand nombre de généraux. Les nouvelles reçues de l'Allemagne devenaient pressantes; et cependant notre Empereur, voulant laisser en apparence à l'Autriche tout l'odieux d'une agression qui allait rompre une paix si utile à l'Europe, n'ordonnait à ses troupes en Allemagne aucun des mouvements qui eussent décelé son désir d'être prêt à recommencer la guerre; tout,

au contraire, y était préparé pour entretenir nos ennemis dans l'opinion que nous vivions dans la plus grande sécurité, et qu'il leur serait facile de nous surprendre. Leur ambassadeur à Paris, M. de Metternich, n'avait pas même cessé d'y être traité comme en pleine paix; mais l'Empereur, intéressé à laisser l'odieux de l'initiative sur le compte de la cour de Vienne, restait toujours vigilant, souvent étendu sur ses cartes, où il étudiait les chances de la guerre qui allait éclater.

Le jour même où le maréchal Victor remportait la victoire de Ciudad Real, l'Empereur jouissait à Paris de la plus belle prérogative de l'autorité royale : celle de faire grâce de la peine capitale. Les lois de la République condamnaient à mort les émigrés pris les armes à la main en combattant contre la France, et le comte de Saint-Simon, lieutenant-général français, avait été fait prisonnier à la tête des troupes espagnoles, dans un combat près de Madrid. Traduit devant un conseil de guerre, la sentence allait être exécutée. Plus l'Empereur s'était montré généreux pour permettre la rentrée des émigrés, plus il devait rester sévère pour ceux d'entre eux qui ajoutaient par la guerre aux difficultés qu'il avait à surmonter pour rétablir le calme en France, et il semblait indispensable qu'il donnât dans cette circonstance un exemple énergique. En vain on le sollicitait depuis plusieurs jours en faveur du condamné, lorsqu'enfin, décidé à se laisser fléchir, il permit à l'impératrice Joséphine,

la protectrice de tous les malheureux, de lui présenter la fille du comte de Saint-Simon. La jeune personne se précipita aux pieds de l'Empereur, et baigna de ses larmes les mains qui la relevèrent en lui accordant la grâce de son père. Cet acte de clémence produisit en France un meilleur effet encore qu'il n'en fût résulté de la punition.

Tous les jours j'étais occupé, dans le cabinet du prince Berthier, à tracer avec des épingles, sur nos cartes, la position des troupes que nous avions en Allemagne; l'indication des renforts qui s'y rendaient, la situation des magasins de vivres, de fourrages, de chaussures; celle des parcs d'artillerie et des transports, et même celle des mouvements de l'ennemi que nous pouvions apprendre. Tous ces corps, représentés en relief par des pointes mobiles à tête de diverses couleurs, sur les cartes de l'Allemagne, du Tyrol et de l'Italie, formaient un véritable échiquier dont nous pouvions combiner alternativement le jeu des deux parties. Ce travail de conjectures nous préparait aux opérations plus sérieuses que nous allions entreprendre sur le terrain. Il ne me restait point de temps pour cultiver la peinture et fixer sur la toile mes souvenirs de l'armée; mais j'entretenais mon goût pour cet art en voyant souvent chez eux nos habiles peintres de l'époque : les Regnaud, les Vincent, les David, et les dignes élèves de ce dernier, mes amis Girodet, Gros et Gérard, dont les productions ont puissamment contribué à étendre

la renommée des beaux faits de l'Empire. Gérard, qui n'avait pas moins d'esprit que de talent, avait déjà fait sa fortune, et recevait à ses dîners, à ses soirées, les hommes marquants de l'Empire : Corvisart, le savant médecin de l'Empereur; Fourrier et Berthollet, les habiles chimistes; Cuvier, qui rendait son nom plus grand que toutes les épithètes qu'on pourrait y ajouter; Monge, le profond géomètre; de Humbold, l'illustre voyageur; Jean Guérin, le gracieux peintre d'Enée et de Didon, Talma, Mlle Georges, Mlle Mars, et presque toutes les célébrités contemporaines, étaient les intimes et les fidèles de M. et de Mme Gérard, la piquante et jolie Romaine qu'il avait épousée lorsqu'il était élève à l'école de Rome. Leur amitié, les bons conseils que ces hommes de génie avaient la bonté de me donner, m'encourageaient et m'aidaient à faire disparaître les principaux défauts de mes précédents ouvrages, et contribuaient à les rendre un peu plus dignes d'être offerts au public. Eux-mêmes voyaient avec plaisir un émule qui, sans les exposer à aucun des dangers de la guerre, les identifiait aux scènes intéressantes de l'armée, qu'il leur montrait en peinture.

Des pluies continuelles, un temps affreux grossissaient alors les rivières, dégradaient toutes les routes par lesquelles nous allions rentrer en campagne, et faisaient déborder le Danube qui, depuis plus d'un siècle, n'avait pas fait autant de ravages. Ces circonstances avaient contribué sans doute à retarder l'a-

gression des Autrichiens. Cependant le moment approchait, et l'Empereur demeurait attentif aux Tuileries. Une ligne de signaux, établie par Guilleminot, depuis Passau et Munich jusqu'au télégraphe de Strasbourg, devait lui faire connaître, en peu d'heures, l'instant décisif où il quitterait Paris pour se mettre à la tête de l'armée.

Ses corps principaux étaient ceux du maréchal Davout, occupant Wurtzbourg, Bamberg, Nuremberg et Ratisbonne; il plaçait l'armée bavaroise autour et en avant de Munich, et la mettait sous les ordres du maréchal Lefebvre. Le maréchal Masséna se rendait avec quarante mille hommes à Ulm et Augsbourg; le maréchal Bernadotte prenait, à Dresde, le commandement de l'armée saxonne et la joignait aux troupes du général Dupas; les Wurtembergeois se réunissaient à Elwangen; et l'armée de Pologne, aux ordres du prince Poniatowski, devait menacer Cracovie, tandis que la division russe de Souvarow (le fils de Souvarow l'Italique), entrerait aussi en Galicie.

Ayant ainsi tout préparé pour s'assurer une brillante offensive sur la ligne du Danube, l'Empereur donna ses derniers ordres au prince de Neuchâtel, le 31 mars, et l'envoya prendre le commandement de l'armée, en attendant qu'il y parût. Le prince me prit dans sa voiture avec ses deux secrétaires, l'excellent baron Leduc, et l'infatigable Salomon, chargé spécialement du mouvement des troupes, et que des

blessures graves et une balle dans la cuisse n'empêchaient pas d'être jour et nuit à son pénible travail.

Les routes alors n'étaient pas, comme celles de nos jours, faciles et roulantes; un énorme pavé fort irrégulier mettait à la torture les voyageurs dont les voitures n'avaient pas de bons ressorts, et brisait les équipages les mieux confectionnés. Telle fut notre destinée aux portes d'Épernay. Aux sources du délicieux Sillery, notre voiture, pour laquelle des guides étaient payées fort cher aux postillons pour lui faire brûler le pavé plus rapidement, notre voiture fut brisée, et ce fut bien à regret, pendant qu'on la réparait, que nous eûmes le temps d'y déjeuner et d'y goûter le vin du pays.

A Metz, le prince passa la revue des troupes qui étaient en route pour l'Allemagne, et le troisième jour nous arrivâmes à Strasbourg. Dans mon enfance, vers 1788, le maréchal de Contades, gouverneur de l'Alsace, mettait huit jours pour faire cent lieues et venir en poste de Paris à Strasbourg; en 1809, nous mîmes soixante-douze heures, et aujourd'hui en 1843 je parcours deux cents lieues en quarante-quatre heures, sans secousses ni cahots, en venant par le courrier de Paris à Toulouse. Ces distances, que l'on rapproche encore par la vitesse, justifient l'immense accroissement des dépenses de l'État pour assurer ces utiles améliorations à toutes les branches du service public. Les juifs Lévis, de Strasbourg, me vendirent fort cher six chevaux et les équipages né-

cessaires pour entrer en campagne; je dirigeai mes gens, avec ceux du prince et son état-major, sur Ratisbonne; je l'accompagnai dans l'inspection des fortifications de Kehl et des troupes acheminées sur l'armée, et le neuvième jour de tous ces travaux préparatoires, il me prit encore dans sa voiture pour nous rendre à Donaverth, sur le Danube.

Ici commence, pour le prince Berthier, une série de quelques jours où une grande responsabilité pèse sur lui, lorsqu'il se voit chargé d'un commandement en chef provisoire, avec des ordres éventuels, précis, mais ne se rapportant pas encore à ce qui se passe sur les lieux où il arrive.

Ses premiers soins tendent à presser la marche des troupes et des convois, et à les faire arriver sans encombrement à leur destination. Ces soins importants ne lui permettent de quitter Strasbourg que le 11 avril, et tout lui annonce que l'ennemi, rassemblé derrière l'Inn, entre Passau, Branau et Salzbourg, est prêt à franchir cette rivière.

En effet, le prince apprend en route que, le 10, la cour de Bavière et le maréchal Lefebvre ont reçu, de l'archiduc Charles, la lettre suivante, datée du quartier-général le 9 avril 1809 :

« D'après une déclaration de Sa Majesté l'empe-
« reur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens

« M. le général en chef de l'armée française, que j'ai « l'ordre de me porter en avant, avec les troupes « sous mes ordres, et de traiter en ennemies toutes « celles qui me feront résistance. *Signé*, CHARLES. »
Plusieurs proclamations adressées aux Bavarois, pour les engager à se joindre à l'armée d'Autriche, accompagnaient cette lettre. En adressant ce simple avis par un de ses aides de camp, l'archiduc traversait l'Inn. A l'approche de son armée, les troupes bavaroises se replièrent sur Munich, et toute la famille royale quitta promptement cette capitale pour se retirer derrière le Danube. Le 13, nous arrivions à Dillingen, en même temps que le roi et la reine de Bavière. Cette cour était fort affligée et fort inquiète; le prince Berthier eut à la tranquilliser, et, pour la rassurer, il portait au Roi, de la part de l'Empereur, la promesse de le venger de cette agression, et de le rendre bientôt, aux dépens de l'Autriche, plus puissant qu'il n'avait été jusqu'alors.

L'archiduc, incertain pour l'exécution de son plan de campagne qu'il avait été obligé de modifier plusieurs fois contre son gré, ne s'avançait qu'en hésitant et ne fit que six lieues en six jours, par la rive droite du Danube, devant les Bavarois; tandis que, sur la rive gauche, ses avant-postes de la Bohême, rencontrèrent les Français, le 13, à Amberg et à Hirshem. Nos divisions avaient ordre de se replier sur Ingolstadt et Kelheim, ne laissant à Ratisbonne qu'une division d'infanterie et un corps de cavalerie comme avant-

garde, pour éclairer l'armée sur les deux rives, et pouvant, à la rigueur, se retirer par l'une ou par l'autre, suivant l'occurrence. En arrivant à Donawerth, le 14, le prince Berthier apprit en même temps l'attaque des Autrichiens par la Bohême et celle dirigée contre les Bavarois. Dans la vive inquiétude que le maréchal Berthier conçut de ce mouvement, il craignit de perdre les avantages que nous présentaient les ponts d'Ingolstadt et de Ratisbonne, et il ordonna au maréchal Davout et au général Oudinot de s'appuyer l'un à l'autre sur Ratisbonne, par ces deux rives, afin de conserver cette ville et ces passages sur le Danube, pour servir aux opérations ultérieures de l'Empereur. Cette manœuvre n'était pas sans inconvénients, puisqu'elle dégarnissait notre aile droite vers le Tyrol, et faisait perdre à notre ordre de bataille le parallélisme avec celui de l'ennemi.

Cependant le prince Berthier se rendit, le 15, à Augsbourg, pour en conférer avec le maréchal Masséna, et revint à Donawerth le 16. Ce même jour, 16 avril, le général autrichien Jellachich entrait à Munich et faisait attaquer la droite de Masséna. Les inquiétudes du prince Berthier redoublèrent alors, et j'étais fort affligé de voir cet homme si courageux, si calme au milieu du feu et qu'aucun danger ne pouvait intimider, trembler et fléchir sous le poids de sa responsabilité. Ce n'était point l'ennemi qu'il craignait; il aurait préféré se faire tuer plutôt que de compromettre la position de son général, qu'il pou-

vait exposer à perdre une bataille en hasardant pour lui des combinaisons que l'Empereur pourrait ne pas approuver. Dans cette fâcheuse perplexité, nous fîmes constamment, pendant quatre jours et quatre nuits, le trajet d'aller et venir d'Ingolstadt à Donawerth et Augsbourg, pour être présents partout où surviendrait le plus grand danger.

Heureusement, l'archiduc Charles, s'attendant à rencontrer un redoutable adversaire, hésitait comme nous, avançait lentement, ne dessinait aucun de ses projets et nous laissait le temps de rapprocher nos forces, et à l'Empereur celui d'arriver.

L'Empereur, averti à Paris le soir du 12 avril, partit dans la nuit, avec l'impératrice Joséphine, la laissa à Strasbourg, et se trouva le 18 à Donawerth.

Ici, la position du prince Berthier vint à changer tout à coup. Ce n'est plus un homme porteur de pouvoirs trop ou trop peu étendus, agissant pour un autre dont il craint de déranger les combinaisons; c'est l'Empereur qui reprend son armée prête à combattre, c'est l'habile généralissime qui juge à l'instant même le fort et le faible de son adversaire, qui n'hésite point à l'attaquer. C'est la lutte admirable de deux chefs illustres qui va commencer.

Cette lutte de 1809 sera le spectacle le plus grandiose que nous ait offert la durée trop courte de l'Empire, et je m'estime heureux, après avoir été l'un des acteurs de ce beau drame, de pouvoir en être aussi le peintre et le narrateur.

Le 18 avril, de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent à l'armée l'arrivée de l'Empereur, qui la saluait par cette belle et chaleureuse proclamation :

« Soldats!

« Le territoire de la Confédération a été violé. Le « général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect « de ses armes, et que nous lui abandonnions nos « alliés. J'arrive avec la rapidité de l'éclair.

« Soldats! vous m'entouriez, lorsque le souverain « de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous « l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer « une amitié éternelle. Nous avons vaincu dans trois « guerres; l'Autriche a dû tout à notre générosité : « trois fois elle a été parjure!!!

« Nos succès passés nous sont un sûr garant de la « victoire qui nous attend.

« Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi « reconnaisse son vainqueur. »

La nouvelle de la guerre et ce peu de mots électrisèrent les Français et nos alliés, et les Autrichiens, qui entendirent le bruit du canon, comprirent la cause de ces démonstrations de joie, et en furent d'autant plus intimidés, que l'absence prolongée de l'Empereur avait singulièrement augmenté leur confiance.

Napoléon trouvait, dans l'amour de ses soldats et dans leur activité, les moyens de leur faire exécuter

ces marches longues et rapides qui lui permettaient de faire arriver ses forces avec précision sur les points où l'ennemi s'attendait le moins à les rencontrer. C'est ainsi qu'il fut en vingt-quatre heures en état de prendre l'offensive à son tour. En arrivant à Donawerth, le 18 au soir, l'Empereur avait écrit au maréchal Massena ces lignes pressantes qui ne restèrent point sans effet :

« Dans un seul mot, vous allez comprendre ce dont « il s'agit. L'archiduc Charles a débouché de Lands- « hut sur Ratisbonne, avec trois corps évalués à « quatre-vingt mille hommes. Davout, partant de « Ratisbonne, marche vers Neuetadt. Ce maréchal « agira contre l'armée autrichienne, mais l'ennemi « est perdu, si votre corps, débouchant avant le jour « par Pfaffenhoffen, tombe sur les derrieres du « prince Charles. Ainsi, entre le 18, le 19 et le 20, « toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées... « Et l'Empereur ajoute de sa main au bas de la let- « tre..... *Activité! activité! vitesse! je me recom- « mande à vous* ». Après avoir donné l'ordre à ses autres généraux d'arriver à Ingolstadt sitôt qu'ils y entendront le canon, il partit avec le prince major-général pour cette ville, où leurs équipages les attendaient. Beaucoup moins bien servi sous ce rapport que l'Empereur et le prince, je n'y trouvai que trois de mes chevaux que j'avais fait partir de Strasbourg, et fort heureusement je pus à grand prix m'en procurer plusieurs autres.

Le 19, l'Empereur se trouvait donc à Ingolstadt. Le même jour, le maréchal Davout, d'après les ordres qu'il avait reçus, ne laissait à Ratisbonne qu'un régiment, qui se trouvait bien faible pour garder à lui seul cette grande ville; mais on comptait sur la capacité de son colonel, pour se procurer des moyens d'y résister au moins pendant quarante-huit heures. Cet officier eut malheureusement l'imprudence de consommer le premier jour toutes ses cartouches dans une fusillade qu'il pouvait éviter en brûlant le pont; il n'osa point prendre sur lui de détruire cette communication importante, qu'il était chargé de barrer aux Autrichiens. Soit faiblesse, soit pitié pour les habitants, il ne sut tirer aucun parti des ressources de la ville pour remplacer ses munitions épuisées; et lorsqu'il pouvait encore attendre que les portes et les murs crenelés derrière lesquels il était en sûreté fussent brisés par le canon, il commit la faute de capituler, de se laisser désarmer et de rendre la ville en cédant aux sommations réitérées que lui adressèrent presque en même temps le général Kolovrath, par la rive gauche, et le prince de Lichtenstein, par la rive droite. Cette défection si prompte diminua les brillants résultats que l'Empereur attendait de la journée du lendemain, et cependant, elle ne retarda que de vingt-quatre heures la défaite de l'armée, sur laquelle nous allions exercer une revanche éclatante. Le maréchal Davout n'avait laissé si peu de monde à Ratisbonne, que pour arriver avec le plus de forces

possibles sur le point important où l'Empereur l'avait appelé. Comme le maréchal tournait le dos à Ratisbonne et aux Autrichiens, pour venir se mettre en ligne à la gauche des autres corps que l'Empereur faisait avancer, nos ennemis le crurent en retraite, ce qui les encouragea à attaquer, au village de Peissing, la division Saint-Hilaire et celle du général Friant avec des forces supérieures. Deux régiments français y furent très fortement engagés, et le 52e, qui fermait la marche, eut à repousser le choc successif de six régiments, il les défit les uns après les autres, en couvrant par cette résistance héroïque le mouvement du premier corps. Un peu plus tard, vers deux heures, le général Morand battit une division autrichienne et la poussa sur le corps du maréchal Lefebvre, où les Autrichiens perdirent tout un régiment de dragons, sabrée par la cavalerie bavaroise. Cette journée, où l'ennemi fit de grandes pertes, reçut le nom de bataille de Thann. C'est à la suite de cette affaire que le corps de Davout put arriver en ligne et s'appuyer sur les autres corps de l'armée.

Le 20, l'Empereur arrivait à Vobourg, où il apprit que les corps de l'archiduc formant quatre-vingt mille hommes, s'avançaient pour lui livrer bataille, vers Abensberg. De suite il monta à cheval, et nous l'accompagnâmes dans la reconnaissance qu'il fit de la ligne de ses avant-postes et de la position de l'ennemi. Il ne rentra le soir à Vobourg que pour donner ses ordres, à la suite desquels il annonçait à ses géné-

raux que la journée du lendemain serait un second Iéna.

Le 21, l'Empereur se rendit au centre de l'armée pour se mettre à la tête des Wurtembergeois et des Bavarois. Dès qu'il arrive devant eux, il leur fait connaître qu'en venant combattre au milieu d'eux, il veut donner à ses braves alliés une preuve de la confiance qu'il a dans leur courage et dans leur loyauté, et il leur rappelle plusieurs actions glorieuses qui, à différentes époques, ont illustré leurs ancêtres.

Le prince royal de Bavière leur traduit à mesure, en allemand, chacune des phrases de l'Empereur, et elles sont répétées dans tous les rangs par les officiers. Alors, un hourra général d'acclamation salue l'Empereur et lui promet la victoire.

Le général bavarois de Wrède attaqua le premier la ligne ennemie à Siegenburg. Vers les deux heures, le maréchal Davout, de son côté, rencontrait le corps de l'archiduc Charles qui s'avançait vers Abensberg. Ce maréchal le met en déroute et l'oblige à rétrograder vers Ratisbonne. Le maréchal Lannes pousse ensuite vivement les Autrichiens jusqu'à Rohr, les force à se retirer sur Roffenburg; et, pressés de toute part, ils se dirigent sur Landshut, où ils sont poursuivis par les divisions bavaroises du maréchal Lefebvre, et par les Wurtembergeois, commandés par le général français Vandamme. Cette bataille ne dura que quelques heures, et coûta aux Autrichiens huit drapeaux, douze canons et dix-huit mille prison

niers, dont une partie avaient été prise par les Bavarois et les Wurtembergeois qui, dans cette journée, se montrèrent d'une vaillance admirable. Je n'ai même jamais vu nos Français aussi couverts de sang et aussi exaltés par le succès que ces courageux Allemands, pour lesquels les occasions de se montrer étaient un peu plus rares que pour nous, mais qui en profitaient bien.

Cette bataille d'Abensberg eut pour résultat de couper en deux les troupes de l'ennemi, dont une partie, sous les ordres du prince Charles, à notre gauche, rétrogradait sur Ratisbonne; l'autre, à notre droite, celle du général Hiller, se retirait sur Landshut.

Ce premier succès fut immense, puisqu'il faisait perdre à l'archiduc Charles tous les avantages qu'il devait tirer de l'initiative qu'il avait prise, et disséminait ses forces sur plusieurs points éloignés les uns des autres, tandis qu'il rassemblait au contraire celles de l'Empereur sur un espace de quelques lieues, et lui préparait d'autres victoires qui furent consécutives.

Le 21, l'Empereur coucha à Rohr, dans le logement qui avait été préparé pour les archiducs d'Autriche, et le 22, à sept heures du matin, il partit pour se diriger sur Landshut. Le prince major-général m'ordonna d'aller presser le maréchal Lannes et le maréchal Davout dans la poursuite de l'archiduc sur Ratisbonne, et de venir promptement rendre compte

à l'Empereur de la résistance qu'ils pourraient rencontrer. Je marchai avec leurs avant-postes, je suivis l'arrière-garde ennemie jusqu'au delà de Langwahl, où elle avait fait une assez longue résistance, et je quittai le maréchal Lannes vers deux heures pour retourner près de l'Empereur, sur Landshut, lorsque je pus entendre se prolonger le bruit d'une forte canonnade. Très pressé d'arriver au lieu du combat, je quittai les chemins creux qui, de chaque côté, me cachaient la vue à cent pas devant moi, et je coupai au plus court à travers les champs, marchant droit au bruit du canon; j'arrivai sur une hauteur, d'où j'aperçus à mes pieds, dans l'éloignement, tout le cours de l'Iser, la ville de Landshut et l'armée française occupée à poursuivre le corps du général Hiller, qui se retirait par Landshut, dont il défendait les faubourgs attaqués, sur la rive droite, par la cavalerie du maréchal Masséna, et, sur la rive gauche, par l'armée de l'Empereur. Je fus surpris et saisi d'admiration devant le spectacle magnifique qui se présentait devant moi, et, dès le premier abord, je me crus un second Moïse contemplant du sommet du Sinaï les Hébreux s'agitant dans la plaine. Ici, la scène était plus imposante encore : les armées, la cavalerie, le canon, la fumée, en mouvement, dans l'une des plus riantes et des plus fertiles vallées de l'Allemagne, et tout cela, éclairé par un beau soleil de printemps. Je cherchai à reconnaître la position des corps qui manœuvraient dans une prairie presque arrondie comme

une arène, au pied des collines, du haut desquelles je dominais. Je reconnus la cavalerie et les avant-postes du maréchal Masséna, engagés avec le corps du général Hiller, qui défendait la ville de Landshut, où il protégeait la retraite des grands convois d'artillerie et de bagages qui se pressaient de fuir par la chaussée de Vienne. Les remparts étaient hérissés de canons autrichiens, dont la fumée me cachait la vue des têtes de colonnes des troupes françaises, qu'ils combattaient à mesure qu'elles débouchaient le long de l'Iser, sur la rive droite.

Du côté où je me trouvais, sur la rive gauche, la division Morand enveloppait le faubourg de Landshut, et cherchait à y pénétrer avant que l'ennemi eût brûlé les deux ponts qui traversaient la rivière, divisée en deux bras, entre la ville et le faubourg. Une vive canonnade soutenait de part et d'autre l'attaque et la défense.

En arrière de nos lignes d'infanterie, la cavalerie du maréchal Bessières était groupée en deux masses par divisions, dans cette immense prairie, au milieu de laquelle je reconnus le groupe de l'Empereur que je cherchais. J'allais, sans perdre du temps, reprendre ma course pour le rejoindre, lorsqu'en quittant ces hauteurs et jetant un dernier regard autour moi, je crus reconnaître un corps considérable de troupes habillées en blanc qui remontaient le long de l'Iser, en faisant élever autour d'elles de grands nuages de poussière. A la couleur du vêtement, je jugeai que

cette colonne devait être ennemie, et je présumai qu'elle ne pouvait point être aperçue d'en bas dans la vallée. Je me hâtai donc d'accourir auprès de l'Empereur pour lui en donner l'avis, dans la crainte qu'il ne fût surpris. En effet, descendu à moitié côte, je n'aperçus plus rien, et j'arrivai avec mon cheval couvert d'écume et hors d'haleine auprès de l'Empereur. Au récit que je lui fis de ma mission et de ce que je venais de voir, il me demanda plusieurs fois si je ne croyais pas que ce fût le corps du prince Ferdinand ou celui de l'archiduc Maximilien, débouchés de la Bohême, qui s'avançait pour le surprendre. Je n'en savais pas plus que lui, et je n'osai le confirmer dans une de ces deux opinions; mais j'insistai sur la nécessité de se mettre promptement sur ses gardes. De suite, et sans s'émouvoir, il envoya plusieurs de ses officiers pour reconnaître cette colonne, et, conservant toujours le même sang-froid, il ordonna à son aide de camp, le général Mouton, d'aller presser l'attaque du faubourg et du pont de Landshut, avec plusieurs bataillons; il indiqua sur les hauteurs en amphithéâtre, autour de nous, les places que devaient occuper les deux divisions d'infanterie qu'il avait sous la main, fit mettre l'artillerie en batterie à mi-côte, fit cacher les réserves derrière les plis du terrain, et après avoir admirablement préparé tous ses avantages pour recevoir la bataille et pour écraser l'ennemi qui oserait pénétrer dans cette arène, il se mit à la tête de la division des

cuirassiers du général Dallemagne, et partait au galop pour aller au-devant de l'ennemi, et l'attirer dans l'embûche qu'il venait de lui préparer.

Au bout d'un quart d'heure, l'Empereur aperçut, comme je l'avais vu de la hauteur, la même poussière et la même colonne, en s'arrêtant pour l'examiner avec une lunette, il me répéta les mêmes questions qu'il m'avait faites. Bientôt, nous pûmes reconnaître les officiers qu'il avait envoyés, et qui revenaient au galop, et nous apprîmes que cette troupe vêtue en blanc, dont la marche rapide faisait élever des tourbillons de poussière, était composée de plusieurs régiments bavarois et wurtembergeois qui avaient surpris un immense convoi de pontons, de caissons d'artillerie, de bagages et de vivres autrichiens, fuyant vers un des ponts qu'ils avaient sur le Bas-Iser, et qu'ils ramenaient à coups de plat de sabre pour le presser, dans la crainte qu'on ne les atteignît pour le leur reprendre. Ces caissons étaient couverts de toiles blanches qui, de loin, causèrent notre erreur.

L'Empereur alors me témoigna de l'humeur de ce qu'en le dérangeant ainsi, j'avais pu faire manquer son attaque sur Landshut; mais nous fûmes heureux de lui avoir fourni l'occasion de nous donner sur le terrain une aussi savante leçon de tactique.

Nous retournâmes promptement à Landshut; l'en-

nemi en défendait les ponts avec acharnement, en tirant par les croisées de toutes les maisons voisines, et je craignais d'y voir se renouveler les scènes meurtrières de Saragosse. J'allais utiliser l'expérience que j'avais acquise à ce terrible siège et je me préparais à faire défiler nos troupes derrière quelques murs pour les garantir de tant de projectiles, lorsque le général Mouton, impatienté de la résistance, entraîna les grenadiers du 17e régiment à travers les flammes du premier pont, et les logea dans les maisons de cet îlot. Notre fusillade devint à son tour bientôt insoutenable pour les Autrichiens; alors, sans perdre de temps, en passant avec autant de courage que d'adresse sur les poutrelles embrasées du second pont, le plus considérable des deux, nos sapeurs arrivèrent à la porte et la brisèrent à coups de hache. A leur suite et derrière eux, nos soldats du génie rétablissaient à mesure le passage en éteignant les flammes et en jetant sur les poutrelles des portes et des planches arrachées du village. L'armée entra dans Landshut la baïonnette en avant. Il serait difficile de dépeindre le désordre dans lequel nous avions jeté les Autrichiens, qui fuyaient par la route de Vienne et qui tombaient sous nos coups et sous les attaques de Masséna. La ville était encombrée de chariots chargés de malades et de blessés, de vivres, de bagages, de caissons, de munitions d'artillerie et de plusieurs équipages de ponts que nous y prîmes, avec trente pièces de canon et neuf mille prisonniers.

A la suite de cette grande journée du 22 avril, l'Empereur coucha dans Landshut. Pendant la nuit, des convives et des aides de camp de l'archiduc Charles, ne sachant pas que les Français occupaient la ville, vinrent s'y faire prendre.

Le dimanche 23 avril, le corps du maréchal Masséna traversa Landshut avant le jour, pour se rapprocher de celui du maréchal Davout qui s'avançait par notre gauche en se dirigeant vers Eckmühl, et en conservant toujours à sa droite les divisions du maréchal Lannes, du général Oudinot et les confédérée du maréchal Lefebvre. A dix heures du matin, l'Empereur s'achemina sur Eckmühl; il ignorait encore que l'ennemi fût maître de Ratisbonne, et il se proposait de pousser le prince Charles dans cette direction pour l'adosser à cette ville, dont on croyait que le passage lui serait fermé. Déjà l'archiduc était entièrement séparé du corps du général Hiller, qui, par suite des défaites précédentes, se retirait sur la route de Vienne.

Cependant, il restait encore à l'archiduc une armée supérieure en nombre à la nôtre, puisqu'il avait plus de cent mille hommes, et, en outre, à sa disposition à quelques lieues au delà du Danube, l'armée entière du comte de Bellegarde.

Ces troupes, appuyées au Danube s'étendaient, sur une ligne perpendiculaire à ce fleuve. Elles étaient en position sur des hauteurs, dont les pentes, couvertes par des prairies marécageuses que nous avions à tra-

verser, rendaient l'abord très difficile. Un nombre considérable de bouquets de bois, épars sur ces hauteurs, empêchait, de part et d'autre, de juger la quantité d'ennemis que l'on avait devant soi. Cette dernière circonstance a influé singulièrement sur les résultats de la journée. L'ennemi ne voyait que la moindre partie de notre armée; mais il était fort intimidé par nos succès précédents, et nous supposait, derrière ces bois, dix fois plus nombreux que nous ne l étions, et il n'osa pas faire donner toutes ses réserves, croyant à chaque instant devoir les conserver pour des moments plus difficiles. Nous, au contraire, un peu inquiétés d'abord par des attaques qui semblaient menacer notre gauche où nous étions peu garnis de monde, mais enhardis, cependant, par trois journées de victoires, n'apercevant devant nous qu'un nombre trop faible d'ennemis pour commander la prudence, et surtout pleins de confiance dans le chef habile qui nous guidait, nous donnâmes partout tête baissée, et cela nous réussit.

L'Empereur arrivait à la tête des corps du maréchal Lannes, du maréchal Masséna, des Wurtembergeois et de deux divisions de cuirassiers. Vers les deux heures, il était sur les hauteurs au-dessus d'Eckmühl. Lorsque l'Empereur y parvint, il aperçut le corps du maréchal Davout qui approchait; ce maréchal en arrivant à onze heures par les bois rencontra l'ennemi avec lequel il engagea immédiatement la canonnade. Déjà il avait gagné du terrain, et se

cavalerie, conduits par le général Montbrun, avait fourni plusienrs charges heureuses contre celle des Autrichiens devant Dunzling, lorsqu'il put voir toute la position de l'ermée ennemie, dont les lignes blanches se dessinaient en festons sur un espace de deux à trois lieues, entre les nombreux massifs de verdure qui couronnaient les hauteurs. L'artillerie formidable dont ces lignes de troupes étaient armees ripostait à notre canonnade, et faisait élever de longs nuages de fumée au-dessus des marais et des prairies que labouraient les boulets.

Jusque-là, les marechaux Davout et Lefebvre, craignant de n'être pas soutenus en temps opportun, avaient hésité à traverser les ruisseaux et les marais qui les séparaient encore de la ligne principale de l'ennemi; mais lorsqu'ils virent de loin la canonnade de la division Saint-Hilaire, s'emparant des hauteurs de Lindach, leur annoncer l'arrivée des corps amenés par l'Empereur, ils donnèrent une vive impulsion à leurs troupes, et la bataille prit à l'instant même l'aspect le plus animé.

Les divisions du maréchal Lannes à notre droite, traversaient le ruisseau de Laber, pour enlever le village de Roking fortement disputé par le corps de Rosemberg, et gravissaient les hauteurs, en repoussant l'ennemi, sur la route de Ratisbonne.

Les Wurtembergeois, dirigés par l'Empereur, cherchent à pénétrer dans Eckmühl, dont ils sont vigoureusement repoussés; mais, sans se décourager,

les officiers français qui les conduisent lenr font reprendre trois fois l'offensive, et, par de nonveaux efforts, ils enlèvent enfin le pont, le village et le château d'Eckmühl, dont les croisées étaient garnies de troupes.

L'ennemi, battu dans ces deux villages, se retire par les hauteurs de Leuchling, sur les deux villages la Hant et le Bas-Leuchling. Alors, traversant la vallée, ils débouchent avec énergie sous le feu du maréchal Davout, et montent vers lui en colonne serrée; mais le maréchal descend des hauteurs boisées où il est en position, fait croiser la baïonnette à la division du général Friant, la mène lui-même à la charge et chasse les Autrichiens devant lui; après quoi, sans perdre une minute, le maréchal rallie ses colonnes d'attaque et monte à l'assaut du village de Haut-Leuchling. Ici se livre un combat des plus acharnés. La division du général Saint-Hilaire attaque le bois qui couvre ce village, et y rencontre une forte résistance.

A droite, la division des cuirassiers de Nansouty, avec laquelle je me trouvais dans ce moment, protégea cette attaque. Elle traversa au galop la prairie, où nos chevaux s'enfonçaient parfois jusqu'au poitrail, et tombaient dans les profonds sillons que des centaines de boulets creusaient sous nos pas, en nous couvrant d'éclaboussures de tourbe noire et de boue; et quoiqne ces difficultés nous fissent arriver en assez grand désordre sur le terrain solide occupé

par l'ennemi; quoique ses escadrons nous chargeassent à outrance pour nous empêcher de nous reformer, notre action seconda celle du général Saint-Hilaire, dont la division avait peine à s'emparer du village. Ce mouvement de quatre mille cuirassiers fut si brillant et si heureux, que nous entendîmes l'infanterie française, à notre droite, s'écrier avec enthousiasme : Bravo! bravo! vivent les cuirassiers!

Dans le même instant, le général Friant, à la gauche du général Saint-Hilaire, presse l'attaque du Haut-Lenchling. Saint-Hilaire parvient alors à pénétrer en même temps que lui par un autre côté dans ce village dont les rues et les jardins sont jonchés de morts.

Les feux du maréchal Lannes, ceux des maréchaux Lefebvre et Davout se croisent, dans ce moment, sur les Autrichiens, repoussés de toutes leurs positions.

Vers quatre heures et demie, le prince de Rosemberg était presque entouré dans les deux villages du Haut et du Bas-Leuchling, cependant il donnait à ses troupes l'exemple d'un dévouement et d'une valeur extraordinaires; il défendit cette position pendant près d'une heure, en repoussant plusieurs charges et plusieurs assauts à la baïonnette. Ses Hongrois tombèrent presque tous dans cette action, et nous cédèrent enfin la position en se retirant en désordre. Les villages d'Eckmuhl et de Leuchling ont été dans cette journée les positions les plus glorieusement conquises par nos vaillants régiments. L'ordre de

bataille avait mis le plus en avant le 10e, le 19e, le 57e et le 72e, qui semblaient animés de la plus audacieuse émulation et rivaliser d'intrépidité : les bulletins leur ont accordé la noble part d'éloges qu'ils avaient si bien méritée.

Après la charge des cuirassiers de Nansouty, retournant près de l'Empereur qui, du sommet du plateau qui est au-dessus d'Eckmühl, dirigeait l'ensemble de la bataille, je rencontrai un *Monsieur* à pied, vêtu d'une simple redingote bleue, avec un chapeau militaire sans distinction de grade. Il me demanda où était l'Empereur; et pendant que je lui indiquais où j'espérais le trouver, un des nombreux boulets que l'on tirait vers nous lui traversa la poitrine à côté de moi. Assez indifférent à l'un de ces événements qui nous attendaient tous, et sans chercher à savoir qui ce pouvait être, je rejoignis l'Empereur. Il me demanda si j'avais rencontré le général Cervoni. Je répondis : « Je ne le connais pas ». L'Empereur ajouta : « Je l'ai fait demander; il quitte le maréchal Lannes pour me chercher, et je ne sais où le prendre ». « Sire, répliquai-je, un *Monsieur* vient, en effet, de me demander où vous étiez ». « Ce doit être lui, dit l'Empereur; allez vite le chercher, je suis pressé de lui parler ». « Mais, Sire, ce Monsieur a été tué en me parlant; c'est cet homme habillé de bleu qui est étendu là à cent pas de vous ». L'Empereur envoya vérifier si c'était Cervoni, et l'on reconnut, en effet, ce malheureux officier général. Depuis deux ans, il

commandait la division de Marseille, d'où il arrivait à l'instant même en poste pour prendre auprès du maréchal Lannes un commandement qu'il avait longtemps sollicité. L'Empereur exprima de vifs regrets sur la perte de cet homme de mérite dont il plaignit le sort, qui se faisait tuer à peine descendu de voiture, sans avoir pris part à la victoire.

L'armée ennemie se retirait en désordre sur Ratisbonne, et profitait cependant de toutes les éclaircies des bois pour se remettre en position et retarder notre marche. Notre cavalerie légère avait à chaque pas des charges à exécuter; celle des Autrichiens s'avançait aussi sur nous avec un grand courage, mais presque toujours sans succès. Dans une de ces mêlées de cavalerie, l'archiduc Charles, qui s'était mis à la tête des siens pour les animer, fut enveloppé et faillit être pris.

Nos masses de cavalerie, flanquées à droite et à gauche par l'infanterie qui marchait à travers le fourré des bois, s'avançaient par la grande route, et il était près de huit heures du soir, lorsqu'elles rencontrèrent une ligne formidable de cavalerie et d'artillerie, établie en avant d'Eglofsheim pour nous barrer le passage. Il ne restait plus d'autre clarté que celle de la lune, et elle étincelait en se mirant dans les sabres, les casques et les cuirasses des milliers de cavaliers qui allaient croiser le fer : l'aspect était des plus imposants. Les cuirassiers autrichiens attaquèrent alors nos cuirassiers de Nansouty et de Saint-

Sulpice avec une fureur qui tenait du désespoir; il en résulta une mêlee épouvantable, qui ne permit plus à l'artillerie des deux armées de tirer sans craindre de détruire les siens. Quelques canonniers, sabrés sur leurs pieces, donnèrent l'alarme à toute l'artillerie ennemie, qui prit la fuite pêle-mêle avec les cuirassiers autrichiens mis en déroute. Ces derniers, n'ayant de cuirasses que sur la poitrine, perdirent, en nous tournant le dos, un grand nombre des leurs, que nos cuirassiers perçaient facilement de part en part. L'infanterie autrichienne, espérant arrêter le torrent des fuyards mêlés à ceux qui les poursuivaient, se forma promptement en plusieurs carrée qui furent renversés sans avoir osé se servir de leurs armes, ne pouvant distinguer dans l'ombre les amis des ennemis, et ces carrés ainsi défaits restèrent nos prisonniers. Tout le reste de l'armée autrichienne ayant ses corps morcelés par pelotons et mêlés les uns dans les autres, passa la nuit à se retirer dans le plus grand désordre vers Ratisbonne. Si le colonel Coutard, qui avait été laissé pour defendre cette ville, avait eu la bonne pensée d'en brûler les ponts avant de se rendre, l'armée du prince Charles, privee des ponts et d'une issue facile pour se retirer en Bohême, à la suite de la bataille d'Eckmühl, serait sans doute tombée tout entiere en notre pouvoir; elle parvint, au contraire, en grande partie à nous échapper.

L'Empereur faisait suivre l'ennemi l'épée dans les reins. Cependant l'obscurité augmentait et rendait la

marche difficile et hasardeuse; il remarquait, en outre, que ses troupes devaient être excédées de fatigue, car plusieurs divisions avaient fait ce jour-là douze lieues avant de combattre; et voulant alors réserver leur énergie pour la journée du lendemain, il ordonna de cesser la poursuite et de former les bivouacs au-delà du village de Koffering, qui fut pris et occupé à neuf heures du soir.

L'Empereur s'attendait à prendre un peu de repos à Eglofsheim, où s'arrêta le quartier-général; mais à peine avait-il eu le temps de déployer ses cartes, à peine le prince major-général avait-il fait ouvrir ses portefeuilles pour donner les ordres du lendemain, que le feu prit au village par suite des coups d'obus de la soirée; il était difficile de l'éteindre, on le laissa brûler, et ses flammes nous réchauffaient. Ce fut dans les jardins du village, et à la belle étoile, que nous passâmes le reste de la nuit, qu'un sommeil plusieurs fois dérangé par nos missions d'aide de camp nous fit trouver trop courte. Au retour du jour, on put compter environ vingt mille prisonniers, y compris les blessés abandonnés, quinze drapeaux, beaucoup d'artillerie, et un grand nombre d'excellents chevaux enlevés à l'ennemi. Nos soldats vendaient les plus beaux de ces chevaux de prise quatre à cinq louis pièce; je leur en achetai trois; mais, une heure après, quelques amateurs inconnus m'en débarrassèrent à mon insu. Il en résulta que ma part du butin, à la journée d'Eckmühl, resta, comme on le voit, n'être pour moi

qu'une quinzaine de louis de moins et de beaux souvenirs de plus.

Dès le point du jour du 24, le maréchal Masséna recevait de l'Empereur l'ordre de se porter sur Straubing et d'y traverser le Danube, pour gêner la retraite des Autrichiens par la Bohême; et l'Empereur, avec sa cavalerie et les corps des maréchaux Lannes et Davout, marcha sur Ratisbonne.

Il était neuf heures, lorsque nos avant-gardes rencontrèrent celles des Autrichiens dans les plaines autour de la ville. L'aspect de la nombreuse cavalerie de l'ennemi, qui nous attendait en bataille, fut des plus imposants. Nos régiments de carabiniers (l'élite, par la taille comme par le cœur, de la cavalerie de France), n'avaient pas eu l'occasion de croiser le sabre dans les jours précédents; et leurs chefs, jaloux de montrer aussi leur savoir-faire, sollicitèrent l'honneur de combattre à leur tour. Ce leur fut accordé, quoiqu'ils fussent de la réserve. Cette troupe, à énormes bonnets à poils et aux habits à revers rouges fut formée en colonnes par escadrons, et au signal donné par les trompettes se lança au galop. Au même instant, la terre tremble sous le trépignement des deux mille chevaux, tous les regards sont fixés sur cette évolution du plus terrible intérêt, et tous les cœurs sont en émoi. Les Autrichiens reçoivent le choc avec un grand courage; mais ils n'y peuvent pas tenir : tout fut renversé, balayé comme par la foudre, et cette charge des carabiniers devant Ratisbonne,

restera gravée dans la mémoire et dans les annales de nos guerres, comme un des plus brillants faits d'armes de l'époque.

Deux autres charges, par nos cuirassiers, achevèrent la défaite des cavaliers autrichiens, qui se sauvèrent pêle-mêle comme un troupeau, sans pouvoir tous rentrer en ville. Si notre infanterie avait pu suivre ces mouvements rapides, elle y serait entrée avec eux; ils n'eurent que le temps de barricader les portes. Dès ce moment, notre artillerie s'approcha des murs de Ratisbonne et les battit en brèche; tandis que l'ennemi couronnait d'infanterie tout le sommet des murailles crénelées, et, pour nous éloigner, plaçait du canon à toutes les embrasures.

A la suite de tous ces efforts, et en poursuivant les cavaliers en déroute, on s'aperçut que l'ennemi avait construit, pendant la nuit, un pont de bateaux au-dessous de la ville. Le maréchal Launes y envoya des troupes et du canon, qui jetèrent les fuyards dans un désordre extrême. Les boulets brisèrent et coulèrent à fond plusieurs bateaux, le pont fut rompu, et la retraite par ce point devint alors impossible; tout ce qui ne put rentrer en ville fut pris, malgré la protection d'une nombreuse artillerie qui tirait sur nous de dessus les hauteurs de la rive gauche.

Nos efforts tournèrent alors contre les portes de la ville, afin d'y pénétrer. Notre infanterie, répandue dans les jardins, à demi-portée de fusil des remparts, criblait de balles les canonniers à leurs embrasures,

et protégeait l'arrivée des soldats qui apportaient des villages voisins les échelles destinées à livrer l'assaut aussitôt que la brèche serait praticable. Sur ces entrefaites, l'Empereur, qui était à cheval près de la ville, reçut une balle au talon. Soit que la douleur ne fût point vive, ou qu'il eût la force de la dissimuler, il se borna à demander Yvan, son chirurgien, et ne nous permit pas même de le conduire plus loin pour l'éloigner d'une place où tombaient les balles. L'Empereur s'assit sur un tambour, et Yvan pansa la blessure, qui était une simple contusion. L'Empereur remonta de suite à cheval, et ce ne fut que quelques heures après que l'armée connut le danger que son chef venait de courir. Ses soldats accouraient de toute part autour de lui, et l'Empereur, pour les tranquilliser, parcourut les rangs au galop, et reçut, au milieu des plus vives acclamations, les touchantes expressions de leur dévouement.

Cette journée, très laborieuse, s'était passée sans que la brèche pût encore être praticable, l'on commençait même à craindre d'avoir un siège à faire. Dans le tumulte qui existait en ville, le feu avait pris à plusieurs quartiers de Ratisbonne, et de gros tourbillons de fumée enveloppèrent les édifices de cette malheureuse cité. A mesure que la nuit approchait, ces fumées se coloraient en écarlate, et les flammes prenaient une effrayante intensité de lumière. L'air était calme, et le vent n'agitant pas les colonnes de fumée, elles montaient majestueusement vers le ciel.

Je crois voir encore se dessinant en sombre sur des foyers de flammes, diaprées de mille couleurs, les crêtes des murailles, en partiss abattues, garnies de nombreux combattants qui s'agitaient pour les défendre. Au-dessus de leurs têtes serpentaient, en se déroulant de mille façons, des masses de fumées noires, d'où s'élançaient des gerbes de flammes et de vapeurs d'un jaune de soufre. D'autres vapeurs plus légères et blanchâtres s'élevaient à de grandes hauteurs, et recevaient en l'air, sur leurs festons mobiles, la lumière argentée de la lune.

Les murailles antiques de Ratisbonne n'avaient pas été bâties pour résister à l'artillerie, et nos pièces de douze, battant toutes sur le même point, depuis une dizaine d'heures, nous vîmes tomber d'abord une maison adossée au mur d'enceinte, qui lui-même s'écroula bientôt en partie, en formant une large ouverture. Le plus difficile était alors d'arriver jusqu'au pied de ce mur, en traversant à découvert de larges promenades ou boulevards qui entourent la ville. Ces boulevards étaient éclairés comme en plein jour par la lune et par l'incendie, et l'ennemi les balayait par la mitraille. Notre infanterie avait été réunie à l'abri derrière quelques maisons, et lorsqu'il fallut sortir à découvert pour marcher à l'assaut, les premiers rangs tombèrent, et il y eut quelque hésitation. Une seconde tentative ne fut pas plus heureuse. Dans l'impatience que leur chef, ce bouillant maréchal Lannes, en éprouvait, il leur dit avec énergie : *Je vais vous mon*

trer que je suis encore grenadier, et, s'élançant à la tête de la colonne, il traversa l'esplanade, suivi de tous les assaillants emportant les échelles.

La capitaine du génie Beaulieu, qui avait préalablement reconnu le chemin et l'état de la brèche, conduisit vers le point convenable le maréchal et ses aides de camp; ils arrivent les premiers au bord du fossé, dont la contrescarpe heureusement n'avait pas été mise en bon état de défense. Quelques soldats peuvent franchir le mur et sautent dans le fossé, les autres descendent par les échelles; Beaulieu et Labédoyère, marchant en tête, gravissent sur les portions de la brèche les plus praticables, d'où ils repoussent quelques grenadiers hongrois qui osaient encore les défendre. En quelques secondes, toutes les échelles sont plantées sans désordre, les soldats suivent leurs braves officiers, la colonne pénètre sur les remparts, et descend en ville au milieu d'une vive fusillade. En s'avançant vers la porte de Straubing, nos grenadiers trouvent une masse d'Autrichiens effrayés et adossés à un mur où ils mettent bas les armes. Le maréchal fait ordonner aussitôt de marcher droit au pont pour couper toute retraite; mais on n'en connaissait pas le chemin, et on se trompait de rue lorsqu'on rencontra une vivandière française du 65e régiment qui était restée en ville, et qui, en revoyant ses compatriotes avec bonheur, s'offrit pour leur servir de guide, et les conduisit vers ce pont à travers les coups de fusil. Les rues et les places étaient encombrées de chariots et

d'embarras de toute espèce, que l'on s'efforçait d'arracher à l'horrible incendie. Cependant, nos troupes avançaient vivement à travers les maisons enflammées, lorsque tout à coup elles se trouvèrent devant une douzaine de caissons et de chariots chargés de tonneaux. On allait passer outre, lorsqu'un commandant autrichien, tout éperdu, courut à nous en criant : « N'avancez pas, c'est de la poudre!! » A ces mots, chacun se sentit frémir, et, sans plus penser à combattre, nos soldats, pêle-mêle avec les Autrichiens, s'empressèrent d'éloigner de l'embrasement ces nombreux milliers de poudre qui allaient détruire la ville de fond en comble. Notre empressement parvint à la sauver de ce désastre; mais lorsque ensuite nous pûmes arriver au pont, les portes en étaient déjà barricadées et défendues par toute l'artillerie autrichienne en batterie sur l'autre rive, et faisant un feu terrible sur la ville.

Le maréchal Lannes, forcé de renoncer à passer outre, ne s'occupa plus qu'à faire mettre bas les armes aux cinq à six mille Autrichiens qui restaient épars dans les différents quartiers de la ville, et, conjointement avec nos troupes, on les fit travailler à éteindre l'incendie. Peu d'instants après, le feu prit au grand faubourg de la rive gauche : en peu d'heures, il n'en resta pas une seule maison; et c'est aux tristes clartés de tant de flammes que nous primes le chemin du quartier impérial établi dans l'abbaye des Chartreux, à la porte de Ratisbonne, où nous pûmes

prendre un peu de repos. C'est ainsi que se termina, vers minuit, la quatrième journée de la reprise des hostilités, le sixième jour après l'arrivée de l'Empereur. L'histoire ancienne ne rapporte aucune série de faits aussi mémorables accomplis dans un si court espace de temps. Quatre grandes victoires remportées en quatre jours! Magnifique début de la campagne de 1809, la plus brillante de l'Empire!

Le lendemain matin 25, nous parcourûmes cette malheureuse cité, dont la moitié brûlait encore. Du faubourg très considérable sur la rive gauche, il ne restait qu'un immense brasier. En ville, les rues étaient jonchées de blessés autrichiens et de leurs morts, en partie dévorés par les flammes. L'aspect de la population, errante au milieu des cendres fumantes, nous déchirait le cœur. L'Empereur fut ému à la vue de ces affreuses misères, et il promit à ces malheureux de faire reconstruire, à ses frais, les demeures qu'ils avaient perdues.

L'Empereur employa le reste du jour à pourvoir aux besoins des blessés, et à passer ses troupes en revue.

J'assistais à cette revue (où je reçus une dotation; j'avais été nommé colonel du génie deux mois auparavant), et je me trouvais près de l'Empereur lorsqu'il nommait aux sous-lieutenances vacantes dans le 52e régiment. L'Empereur avait demandé au colonel de faire sortir des rangs les sous-officiers les plus méritants. A mesure que l'Empereur passait devant eux, ces braves lui présentaient fièrement les armes,

répondaient à ses questions, et recevaient avec bonheur ce baptême impérial : *Je te fais officier*. Arrivé au septième ou huitième sergent, l'Empereur voit un beau jeune homme, à l'œil expressif et sévère, à la tenue ferme et martiale, qui, fait resonner son fusil en deux temps et présente les armes. « Combien as-tu de blessures »? dit l'Empereur. « Trente », répondit le sergent. « Je ne te demande pas ton âge, répliqua l'Empereur avec bonté, je te demande combien tu as reçu de blessures »?... Alors, élevant la voix, le sergent reproduit son monosyllabe : « Trente! » Contrarié de cette réponse, l'Empereur dit au colonel : « Cet homme se trompe; il pense que je lui demande son âge ». « Sire, il a bien compris : il a été blessé trente fois ». « Comment! dit l'Empereur avec surprise, tu as été blessé si souvent et tu n'as pas la croix »? Le sergent alors, regardant sa poitrine, s'aperçoit que le baudrier de la giberne cache sa décoration, et, tout en le déplaçant pour laisser voir sa croix, il dit à l'Empereur avec énergie : « J'en ai bien une, mais j'en ai f..... bien mérité une douzaine »! L'Empereur, heureux, lorsqu'il rencontrait de tels hommes, dit à celui-ci ces mots sacramentels, en lui tirant amicalement la moustache : « *Je te fais officier* ». « C'est bien, mon Empereur, vous ne pouviez pas mieux faire », repartit le nouveau sous-lieutenant, en relevant fièrement la tête.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Charles commença immédiatement sa retraite sur Vienne, par les mau-

vaises routes de la Bohême. L'archiduc pressait d'autant plus ce mouvement rétrograde, qu'il apprenait la marche à grandes journées de nos troupes sur Vienne, où nous pouvions arriver bien avant lui, par la route la plus directe, la moins montueuse et la plus favorable.

Le corps de Masséna s'avançait entre ceux de Lannes et de Davout, et les protégeait l'un et l'autre. Il avait reçu l'ordre de marcher sur Ebersberg; le quartier impérial suivait ce mouvement. Ayant été envoyé porter un ordre, je revenais au quartier impérial lorsque je rencontrai le maréchal Masséna au moment où il faisait attaquer, par la division Claparède, plusieurs bataillons d'arrière-garde postés dans le hameau qui est à cet embranchement, et ce fut au milieu des coups de fusils que je pus rendre compte de ma mission au prince major-général, tout en suivant l'opération dont je vais parler.

La première brigade de la division Claparède était commandée par le général Cohorn, qui rencontra les Autrichiens à l'embranchement que je viens de citer. Quelques bataillons seulement s'y trouvaient comme une arrière-garde placée pour couvrir au loin les abords du pont d'Ebersberg. Ces troupes furent facilement repoussées, et poursuivies jusque sur la chaussée étroite qui précédait le pont. Cette chaussée, d'un kilometre de longueur, et haute de quatre à cinq mètres, s'élevait au-dessus des prairies sablonneuses et boisées que la Traun semblait avoir

inondées souvent. Cette rivière, rapide et profonde du côté de la ville, se divisait en plusieurs bras, où se trouvaient autant de ponts en bois. Le plus grand de ces ponts, qui est d'environ quatre cents mètres de long, s'appuie à la porte de la ville. L'Empereur avait recommandé que l'on fît tous les efforts possibles pour empêcher l'ennemi de detruire ce pont, tres nécessaire à notre marche. Déjà les Autrichiens y entassaient des fagots et du goudron pour y mettre le feu, lorsque les troupes de Cohorn arriverent en courant sur cette chaussée, pêle-mêle avec les fuyards.

Jusque-là, nos troupes avaient circulé sous des bois qui ne permettaient pas de voir à plus de cent pas devant soi; mais, au débouché de la forêt, l'aspect inattendu qu'elles eurent sous les yeux dut leur causer de la surprise. Au bout de cette longue chaussée, et de ces ponts traversant le lit de la rivière jusqu'au pied des murailles d'Ebersberg, on voyait en amphithéâtre la ville, où toutes les croisées étaient garnies de troupes, les terrasses élevées du château hérissées d'artillerie, et toutes les hauteurs qui dominent Ebersberg couvertes de batteries et de plus de trente mille hommes prêts à tirer sur nous pardessus la ville. Dans toute autre circonstance, il eût été prudent de s'arrêter, au moins pour se préparer à repousser un pareil obstacle; mais, ici, la troupe était lancée, mêlée avec l'ennemi; l'impulsion était vive; toute manœuvre devenait impossible, ni à

droite, ni à gauche; la retraite même plus périlleuse que l'attaque; et Cohorn, ne voyant de chance de succès que dans l'audace, excita les siens à passer outre, en marchant à leur tête. Aussitôt que les batteries ennemies nous aperçoivent, elles font converger leurs feux sur la chaussée et sur le pont, dont on ferme à la hâte les portes, même aux bataillons qui se sauvaient. Ceux-ci, se voyant criblés de mitraille par les leurs, se précipitent du haut des ponts et de la chaussée dans les îlots, où ils sont forcés de mettre bas les armes. Tous ceux qui sont tués ou blessés sur le pont, Français et Autrichiens, sont jetés sans pitié dans le fleuve; on y jette aussi des chariots pleins de blessés autrichiens qui obstruaient le passage, et l'on arrive ainsi jusqu'aux portes, que l'on barricadait par derrière. Cependant, elles tombent en peu de minutes sous les coups de hache de nos sapeurs.

L'intrépidité de Cohorn avait sauvé le pont, et elle servit encore pour s'emparer de la ville. Après ces périlleux efforts, sa colonne déboucha sur une place couverte d'infanterie. Nos soldats s'y trouvaient exposés au feu de cette troupe et aux coups qu'on leur tirait du haut des maisons et du château. La brigade de Cohorn souffrait considérablement : entourée et pressée de toute part, elle ne se défendait plus qu'à coups de baïonnette. La seconde brigade de Claparède vient au pas de course à son secours, en traversant aussi le pont sous la mitraille. Plusieurs de nos généraux sont blessés et ont leurs chevaux tués.

Notre artillerie, promptement arrivée sur la rive gauche, répondait à celle des Autrichiens, qui accablait tellement nos régiments, que ceux-ci allaient même être forcés de céder du terrain, lorsqu'enfin la division du général Legrand put accourir et rétablir les affaires. C'est ici que le général Legrand fit cette sévère réponse au général B..., qui s'avançait pour lui indiquer par où il devait diriger sa colonne : « Hé? faites-moi place d'abord; vous me conseillerez plus tard. Nous ne sommes pas ici pour faire des phrases! »

Dès que le général Coborn se vit soutenu, il se porta rapidement vers les hauteurs du château, tandis que les bataillons, restés derrière, enfonçaient les portes et tuaient tous ceux qui tiraient sur eux par les croisées de la ville. Claparède aussi monte au château; mais Coborn et lui en sont repoussés, et forcés à leur tour de se mettre à l'abri dans les maisons, et de tirer sur les Autrichiens par les croisées. Le général Hiller fait aussitôt lancer des obus sur Ebersberg; les maisons s'embrasent de tous côtés, et les Autrichiens blessés dont elles sont remplies, se traînent dans les rues pour échapper à l'incendie qui les menace.

Le général Legrand, pressé d'arriver au terme, monte à son tour à l'assaut du château, tandis que Claparède l'attaque par le flanc. Nos sapeurs enfoncent les portes et nous ouvrent le passage. Les Autrichiens qui s'y trouvent enfermés cherchent à se

défendre, et finissent par mettre bas les armes; les autres se replient dans les jardins, sur la hauteur, derrière Ebersberg; ils y sont poursuivis, et là se livre avec fureur, de part et d'autre, un combat acharné, dans lequel les deux partis ont alternativement des succès.

Pendant que ceci se passait au-dessus du château, la petite ville d'Ebersberg était foudroyée à coups d'obus par les Autrichiens qui voulaient nous en chasser. Les flammes nous incommodaient de toute part, et notre position n'y était pas tenable; il fallait en sortir. Déjà même un régiment de cavalerie, qui était entré en ville sans pouvoir passer outre, avait été obligé de retourner sur ses pas au delà du pont, afin de sauver les hommes et les chevaux; on voulait éviter de monter par le sentier long et difficile du château, et il ne nous restait d'issue que la porte sur la route de Vienne. Cette porte, où le chemin passe sous une voûte de plusieurs arcades, n'ayant que la largeur d'une voiture, débouche au pied des hauteurs escarpées, couvertes de jardins clos par des haies, derrière lesquelles les Autrichiens étaient en bataille. Ces troupes, ainsi embusquées, tiraient à mitraille et presque à bout portant sur les têtes de colonnes qui sortaient au pas de charge par cet étroit défilé. Ici dut se renouveler une scène plus terrible encore que celle qui venait d'avoir lieu au passage du pont.

La rue, assez large aux abords de cette porte, était

en feu, et les brandons enflammés tombaient sur les blessés autrichiens qui tâchaient de se sauver. Cependant, Cohorn n'ayant pas le choix du terrain, y réunit sa tête de colonne, fait croiser la baïonnette, commande l'assaut des jardins, et passe sur le corps de tous ces malheureux qui gênaient sa marche. Au cri de : « En avant! en avant! » que tous répètent en même temps, nos braves s'élancent au pas de course, et en ordre, jusqu'au delà des arcades, où le premier rang reçoit mille coups de fusils qui ne laissent pas un homme debout; le second rang monte par dessus, et il est encore renversé. La même ardeur anime tout ce qui suit; le même cri se fait entendre : « En avant! en avant! » et vingt rangs tombent successivement sans arrêter la marche de ceux qui les pressent par derrière, ayant eux-mêmes sur le dos les flammes ardentes, auxquelles ils cherchent à échapper en gravissant cet affreux encombrement de morts et de blessés. Mais bientôt les Autrichiens n'ont plus le temps de recharger ni fusils ni canons; le combat s'engage à coups de baïonnette, et les troupes du général Hiller, non moins braves que les assaillants, ne cèdent la position que lorsqu'elles se voient menacées, par derrière, par la cavalerie du général Durosnel et du maréchal Bessières qui avait passé la Traun à Lambach et à Wels. Ce mouvement détermina enfin leur retraite.

Aussitôt, les divisions de Claparède, de Legrand et tout le corps du maréchal Masséna, leurs canons,

leurs caissons et la cavalerie d'avant-garde, traversent au galop sous cette même porte; et c'est en écrasant sous les roues, en foulant sous les pieds, en triturant les corps amoncelés de cinq à six cents Français et Autrichiens, sur un espace de quelques mètres de large, que les soldats de Masséna purent arriver pour prendre position et bivouaquer dans les jardins, sur la hauteur d'Ebersberg.

En traversant avec l'Empereur, à la suite de cette avant-garde, les jambes de nos chevaux s'enfonçaient dans cette boue de chair et de sang humain, encore chaud; nous éprouvâmes un vif sentiment de dégoût et d'horreur, dont je n'ai jamais pu perdre le souvenir. La rue était couverte de corps hideux à moitié brûlés; et il nous fallait repousser, par un cruel amour de la victoire, le besoin de pleurer le malheur de ne l'avoir obtenue qu'en la payant si cher. Comparativement à l'espace rétréci sur lequel a eu lieu cette affaire, elle a été la plus sanglante de toutes celles de nos guerres, où cependant nous avions vu des masses bien plus considérables de victimes réduites au même état, en quelques heures, dans les bourbiers de Pultusk et de Golymin.

Dans l'ordre que l'Empereur avait fait donner au maréchal Masséna le 1er mai, il avait prévu la résistance que l'on rencontrerait à ce passage, et il avait dit : « L'ennemi prendra la position avantageuse d'Ebersberg, mais il en sera chassé par le corps qui passera la Traun à Lambach ». L'avant-garde de ce corps

était confiée au général Durosnel, dont la marche fut retardée par les nombreux ruisseaux et ravins qu'il eut à traverser sans trouver de routes frayées sur la rive droite de la Traun, en se dirigeant droit au bruit du canon qu'il entendait. S'il avait pu arriver deux heures plus tôt, cette division si désirée aurait sauvé la vie à un grand nombre de vaillants grenadiers.

L'Empereur était très ému de ces événements, et c'est avec le cœur navré qu'il passa la nuit dans les jardins, sur la hauteur d'Ebersberg, au bivouac, au milieu de ses soldats, comme un père qui, dans ses chagrins, ne trouve d'adoucissement à ses peines que dans sa famille. Ces braves soldats se sentaient eux-mêmes consolés de la perte de leurs camarades, en voyant leur Empereur à côté d'eux, partager la même couche de paille, leurs fatigues et leurs privations.

L'incendie de la jolie petite ville d'Ebersberg continuait au pied de la montagne; on employait les prisonniers autrichiens à l'éteindre. La nuit était calme et belle; la pleine lune éclairait les jardins. Des milliers de feux de bivouacs entourés de causeurs, étaient très rapprochés les uns des autres; le bois des haies, des arbres, des portes, des clôtures de jardins, leurs kiosques, leurs jolis pavillons, leurs riantes tonnelles, enfin tout ce qui était combustible alimentait ces feux, brûlait en pétillant vivement, et nous faisait oublier en nous chauffant l'absence du souper qui nous aurait sans doute provoqués au sommeil. Jamais, je crois, aucune fête nocturne ne fut plus illu-

minée, aucun bivouac n'entendit plus de ces conversations animées où chacun se félicite d'avoir échappé à telle ou telle scène de l'affreux combat de la journée. Coborn, Masséna et Legrand, étaient les noms que tous répétaient avec admiration. Après quoi, chacun nommait le camarade tombé çà et là, à ses côtés; regrettait l'habit, ou la manche, ou la capote brûlés, le schako perdu, et l'explosion de la giberne en traversant les flammes d'Ebersberg; et ces mots : As-tu vu ceci? as-tu vu cela? couraient de bouche en bouche, suivis du récit de l'événement.

L'Empereur éprouvait le besoin d'adoucir l'affliction que lui avait causée tout le sang qu'il avait vu couler dans cette horrible boucherie; et voulant, pour se consoler, consacrer quelques heures à de bonnes œuvres, il fit appeler, pour travailler avec lui, M. le comte Daru et M. Maret, duc de Bassano, secrétaires d'État, qui le suivaient depuis son entrée en campagne. L'Empereur et ces Messieurs, assis sur des tas de fagots apportés pour le feu, éclairés par des bougies placées sur des tambours, et écrivant sur leurs genoux, s'occupèrent, dans ce bureau champêtre, à présenter à la signature de l'Empereur des décrets intéressant toute l'Europe : pour des constructions de routes, de canaux; pour des fondations pieuses, des hospices, des récompenses de grande services, etc... Il était onze heures, lorsqu'après avoir donné au prince major-général ses ordres pour la journée du lendemain, l'Empereur dit à

MM. Daru et de Bassano d'ouvir leurs portefeuilles, et à deux heures ils travaillaient encore.

M. Maret ne m'avait pas vu pendant mon absence à Salzbourg, et lorsqu'il reçut une demande de pension pour la veuve d'un colonel Lejeune, tué depuis peu de jours, il crut que c'était moi, et ce fut avec intérêt, précisément à ce bivouac, qu'il présenta à la signature le décret pour cette pension. L'Empereur parut surpris et affligé de cette nouvelle, exprima d'honorables regrets et joignit à sa signature ces mots bienveillants : « Je double la pension ». Le décret ainsi doublé fut transmis à Mme Lejeune, à Lunéville, où elle jouissait encore de ce bienfait il y a deux ans. Peu de jours après, l'Empereur, ayant à faire exécuter quelques ordres difficiles, dit au prince Berthier : « Envoyez-y un colonel du génie ». Le prince répondit : « Je vais y envoyer Lejeune ». « Eh! non, dit l'Empereur, il est mort, et tellement mort, que j'ai doublé la pension de sa veuve il y a trois jours ». « Mais, Sire, je viens de lui parler ». « Ah! parbleu, c'est trop fort! faites-le-moi venir ». En effet, l'on m'envoya chercher. Dès que je parus, l'Empereur se mit à rire, en disant : « Je me suis trompé, j'ai cru que c'était lui »; et reprenant son sérieux, sans autre explication, il me donna ses ordres. Peu de temps après, le prince et M. de Bassano m'apprirent les détails de cette heureuse méprise, et je pus remercier l'Empereur pour cet acte de bienveillance.

CHAPITRE IX

Prise de Vienne. — Essling.

Ceux qui furent chargés de déblayer la traversée d'Eberaberg, et de rouvrir pour l'armée le passage obstrué par un si grand nombre de débris humains, ne pouvant assez promptement creuser une sépulture convenable aux ossements de tant d'officiers et de soldats, l'élite de nos frères, en jetèrent, avec de douloureux regrets, plus des deux tiers dans le fleuve. Les eaux rapides de la Traun entraînaient ces corps dans le Danube, qui les roula longtemps dans ses nombreux détours, jusqu'aux profondeurs de la mer Noire. Si nos prières ont manqué à leurs tristes funérailles, l'histoire, au moins je l'espère, ne manquera pas de perpétuer le souvenir de ce que l'on doit à ceux qui venaient d'exciter l'admiration de l'armée, dans une époque si féconde en actions d'éclat; elle redira aussi, comme une leçon utile, que tant de sang n'aurait pas été versé, si la division que l'Empereur faisait avancer par Steyr, sur les der-

rières du général Hiller, pour le forcer à se retirer d'Ebersberg sans combattre, avait pu paraître assez tôt en vue de l'ennemi pour l'inquiéter, et si elle avait fait prevenir en temps opportun le maréchal Masséna de la puissante diversion qui s'opérait en sa faveur.

Sur notre droite aussi, l'armée d'invasion était couverte par l'armée d'Italie, aux ordres du prince Eugène, qui avait à combattre l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean, sur lequel il avait remporté les deux victoires de la Piave et de Sacile. Entre cette armée et la nôtre, se trouvaient les Alpes tyroliennes, où pénétrèrent les corps autrichiens du marquis de Chatter et du comte de Giulay, ayant, l'un et l'autre, pour but de favoriser la révolte des Tyroliens, et de les replacer sous la domination de l'Autriche.

Le maréchal Lefebvre, avec une division française et deux divisions bavaroises, fortifiait Salzbourg et marchait sur Inspruck, capitale du Tyrol. Ainsi, nos deux flancs étaient bien couverts. Derrière nous, à Augsbourg, l'Empereur faisait former une armée de tous les corps et de toutes les troupes qui n'avaient pu arriver en Bavière à l'ouverture de la campagne. C'était donc avec une attitude bien assurée de tous côtés, que nous allions poursuivre notre marche sur Vienne, en nous attendant à livrer une grande bataille sur les hauteurs de Mœlck ou de Saint-Polten, où l'on pensait que l'ennemi nous attendrait dans les posi-

tions les plus favorables à la défense de l'Autriche.

Toutes les dispositions de l'Empereur furent prises dans le sens de cette prévision, qui, cependant, ne se réalisa pas. L'archiduc Charles ne chercha pas à repasser le Danube pour se placer derrière l'Ens, au moyen du pont de Mautern, dont il pouvait encore disposer; et le général Hiller, qui n'avait pu nous résister avec quarante mille hommes, dans la position si avantageuse d'Ebersberg, n'osa pas nous attendre seul, en rase campagne, sur des plateaux où il aurait fallu qu'il pût déployer des forces considérables qui n'étaient plus à sa disposition. Notre armée, très irritée par les pertes douloureuses qu'elle venait de faire, se mit à la poursuite du général Hiller avec un sentiment d'indignation et de colère, qui rendit notre approche bien fâcheuse pour les habitants de la province autrichienne dans laquelle nous entrions. Ces bons Allemands, que nous aimions à cause de leurs mœurs hospitalières, avaient été ménagés à notre première invasion; ils ne le furent plus cette fois. Aussi, tout fuyait devant nous, et nous avions souvent beaucoup à lutter contre nos propres soldats pour les empêcher d'être vindicatifs et trop exigeants chez leurs hôtes. En entrant à Ens, je fus même blessé par les nôtres, dans une de ces rixes où le devoir de l'officier l'appelle à empêcher le mal qu'il voit commettre. Dix jours auparavant, ces mêmes habitants se flattaient encore de porter bientôt la désolation en France!... Aujourd'hui, leurs pro-



tecteurs étaient en fuite, et ils recevaient chez eux tous les fléaux de la guerre. Le souvenir d'un exemple de ces tristes vicissitudes, qui frappent les peuples et les rois au milieu de leurs plus brillants rêves de fortune, allait revenir à notre mémoire, à trente lieues d'Ens, à l'aspect des tours du château de Dirnstein, élevé sur la cime d'un immense rocher, comme pour donner au loin de sérieux avertissements aux guerriers conquérants. Le jour où nous approchâmes de Dirnstein, l'Empereur, en apercevant ces tours élevées jusqu'aux nues, à quelques lieues sur sa gauche, les fit remarquer au prince Berthier et au maréchal Lannes, qui étaient à cheval près de lui. « C'est là, leur dit-il, que Richard d'Angleterre, traîtreusement enlevé à son retour de la « Palestine, où il avait vaincu les Sarrasins, fut enfermé plusieurs années par ordre de l'empereur « d'Autriche qui voulait en tirer une forte rançon. « Ce roi Richard avait été plus heureux que nous « trois à Saint-Jean-d'Acre, mais non pas plus courageux, quoiqu'il y reçût le surnom de Cœur-de-« Lion, que je devrais aussi vous donner à tous deux. « Confiant et loyal, comme le sont les grands cœurs, « il marchait sans crainte sur une terre amie, et il « fut trahi par un duc d'Autriche et vendu à l'empereur Léopold, qui le garda captif. Que nous sommes loin de ces temps de barbarie! J'ai tenu en ma « puissance des princes, des rois, des empereurs ennemis; et, loin d'attenter à leur liberté, je n'ai pas

« même exigé d'eux un seul sacrifice d'honneur. En « feraient-ils autant pour nous? » Après quoi, l'Empereur resta silencieux, en continuant sa route, les yeux longtemps fixés sur les ruines de ce château. Six ans plus tard, lui aussi serait retenu, captif, sur un rocher aride au milieu de l'Océan, éloigné de la France, et des êtres qui lui étaient chers.

Le général Hiller avait fait incendier le pont d'Ens en se retirant, et l'armée fut obligée d'employer la journée du 4 à rétablir ce passage. L'artillerie se mit à construire un pont sur pilotis; et le génie étant parvenu à faire saisir et enlever à l'ennemi plusieurs bateaux sur le Danube, les fit remonter dans l'Ens, et put établir un pont de bateaux qui fut le premier prêt. L'armée alors nous rejoignit à Ens, où le maréchal Lannes était arrivé par Steyr, sur la rive droite de la rivière. L'Empereur attendit à Ens que les ponts fussent achevés. Le lendemain 6 mai, je le suivis à Amstetten, et le 7 à Saint-Polten.

Déjà nos colonnes avaient franchi une partie du cours du Danube, sur lequel descendaient de nombreux bateaux chargés de vivres pour nous, mais à Mautern, en face de Krems, l'ennemi occupait encore les deux rives et un pont sur le fleuve. Le maréchal Lannes reçut l'ordre d'aller enlever cette position, et de s'emparer des bateaux du pont, ou de les brûler s'il ne pouvait faire mieux. Je fus envoyé en même temps, avec mission de faire débarquer avec célérité ces vivres, pour qu'ils ne tombassent pas aux mains

de l'ennemi, et pour les faire arriver jusqu'à nous par d'autres voies. Ce travail fut exécuté promptement, et le 8 au soir, je pus entrer à Sigarskirchen avec le quartier impérial, où nous n'étions plus qu'à cinq lieues de Vienne.

Ainsi que l'Empereur l'avait ordonné, la position de Mautern était enlevée et le pont brûlé; mais le général Hiller avait pu s'en servir la veille pour passer sur la rive gauche. L'archiduc Charles ne pouvait plus songer alors à nous attaquer sur la rive droite, et le maréchal Lannes n'ayant plus d'obstacles à rencontrer, se mit en marche dans la nuit même, pour arriver devant Vienne au point du jour.

Les faubourgs de Vienne sont entièrement enfermés par un immense camp retranché, qui avait été construit autrefois contre les Turcs et contre les Hongrois. Nous nous attendions à y trouver une forte résistance, et j'étais désigné pour y conduire un des assauts. Ces fortifications ne furent point défendues, et quelques coups de canon suffirent pour nous emparer entièrement de ces faubourgs, dont une partie de la population resta dans ses foyers à nous attendre paisiblement. L'Empereur établit son quartier-général, le soir même du 9, à Schœnbrunn, le Saint-Cloud des empereurs d'Autriche.

La ville de Vienne, appuyée à l'un des petits bras du Danube par le côté nord, est entourée d'une forte enceinte composée de onze courtines, reliées par des bastions aux angles de ce polygone, où ils terminent

autant de grande fronts, couverts par des demi-lunes, des fossés à sec, des places d'armes et des chemins couverts, dont les glacis forment autour du corps de la place une immense et belle esplanade, qui sert de promenade entre la ville et les faubourgs que déjà nous occupions. Lorsqu'en débouchant par les rues du faubourg de Maria Hilf, sur cette esplanade, nous voulûmes marcher vers la ville, la garnison presque tout entière, occupée à nous regarder du haut de ses remparts, fit pleuvoir sur nous une grêle de boulets et de mitraille qui nous surprit et nous força à la prudence. L'on vit dès lors que Vienne allait nous fermer ses portes, et nous montrer cette fois une obéissance moins passive qu'à la première invasion en 1805. L'archiduc Maximilien s'y trouvait à la tête de quinze à seize mille hommes de bonnes troupes, et, de plus, une garde bourgeoise nombreuse, bien armée, qui montrait avec exaltation son dévonement à ses princes. L'esprit public, très animé contre nous, excitait les chefs militaires à préparer la plus vive résistance; mais, heureusement pour nous, une direction habile manquait totalement à ces élans de patriotisme. Pendant les quinze jours qui venaient de s'écouler depuis que l'on avait pu connaître les défaites de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne, l'archiduc Maximilien n'avait utilisé aucune des ressources qu'il pouvait tirer facilement de la population et de l'arsenal bien fourni, pour rendre sa défense formidable. Les approches des portes principales n'étaient pas même

encore palissadées. Cependant, en prolongeant la défense de quelques jours, on pouvait donner au prince Charles le temps d'arriver à Vienne avant que nous n'en fussions les maîtres, et il nous importait de presser vivement la chute de cette place, pendant que l'éloignement de son armée n'en rendait pas encore la conquête, sinon impossible, du moins très difficile. Ce prince perdit beaucoup de temps en Bohême, et nous n'en perdions pas.

Le maréchal Lannes ne pouvant plus douter de la résistance qu'on allait lui opposer, envoya deux officiers en parlementaires pour inviter la ville à ouvrir ses portes, afin de s'épargner les malheurs d'une attaque de vive force et ceux d'un siège. A peine ces officiers parurent-ils sur l'esplanade, qu'ils furent assaillis par des hommes du peuple, et chargés par des hussards qui les reçurent à coups de sabre, et M. de Saint-Marc, qui remplissait une mission toute pacifique, eut beaucoup de peine à se sauver et à revenir avec une joue de moins, qu'un coup de sabre lui avait emportée.

L'Empereur, en apprenant ces mauvais traitements faits à un parlementaire, ordonna de suite des attaques régulières pour forcer l'ennemi à abandonner la ville ou pour l'y enfermer. Pendant ces préparatifs, les remparts continuaient à canonner les faubourgs pour nous en déloger. Les habitants de ces faubourgs se voyant sacrifiés par leurs protecteurs naturels, envoyèrent une députation auprès de l'Empereur pour le

supplier d'interceder en leur faveur. L'Empereur, en effet, les reçut avec bonté, et leur fit remettre, par le prince major-général, une lettre pour l'archiduc Maximilien, en les chargeant de la lui porter eux-mêmes, parce que la scène du matin ne permettait plus d'y envoyer un de nos officiers. Bien loin de recevoir à cette lettre une réponse favorable, on vit le feu des remparts redoubler d'activité, sans ménagement pour les propriétés, les femmes et les enfants des nombreux habitants restés dans ces faubourgs.

Alors, on disposa, dans l'intérieur des maisons donnant sur l'esplanade, une vingtaine d'obusiers, que l'on tint masqués jusqu'à l'entrée de la nuit, et qui allaient balayer et jeter la mort sur les remparts. Tandis que l'on préparait cette fausse attaque, les troupes du maréchal Masséna debordaient la ville au nord-est, s'emparaient du Prater, prêtes à barrer le passage à tout ce qui sortirait de la ville pour fuir par le pont du Danube, ou qui chercherait à y entrer pour venir à son secours.

La journee du 10 se passa ainsi en canonnades, d'une part, pour empêcher les préparatifs, et de l'autre, pour les protéger. Dans cet intervalle, l'Empereur ayant appris que l'une des jeunes archiduchesses, filles de l'empereur d'Autriche, étant malade, n'avait pas encore quitté sa demeure, donna l'ordre d'éviter de diriger nos canons sur le palais impérial.

A neuf heures du soir, le feu de tous ces obusiers fut ouvert de la manière la plus vive, à la grande

surprise des habitants. A l'instant même, l'air fut sillonné de nombreuses traînées de feux, qui produisirent sur l'esplanade la plus belle voûte d'artifices. Bientôt les flammes de huit ou dix incendies, allumés dans tous les quartiers de la ville, éclairèrent de nombreuses scènes de désolation qui durèrent toute la nuit. L'archiduc Maximilien, ayant appris avant le jour que nous étions en position de lui couper la retraite par le grand pont, envoya des bataillons pour nous repousser; mais ils furent battus et poursuivis. Alors, le prince perdant l'espoir de défendre la ville qu'il voyait en feu, craignant d'y être fait prisonnier, employa toute la matinée à faire partir ses troupes et tout ce qui pouvait s'enfuir, avant que le passage ne lui fût totalement fermé. Il laissa tous ses pouvoirs au comte d'Urbna, grand chambellan de l'empereur d'Autriche, et sitôt que la retraite fut devenue absolument impossible sans courir les plus grands dangers à passer sous les canons de Masséna, le peu de troupes qui restaient en ville arborèrent un drapeau blanc. Il était midi, lorsque ce signal parut le 11 mai, et lorsque l'on vint aux avant-postes pour demander à capituler.

Le maréchal Lannes fit à l'instant cesser le feu, et l'on entra en pourparlers. Une députation des hauts fonctionnaires, du clergé, de la noblesse et des principales autorités, vint trouver l'Empereur à Schœnbrunn, pour lui demander d'accorder l'oubli du passé, la sûreté des personnes et des propriétés, et le réta-

blissement de l'ordre dans la ville, où la populace se livrait au pillage et à l'anarchie. La capitulation fut accordée et dressée suivant le désir de ces députés, et nos troupes prirent possession de la ville. Le 12, à neuf heures, nos bataillons entrèrent avec ordre à Vienne, où ils remplirent à l'instant même l'office de protecteurs contre la populace, au lieu d'agir en conquérants. L'Empereur fit alors un ordre du jour a l'armée, dans lequel on trouve ces passages :

« Soldats! le peuple de Vienne, abandonné, veuf « et délaissé, sera l'objet de vos égards; je prends ses « habitants sous ma protection spéciale. Soyons bons « pour les pauvres paysans, et pour ce bon peuple « qui a tant de droits à notre estime; soyons sans or- « gueil de nos succès, et n'y voyons qu'un effet de la « justice divine qui nous emploie à punir l'ingrat et « le parjure ».

L'Empereur se rappela qu'à la première invasion de 1805, la garde bourgeoise s'était comportée avec un ordre et une loyauté admirables; et cette fois encore il lui laissa ses armes pour concourir avec nous à la protection de ses concitoyens. Le général Andréassy, qui se trouvait encore, un mois auparavant, ambassadeur à Vienne, fut nommé gouverneur de la ville, où son caractère loyal et généreux avait pu être apprécié, et ce choix fut, pour les Viennois, une preuve des bons sentiments dont l'Empereur était animé pour eux.

Ainsi, trente jours seulement s'étaient écoulés de-

puis que l'Empereur, paisible à Paris, où il donnait des fêtes, avait quitté cette résidence pour accourir se mettre à la tête de ses armées, vaincre, disperser trois cent mille ennemis, et s'emparer de leur capitale.

Le hasard, la fortune, n'entraient pour rien dans nos réussites miraculeuses; le génie de Napoléon, sa sagesse, sa prévoyance laborieuse et active, préparaient tout, combinaient tout; et s'il savait impérieusement se faire obéir, il savait encore mieux inspirer aux siens une confiance et un dévouement qui ne laissaient rien d'impossible lorsqu'ils agissaient pour lui, d'après ses indications. Notre Petit Caporal, se disaient-ils, a ordonné cela; il faut donc que je réussisse. Tel était le sentiment de confiance gravé dans le cœur de tous ses soldats, et ils répétaient gaiement le mot *impossible*, qu'il avait rayé de son vocabulaire.

La prise de Vienne n'était pourtant encore que le prélude de plus grands travaux qui nous attendaient. En se retirant, l'archiduc Maximilien avait brûlé le grand pont du Danube, et il ne nous était donc plus possible de nous établir sur les deux rives. Alors, la grande affaire de l'Empereur fut de préparer très promptement les moyens de traverser le fleuve, pour aller au-devant du prince Charles, qui arrivait avec toutes ses forces.

L'immense largeur du Danube, la rapidité, la profondeur de ses eaux, semblaient devoir rendre incroyable la réussite de ce projet audacieux; c'était

aussi l'opinion de l'ennemi, et cependant tout fut disposé pour l'entreprendre et l'exécuter promptement.

Déjà le 11, avant même que la ville ne fût prise, le maréchal Lannes avait reçu l'ordre de faire occuper des îles du Danube, un peu au-dessus de Vienne, vis-à-vis Nusdorff, pour y établir un pont. Cinq à six cents hommes pénétrèrent dans ces îles; mais ils en furent repoussés, avec de grandes pertes, par le général autrichien Nordman. Ce faible succès ranima la confiance de l'ennemi; et en augmentant la persuasion où il était que nous ne réussirions jamais dans notre entreprise, il contribua peut-être à diminuer le nombre des obstacles que son armée aurait pu nous opposer les jours suivants.

Des reconnaissances furent faites à cinq ou six kilomètres au-dessous de Vienne; et le village d'Ebersdorff, vis-à-vis Aspern et Esling, fut designé aux généraux Pernetti, commandant l'artillerie, et Bertrand, commandant le génie, pour l'établissement des ponts. Un petit ruisseau nous offrait une anse enfoncée et commode pour mettre nos pontons et nos bateaux à flot, sans qu'ils pussent être vus. La proximité de la ville nous permettait de tirer facilement de Vienne toutes les ressources qui s'y trouvaient; et, dans le nombre des îles qui couvraient cette position, celle de Lobau, qui avait plus de huit kilomètres de circonférence, paraissait favorable pour établir tous nos préparatifs, dont on commença promptement à s'occuper.

Pendant le peu de jours que le quartier impérial dut s arrêter au palais de Schœnbrunn, en attendant que tout fût prêt, j'allai plusieurs fois à Vienne voir les curiosités de la ville, les statues de Canova et quelques anciens amis. Beaucoup des nôtres allaient porter des consolations à un grand nombre de jeunes femmes abandonnées dans la fuite précipitée des princes et des grands seigneurs de la cour et de l'armée. Elles laissaient aux vainqueurs le soin d'essuyer les larmes que l'absence de leurs maris ou de leurs amis faisait couler.

J'allai visiter ces promenades tant vantées du Prater, et fus tellement enchanté de la beauté remarquable des arbres dont il est ombragé, que je retournai plusieurs fois m'enfoncer dans ces bois, pour y dessiner des études que j'ai conservées, et qui me rendent encore heureux lorsque j'ai le temps de rouvrir mes vieux portefeuilles. Je me rappelle les délicieuses impressions que j'éprouvais dans ces solitudes, où le calme des forêts n'est interrompu que par le murmure des eaux et le gazouillement des oiseaux si amoureux au mois de mai. Cette fraîcheur, ce silence, contrastaient si bien avec le feu et l'agitation des combats, avec les tonnerres tout récents de la journée d'Ebersberg, que je me trouvais heureux de pouvoir les oublier dans cette paix profonde qui régnait autour de moi.

Depuis trois jours, je n'avais eu que quelques moments de repos, et déjà mes devoirs m'appelaient,

à la construction des ponts que l'on établissait à Ebersdorff.

D'abord, le prince major-général m'y envoya pour activer les travaux, et pour lui rendre compte de ce qui pouvait être arrivé sur les chantiers. J'y passai la journée, et vers minuit, lorsque les travailleurs fatigués s'arrêterent un moment, je me mis en marche, par la nuit la plus noire, pour rentrer à Schœnbrunn et rendre compte de ma mission. Je ne connaissais pas le chemin, aussi m'égarai-je longtemps dans des prairies marécageuses, que le Danube avait couvertes d'eau six semaines auparavant. Je ne voyais pas le sol sur lequel j'étais engagé; mon cheval tremblait, et ses naseaux se gonflaient de colere en sentant la terre fléchir sous ses pas. Furieux, il résistait à l'éperon qui le pressait d'avancer, et, au milieu de ces luttes, la vase en s'entr'ouvrant tout à coup, le fit abattre, et me laissa pendant un quart d'heure dans une position des plus pénibles. Mon heure, à ce qu'il paraît, n'était pas encore arrivée, et je me tirai de ce mauvais pas sans blessure. Je remontai sur le généreux animal qui avait voulu m'épargner cet accident. J'arrivai à Schœnbrunn à deux heures du matin; je réveillai le prince; je lui rendis compte des travaux; il s'habilla pour aller porter à l'Empereur des nouvelles du pont, et me congédia en disant : « C'est bien! allez changer de vêtements; vous êtes couvert de boue ».

Ce fut dans cette même journée, si mal commen-

cée, que j'éprouvai encore une de ces contrariétés, trop fréquentes à la guerre, où elles sont plus vivement senties que partout ailleurs. J'ai dit plus haut, qu'en partant de Strasbourg, j'avais confié à un de mes domestiques, nommé Graf, mes trois plus beaux chevaux, que je venais de payer au juif Lévi cinq mille et quelques cents francs. Celui de ces chevaux qui avait coûté le plus cher et qui était blessé au pied, lui était plus particulièrement recommandé. Graf, tout heureux de la confiance que je lui montrais, me promit de s'en rendre digne. L'armée avait marché si vite, qu'il n'avait pu rejoindre nulle part. Je l'attendais avec impatience; et enfin, ce même jour 16 mai, j'étais à dîner avec nos camarades, lorsque je vis entrer Graf, avec la figure rayonnante du plaisir de me revoir. A son air joyeux, je devins tout heureux de la bonne nouvelle que, sans doute, il m'apportait, et lui demandai s'il avait fait bon voyage. — Excellent! Monsieur. — Zéphir est bien rétabli, n'est-ce pas? — Ah! Monsieur, s'écrie-t-il avec bonheur, quel admirable cheval! tout le monde m'arrêtait pour le voir; et quelle excellente bête! — Ainsi, mon cher, il est bien guéri? — Et Graf, toujours riant, me répond : — Ah! Monsieur, quel cheval! mais sa jambe s'est enflée par la marche, quel dommage! et il est mort à Stuttgard; je vous en apporte le procès-verbal. — Fort contrarié de la perte d'une monture si nécessaire dans ma position, je me hâtai de demander : — Qu'est devenue Sultane? —

Sultane! Monsieur, jamais on n'a vu une bête si fière, si vigoureuse, et j'en apporte le certificat. Allez, Monsieur, elle m'a donné bien du mal; et elle a tant sauté, tant sauté, qu'elle s'est cassé la cuisse et que le vétérinaire l'a fait abattre. — Comment, comment! m'écrirai-je, abattre? — Oui, Monsieur, à Lintz, et voilà le certificat. — Alors, tout désolé en prenant le papier des mains de Graf, j'ajoutai tristement cette demande : — Et l'Alezan? — Ah! ah! Monsieur, l'Alezan! quel fameux cheval! quel courage! et fort comme un bœuf! j'en ai fait tout ce que j'ai voulu. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une bonne emplette; il a mangé comme quatre, et il est gras; il faut voir!... — J'allais presque sourire et me consoler un peu, lorsque ce malheureux Graf, toujours content, toujours riant, ajouta : — Venez le voir par la croisée, Monsieur; il est là, sur la route, à cinquante pas de vous. Il fait si chaud; il est tombé d'un coup de sang; je n'ai pu le saigner, et il est mort. — Imbécile! que le diable t'emporte, avec tes éloges des défunts! s'écrièrent à la fois tous mes camarades. — Et moi, déjà fort accoutumé à ces sortes de mésaventures, lorsque j'avais envoyé si souvent mes équipages en Italie, en Espagne, en Pologne, je fis contre mauvaise fortune bon cœur, je cherchai d'autres chevaux et tirai de ma ceinture ce qu'il y restait d'or pour remplacer ceux-ci. Depuis lors, mes campagnes en Espagne, en Russie, en Saxe et sur le Rhin, m'ont vu perdre, de toute sorte de façons, plus de trente

autres chevaux, dont quatre ont été tués sous moi, et plusieurs ont été mangés par nos soldats, dans l'île de Lobau, en Russie et à Torgau, et le reste pris ou tué par le feu de l'ennemi, à Dennewitz, à Leipzig et à Hanau.

Une partie de l'armée s'était déjà rapprochée d'Ebersdorff, et l'on avait envoyé des reconnaissances à dix lieues plus bas, jusqu'en face de Presbourg. Les généraux Pernetti et Bertrand avaient fait arriver tous les bois de charpente, les planches, poutrelles, madriers, pilotis, les fers, les ancres, les chaînes, les cordages, les bateaux, les nacelles, les pontons, les forges, les machines, les outils, etc., etc., que l'on s'était procurés en ville. Le chantier des travaux fut placé derrière un petit bois taillis qui les cachait à l'ennemi, et tout à côté du ruisseau sur lequel étaient aussi cachés tous les bateaux. Des centaines d'officiers, des milliers de soldats-ouvriers, traçaient, taillaient tous ces bois mal assortis et d'assez mauvaise qualité. Les pontonniers et les marins de la garde sillonnaient de nuit le fleuve sur des nacelles, pour en étudier les profondeurs et les points d'ancrage. Le nombre des ancres à notre disposition étant insuffisant, on y suppléa par des caisses à jour et chargées de boulets. Une activité extraordinaire était entretenue jour et nuit sur le chantier, et, dans la journée du 19, les chevalets, les radeaux, les quatre vingts à cent bateaux, les travées, les culées, tout enfin était prêt à être mis en place en quelques heures. Des bar-

ques étaient préparées pour jeter les avant-gardes sur la rive opposée, et des bateaux furent attachés deux à deux, en ponts volants, pour faire le service de va-et-vient nécessaire aux ouvriers. L'Empereur, ayant alors reconnu que les préparatifs étaient aussi avancés que les circonstances avaient pu le permettre, ordonna que les ponts fussent jetés, et de suite l'opération fut entreprise à l'entrée de la nuit. Déjà les eaux s'étaient élevées et commençaient à nous gêner et à nous donner quelque inquiétude. Cependant, les bataillons de la division Molitor, traversant dans les barques à rames, s'emparèrent de l'île de Lobau, en échangeant quelques coups de fusil avec les Autrichiens.

Le 20, dans la matinée, les ponts étaient établis, et l'on communiqua librement avec l'île de Lobau. Le corps du maréchal Masséna y passa le premier; ensuite celui du maréchal Lannes, avec les chariots, chargés de pontons et batelets nécessaires pour traverser le dernier bras du Danube, qui séparait l'île de Lobau d'avec la plaine d'Essling, sur la rive gauche. Ce petit bras, de quarante à cinquante mètres de large, était assez profond, et le grossissement des eaux allait rendre l'établissement du dernier pont assez difficile. L'endroit qui fut choisi pour le point de passage présentait une pointe fort avancée de la plaine vers l'île de Lobau. Ce terrain, saillant de notre côté, permettait à notre artillerie d'en battre facilement la surface par ses deux côtés, et de proté-

ger ainsi les troupes qui allaient débarquer sur l'autre rive.

Les troupes que l'ennemi avait devant nous n'étaient pas nombreuses; cependant, elles défendirent vivement le passage, et elles furent enfin repoussées par les bataillons que le général Molitor jeta sur la rive gauche, sous la conduite de M. de Sainte-Croix. Cet aide de camp du maréchal Masséna était digne en tout de seconder un tel général. Le courage à toute épreuve de ce jeune officier, son esprit vif et cultivé, sa figure et sa tournure charmantes, avaient beaucoup plu à l'Empereur, qui, voulant l'avancer, lui avait fait donner la mission de diriger ces bataillons. Sainte-Croix, en marchant le premier, ne laissa aucune hésitation à ceux qui le suivaient, et tout réussit selon les désirs du maréchal.

Tandis que cette avant-garde éloignait l'ennemi, nos sapeurs du génie élevaient à la hâte, derrière les tirailleurs, au sommet de l'angle que nous occupions, un retranchement ou épaulement en forme de tête de pont à couronne; et, derrière eux, nous travaillions sous les balles qui tombaient jusqu'à nous, et nous mettions à flot nos bateaux pour établir le pont. Il nous restait peu de bois pour ce travail, et il fallut en couper dans l'île. Pendant ces apprêts, l'eau, en s'élevant, augmentait la vitesse du courant et ajoutait à nos difficultés. Néanmoins, ce petit pont de dix travées fut achevé dans la soirée du 20, et les troupes, parvenues dans l'île de Lobau, commencèrent à pas-

aer sur la rive gauche. Le reste de l'armée pressait sa marche, et pourtant n'arrivait que difficilement à travers ces longs défilés de ponts étroits et encore mal affermis, sur lesquels il fallait aller lentement et avec précaution.

Lorsque la division Molitor put commencer à passer dans la plaine d'Essling, son avant-garde, conduite par Sainte-Croix, déboucha promptement en avant du petit bois qui cachait le point de passage; mais la cavalerie ennemie la fit reculer et rentrer dans le bois. Peu à peu, le nombre de nos troupes augmenta sur la ligne, et repoussa à son tour la cavalerie ennemie, qui se retira fort loin dans la plaine. Cette manœuvre nous fit croire que l'ennemi avait peu de monde à nous opposer, ou bien qu'il cherchait à nous attirer dans quelque embuscade; l'on ne l'y poursuivit pas; seulement, notre cavalerie légère dépassa les deux villages d'Aspern et d'Essling, et s'y établit paisiblement pendant toute la nuit.

A minuit, l'Empereur était très incertain encore, ne sachant si l'armée ennemie était devant lui. Cependant, vers une heure, on vint lui rapporter que l'on voyait à un grand éloignement sur les hauteurs à notre gauche, dans la direction de la Bohême, une immense ligne rougeâtre qui éclairait les nuages à l'horizon, et que ces feux ne pouvaient être que ceux des bivouacs d'une armée considérable. Ce fut aussi l'opinion du maréchal Masséna, qui était monté au sommet du clocher d'Aspern pour mieux s'assurer du fait.

Toute cette nuit du 20, je restai au pont, fort occupé à le consolider et à faire passer les troupes qui allaient prendre dans la plaine leur ordre de bataille, savoir : le corps de Masséna sur la gauche, vers Aspern; ensuite, celui du maréchal Lannes à droite, vers Essling, et la cavalerie du maréchal Bessières qui fut se placer entre ces deux villages. L'Empereur et sa garde arrivèrent ensuite avant le jour.

Le 21 mai, l'obscurité commençait à peine à diminuer, lorsque nos vedettes de cavalerie furent obligées de se replier devant les nombreux tirailleurs de l'armée ennemie, qui s'avançait au loin, sans que nous pussions encore la voir : c'était plus de cent soixante-dix mille hommes, dont soixante mille de cavalerie et trois cents pièces de canon qui se déployait en demi-cercle pour nous entourer.

Au point du jour, nous n'avions encore que vingt-cinq mille hommes de passés, et déjà les tirailleurs étaient engagés sur toute notre ligne, qui occupait environ quatre kilomètres, depuis Aspern, Essling et Ebersdorff. Le Danube avait déjà grossi de plus de trois pieds, et rendait les ponts très vacillants. Nos soldats n'avaient de cœur à traverser sur ces planches remuées par des flots effrayants, que parce qu'ils étaient impatients d'aller se mettre en ligne avec leurs camarades qui étaient déjà attaqués, et dont ils comprenaient le danger. Une nombreuse cavalerie ennemie, soutenue par beaucoup d'artillerie, s'avança d'abord pour reprendre les trois villages

que nous occupions. Ebersdorff étant trop écarté à notre droite, l'Empereur le fit abandonner avant qu'il fût attaqué. Ces troupes alors vinrent défendre Essling. L'artillerie ennemie, voulant nous déloger de cette position, cribla d'obus et de boulets les lignes de cavalerie que nous avions en avant d'Essling. Tous ces projectiles tombaient dans ce malheureux village, l'incendie s'y déclara bientôt. A notre gauche, le village d'Aspern était occupé par quelques bataillons de la division Molitor, et couvert de même par notre cavalerie. Une attaque bien plus considérable encore fut dirigée par les Autrichiens sur ce point; des milliers d'obus mirent aussi le feu au village, et dès ce moment le maréchal Masséna s'aperçut, à la vigueur de cette attaque, de l'intention de l'archiduc Charles, et de toute l'importance que l'ennemi allait attacher à la possession d'Aspern, par où il pourrait déboucher sur notre pont, le détruire et nous faire, ainsi qu'il l'espérait, prisonniers dans la plaine. Cette découverte suffit pour enflammer le génie de Masséna, et faire de lui le héros des deux terribles journées que nous allons raconter. Son exemple y a constamment triplé l'audace de ses dix mille soldats, et leur a fait repousser les efforts opiniâtres des trois corps d'armée qui se sont brisée cent fois contre nous pendant quarante-huit heures.

Cette bataille de deux jours n'avait pour nous d'autre but que d'obtenir la paix en terminant la guerre. Elle ne fut point heureuse; mais aucune victoire n'a

été, pour nos armes, aussi glorieuse que cette résistance énergique et longue qui intimida des masses quatre fois plus nombreuses, pourvues abondamment des moyens de nous écraser, et qui les empêcha d'oser troubler notre retraite.

Une épaisse fumée noire sortait de l'incendie d'Aspern et nous enveloppait dans ses tourbillons, à travers lesquels le soleil, encore peu élevé sur l'horizon, nous apparaissait comme un globe de feu d'un rouge de sang qui donnait à la campagne une teinte écarlate. A l'aspect de ce phénomène, des païens superstitieux auraient tremblé; nous autres, nous nous bornâmes à dire, en riant : l'affaire sera chaude! et elle le fut en effet.

Tandis que l'Empereur, dans la plaine en avant d'Essling, s'avançait lentement pour laisser à son armée le temps de le rejoindre, le corps du général Hiller cherchait à passer entre Aspern et le bord du Danube, pour arriver droit à notre pont; mais la division Molitor lui barra le passage et l'arrêta. Dans ce même temps, et vers dix heures du matin, un énorme bateau, détaché du rivage, fut entraîné par le courant, tomba sur l'un de nos grands ponts, le brisa, et la communication fut interrompue pendant plusieurs heures. La nouvelle de ce grave accident fut apportée à l'Empereur dans le moment où la manœuvre des Autrichiens sur Aspern se dessinait le plus clairement. Derrière la cavalerie ennemie, on voyait une colonne considérable d'infanterie s'avancer

sur ce point, et bientôt ce village fut enveloppé par une nuée de tirailleurs à pied. L'attaque fut alors tellement vive, que le général Molitor fut repoussé d'Aspern. Ces deux incidents fâcheux arrivant à peu près en même temps, l'Empereur trouva prudent de ne point continuer à s'avancer dans la plaine; et quoique ses troupes gagnassent beaucoup de terrain sur le centre, il ordonna de suspendre le mouvement et de se borner à se défendre en attendant des renforts. L'ennemi s'aperçut de ce temps d'arrêt, et parut avoir appris aussi notre événement du pont rompu. Dès ce moment, il devint plus entreprenant, et pendant plusieurs heures, et sur toute la ligne, nous fûmes accablés par la canonnade épouvantable d'une batterie de soixante canons. Le corps de Rosemberg, protégé par cette artillerie, s'avançait hardiment sur nous. Le maréchal Lannes repoussait toutes les attaques avec la seule division Boudet. La cavalerie ennemie fournit alors avec vigueur plusieurs charges qui nous mirent en danger d'être rompus; mais le vaillant général Lassalle, à la tête de notre cavalerie légère, tomba sur les Autrichiens, les mit en déroute, et la terrible batterie fut un moment forcée de se sauver au galop. Ce repos fut, pour nous, de courte durée sur le centre.

A la gauche, l'ennemi était entré dans Aspern; il était indispensable de l en déloger. Masséna dont tous les chevaux avaient été tués, se mit à pied, l'épée haute, à la tête des grenadiers de la division Molitor,

rentra dans le village encombré d'Autrichiens, les en chassa en déroute, et les fit poursuivre jusqu'à six ou sept cents toises au delà du village. Mais ici on aperçut les masses considérables de Hiller, Bellegarde et Hohenzollern qui s'avançaient vivement. Cette division ne pouvait alors, à elle seule, résister en plaine à tant de monde, et Masséna la fit rentrer et s'établir dans Aspern.

L'ennemi, honteux apparemment de sa première défaite, revenait à la charge avec quatre-vingt mille hommes et plus de cent pièces de canon, qui furent bientôt dirigées sur ce village. Pour mieux assurer la victoire, l'ennemi avait imprudemment serré les rangs de ce torrent de troupes qui devaient tout renverser sur leur passage. Masséna s'aperçut de cette faute; et quoique son artillerie fût réduite à quelques pièces, il les fit diriger sur ces colonnes agglomérées, où tous ses coups firent d'affreux ravages, mais sans pour cela les arrêter. En peu d'instants, le village, enveloppé de troupes, disparut au milieu des nuages de fumée des canons, de la fusillade et de l'incendie. Les combattants, étouffés par la fumée, croisaient la baïonnette sans se voir, sans reculer d'un pas; et c'est avec le plus violent acharnement que chacun attaquait ou se défendait, pendant plus d'une heure, sur les débris des maisons embrasées.

Pendant que cette scène horrible se passait sur notre gauche, où l'on devait aussi repousser le général Hiller, qui s'efforçait de pénétrer vers le petit

pont, l'Empereur apprit que l'on avait pu rétablir la communication par le grand, et que les troupes recommençaient à arriver. Cette nouvelle fut connue promptement de tous les intéressés et ranima nos espérances; il était alors un peu plus de quatre heures.

Les corps réunis de Hiller, Bellegarde et Hohenzollern étaient parvenus à s'emparer de la moitié du village d'Aspern. Masséna tenait encore l'église et le cimetière, et combattait pour reprendre ce qu'il avait perdu. Cinq fois, dans moins de trois heures, il prit, et reprit le cimetière, l'église et le village, sans pouvoir se faire seconder par la division Legrand, qu'il devait maintenir en réserve pour couvrir la droite d'Aspern et pour empêcher l'ennemi de le déborder. Ainsi, réduit aux seules forces de la division Molitor, il put attendre l'entrée de la nuit sans abandonner sa position. Pendant cette lutte acharnée, Masséna, debout au pied des grands ormes qui sont sur la place de l'église, calme et indifférent à la chute des branches que les boulets et la mitraille abattaient au-dessus de sa tête, veillait à tout, et son regard et sa voix, sévères comme le *quos ego* du Neptune irrité de Virgile, semblaient imprimer à ceux qui l'entouraient une puissance irrésistible.

L'action n'était pas moins animée au centre. Le maréchal Lannes, avec la division Boudet, appuyée au village d'Essling, occupait le front de notre armée entre Essling et Aspern; le maréchal Bessières, avec

notre cavalerie, couvrait cette ligne, et l'Empereur, avec sa garde, en formait la réserve.

Le vent portait vers nous toutes les fumées d'Aspern, leurs nuages épais nous couvraient d'une ombre noire, et par quelques éclaircies, le soleil nous prêtait encore sa triste couleur de sang, au moment où nous apprenions l'événement du pont rompu. Jusque-là, nous avions repoussé, comme je l'ai dit, les charges de la cavalerie ennemie, et mis en fuite les soixante pièces de canon qui nous accablaient; mais alors, nous fûmes forcés d'attendre que la communication fût rétablie pour continuer nos attaques; l'ennemi put revenir sur ses pas. L'archiduc attaqua de nouveau le village d'Essling, défendu par le maréchal Lannes, et ne put y pénétrer; sa cavalerie hongroise se précipita plusieurs fois sur celle du maréchal Bessières, et, chaque fois, elle fut mise en désordre et repoussée au loin par les divisions de cavalerie des généraux Lassalle et Espagne. En peu d'heures, cette dernière division, lancée au galop sur des carrés qu'elle rompit, passa plusieurs fois à travers les rangs ennemis et ramena quatorze canons. Ce fut en enlevant ces pièces que le général Fouler fut tué à la tête de sa troupe; et c'est en les ramenant que le général Espagne fut emporté par un boulet. L'archiduc n'ayant pu forcer le maréchal Lannes ni le général Boudet dans Essling, Masséna fit avancer de nouveau une masse d'environ quatre-vingt-dix mille hommes et déploya devant nous deux cents pièces de canon.

Nous devons rendre grâces aux artilleurs autrichiens qui, par peur ou par maladresse, nous ajustaient assez mal dans ce moment, où ils paraissaient se presser beaucoup. Je me trouvais souvent à côte de l'Empereur, à la gauche d'Essling, pendant que ces terribles projectiles tombaient sur le centre de son armée, je lisais sur ses traits l'expression d'un calme imperturbable pour ce qui le regardait lui-même; mais, en même temps, j'y voyais les mouvements de la sollicitude la plus vive pour ceux que la redoutable balistique atteignait autour de lui : ce bruit des boulets, frappant, à cent pas derrière lui, sur les hauts bonnets à poil, sur les baïonnettes, dans les poitrines de sa garde, paraissait lui déchirer le cœur; il tardait à l'Empereur de conjurer cet orage. Enfin, la communication des ponts rétablie lui amena une partie de la division de grosse cavalerie du général Nansouty.

A mesure que ces régiments de cuirassiers prenaient leur ordre de bataille, on entendait le bruit des boulets qui brisaient les casques, les cuirasses, et l'on voyait ces valeureux cavaliers serrer froidement leurs rangs sans s'effrayer, attendre avec calme, le signal de charger.

Il était sept heures, le soleil allait disparaître, et l'ennemi semblait prêt à nous déborder par notre droite. Le maréchal Bessières, encore tout animé par les charges extraordinaires qu'il venait de fournir, obtint de l'Empereur l'ordre de donner avec cette di-

vision de cuirassiers pour éloigner l'ennemi avant la nuit.

L'Empereur voulait attendre encore pour porter un coup plus décisif avec ce qui lui arrivait de troupes fraîches, impatientes de combattre; mais la douleur de perdre tant de monde en restant en place, le détermina à ordonner de former trois colonnes avec trois régiments de cuirassiers, et de les lancer au trot vers les directions où l'artillerie ennemie nous inquiétait le plus.

Alors, le maréchal Bessières, le général Saint-Germain, le colonel Margaron, et leurs cuirassiers, se portent en avant, et, par plusieurs charges des plus hardies, mettent en fuite les batteries ennemies et repoussent au loin les corps d'infanterie et de cavalerie qui s'avançant pour les défendre. Aussi restés maîtres du terrain, et, débarrassés de l'ennemi de ce côté, nous vîmes cesser le combat vers les huit heures, à l'entrée de la nuit.

Sur notre gauche, l'action était loin d'être terminée : la bataille continuait épouvantable dans les rues et derrière les murs du village d'Aspern. L'ennemi, irrité de la résistance que si peu de troupes opposaient à ses masses, triplait ses efforts pour nous renverser avant la nuit; déjà l'on ne se battait plus qu'aux clartés de l'incendie. L'histoire de nos guerres ne fournit rien de semblable à ce long acharnement, où nos troupes, rebutées par les difficultés sanscesse renaissantes, par la fatigue et par la vue

de tant de cadavres, n'étaient ranimées que par l'exemple et l'énergie de Masséna et de ses officiers. Le général Molitor avait perdu la moitié de son monde, et l'ennemi arrivait de tout part. Dans cette affreuse position, le combat se prolongea jusqu'à onze heures du soir, et nous restâmes enfin maîtres d'Aspern et de toute la ligne tirée de ce village à celui d'Essling. A cette heure avancée de la soirée, la division Carra-Saint-Cyr put arriver pour appuyer la gauche de Masséna, et le tirer d'inquiétude sur les entreprises du général Hiller. L'ennemi se retira pour établir ses bivouacs à quatre portées de canon en arrière. Le silence se rétablit, et ne fut interrompu que par quelques coups tirés de loin pour entretenir la vigilance des sentinelles. Dans cette nuit redevenue calme, les colonnes de flammes des incendies d'Aspern et d'Essling montaient majestueusement à droite et à gauche de notre camp, comme pour éclairer le terrain sur lequel nous avions à nous préparer pour le lendemain. Les pontonniers étaient occupés à réparer les avaries occasionnées par l'accroissement du fleuve et par les objets flottants qu'il chariait dans nos cordages. Nos sapeurs du génie travaillaient à augmenter les reliefs de la tête de pont. L'Empereur et le quartier impérial vinrent, près d'eux, s'étendre sur l'herbe, et prendre quelques moments d'un repos interrompu souvent, pour activer le passage des troupes.

Pendant cette nuit du 21 au 22 mai, le corps des

grenadiers du général Oudinot, la division Saint-Hilaire, une partie de la garde, plusieurs régiments de cavalerie légère, de l'artillerie, des munitions et des vivres, traversèrent les ponts sans discontinuer, en bravant les plus grandes difficultés, et nous fûmes occupés à placer ce peu de troupes, suivant les ordres de l'Empereur, sur un terrain que nous avions eu le temps d'étudier. Rien ne nous parut admirable comme le sentiment de bonheur avec lequel ces troupes se hâtaient d'arriver au secours de leurs camarades.

Le 22, à trois heures du matin, la canonnade de l'ennemi se fit entendre tout à coup, sur toute la ligne, et nous remit sur pied bien avant le jour. A quatre heures, ses colonnes reparurent en ligne d'un bout à l'autre de notre front, qu'elles dépassaient de beaucoup, et la bataille recommença. L'audace et le savoir pouvaient seuls nous tirer d'affaire contre des forces aussi supérieures; l'un et l'autre ne manquèrent ni à l'Empereur, ni aux siens, et son parti fut bientôt pris d'attaquer sur le centre pour diviser l'armée ennemie, écraser ensuite l'une des ailes à notre droite, et s'assurer ainsi la victoire sur la seconde aile à notre gauche. Nous allâmes porter ses ordres en conséquence.

J'eus à me rendre si souvent du champ de bataille aux ponts, et des ponts aux avant-postes, où je retrouvais l'Empereur pour lui faire part de ce qui se passait, que je pus voir sous deux aspects multiples cette terrible journée.

La forme du terrain de la bataille pouvait être comparée à un immense éventail déployé, ayant le Danube pour côtés et le pont placé à la virole. L'armée française était sur la petite courbe intérieure de l'éventail que forme la séparation de la feuille et des brins ; l'armée autrichienne arrivait à nous par tous les points du grand demi-cercle de la feuille terminé à droite par Essling et à gauche par Aspern.

Le maréchal Lannes, placé comme la veille, défendait Essling avec la division Boudet, ayant à sa gauche la division Saint-Hilaire, et le général Oudinot avec le corps des grenadiers ; la cavalerie du maréchal Bessières, les cuirassiers de Nansouty et une partie de la garde étaient entre Saint-Hilaire et Masséna, qui occupait Aspern, avec la division Legrand et celle de Carra-Saint-Cyr qui l'appuyait à sa gauche ; Molitor, qui avait tant souffert le 21, était placé en réserve derrière Aspern, avec le peu de monde qui lui restait ; quelques troupes, arrivant encore peu a peu, attendaient en réserve au débouché de la tête de pont. Sur la rive droite du Danube, le maréchal Davout, le grand parc d'artillerie, les munitions et tous les autres corps de l'armée se pressaient à l'entrée des ponts avec l'espoir de passer.

L'armée ennemie en s'avançant manœuvrait encore comme la veille, marchant avec hésitation et en faisant de continuels feux d'infanterie et d'artillerie : elle semblait être intimidée par la résistance extraordinaire qu'elle avait rencontrée.

En voyant l'ennemi occuper un si grand développement de sa droite à sa gauche, l'Empereur devint certain qu'il le trouverait faible sur tous les points où il l'attaquerait; et fatigué de la terrible canonnade, qui devenait plus meurtrière à mesure qu'elle se rapprochait de nous, il ordonna à toute sa ligne de marcher, et au maréchal Lannes de percer vivement sur le centre des Autrichiens, dont une partie pénétrait déjà dans quelques maisons à la droite d'Essling, et dont l'autre aile attaquait Aspern avec fureur.

A peine faisait-il jour, que le mouvement du maréchal Lannes commença, en laissant d'abord le général Boudet à sa droite pour défendre Essling, et formant ses autres divisions en colonnes par régiments; plaçant ensuite la cavalerie en seconde ligne, il marche fièrement dans cet ordre et ne tarde pas à aborder l'ennemi. Le général Saint-Hilaire et le 57ᵉ régiment sont en tête; le corps d'Oudinot et les autres colonnes viennent les appuyer. Tout fléchit et se retire devant eux. Puis, continuant à pousser l'ennemi très vivement, les Autrichiens sont mis dans un grand désordre qui gagne insensiblement toute la ligne. Après quelques instants, l'armée autrichienne est enfoncée et se retire dans plusieurs directions divergentes. L'archiduc Charles croit alors que toute l'armée française est parvenue à passer les ponts pendant la nuit et qu'elle est devant lui; il perd même un instant l'espoir de rallier son armée. Cependant, avec des efforts

de courage, en payant de sa personne avec le plus grand mépris de la mort, il ramène au combat plusieurs corps qui s'en éloignaient; il reprend le drapeau d'un de ses régiments, celui du colonel Zack, et vient le planter presque dans nos rangs. Vains efforts! tout ce qui revient à la charge est pris ou renversé. Des drapeaux, des canons, cinq cents hommes sont à l'instant emmenés prisonniers, tous les aides de camp de l'archiduc sont tués ou blessés autour de lui. Il parvient cependant à reformer de nouvelles lignes; mais le général Oudinot les a bientôt enfoncées et les repousse vivement en continuant d'avancer.

Le maréchal Bessières alors, à la tête de plusieurs colonnes de cuirassiers, fait traverser les intervalles de nos divisions, et fournit plusieurs charges sur l'infanterie et sur la cavalerie des Autrichiens. Notre cavalerie jette le désordre dans leurs rangs et parvient sur leurs derrières jusqu'au village de Breiteulée, où s'était trouvé, une heure auparavant, le quartier-général du prince Charles. Ce fut dans l'un de ces chocs de cavalerie, conduits par le général Durosnel, aide-de-camp de l'Empereur, que nous perdîmes cet officier-général. Son cheval ayant été tué dans la mêlée, il fut fait prisonnier. Longtemps nous le crûmes mort; mais au moment où nous le regrettions, la paix nous le rendit. Ce fut par lui que nous apprîmes combien l'armée ennemie avait été jetée en désordre, et combien l'archiduc avait été admirable de

courage et de dévouement, dans ce moment critique où nos troupes avaient divisé l'armée autrichienne en deux parties, et s'avançaient rapidement et avec enthousiasme dans la plaine, au cri de : Vive l'Empereur!

Ce joyeux signal de la victoire retentissait sur toute notre première ligne, et rendait jalouse la seconde qui n'avait pu donner. Essling était momentanément délivré des attaques de Rosemberg. Masséna avait repoussé Bellegarde. La garde peu nombreuse encore, et toujours en réserve, s'était avancée dans la plaine pour appuyer les divisions engagées avec l'ennemi. L'Empereur tempérait l'ardeur du maréchal Lannes, qui pressait le pas en avant des siens; il recommandait aussi au général Oudinot de ralentir les attaques, pour laisser à sa grosse cavalerie le temps d'arriver avec les quarante mille hommes du maréchal Davout, dont quelques troupes commençaient à paraître. Déjà l'Empereur assignait au corps de ce maréchal sa place au centre de la bataille, afin de pouvoir écraser, l'une après l'autre, les deux ailes de l'ennemi, dont le centre et l'aile droite étaient déjà en déroute. Il n'était encore que sept heures du matin, et tout promettait la plus glorieuse issue pour cette journée. Le ciel même, assez calme encore, nous semblait favorable, mais la Providence allait mettre dans ce moment notre courage à de plus rudes épreuves.

Une suite de beaux jours très chauds, dont nous

nous réjouissions depuis un mois, avait occasionné la fonte prématurée des neiges, et les crues périodiques du Danube, qui, dans les années ordinaires, n'ont lieu que vers la mi-juin. Ainsi, l'accroissement imprévu des eaux nous avait paru jusqu'à ce moment n'être l'effet que d'un orage passager, qui ne pourrait nuire longtemps à nos projets. Cependant, au lieu de diminuer, le débordement s'étendait sur tout le long parcours du Danube, et le vent, qui soufflait avec force dans le sens du courant, grossissait les flots et détachait sur les deux rives tous les objets soulevés par les eaux : des arbres, des meules de fourrages, des trains de bois, des bateaux, étaient emportés, et tombaient violemment sur les cordages mal affermis de nos grands ponts, les brisaient en entraînant les ancres, dont la grosseur était insuffisante pour résister à de si grands efforts. La vitesse du courant était devenue effrayante, et à sept heures nos hardis pontonniers et marins de la garde, après avoir fait tout ce qui était humainement possible pour empêcher l'événement, désespérèrent de maintenir et de rétablir la communication rompue par la brisement d'une des travées du grand pont. Un aide de camp du général Bertrand vint apporter cette fatale nouvelle à l'Empereur, au milieu de ses succès, et lui annoncer que l'état du fleuve et celui de nos bateaux ne permettaient plus, décidément, de compter sur le passage des soixante-dix mille hommes qui attendaient sur la rive droite.

Ce terrible contre-temps arriva comme un coup de foudre, mais l'Empereur le reçut avec résignation. Le prince major-général et le maréchal Lannes reçurent également cette nouvelle sans faire entendre un seul mot de découragement, et en dissimulant la douloureuse impression qu'ils en ressentaient. Nous nous parlions à l'oreille de ce désastre, en nous gardant de l'ébruiter; mais nous ne voyions pas sans abattement s'échapper nos seuls moyens de conserver la victoire. L'Empereur m'envoya vite aux ponts pour vérifier de quelles ressources on pouvait encore disposer, soit par des bateaux à rames, soit par des ponts volants, pour faire passer encore du monde et des munitions.

L'Empereur, ayant devant lui l'ennemi en déroute, se vit obligé de donner au maréchal Lannes l'ordre de s'arrêter et de prendre position, en s'appuyant sur la droite à Essling, et sur la gauche à un pli du terrain qui se dirigeait vers Aspern et le liait à Masséna.

Dans les combats que nos régiments et notre artillerie avaient soutenus, depuis trente heures, les munitions d'artillerie et d'infanterie avaient été consommées en grande partie, et celles que portait notre parc d'artillerie de réserve ne pouvaient plus arriver. Notre feu dut alors se ralentir pour prolonger la durée de ce qui nous restait de poudre et de boulets. L'ennemi put le remarquer; mais ce qui lui ouvrit les yeux sur notre position critique, ce fut le mouvement de concentration de notre armée qui, en

cessant de poursuivre les Autrichiens lorsqu'ils n'offraient plus de résistance, se mettait prudemment sur la défensive, et ne leur laissait aucun doute sur l'événement imprévu qui nous arrivait. Les espions autrichiens, placés sur les hauteurs du Bisamberg, voyaient tout ce qui se passait à nos ponts, et en rendaient compte à chaque instant à l'archiduc, qui apprit ainsi que nos ponts étaient rompus.

Ainsi, l'archiduc Charles, se trouvant d'abord très étonné de notre halte, et rassuré ensuite, au moment où il croyait tout perdu, mit tous ses soins à arrêter ses fuyards, à reformer ses lignes et à les ramener au combat. Son immense artillerie, qui se sauvait de peur d'être prise, revient sur ses pas, et sa cavalerie, enhardie par le repos qu'on lui laisse, reparaît sur la ligne et tente quelques charges qui restent sans effet.

L'Empereur ayant ordonné au maréchal Lannes de reprendre peu à peu sa première position, le général Saint-Hilaire, qui était le plus avancé, reforma ses colonnes pour se retirer; et pendant cette manœuvre, il fut assailli et enveloppé quelque temps par le feu de toute l'artillerie ennemie, qui reparaissait au nombre de plus de deux cents pièces.

Sous cette pluie effroyable de boulets et de mitraille, le corps d'armée du maréchal Lannes se reployait lentement, et, par leur attitude, intimidaient encore l'ennemi, qui, n'osant pas les aborder de près, cherchait à les accabler de loin. Le brave général

Saint-Hilaire, l'une dss gloirea de l'armés, et qui, par dévouement à l'Empereur qui le chérissait, faisait depuis longtemps la gusrre avec uns blessure ouverte; Saint-Hilaire, aussi remarquable par son esprit que par ses talents, fut, dans cetts circonstance, un de nos nombreux amis moissonnés par la mitraille; on le porta mourant au milieu de noua.

Avec ce calms et ce sang-froid dont le maréchal Lannes paraissait s'embellir au milieu du danger, il vint prendre, à la tête de ses troupes, la place de son ami Saint-Hilaire qui venait de tomber, et leur communiquant toute sa sérénité, il leur rappela, en riant, qu'à Marengo il les avait de même conduits en retraite sous un feu semblable des Autrichiens, et que la journée avait fini par une brillante victoire. « Allons, allons, amis! l'ennemi ne vaut pas plus, et nous ne valons pas moins qu'à Marengo! » Marchant tranquillement à pied au milieu des siens qui partagent sa confiance, le maréchal fait plusieurs fois rebrousser chemin à quslques chargss de cavalerie qui essaient de l'attaquer. Il vient ainsi prendre position à un pli de terrain qui s'étend d'Essling a Aspern, l'un et l'autre de ces villages étaient toujours occupés mais fortement menacés, parce que l'archiduc, se voyant si vigoureusement attaqué sur le centre, avait ordonné à ses ailes de renouveler leurs efforts sur Essling et Aspern, dans l'espoir d'arrêter l'impétuosité du mouvement du maréchal Lannes.

Dans ce moment, d'autres soins m'ayant appelé

aux ponts, je n'ai pu suivre les opérations du champ de bataille.

Le spectacle que m'offrirent les ponts n'inspirait pas des émotions moins vives que celui du champ de bataille; c'était l'eau, débordée qui détruisait les hommes, leurs travaux et leurs espérances. Je n'avais pu arriver aux ponts qu'en traversant l'île de Lobau, où tous nos blessés épars dans les broussailles étaient venus se traîner pour chercher des secours. Grand Dieu! quels secours! partout la scie et le fer tranchant les membres aux mourants pour leur sauver la vie! partout l'amphithéâtre sanglant des Percy, des Larrey, ces hommes aux cœurs sensibles et compatissants, mais cruels par charité. Ah! quel dégoût on prendrait de la gloire, s'il fallait, pour la chercher, traverser toujours ces prairies couvertes de membres séparés de leurs corps, ces lieux affreux de mutilation et de dissection qu'on appelle à l'armée l'ambulance. Mais, heureusement, les brillants résultats de la victoire que l'on espère nous font bien vite oublier le triste tableau des douleurs à braver pour l'obtenir.

Ces ponts, aux travaux desquels j'avais concouru, que je croyais solides, que j'avais vus en ordre et traversé vingt fois; ces ponts étaient détruits, et je n'en retrouvais plus que les débris, accrochés avec peine çà et là, pour les soustraire au courant. De place en place, cinq ou six bateaux tenaient encore ensemble; ailleurs, une douzaine; mais partout sans

suite, avec des espaces considérables totalement interrompus. Les eaux, de huit pieds plus hautes et d'un tiers plus larges que je ne les avais laissées, roulaient leurs flots d'une manière effrayante, et chariaient un grand nombre de corps flottants. Partout où les cordages des ancres résistaient, les amarres devenaient trop courtes, et le bateau, cédant à l'effort, s'emplissait d'eau et s'engloutissait. Nos hardis marins et pontonniers cherchaient à porter remède aux plus pressants dangers; mais leurs nacelles étaient lancées dans les cordages, où elles s'embarrassaient, et plusieurs disparurent avec leurs pilotes, par le choc qu'ils ne pouvaient éviter. De grands bateaux et des trains de bois, arrivant avec la vitesse du grand trot d'un cheval, tombaient en travers sur les parties intactes du pont. Le fleuve, entravé dans sa marche, s'enflait à l'instant même, et ses vagues énormes, cabrées contre l'obstacle, retombaient en s'écoulant avec un sifflement et un bruit de tonnerre. Enfin, pour comble de malheur, un grand moulin à eau, bâti sur deux bateaux, fut détaché, tout exprès, de ses amarres par des Autrichiens qui y avaient mis le feu en le livrant au courant. L'aspect et l'arrivée de cette immense machine enflammée, jetant des flocons de fumée noire de goudron, augmenta nos inquiétudes pour ce qui nous restait de bateaux. Aussitôt, et avec une témérité admirable, plusieurs de nos marins s'élancèrent sur de frêles batelets pour aller à la hâte jeter des ancres, et attacher des amarres et des chaî-

nes à cet affreux brûlot flottant, que l'on croyait être chargé d'artifices prêts à éclater comme une machine infernale. Il fallait à tout prix l'empêcher de tomber sur nos bateaux et de les embraser. L'on n'y réussit pas complètement, car le feu prit à plusieurs pontons; et cependant les courageux efforts de nos marins et des sapeurs du génie ne restèrent pas sans effet, puisqu'ils parvinrent à détourner ce foyer de flammes et à le faire glisser vers un espace ouvert où la travée était emportée. J'étais rapproché de ce brasier flottant de manière à le toucher, lorsqu'il passa près de moi. Alors, les ouvriers et moi, repoussés par la chaleur excessive, nous sûmes peine à résister à un mouvement de terreur, en nous voyant aux prises en même temps avec le feu et l'eau.

Déjà les eaux avaient, en grossissant, couvert le sol de quelques-unes des forêts des îles du Prater, et les troupeaux de cerfs qui les habitaient avaient passé sous nos ponts en se sauvant à la nage. Tandis qu'on employait tous les moyens pour éteindre nos bateaux enflammés, un de ces troupeaux vint encore a passer, et nos soldats, toujours prêts à s'amuser au milieu des plus pressants dangers, lancèrent des cordages à ces pauvres fugitifs, au nombre d'une vingtaine. Un cerf et deux biches, transis de froid et de peur, furent hissés à bord et descendus vivants dans le bateau. Le cerf aux bois aigus, cet animal si fier, si plein d'énergie, si menaçant dans tout autre moment, restait ici immobile et tremblant; et ses yeux,

où ruisselaient de grosses larmes, semblaient avoir le triste pressentiment du sort qui attendait un gibier si précieux, capturé fortuitement.

Je reconnus facilement l'impossibilité où l'on était d'établir un service de bateaux à rames, pour passer des troupes et des munitions, que la dérive aurait entraînés à l'ennemi. Pour les nacelles, l'inconvénient de la trop grande dérive n'était pas invincible; mais, pour les gros bateaux, ils étaient emportés si vite à de si grandes distances, qu'ils dépassaient, malgré les rameurs, le terrain de l'île de Lobau, et alors nos marins ne pouvaient éviter d'être jetés au loin sur la rive gauche occupée par l'ennemi. Le danger n'était pas le même en allant de l'île de Lobau à la rive droite, parce que nos troupes bordaient cette rive jusque devant Presbourg, et les bateaux dérivés ne risquaient plus d'être pris. L'emploi des ponts volants fut encore moins possible; le courant était beaucoup trop fort. Cependant on mit en œuvre tous les moyens nécessaires pour évacuer petit à petit au moins autant de blessés qu'il se pourrait. Le général Bertrand, ses officiers et ces troupes du génie, employaient leur savoir et leur ardeur à diminuer ces désastres, à écarter les nouveaux brûlots qui arrivaient, et à sauver nos matériaux établis au bord de l'eau.

C'était avec de bien vifs regrets que je revenais annoncer à l'Empereur qu'il ne pouvait plus compter sur l'arrivée de l'armée. Pendant mon absence, le combat, toujours très animé, s'était beaucoup rappro-

ché de nos deux villages Aspern et Essling. Les efforts de l'ennemi étaient encore les mêmes sur Aspern; mais ils étaient doublés, triplés même, sur Essling. Déjà beaucoup de nos canons étaient démontés, et d'autres, devenus inutiles, étaient ramenés après avoir épuisé leurs munitions ou perdu leurs attelages, que l'on ne pouvait renouveler. L'Empereur n'ayant pas de nouvelles troupes de ligne à opposer aux masses qui revenaient sur leurs pas pour accabler le maréchal Lannes et le général Oudinot, eut enfin recours à sa garde. Placée derrière l'Empereur, elle souffrait beaucoup du feu continuel dont l'intensité devenait insupportable depuis plusieurs heures, et il lui tardait d'en venir aux mains. On vit alors s'engager un nouveau combat de la manière la plus héroïque.

L'Empereur ordonna au maréchal Bessières de se porter, avec des cuirassiers et la cavalerie de la garde, sur les masses qui s'approchaient, et d'y donner tête baissée; bien moins pour leur arracher la victoire, que pour les rompre et pour sauver l'armée. Tandis que le maréchal Bessières, à la tête de cette cavalerie, renverse plusieurs parties des colonnes autrichiennes, l'archiduc Charles amène bravement sa troupe d'élite, sa réserve de grenadiers hongrois, qui s'avance sans tirer jusque sur nos pièces; mais un feu terrible à mitraille les force un moment à s'arrêter. L'archiduc les excite et les pousse en avant. Alors les grenadiers d'Oudinot, jeunes, presque imberbes,

repoussent encore une fois et font reculer ces vieilles moustaches hongroises si bien cirées et retroussées en cornes menaçantes. L'archiduc la fait soutenir par sa cavalerie, qui tombe à l'improviste sur la nôtre et la pousse vivement. Nos cavaliers en retraite se sauvent par les intervalles entre nos lignes d'infanterie, dont la cavalerie qui les poursuit reçoit alors le feu à bout portant. Cette vive surprise, qui en abat un grand nombre, arrête enfin les efforts que l'archiduc faisait sur le centre, et le décide à laisser le maréchal Lannes un moment en repos.

Mais à Essling les choses marchaient plus vivement. Les troupes du général Boudet, épuisées de fatigue, avaient été réduites à évacuer le village ; il était de trois à quatre heures. L'Empereur, prévoyant à quels malheurs pouvait nous entraîner la perte de cette position pour le reste de la journée, ordonna à son aide de camp, le général Mouton, d'aller promptement, avec les quatre bataillons de fusiliers de la jeune garde, reprendre Essling et, au général Rapp, aussi son aide de camp, d'aller, avec les bataillons de chasseurs à pied de la garde, soutenir le maréchal Masséna à Aspern. Dans le moment où ces deux officiers généraux étant l'un à droite et l'autre vers la gauche, prenaient la direction ordonnée, un aide de camp du maréchal Bessières, M. Alexandre de Laville, rentrant de la bagarre de cavalerie où il venait de se trouver, rencontre le général Rapp, lui fait voir l'immense colonne ennemie qui se porte sur l'Ess-

ling, et lui dit : « Le général Mouton va être écrasé, si vous ne le soutenez pas ». En effet, le danger imminent était très visible. Rapp hésite un instant entre l'obéissance et le désir de sauver son collègue, mais, pressé par M. de Laville, il marcha sur Essling. Alexandre de Laville aussitôt porte ce détail à l'Empereur, qui s'irrite d'abord du changement de direction que l'on a osé prendre; plus tard, il récompensa par des grades l'initiative que l'on avait prise avec succès.

Les ennemis occupaient déjà tout le village d'Essling. Le général Mouton y pénètre, malgré eux, à la baïonnette, et rentre dans les murs incendiés de la Grande Ferme que le général Boudet avait défendue longtemps, et qu'un bataillon hongrois tenait maintenant. Un autre corps hongrois, qui se retranche dans le cimetière, y est enlevé d'assaut par le général Gros, de la garde impériale. Ce général n'a pas assez de monde pour faire emmener ses prisonniers; les garder était dangereux. Ainsi, réduit à une dure extrémité, il ne fait quartier à personne, et sept cents Hongrois sont passés au fil de l'épée sur les tombes; après quoi, deux corps de la garde, ayant pris dans ce village une attitude aussi imposante que l'attaque avait été terrible, et l'ennemi se trouvant rebuté par tant de pertes d'hommes, n'osa plus nous aborder et cessa d'avancer sur ce point, mais continua de nous cribler de boulets. Cette pluie de fer si meurtrière tombait aussi sur les deux corps

de la garde qui avaient été maintenus en réserve, et qui perdirent cependant plus de monde que s'ils avaient été engagés. L'Empereur, admirant leur courageuse impassibilité au milieu de ce feu terrible, où lui-même resta exposé pendant deux jours, voulut leur rendre justice, et leur donna, au bulletin de la bataille, les éloges suivants : « Les tirailleurs, « sous les ordres du général Curial, firent leurs pre-« mieres armes dans cette journée, et montrèrent de « la vigueur. Le général Dorsenne, commandant la « vieille garde, la plaça en troisième ligne, formant « un mur d'airain, seul capable d'arrêter tous les ef-« forts de l'armée autrichienne ». Ce général Dorsenne était, sans contredit, le plus bel homme de l'armée. Amoureux de sa toilette, mais surtout de ses beaux cheveux noirs et bouclés, il donnait beaucoup de temps à sa parure, ce qui ne l'empêchait, pas plus que Murat, son émule en ce genre, d'être, comme lui, l'un des plus vaillants militaires de la France. Ses vieux soldats imitaient sa belle tenue, qui donnait à cette vieille garde un éclat si remarquable et digne de faire époque.

Dans ce moment où, de part et d'autre, les troupes cessaient de se poursuivre, et où il semblait que l'archiduc, craignant peut-être le danger qu'il pourrait courir à se montrer plus entreprenant, se disposait à nous faire, comme l'on dit, un pont d'or, pour assurer notre retraite qu'il devait désirer, on vint dire au prince major-général que le pont du petit bras

était rompu. Il m'envoya aussitôt y porter remède; la chose était difficile. Cependant, à force de cordages, de chevalets, de poutrelles et de liteaux en travers des madriers, je parvins à rapprocher les pontons et à consolider pour quelques moments encore notre seul moyen de rentrer dans l'île de Lobau. Je portai cet avis à l'Empereur, et il m'ordonna d'aller trouver le maréchal Lannes pour savoir combien de temps encore il pourrait garder sa position. Quand j'arrivai près de lui, ses chevaux étaient tués, et je le trouvai assis avec quelques officiers derrière un pli de terrain qui couvrait le corps à hauteur de la ceinture, ayant encore entre l'ennemi et lui environ trois cents grenadiers, faible reste de la valeureuse armée avec laquelle il défendait la position depuis le matin. Quelques traverses en bois, servant de barrières pour limiter les propriétés, garantissaient contre les charges de la cavalerie ce peu de fantassins épars en tirailleurs. Le maréchal me répondit : « Je n'ai plus que ce peu d'hommes que vous voyez; nous tiendrons jusqu'au dernier; mais ils n'ont plus de cartouches, et je ne sais où m'en procurer ». Ensuite le maréchal, contrarié de me voir exposé à la mitraille qui sillonnait la crête de l'épaulement dont il s'abritait, me fit descendre de cheval pour s'informer un moment de ce qui se passait sur les autres points, et me rappela qu'à Saragosse, où nous nous étions trouvés ensemble, assis à la tranchée, dans une situation tout aussi critique, trois mois auparavant, la ville s'était

rendue à pareil jour. « Eh! me dit-il, que de choses nous avons faites depuis ce temps-là! » Je laissai près de lui un de mes jeunes camarades, M. de Septeuil, bel officier que la guerre a mutilé depuis, et je repartis pour porter à l'Empereur ces paroles : « Je tiendrai jusqu'au dernier ». A mesure que je m'éloignais, la mitraille, divergeant davantage, me couvrait de la poussière qu'elle soulevait, et me laissait fort incertain d'arriver, mais surtout fort inquiet du sort qui attendait le maréchal.

A peine avais-je abordé l'Empereur, que le prince major-général me dit : « Le petit pont est de nouveau brisé; allez vite voir ce que l'on peut faire ». J'y courus; on achevait de le rétablir; mais le fleuve, continuant à grossir, ne nous laissait aucun espoir de le conserver longtemps. Tous nos blessés se traînaient vers ce petit pont, et s'amoncelaient à son entrée pour être des premiers à le passer. Repoussés par les charpentiers, dont ils gênaient le travail, leur situation aurait pu arracher des larmes; les moins mutilés s'accrochaient dans les cordages pour grimper sur les bateaux. Montant les uns sur les autres, tous se gênaient, et aucun ne parvenait à passer. Beaucoup de chevaux blessés et abandonnés, mais accoutumés à nous suivre, venaient se mêler parmi ces hommes et augmentaient leur embarras. Tous agglomérés sur la rive et aux abords du pont, ils étaient envahis par les flots qui continuaient à monter. L'encombrement ne permettait plus aux blessés de se retirer ou de s'é-

carter du bord, et l'on voyait les hommes et les chevaux se noyer sans qu'il fût possible de leur porter secours, lorsque avant tout il fallait travailler à assurer la retraite de l'armée. Sauvons l'Empereur! était le mot qui courait de bouche en bouche. Dans ce désastre, il était notre unique espérance; il nous importait à tous qu'il ne fût ni pris ni tué, et j'allai prier le prince major-général de le solliciter vivement de repasser dans l'île avant que cela fût devenu impossible. L'Empereur répugnait singulièrement à s'isoler des siens, et ne put enfin y consentir que lorsque je lui eus dépeint ce qui se passait d'inquiétant au pont. Alors, marchant lentement à pied à travers le petit bois qui servait aussi de première ambulance, j'eus le bonheur de l'amener jusqu'au groupe de blessés entassés près du pont. Tous, en le voyant, semblaient se ranimer pour crier : Vive l'Empereur! et se pressaient, en s'écartant, pour lui ouvrir un passage. Jusqu'alors sa figure avait reflété un calme absolu. Mais tout d'un coup ses traits se détendirent, ses yeux perdirent leur éclat, leur froideur en se fixant à terre. Il se retrouva seul regardant par moment le cortège des blessés qui l'on ramenait. Il suivait de l'œil cette longue file de malheureux, lorsqu'on apporta le maréchal Lannes frappé mortellement. Dès qu'il l'aperçut, il courut à lui avec un expression indéfinissable de douleur.

Peu d'instants après que j'avais eu quitté le maréchal, la mitraille avait mis le reste de son monde hors

de combat, et il avait été forcé de se retirer le dernier, presque seul et à pied. Un des nombreux boulets qui continuaient à labourer la plaine lui emporta les deux genoux; deux ou trois officiers qui l'accompagnaient encore, tout blessés qu'ils étaient; quelques grenadiers et des cuirassiers démontés, l'apporterent dans leurs mains jusqu'au petit bois, où les premiers secours lui furent donnés. Ici, son cortége s'augmenta de ses grenadiers les moins blessés; ceux-ci lui firent un brancard de leurs fusils, de quelques branches de chêne, et d'un ou deux manteaux. Ces braves, aux figures noircies par le soleil et par la poudre qu'ils brûlaient depuis deux jours, avaient le front couvert de sueur et les sourcils contractés par la plus amère douleur. Le désordre de leur tenue, le sang dont plusieurs etaient couverts, témoignaient de leur valeur. Ayant la plupart un bras en écharpe, ils employaient celui qui leur restait pour soutenir le funèbre brancard. Le maréchal, presque évanoui, laissait tomber sa tête sur les mains d'un de ses officiers qui soutenait avec anxiété ce précieux fardeau. Ce fut sur le petit pont que le cortege s'arrêta, en voyant l'Empereur tout ému, fondant en larmes, et qui accourait au-devant de son ami. Ici, tous les cœurs furent déchirés à l'aspect d'une douleur aussi sincère; à l'instant même on vit les pleurs ruisseler des yeux de tous ces vieux soldats qu'aucun danger personnel n'aurait pu émouvoir. L'Empereur s'était jeté sur son ami, le tenait embrassé, serré dans ses bras, lui baignait le front

de ses larmes et lui demandait avec inquiétude : « Mon ami, me reconnais-tu? c'est Bonaparte, c'est ton ami? » Le maréchal, revenu de son évanouissement, répondit quelques mots affectueux, et le docteur, ayant à craindre de prolonger une scène attendrissante qui pouvait épuiser un reste de vie prêt à s'échapper, le fit remarquer à l'Empereur, qui se retira en pressant encore dans ses deux mains la main de cet ami si vaillant, dont le talent augmentait chaque jour, et dont il aurait pu espérer les plus puissants services dans cent victoires. Le maréchal, trop affaibli pour être porté plus loin, resta cette nuit dans l'île de Lobau, que l'Empereur ne quitta pas sans revenir auprès de lui.

L'ennemi, épuisé par la résistance inattendue qu'il avait rencontrée sur tous les points, resta loin de nous, et cessa de nous fatiguer autrement que par son artillerie qui avait lancé sur nous, dans ce jour, trois à quatre cent mille livres de fer en boulets ou mitraille, et la nuit arriva sans nouveaux incidents. L'armée autrichienne, trois fois plus nombreuse que la nôtre, avait perdu huit à dix mille hommes tués, seize mille blessés, dont sept cents officiers, quatre-vingt-sept officiers supérieurs et de haut grade blessés, douze généraux tués, quinze cents prisonniers, dont un lieutenant-général, quatorze canons et quatre drapeaux, trophées bien chèrement achetés, et faible consolation pour les pertes bien sensibles que nous avions faites de l'illustre maréchal Lannes, des géné-

raux tels que Saint-Hilaire, et tant de braves officiers et soldats d'une grande valeur.

Je fus chargé de donner tous mes soins au maintien du petit pont que l'accroissement des eaux continuait à menacer au point de me faire craindre la submersion de l'île de Lobau. Cette perspective effrayante ne tenait qu'à une crue de deux pieds d'eau de plus, telle que celle dont les arbres nous montraient les traces récentes. L'inondation heureusement cette fois ne se réalisa pas.

A dix heures du soir, le prince major-général me chargea d'aller au grand bras du Danube, faire préparer une barque pour assurer le passage de l'Empereur jusqu'à la rive droite.

C'était l'époque de la nouvelle lune; l'obscurité était profonde; des nuages épais cachaient partout la voûte étoilée qui aurait pu m'aider à me diriger; la crue du fleuve avait élevé quelques flaques d'eau qui me faisaient craindre d'avoir perdu le sentier. Déjà le vent soufflait avec force, et le bruit, en agitant les arbres, étouffait les soupirs des nombreux blessés. Ce fut en heurtant souvent leurs pieds que j'arrivai au bord du Danube, à l'endroit où n'existaient plus que les débris de nos ponts.

Le meilleur des bateaux fut en peu de temps armé de quatorze rameurs, d'un ou deux pilotes et de quelques bons nageurs pour le cas d'accident; et je revins chercher le prince pour lui annoncer que tout était prêt. Dans cette nuit, l'une des plus noires que

j'ai vues, je marchais à tâtons et portant les mains en avant de peur de heurter un arbre, lorsque, arrivé peut-être à la moitié du trajet, je touchai quelqu'un qui usait des mêmes précautions en s'avançant vers moi. Aussitôt une voix, assez rauque et fatiguée, me dit brusquement : « Qui est là? — C'est moi, Sire, répondis-je; je vous cherchais. — Eh bien! me dit à voix basse le prince, qui suivait l'Empereur, le bateau est-il prêt? — Oui, je vais vous y conduire ».

En arrivant au bord de l'eau, l'Empereur fit sonner sa montre, qui marquait onze heures, et dit au prince Berthier : « Il est temps maintenant; dictez l'ordre de la retraite ». Mon jeune camarade, Edmond de Périgord (aujourd'hui lieutenant-général), fit allumer une torche qu'il tint difficilement enflammée à cause du vent, et ce fut à cette clarté très vacillante que, me faisant un pupitre de ma sabretache, j'écrivis, de suite, les deux lignes qui prescrivaient au maréchal Masséna et au maréchal Bessières de se retirer à minuit dans l'île de Lobau, et d'y prendre position. Le prince mit sa signature au billet, et l'Empereur me dit : « Allez porter cet ordre! » et aussitôt, sans s'inquiéter de l'affreuse obscurité ni de la tempête qui semblait augmenter le mugissement du vent et des flots, il monta dans la barque avec les trois personnes qui le suivaient; on leva les amarres, et le bateau, lancé comme une flèche, disparut à l'instant. Le vent furieux éteignit la torche à quatre pas du

bord; rien n'indiquait plus la direction qu'il avait prise; et le nouveau César et sa fortune, entraîné comme dans un gouffre pendant cette affreuse obscurité, pouvait y être englouti sans jamais reparaître, et ne laisser que moi seul pour témoin de la catastrophe. Je ne pus maîtriser le plus terrible sentiment d'inquiétude à l'instant où cette torche s'éteignit, et j'en conservai la douloureuse agitation jusqu'au lendemain assez tard, lorsque je pus apprendre que l'Empereur, jeté au loin par la dérive, avait heureusement abordé l'autre bord sans accident, et s'occupait à réunir les moyens de nous faire passer des vivres dans l'île de Lobau.

Après le départ de l'Empereur, ce drame terrible, qui durait depuis deux jours, paraissait être très avancé, sans doute, mais il n'était pas encore terminé pour moi.

Depuis le coucher du soleil, je n'avais revu ni mes gens ni mes chevaux; je ne savais où les prendre. Les chercher eût été trop long, et cependant je ne pouvais parcourir de nuit le champ de bataille à pied, sans m'exposer à perdre un temps précieux. J'arrivais au pont avec l'esprit très contrarié de cette pénible alternative, lorsque, dans la foule qui se pressait pour le traverser, je vis un de nos sapeurs du génie qui tenait en main un cheval de hussard hongrois tout équipé. « Qui t'a donné à garder ce cheval de prise? lui dis-je. — M. François, le capitaine de mineurs. — Me connais-tu? — Oui, colonel. — Eh bien! dis à ton

capitaine que je prends ce cheval pour le service de l'Empereur: je le lui rendrai demain ou vingt-cinq louis s'il est tué »; et saisissant la bride en sautant en selle, me voilà au galop, n'ayant à craindre, avec cet équipage étranger, que d'être fusillé par nos postes s'ils me prennent pour un hulan ou un barco hongrois.

Quelques feux épars de bivouacs indiquaient faiblement les sentiers du petit bois et ceux de la plaine, et de feux en feux, assez distants les uns des autres, j'arrivai jusque dans Aspern. Les cendres rouges des maisons incendiées n'éclairaient plus assez pour que j'aperçusse à qui je pourrais demander où était le maréchal. J'avais pénétré dans une rue fort obstruée, où je ne pouvais avancer à cheval, et je retournais vers une autre rue, lorsqu'une sentinelle me cria : « *wer da?* » le qui vive des Autrichiens. A quoi je répondis, sans me déconcerter : *Stabsofficier!* (officier d'état-major!) ». Un jeune officier, trompé sans doute par l'équipement de ma monture, s'avança et me dit poliment: « *Darf ich fragen wie viel Uhr es ist?* (Oserai-je vous demander l'heure qu'il est?) — *Mitternacht!* (minuit!) » et sans plus d'explication, en piquant des deux éperons, je repartis par où j'étais venu. Aussitôt une vingtaine de balles autrichiennes me sifflèrent aux oreilles. J'arrivai au galop ventre à terre au petit bois, où je fus reçu de même par une vingtaine de coups de fusil, parce que l'on me prenait pour une charge de cavalerie. La nuit et la Providence

me protégerent, et j'arrivai en criant aux nôtres : « Ne tirez pas! je suis Français! » Tout à coup, une voix terrible fit retentir ces mots, avec l'accent de la colère : « Quel est le j... f... qui se permet de traverser mes postes? — Ah! c'est vous, général Legrand, m'écriai-je en reconnaissant sa voix; je cherche le maréchal Masséna; j'ignorais que vous fussiez sortis d'Aspern, d'où j'arrive. Dites-moi où je puis trouver le maréchal? — Mon cher ami, quelle imprudence! j'ignore où est le maréchal, mais il doit être près d'ici, dans le petit bois; voyez à quelques-uns de ces feux ». Je m'informai à plusieurs personnes, qui me répondirent encore : Je ne sais pas. Lorsqu'en continuant à circuler dans ce bois, et marchant sur quelques cendres presque éteintes, dont j'étais loin de penser que le reste de chaleur pût servir à reposer le héros de ces deux grandes journées, quelqu'un, étendu là dans son manteau, seul et sans paille sur la terre, s'écria brusquement : « Ne marchez donc pas sur mes jambes! — Ah! Monsieur le maréchal, lui dis-je, que j'ai de peine à vous trouver! » Je mis pied à terre, et lui dis à voix basse : « Je vous apporte l'ordre de la retraite. — Je l'attendais, et je suis prêt, me dit-il. Bessières est-il prévenu? — Non, Monsieur le maréchal; mais je vais le lui dire. — Bien! allez, et faites que le pont soit libre; il est minuit et je vais passer ». Je trouvai le maréchal Bessieres tres facilement au milieu de sa cavalerie, et tout rentra sans bruit dans l'île de Lobau fort avant le jour, ne laissant que quelques com-

pagnies pour garder la tête de pont que l'ennemi n essaya point d'attaquer.

Rentré dans l'île de Lobau, le maréchal Masséna prit le commandement de l'armée, avec laquelle il resta trois jours, sans qu'il fût possible de lui faire passer des vivres en quantité suffisante; il fallut même sacrifier nos chevaux pour la nourrir. Toute notre activité se porta vers les moyens de faire évacuer les blessés et de procurer des vivres dans l'île. Le maréchal Lannes fut des premiers transportés, et pendant deux jours on espéra lui sauver la vie. Le soir du 23, le Danube commença à décroître; le 24, je parcours toutes les parties de l'île, où nos camps étaient établis sous les ombrages de la plus admirable verdure; et nos braves, qui jusqu'à ce moment avaient tant souffert, purent enfin se livrer au sommeil et se délasser en sécurité sur la mousse fleurie, au pied des plus beaux arbres, en attendant le retour de l'abondance, que la sollicitude de l'Empereur ne tarda pas à leur procurer.

Sur ces entrefaites, l'armée d'Italie était arrivée; le vice-roi qui la commandait embrassait l'Empereur le 25 à Ebersdorff, et la réunion de toutes les forces de la grande armée permit à chacun de nous de rêver au bonheur de prendre bientôt une éclatante revanche. Ainsi finit l'événement militaire d'Essling, celui qui doit faire le plus d'honneur aux armes de la France, puisque, par des efforts de courage et de persévérance, cinquante mille hommes, isolés de tout secours et

dépourvus de munitions, en ont repoussé pendant trois jours cent soixante mille, ayant pour auxiliaires un fleuve en courroux et toutes les ressources que le patriotisme amenait à leur appui.

CHAPITRE X

Wagram. — Znaïm — Klagenfurth.

Je ne pus traverser le Danube et rentrer à Ebersdorff que le 25, après avoir partagé, pendant les jours précédents, les fatigues et les privations de l'armée. Ce fut avec bonheur que je retrouvai l'abondance et le repos; mais ce dernier ne fut pas de longue durée. L'Empereur n'était pas homme à nous laisser perdre du temps; son but était toujours de conclure promptement une paix glorieuse, et toute son activité se porta vers les moyens de l'obtenir par la victoire. D'abord, les ponts furent rétablis pour retirer les blessés et le matériel d'artillerie qui étaient restés dans l'île de Lobau. La garde et les corps qui avaient le plus souffert passèrent à la rive droite; ils y furent promptement réorganisés et complétés par les troupes arrivant de France; et en peu de temps l'Empereur se trouva à la tête d'une armée plus considérable qu'avant la bataille d'Essling.

L'archiduc Charles recevait aussi des renforts et

grossissait son armée qu'il avait campée à peu de distance des bords du Danube. Il semblait vouloir nous inquiéter par un passage du fleuve au-dessus de Vienne, en face de Neubourg, et d'un autre au-dessous de Vienne, à la hauteur de Presbourg, où il avait fait construire une forte tête de pont.

Le général Pajol, avec notre cavalerie légère, se trouvant menacé par ce simulacre de passage du fleuve à Neubourg, au-dessus de Vienne, je fus envoyé près de lui le 27 mai, pour reconnaître l'état des travaux de l'ennemi et indiquer les moyens de s'y opposer. Les Autrichiens, en effet, construisaient sur la rive gauche des retranchements fort étendus, mais dont le but était simplement défensif. Je montai sur les hauteurs du Leopoldsberg, d'où j'avais la vue de ces travaux, et j'en levai le plan. L'ennemi, qui me voyait de fort près, me tira plus de cent coups de canon; mais je comptais un peu sur la maladresse de leurs pointeurs et pus achever mon travail. Dans le même lieu, j'eus à passer des revues pour vérifier l'état des troupes qui arrivaient. L'ennemi nous canonna longtemps sans atteindre un seul homme; et le soir de cette journée, les moines de l'abbaye de Closterneubourg me donnèrent un banquet aussi somptueux qu'on aurait pu l'offrir dans une capitale, aux plus beaux jours de la paix. L'orchestre du couvent mêlait les accords d'un bel orgue à ceux des musiciens de notre 25ᵉ régiment, et je trouvais assez singulier de passer si rapidement, en quelques ins-

tants, du fracas de la guerre, aux jouissances de la table et de la plus douce harmonie.

Le temps se passait ainsi, aux portes de Vienne, en travaux militaires pour la reconstruction des ponts, et la réorganisation de l'armée. Le voisinage de la ville, les familles opulentes qui ne l'avaient point quittée et l'esprit hospitalier des habitants, nous offraient les moyens d'entremêler les récréations les plus agréables aux devoirs sérieux que la guerre nous imposait. C'est ainsi que je pus donner quelques instants au plaisir de la peinture chez le vieux Casanova, peintre de batailles, longtemps célèbre à Paris, et retiré à Vienne, où il illustrait les guerres des Autrichiens contre les Turcs; chez l'habile graveur Mansfeld, qui me prêta ses burins; chez les princesses de Staremberg, Czartoriska, Trautmansdorff, Bathiany, etc., qui avaient des albums, pour lesquels on mettait gracieusement à contribution tout ce que notre état-major avait de poètes et de dessinateurs.

Les travaux des ponts, confiés au général Bertrand, au général Rogniat du génie, au général Lariboisière de l'artillerie, aux pontonniers et aux marins de la garde, étaient recommencés sur le même emplacement que les ponts précédents; seulement, on leur donnait un développement plus considérable. Des ponts sur pilotis, et destinés spécialement au passage de l'infanterie, étaient disposés contre les crues du fleuve; des estacades étaient fixées solidement à cent mètres en aval pour garantir contre le

choc des corps flottants; des ponts sur de grands bateaux formaient aussi des passages à l'abri des plus graves accidents, pour le service de la cavalerie et de tout le matériel. De cette sorte, trois lignes parallèles de ponts rendaient la circulation d'une rive à l'autre aussi facile que celle des chemins dans la plaine. Des fortifications étaient élevées dans les îles; une admirable activité régnait dans tous les chantiers de ces travaux, et il nous était facile de juger que l'Empereur irait bientôt au devant de l'armée de l'archiduc, pour le combattre sur le même champ de bataille.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens toujours incertains et n'ayant arrêté aucun grand projet d'attaque, semblaient vouloir menacer les derrières de notre armée vers la Hongrie, et faisaient de grandes démonstrations de passage en avant de Presbourg. Le maréchal Davout avait mission de leur tenir tête, et je fus envoyé près de lui pour le presser de faire repasser les Autrichiens sur la rive gauche.

Rien ne m'offrit un aspect plus pittoresque et plus curieux, que l'assiette de cette belle ville de Presbourg sur des collines élevées le long du fleuve, et la quantité de belles îles du Danube qui sont situées en face ou dans le voisinage. Ces îles avaient été boisées de hautes forêts, mais le dernier débordement avait déraciné des milliers d'arbres séculaires, qui gisaient tous renversés dans le sens du courant; les plus faibles seulement avaient plié sous l'effort des eaux, et, en

se relevant, ne donnaient encore que peu de verdure. Ces gros arbres, dépouillés de leur feuillage et de leur écorce par les flots et les corps flottants qui les avaient choquée, donnaient à ces îles l'aspect d'un immense chantier de bois de charpente prêts à être travaillés. Les Autrichiens s'étaient servis du terrain ainsi embarrassé, comme d'un abatis de bois impénétrable, pour fortifier les approches des retranchements de la tête de pont qu'ils avaient élevée dans la principale de ces îles, en avant du grand pont. Au premier abord, il paraissait très difficile de les débusquer de cette position. Je désirais en donner une idée à l'Empereur, et je montai sur un point élevé, d'où j'en levai le plan, qui devait servir aussi au maréchal, pour combiner et préparer son attaque; lorsque, dédaignant tous les obstacles qu'on pourrait lui opposer, il ordonna d'attaquer (le 7 juin). En moins d'une demi-heure, et en franchissant d'arbre en arbre, nos grenadiers arrivèrent aux retranchements, y montèrent à l'assaut sur cinq ou six points différents, et tuèrent tous ceux qui les défendaient. Ils s'y établirent en brûlant le pont des Autrichiens, et nous ramenèrent ensuite un colonel et trente prisonniers. Le plan que j'avais pu tracer à la hâte ne me servit qu'à expliquer à l'Empereur toute la hardiesse de cette expédition, dont j'eus à lui rendre compte. Je ne partis pas sans avoir pris le croquis des travaux que le maréchal avait fait élever en face pour bloquer cette tête de pont. Mon *agenda* porte un *memento* des terribles fusillade et

canonnade auxquelles nous fûmes exposés pendant ce coup de main et tout le reste du jour.

Seize jours s'étaient à peine écoulés depuis notre retraite d'Essling, que déjà cette mauvaise nouvelle s'était répandue dans toutes les parties de l'Allemagne, et changeait les dispositions des peuples intéressés au renversement de la puissance de l'empereur Napoléon. De toute part l'horizon politique se rembrunissait, et des avis fâcheux arrivaient à Ebersdorff. La Prusse se hâtait de renouveler les préparatifs de guerre qu'elle avait suspendus en apprenant nos victoires d'Eckmühl. Le Tyrol s'insurgeait de nouveau, et les Bavarois venaient d'être obligés d'abandonner Inspruck. L'Autriche cherchait à étendre cette insurrection. L'Angleterre pressait ses armements et secondait ceux de l'Autriche en lui envoyant des subsides; elle faisait débarquer des troupes en Italie, vis-à-vis de Naples, et menaçait Rome. Le roi Murat se voyait même obligé de faire enlever le pape Pie VII, le 6 juillet; et, en France, des trames révolutionnaires se renouvelaient contre Napoléon.

Sans quitter Vienne, l'Empereur eut le talent de déjouer tous les embarras qu'on lui suscitait au loin; et l'art et la persévérance avec lesquels il préparait ses prochaines attaques contre l'armée ennemie, entretinrent parmi les siens une confiance que les événements d'Essling n'avaient pas même ébranlée.

Le corps du maréchal Davout nous garantissait devant Presbourg des tentatives que l'archiduc Jean aurait pu faire, en passant de la rive gauche à la rive droite du Danube, et l'armée d'Italie nous couvrait au loin de ce qui aurait pu venir de la Hongrie.

Les travaux des ponts se poussaient devant Ebersdorff avec une activité surprenante. La grande chaîne colossale que les Turcs avaient forgée autrefois pour barrer le Danube, et qui depuis deux siècles restait suspendue aux voûtes de l'Arsenal de Vienne comme un beau trophée de la défaite des Ottomans, fut apportée à Eberedoff et attachée en travers du fleuve, pour consolider les estacades élevées en avant des ponts contre les brûlots et les corps flottants.

L'île de Lobau et celles environnantes, garnies de troupes et couvertes de camps, de forges, d'ateliers de corderie et de chantiers de radoub pour réparer les bateaux, ressemblaient aux arsenaux de nos grands ports au moment d'une expédition maritime. Le mois de juin fut employé à compléter ces travaux gigantesques, pendant lesquels on me laissa quelques heures de loisir que je pus consacrer à mon goût pour la peinture. Dans mes excursions récentes au service de l'armée, j'avais été témoin d'une de ces scènes de maraudeurs qui ont lieu trop souvent, et que j'avais été occupé à réprimer; mais elle m'avait laissé des souvenirs tragi-comiques, car, à trente ans, on rit de tout, et, sans autre pensée que celle de divertir aussi mes amis, j'en fis un dessin. Je ne rapporte ce petit

épisode insignifiant de ce dessin, que pour faire connaître combien, en toute chose, l'Empereur avait au plus haut degré le sentiment de l'honneur national.

Maintenir la discipline et réprimer la maraude a été de tout temps l'un des devoirs des chefs d'armée; mais tant d'événements fortuits, à la guerre, mettent si souvent les soldats dans la nécessité de chercher eux-mêmes des vivres, que leur général est parfois obligé de fermer les yeux sur quelques-uns de leurs désordres. On a vu, en effet, si souvent des Mandsfeld, des de Broglie, et tant d'autres généraux maintenir la discipline la plus sévère, faire pendre impitoyablement des soldats, pour des choux, pour des poulets ou des fruits volés en pays ennemi, et perdre ensuite les batailles avec des troupes désaffectionnées. Lorsque, par le Concordat, il avait établi le clergé dans ses attributions, l'Empereur avait fait un grand pas vers la morale publique, et il tenait à n'y laisser porter aucune atteinte. Dans nos désordres de la Révolution, il avait vu avec dégoût le peuple s'affubler des vêtements du clergé et en prostituer dans des bacchanales les ornements. Nos jeunes soldats avaient vu comme moi, dans leur enfance, ces actions d'hommes égarés; nous nous étions accoutumés à en rire. Je n'étais pas plus sage qu'eux; j'ignorais encore que, pour être respecté, il faut honorer ce que d'autres hommes entourent de leur vénération, et je crayonnai fort étourdiment, à l'aquarelle, la scène de folie que je vais raconter.

Le jour où l'armée s'approchait d'Ebersdorff, nos soldats, avec le grand appétit que donne le voyage, allèrent loin du camp chercher des vivres au village de Reisenberg. Au milieu du désordre que cette visite inattendue jeta dans le village, le feu prit chez un paysan et s'étendit à d'autres maisons. Secourir avec empressement les malheureux habitants fut pour nos jeunes soldats l'affaire du premier moment; mais en jetant dans la rue, pour les sauver, les objets qu'on arrachait aux flammes, on mettait à découvert ceux qu'on aurait voulu nous cacher et qui avaient attiré tant de visiteurs au village. Ainsi, les pains, les pièces de lard, les légumes, tous les comestibles enfin étaient amoncelés à l'abri du feu, pêle-mêle avec les vêtements, le linge et les meubles, ou les ustensiles de cuisine de ces pauvres familles. Les cruches et les barriques figuraient aussi dans ce triste bagage. L'incendie était à peine éteint, que les soldats, altérés, burent plus qu'ils n'auraient dû. Aussi bientôt rassasiés et ne voyant plus que trouble, ils songèrent à rentrer au camp en se chargeant de vivres qui pesaient beaucoup plus que leur manque d'équilibre ne leur permettait d'en porter.

En un instant, la route du camp fut jonchée des débris de ces approvisionnements, dont chaque porteur jetait une partie à mesure que le fardeau lui paraissait trop lourd. Ce ne fut plus qu'une traînée de fruits, de choux, de canards, de marmites, de jambons, de linge, d'oies grasses, de vêtements et même

de livres; car beaucoup de nos soldats, jeunes volontaires assez lettrés, ne négligeaient pas même la culture de l'esprit lorsque les fumées du vin ne leur en ôtaient pas le sentiment. Dans l'excès de leur gaîté, beaucoup de ces joyeux compagnons s'étaient affublés, par-dessus leur uniforme, de vêtements de femmes et de jeunes filles; et ces figures noircies de grenadiers à grosses moustaches, déguisés sous le bonnet, le corset et le jupon court des paysannes, dansaient et riaient aux éclats, à côté des tristes propriétaires qui pleuraient à chaudes larmes. L'un, à cheval sur l'âne d'un paysan et coiffé d'un poêlon ou d'une casserole, emportait au camp, en même temps, un agneau, un sac de légumes, la broche du curé et la poupée de petites filles; l'autre, avec son habit en désordre, avait placé ses armes, son casque et sa cuirasse sur la tête et sur le dos d'un villageois dont il avait pris le bonnet, et qu'il forçait à marcher et à conduire au camp, devant lui, le porc engraissé pour la famille; tandis que lui-même, se sontenant à peine, cherchait à consoler la jeune fille éplorée qui ne voulait point abandonner son vieux père, au milieu de cette soldatesque avinée, etc., etc. Mais ce qui choqua plus particulièrement l'Empereur, lorsqu'on crut lui être agréable en lui portant le dessin de cette scene grotesque d'incendie, de rires, de danses et de pleurs, douloureux et singulier mélange qu'on ne voit qu'à la guerre, ce fut d'y apercevoir des objets que l'on avait retirés de la sacristie enflammée, et

avec lesquels nos soldats se divertissaient. L'un, brandissait follement en l'air le support en bois surmonté de la vieille perruque tonsurée du curé, poudrée à blanc; un autre, chancelant d'ivresse, avait endossé l'étole en étoffe d'argent et quelques ornements sacerdotaux, pour prôner à ses camarades la sagesse et la sobriété. Cette profanation des choses religieuses indisposa l'Empereur, qui désapprouva l'auteur de ce croquis d'avoir pu trouver dans ce désordre une scène comique; il me fit donner le conseil de n'employer mes pinceaux qu'à illustrer la France en n'en produisant que les belles actions. « Lejeune s'est distingué par des traits d'éclatante bravoure, dit-il; il devrait les représenter; ce serait plus digne de son talent ».

Le 14 juin, l'armée d'Italie avait remporté une grande victoire sur les Autrichiens à la bataille de Raab; et l'Empereur, en ordonnant au général Lauriston, son aide de camp, d'aller assiéger la ville de Raab, me fit donner aussi l'ordre d'aller reconnaître la position de cette forteresse, d'en presser le siège et de pousser ensuite une reconnaissance aussi loin que possible sur Comorn et sur Pest, la ville principale de la Hongrie. Raab capitula le 22 au soir, et le 23, à la pointe du jour, j'étais à dix lieues plus loin, sur les hauteurs, en face de Comorn.

J'avais pris à nos avant-postes de l'armée d'Italie la division de cavalerie légère du général Montbrun, que le vice-roi mettait à ma disposition pour éche-

lonner la route que j'avais à parcourir, et m'assurer partout un point d'appui pour les cas d'événements que je devais prévoir. J'arrivai, par une matinée admirable, en vue de la ville; des baïonnettes et des canons de bronze tout neufs brillaient sur les remparts du faubourg de la rive droite du Danube.

Dès que j'eus placé ma troupe en observation et en position de me secourir, je partis, pour aller reconnaître la place, en plein jour, ce qui est toujours une opération difficile et très hardie. Cette course fut pour moi du plus vif intérêt. Tous ces jeunes officiers que j'allais laisser derrière moi, loin du danger, voulaient m'accompagner. Le débat fut touchant; mais il m'importait d'être seul pour moins attirer l'attention, et je me bornai à accepter le plus léger de leurs chevaux, pour aller voltiger comme une hirondelle, et braver les coups de fusil sur les glacis de la place, en étudier les contours et les fortifications. Un heureux hasard voulut que les sentinelles et les troupes de la ville, très préoccupées de leur dernière défaite, et n'imaginant pas que les Français pussent être aussi près d'eux, prirent ma troupe pour un corps autrichien échappé de la bataille de Raab, et s'occupèrent fort peu, dans le premier moment, de l'officier qui parcourait la crête des chemins couverts, en étudiant la forme et l'état des murailles et des fossés.

Profitant ensuite de cet état de quiétude et de la vigueur extraordinaire de ma monture, je poussai

jusques à quelques lieues sur la route de Pest, dont je n'étais plus qu'à une dizaine de milles. Je n'y trouvai point de troupes, et je revins m'établir sur un plateau d'où je découvrais la plus grande partie de Comorn, dont je traçai le plan; mais je pressai les derniers traits, parce que la place avait envoyé des cavaliers pour nous reconnaître; et, sur l'avis qu'ils avaient apporté en ville, une vive canonnade mit fin aux travaux de l'ingénieur, qui fut, ainsi que son plan, couvert de la poussière soulevée par les boulets. Je remerciai la division du général Montbrun et les officiers qui m'avaient accompagné; je remontai sur mes chevaux de poste, et j'arrivai le 24 à Raab. J'y assistai à la parade, avec le vice-roi, lorsqu'il accordait à la garnison prisonnière de défiler devant lui avec ses armes, ses drapeaux et les honneurs de la guerre. Je fis, avec le prince Eugène, la reconnaissance de l'intérieur des fortifications de la place. Le lendemain 25, j'étais à Schœnbrunn, à cinquante lieues de Comorn, et je rendais compte à l'Empereur de l'heureux emploi de ce peu de jours passés sans une seule nuit de repos. Cette course, assez insignifiante en apparence, me laissa un souvenir auquel je tiens infiniment, parce qu'elle m'a fourni l'occasion d'être *le seul Français qui ait eu l'honneur de pénétrer aussi avant au cœur de la Hongrie, avec les armes à la main*. Des milliers de Français sont allés jusqu'à Pest, mais ils étaient prisonniers. C'est ce qui a motivé le don qui m'a été fait, en 1810, de

l'ordre de Saint-Léopold de Hongrie, dont l'empereur d'Autriche m'a fait chevalier.

A peine arrivé à Vienne, je dus prendre part aux travaux du prochain passage du Danube. Tout avançait rapidement : les divers corps de l'armée se rapprochaient d'Ebersdorff; l'Empereur avait sous la main toutes ses grandes ressources. L'archiduc Charles, toujours incertain du meilleur parti qu'il avait à prendre, semblait espérer qu'un événement semblable à celui d'Essling nous conduirait dans ses filets; et il nous attendait avec son armée, considérablement grossie, dans les mêmes positions qu'il occupait un mois auparavant, et qu'il avait couvertes de redoutes et de nombreux retranchements.

Les nouvelles que l'Empereur recevait de ses armées éloignées étaient des plus satisfaisantes et propres à l'encourager dans ses projets ultérieurs. En Espagne et en Portugal, les maréchaux Soult et Ney, et le général Suchet, avaient battu nos ennemis, depuis peu de jours, à Lugo, à Oviedo, à Gallegos et à Belchite; en Dalmatie, le maréchal Macdonald était entré à Laybach; le général Marmont avait vaincu à Gospich le 21 mai, et s'était emparé de Fiume le 28 mai; la victoire de Raab avait eu lieu le 14 juin, et la prise de cette ville le 22; le 26, le général Broussier entrait à Gratz; et le 30 juin, le maréchal Davout battait les troupes de l'archiduc Ferdinand devant Presbourg. Au nombre de ces victoires et combats, il est une action extrêmement re-

marquable que je vais rapporter brièvement, d'après le récit des admirateurs et des témoins de ce beau fait d'armes. Lors de la prise de Gratz, par le général Broussier, le colonel Gambin, du 84e régiment, fut dirigé pendant le plus fort de la bataille, avec deux de ses bataillons, sur le faubourg de Saint-Léonard, où il fit quatre à cinq cents prisonniers. Cette action si vive fit croire au général ennemi Giulay qu'il avait devant lui toute une armée, et il y accourut avec des forces considérables. Gambin n'hésita pas à les attaquer, et il leur enleva ainsi la position du cimetière du faubourg de Graben; mais à son tour, il y est cerné par les bataillons autrichiens, et lui devient impossible de se retirer vers l'armée. Prenant alors son parti, il emploie toute la nuit à se fortifier dans le cimetière et dans les maisons voisines, et repousse à coups de baïonnettes tous les assauts de dix mille hommes, car ses munitions étaient épuisées; il fait même plusieurs sorties pour aller ramasser les cartouches des nombreux morts dont il a jonché les abords du cimetière. Le général ennemi Giulay fait diriger alors tous ses canons et le feu de cinq nouveaux bataillons sur cette poignée de braves qui soutenaient depuis près de dix-neuf heures un siége contre une armée. Le général Broussier peut enfin envoyer le colonel Nagle, du 92e, avec deux bataillons, pour porter secours au 84e. L'ennemi fait de vains efforts pour les empêcher de se réunir; le colonel Nagle renverse tous les obstacles, arrive jusqu'au 84e

regiment, et tous deux, Gambin et lui, avec leurs soldats réunis, après s'être embrassés, se précipitent sur les Autrichiens, leur font cinq cents prisonniers, prennent le faubourg de Graben, deux drapeaux, et comptent dans les rues douze cent cadavres autrichiens. L'Empereur, en apprenant ce fait d'armes, voulut en accorder au régiment la plus belle récompense, et il ordonna que le drapeau du 84e régiment porterait, en lettres d'or, cette honorable inscription : « *Un contre dix* ». C'est avec de tels hommes que nous allions marcher vers Wagram.

Un jeune officier, M. de Sainte-Croix, venait chaque jour, de la part du maréchal Masséna, rendre compte à l'Empereur de ce qui se passait dans l'île de Lohau, lorsque l'Empereur ne s'y rendait pas lui-même. Pusienrs fois ce brillant officier, plein d'intelligence, était monté sur les arbres les plus élevés pour voir au loin les travaux au moyen desquels l'ennemi fortifiait et rendait impraticable dans la plaine la direction par laquelle l'archiduc s'attendait à nous voir arriver. L'Empereur prenait grand plaisir au récit de ces détails, et faisait élever aussi des retranchements et des batteries du même côté, pour entretenir l'ennemi dans cette erreur qui devait nous être profitable. L'Empereur ordonna même d'enlever une île occupée par l'ennemi, et qui semblait devoir nous être indispensable pour une attaque sur l'ancien terrain d'Essling. Le 2 juillet, le chef de bataillon Pelet, aide-de-camp du maréchal Masséna, fut chargé

de cette opération. En plein jour, avec six cents voltigeurs, il pénètre dans l'île à l'aide de quelques bateaux. Les soldats qui la défendent sont pris ou tués; et des que Pelet est maître de l'île, il y fait élever un retranchement pour mettre ses soldats à couvert contre l'artillerie que l'archiduc fait diriger sur eux. De nombreux Croates sont lancés sur nos voltigeurs pour les déloger; leurs assauts sont repoussés; et, tandis que l'ennemi perd l'espoir de reprendre cette île sur laquelle il fait converger le feu de vingt pièces de canon, les pontonniers établissent, derrière nos voltigeurs et sous les boulets, un pont qui assure l'arrivée des secours, et, s'il le faut, la retraite des défenseurs.

Les préparatifs étaient terminés; l'île de Lobau bien fortifiée, les doubles estacades et les grands ponts sur pilotis bien consolidés; tous les bateaux destinés à former à la hâte sept à huit ponts sur le petit bras qui séparait l'île de Lobau d'avec la rive gauche, se trouvaient cachés à l'amont du courant, pour pouvoir être facilement remontés dans un instant, et jetés en travers de ce petit bras, tout enfin était prêt comme l'Empereur le désirait. La plupart des blessés d'Essling étant même rentrés dans les rangs, ils étaient les plus animés à ressaisir la victoire qui leur avait échappé. L'Empereur alors fit arriver, par une marche pressée, les troupes réunies à vingt lieues à la ronde, et sa belle armée de deux cent mille hommes fut rassemblée avec une précision admirable, en trente heures, en vue des remparts de Vienne. Rien n'est

plus solennel et plus digne d'attention que les approches de ces grandes batailles, dont le lieu, le jour et l'heure semblent indiqués à l'avance; celle de Wagram allait être l'une des plus remarquables des temps anciens et modernes. Elle devait offrir à ses nombreux spectateurs les plus saisissantes péripéties; car la victoire fut, pendant deux jours, alternativement favorable à l'une et à l'autre armées, avant de se fixer sous les drapeaux de la France.

Le 3 juillet, dans l'après-midi, l'Empereur ayant donné ses ordres avec une précision admirable, vint établir son quartier impérial sous les tentes dans l'île de Loban, pour être plus à portée des derniers travaux. Ils avaient pour but de donner le change à l'ennemi, et d'attirer son attention et ses forces principales sur le point de l'ancien passage, en face d'Essling, par où l'Empereur se proposait de ne faire qu'une fausse attaque. Il voulait ainsi disposer l'archiduc à dégarnir sa gauche en le maintenant en sécurité devant notre droite, du côté du bourg d'Enzersdorff, que les Autrichiens avaient fortifié comme une citadelle. Tout réussit suivant ses désirs; et une circonstance qui, au premier abord, semblait devoir être fâcheuse, vint, au contraire, à point nommé, seconder l'entreprise. Les éléments qui nous avaient cruellement desservis six semaines auparavant, vinrent nous prêter cette fois leur appui et combattre avec nous.

Le ciel avait été brûlant pendant toute la journée

du 4 juillet, et jamais peut-être il n'avait été chargé d'autant d'électricité. De part et d'autre, les armées attentives, mais se reposant sous les armes, étaient affaissées sous le poids d'une lourde atmosphère; un calme, un silence complets régnaient dans les deux camps, et le soleil se couchait derrière des nuages épais où l'on voyait s'élancer la foudre, dont le bruit lointain imitait d'avance celui de nos batailles. L'orage ne grondait encore qu'à l'horizon sur nos adversaires; mais, en arrivant lentement à nous, il nous enveloppa dans une obscurité profonde qui semblait nous convier bien plus au sommeil qu'à la guerre. Chacun cherchait à se garantir de la pluie qui commençait à tomber, lorsqu'à dix heures du soir, l'Empereur fit donner en silence l'ordre d'attaquer. Aussitôt nos pontonniers et marins de la garde détachèrent les bateaux et les remontèrent dans le petit bras du Danube, sans être ni vus ni entendus des sentinelles ennemies.

Le capitaine de vaisseau Baste commandant les marins de la garde, avec dix chaloupes canonnières, jeta sur la rive gauche quinze cents voltigeurs qui avaient ordre de marcher à la baïonnette, sans brûler une amorce, pour n'être pas remarqués dans l'obscurité. Le vent poussait nos bateaux dans la direction convenable, et en agitant les arbres avec fracas, il empêchait l'ennemi de nous entendre. Le ciel était sillonné par les éclairs et par la foudre, des torrents de pluie, comme on en voit rarement, mettaient en défaut la vigilance des postes ennemis; lorsqu'ils

donnèrent l'alarme, nous étions établis sur leur terrain, et trois mille hommes, conduits par Sainte-Croix, arrivaient en colonne derrière nos avant-gardes. Les ponts avaient éte si bien préparés à l'avance, que l'un d'eux, formé de vingt-cinq bateaux liés ensemble, fut amené tout d'une pièce et placé par une simple évolution en quart de cercle qui, en moins de cinq minutes, en fixa les deux extrémités aux deux rives opposées. C'est alors que le canon de l'ennemi commença de gronder et de mêler ses éclairs à ceux de la foudre. A la lueur d'un éclair au moment où je m'en doutais le moins, je me trouvai côte à côte avec l'Empereur, dont le petit chapeau et la redingote grise se dessinaient en silhouette. C'était un véritable effet d'apothéose: des milliers de boulets du plus gros calibre arrivaient sur nous. Il y a trente-sept ans de cela; cependant je crois voir encore ce spectacle grandiose.

Nos batteries répondaient à celles des Autrichiens, et c'était sous un feu épouvantable de bombes, d'obus, de boulets et de mitraille qui se croisaient sur nos têtes, que nous traversâmes les ponts jetés au-dessous d'Enzersdorff, que nous laissions à notre gauche. Ni l'obscurité, ni l'orage qui continuait avec une grande violence, ni la pluie qui nous inondait, n'arrêtèrent un moment nos colonnes, et, bien avant le jour, presque toute l'armée était arrivée dans la plaine : le maréchal Masséna à notre gauche, le général Oudinot au centre, le maréchal Davout à droite. Les corps du

maréchal Bernadotte, du vice-roi, du général Marmont et la garde, formaient la seconde ligne et les réserves.

Le 5 juillet, au lever du soleil qui éclairait un jour magnifique après la plus affreuse des nuits, l'ennemi reconnut, avec une douloureuse surprise, que son attente était trompée, et que l'armée française, au lieu d'arriver contre des batteries qui devaient la détruire, se trouvait en bataille sur son extrême gauche.

L'Empereur avait ainsi tourné et évité les corps retranchés dont il avait rendu inutiles les immenses travaux. Cela obligeait l'archiduc à changer tous ses plans et à sortir de ses positions fortifiées, pour venir combattre à une demi-lieue de ses redoutes en perdant tous ses avantages. Les Français, au contraire, reconnurent avec joie l'art avec lequel l'Empereur avait su leur épargner ces grands obstacles; ils en tirèrent les plus heureux présages et marchèrent avec plus de confiance encore pour en assurer les glorieux résultats.

Le bourg d'Enzersdorff avait été canonné si vivement, qu'il fut bientôt mis hors d'état de se défendre et complètement réduit en cendres. Le colonel Sainte-Croix fut chargé de s'en emparer, et fit prisonniers les bataillons qui en défendaient les murs crénelés. Sur notre centre, le général Oudinot rencontra le château de Saxengang, où neuf cents Autrichiens étaient bien fortifiés; il les força de capituler et leur prit douze canons. Ces deux faits d'armes avaient lieu

avant neuf heures du matin, sur la droite du terrain où l'on allait combattre pendant le reste du jour.

Tandis que les corps avancés de l'archiduc reculaient pour changer de front et recevoir la bataille, l'Empereur s'avançait dans la plaine, par sa droite, en appuyant sa gauche au Danube, sa ligne de bataille perpendiculaire à ce fleuve. Ainsi, les deux armées furent bientôt en présence, et le combat s'engagea, aussitôt après le déploiement des troupes. A notre gauche, le long du Danube, Masséna marchant sur Essling, ayant Oudinot à sa droite; Bernadotte se dirigeant sur Rasdorff, et le corps du maréchal Davout sur notre extrême droite, vers Neusiedel; la cavalerie légère couvrant toute la droite de notre armée; les autres corps marchaient en colonnes serrées en masse, derrière cette première ligne; les parcs d'artillerie, les réserves achevaient de traverser les ponts; et vers midi l'Empereur avait sous la main, dans un petit espace, tout ce dont il voulait disposer.

Vers deux heures, nous vîmes l'armée autrichienne se former en position sur les hauteurs, derrière le ruisseau le Russbach, s'apprêtant à en défendre le passage. Jusqu'à ce moment, la résistance avait été assez faible et ne s'était montrée fort active que devant le corps de Bernadotte, où les Autrichiens espérèrent un moment de battre les Saxons dont la cavalerie reçut plusieurs charges qu'elle repoussa avec un grand courage.

Le maréchal Davout avait l'ordre de déborder l'en-

nemi par notre droite, vers Neusiedel. Le général Oudinot s'emparait de Grosboffen. Dans ce moment, le feu des deux armées s'engage vivement sur toute la ligne, et la bataille devient générale entre cinq et six heures du soir. Le combat dure plusieurs heures, et enfin Wagram et Baumersdorff sont enlevés après un carnage épouvantable. Alors l'archiduc Charles arrive en personne avec de nouvelles troupes, et en ralliant les fuyards, il reprend l'offensive. Dans ce même instant, les Saxons du maréchal Bernadotte forçaient l'entrée du village de Wagram, par un côté opposé à celui par lequel le général Oudinot y pénétrait : dans l'obscurité, qu'augmentait encore la fumée du combat, ces deux corps se crurent ennemis et se firent longtemps beaucoup de mal. Grâce à cette méprise cruelle, les Autrichiens rentrent dans ces villages, où ils passèrent la nuit.

Le combat avait duré jusqu'à dix heures du soir, et jamais je ne m'étais trouvé à une fusillade plus terrible, au milieu de laquelle le prince major-général resta deux heures avec ses officiers. C'était à ne pas comprendre que quelqu'un pût en échapper. Le prince et mes camarades MM. de Pourtalès et de Mongardé y eurent leurs chevaux tués.

Le quartier impérial passa la nuit à Rasdorff, et nos avant-postes occupaient, depuis notre gauche jusqu'à notre droite, une courbe de plus de trois lieues. Rien encore n'avait pris un caractère décisif, et l'on s'attendait, le lendemain, à voir l'Empereur

porter ses grands coups sur tel point de la ligne ennemie que bon lui semblerait.

Le 6 juillet, à deux heures du matin, le prince major-général me donna l'ordre d'aller parcourir la ligne de nos vedettes, en avant d'Aderklaa jusqu'à notre extrême droite, et de pénétrer aussi avant que je le pourrais dans la ligne des Autrichiens, pour reconnaître s'ils nous attendaient ou s'ils se retiraient. Je dépassai Aderklaa, occupé par nos troupes; et, à l'aide des blés très élevés qui couvraient la plaine, je parvins aisément, sans être remarqué, dans la ligne ennemie, que je trouvai dans un repos complet. J'étais déjà sur les hauteurs de Neusiedel, presque au milieu des camps des Autrichiens, lorsque je les vis prendre les armes sans bruit, et s'avancer lentement en bataille vers nous. Le jour allait paraître, et je dus profiter du crépuscule pour échapper à leurs vedettes et porter à l'Empereur l'avis de l'attaque qui se préparait. Le danger de ma position, le ruisseau de Russbach que j'avais à traverser, m'obligèrent à faire d'assez longs détours, et lorsque j'arrivai, il était près de cinq heures. La fusillade était fortement engagée sur notre centre, et nos troupes, vivement attaquées, abandonnaient Aderklaa et se repliaient sur Rasdorff. Le corps du général Bellegarde, suivi d'une cavalerie nombreuse et précédé par une artillerie formidable, s'avançait avec une audace qui ne permettait guère la résistance, et nos lignes souffraient beaucoup de cette épouvantable canonnade. Sans

exagération, je voyais les boulets traverser l'air et ricocher par terre, comme on voit la grêle tomber et rebondir dans les gros orages. Sur ce point, nous perdions du terrain et beaucoup de monde, et j'étais fort inquiet du résultat de la journée.

A notre droite, le prince de Rosemberg entreprenait de repousser les Français du maréchal Davout, qui occupaient Groshoffen et Glinzendorff. Cette attaque, d'abord très vive, fut ralentie, parce que ce prince comptait sur l'appui de l'archiduc Jean qui devait le soutenir en arrivant de Presbourg avant le jour, et qui n'arriva pas de la journée. Le maréchal Davout s'étant aperçu de cette irrésolution, redoubla d'ardeur, culbuta les Autrichiens et les repoussa jusque sur les hauteurs de Neusiedel.

Ainsi, comme l'on voit, le canon grondait chaudement sur toute la demi-circonférence que formait notre ligne. Si à notre droite, le maréchal Davout obtenait des succès chèrement achetés, à notre centre, l'ennemi continuait à s'avancer en nous criblant de projectiles, et à notre gauche il gagnait beaucoup de terrain en s'approchant des ponts qu'il cherchait à nous enlever. Ici s'engagea une lutte des plus vives qui dura jusqu'à la fin de la bataille, et qui donna à l'Empereur l'idée du parti qu'il pouvait en tirer, en portant à son tour le corps du maréchal Davout sur l'extrême gauche des Autrichiens, pour les tourner et les séparer du secours qu'ils attendaient de la Hongrie, et les rejeter sur la Bohême.

L'armée d'Italie, les Bavarois, les Saxons, étaient engagés entre notre centre et notre gauche, et luttaient contre des efforts considérables du corps de Kollovrath, qui se liait à ceux de Bellegarde et Klénau. La division Carra-Saint-Cyr, qui avait essaye de reprendre Aderklaa, avait été battue et repoussée. Les Saxons cherchèrent à la soutenir, mais on les mit en fuite dans le plus grand désordre, et ils ne purent se reformer que derrière les divisions Legrand et Molitor qui arrêtèrent l'ennemi.

Dans la position de Rasdorff où se tenait l'Empereur, au centre de ses opérations, il nous semblait que Klénau arrivait déjà sur nos derrières et menaçait de s'emparer de nos ponts, sur lesquels il repoussait le général Boudet. L'empereur, sans s'en inquiéter, lui laissa ainsi perdre du temps et du terrain en s'écartant du point principal, et donna toute son attention à ce qui se passait au centre, où les corps de Kollovrath et de Bellegarde semblaient prêts à nous entonrer.

L'Empereur avait gardé en réserve, sous sa main, le corps de Macdonald, la grosse cavalerie, sa garde et près de deux cents pièces de canon. Mais déjà les boulets de l'ennemi frappaient dans ces réserves. Au milieu du groupe de l'Empereur, le maréchal Bessières, était blessé par le boulet qui tuait son cheval, beaucoup d'officiers distingués disparaissaient emportés par des coups qu'il nous tardait d'éloigner, et la cavalerie ennemie, vaillamment conduite par lo

prince de Lichtenstein, nous chargeait à outrance. Chacun de nous était inquiet et surtout mécontent de rester inactif.

Ce moment où l'archiduc semblait être certain de la victoire, et où, dans l'exaltation des siens, il prenait le moins de précautions contre les chances d'une défaite; ce moment où nous commencions à douter du succes et où le danger pressant excitait au contraire dans les rangs français la plus vive impatience de combattre; cet instant était précisément celui que l'Empereur attendait pour surprendre l'ennemi par une attaque imprévue. Il le saisit, en ordonnant au général Lauriston, de s'avancer au trot, avec soixante pièces de l'artillerie de la garde, commandées par le général Drouot, et quarante pièces de grand parc, conduites par d'Aboville, à portée de pistolet, sur le milieu de la ligne autrichienne, et d'y entamer un feu terrible à mitraille qui ferait une terrible trouée dans les rangs ennemis. Les corps de Macdonald et d'Oudinot, la cavalerie de la garde et la grosse cavalerie, sont envoyés pour protéger ce mouvement, pour pénétrer dans la trouée et détruire tout ce qui pourrait se rallier et revenir nous attaquer. Cette manœuvre d'une grande hardiesse fut exécutée avec une promptitude et une précision incroyables. Cette immense colonne de deux cents attelages de canons et de caissons se déploya, en moins de cinq minutes, sur une étendue de près de deux mille mètres. A l'instant même, la pluie de boulets, qui jusque-là

nous criblait, cessa de nous tourmenter, l'offensive était reprise, l'artillerie ennemie en fuite, la cavalerie sabrée, et nos lignes s'avançaient sans obstacles sur un terrain jonché de morts. Ce feu terrible de cent canons, sur un petit espace, embrasa la plaine où les blés s'enflammaient. Le village d'Aderklaa, où les Autrichiens voulaient tenir, devint la proie des flammes, qui montaient à une hauteur immense; et notre cavalerie, déployée au milieu des escadrons ennemis, y portait ses ravages et ramenait de nombreux prisonniers.

Dans le même temps, le général Macdonald, le général Reille avec l'infanterie de la garde, s'avançaient en colonne, au pas de charge, renversaient tout devant eux, reprenaient Wagram en même temps que le maréchal Davout débordait la gauche ennemie menaçant de les tourner et de leur enlever leur ligne de retraite.

A ce moment de la bataille, je reçus l'ordre d'aller sur la route de Hongrie reconnaître ce qui se passait au loin du côté de l'archiduc Jean; et il faisait encore grand jour lorsque je revenais, sur les huit heures du soir, sans avoir rien vu qui pût donner de l'inquiétude.

Tout à coup je vis, dans l'éloignement, nos maraudeurs rentrer au camp, presque tous sans habits, et courant à perdre haleine, en criant : « Sauve qui peut. »

Mon premier mouvement fut de chercher à découvrir ce qui causait leur terreur. Je ne voyais rien, et aucun de ceux qui arrivait, n'en savait plus que moi;

mais, me défiant d'une cavalerie qui pouvait traverser rapidement ces plaines immenses, je pris le parti de regagner promptement le camp où je trouvai tout en alarmes. Les plus effrayés renversaient les marmites, partout on chargeait les mulets ou les chevaux tout de travers, on renversait les bivouacs; les tambours, les trompettes résonnaient de toutes parts. La cavalerie montait à cheval, l'infanterie se formait en bataillons carrés et chacun se demandait avec agitation : « Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? » Je courus bride abattue à la tente de l'Empereur : lui-même était tout aussi surpris que les autres : au moment où j'arrivais, il s'élançait sur son cheval, presqu'à moitié habillé, oubliant son chapeau et ayant aux pieds des chaussons au lieu de bottes; car lorsqu'on était venu le prévenir, il était en train de se faire frictionner le corps par Roustan avec une brosse à rhumatisme. Je m'approchai pour lui dire que l'on ne voyait rien, même au loin, car il faisait grand jour. Charles de Périgord, l'un des officiers du quartier général, vint lui dire en courant : « Sire, ce n'est rien, ce ne sont que quelques poltrons qui... — Qu'appelez-vous ce n'est rien? répondit l'Empereur en colère. Sachez qu'il n'est point de petits événements à la guerre : rien ne compromet une armée comme une imprudente sécurité. Retournez voir ce que c'est, et m'en rendez mieux compte ». Puis ayant envoyé d'autres officiers en reconnaissance pendant qu'on se préparait au combat, il attendit leur retour en cet état.

Sur les derrières de notre armée, les équipages, lee vivres, et tous les attirails de guerre qui s'avançaient avec securite en voyant la bataille gagnée, effrayes de ce bruit, se sauverent en désordre, et présentèrent un moment l'aspect d'une véritable déroute qui aurait pu nous donner de vives inquiétudes. Mais c'était particulierement à l'entrée des ponts, que l'épouvante était portée à son comble parmi les non combattants. Beaucoup de ceux-là même qui avaient le Danube entre eux et l'ennemi, s'enfuirent en abandonnant leurs voitures et leurs bagages renversés dans cette étrange bagarre, et ne se crurent en sûreté que derrière les remparts de Vienne.

Lee renseignements vinrent enfin noue assurer que nulle part on ne voyait l'ennemi, et tout rentra dans l'ordre sans qu'on pnt apprendre d'abord ce qui l'avait troublé. Mais plus tard on sut que cinquante cavaliers autrichiens dont la retraite était coupée sur la grande armée, chercherent à rejoindre celle de Presbourg, en se faisant jour à travers un village où nos maraudeurs étaient allés sans armes pour prendre de la paille. Lee coups que ceux-ci reçurent au moment où ils s'y attendaient le moins, leur inspirèrent une telle terreur, qu'elle se communiqua de proche en proche par la voix à des distances et avec une rapidité incroyablee

Une armée moine heureuse que n'était la nôtre,et qui, par conséquent, marche avec moins de confiance, doit, je pense, trouver dans d'habiles précautions

que nous négligions trop souvent, les moyens de se garantir de ces terreurs mal fondées, si favorables à un ennemi capable d'en profiter

Cette fausse terreur avait donné lieu à plusieurs scènes comiques, à celle-ci entre autres. Pressé par l'heure du repas, un officier supérieur de la garde était monté dans le fourgon du bataillon pour faire distribuer quelques aliments de choix, mais au bruit de : Sauve qui peut! que l'officier tres occupé n'entendait pas, le conducteur accourt à ses chevaux qui n'étaient pas dételés, saute en selle et part au galop. La secousse renverse l'officier, referme sur lui le couvercle du caisson qui étouffe ses cris, et ce ne fut qu'à une lieue de là, dans l'encombrement de l'entrée du pont où il fallait s'arrêter, que le cocher put rouvrir le caisson et rendre la liberté à l'officier qui étouffait au milieu des flacons et des comestibles. Absent de son corps qui avait pris les armes, on le croyait mort, et ce fut aux éclats de rire de tous qu'il raconta sa déconvenue en rapportant de quoi restaurer son bataillon.

Tous les corps de l'archiduc continuèrent leur retraite, et l'Empereur s'établit le lendemain à Volkersdorff, à quelques lieues au delà de Wagram. Il créa des princes, des comtes, des barons, des chevaliers; donna des dotations, et j'eus part à ces récompenses; car je reçus alors le titre de baron.

Avant de s'éloigner de la poursuite des Autrichiens, l'Empereur donna des ordres pour porter

des secours à tous les blessés. Ceux des Autrichiens ne furent pas moins bien soignés que les nôtres, et les habitants de Vienne se portèrent en foule sur les lieux du combat pour les chercher et ramasser. Le comte Daru, intendant-général de l'armée, et le baron Larrey, chirurgien en chef, dirigèrent ce service avec un généreux empressement; mais le nombre de blessés était si considérable que, malgré leurs soins, beaucoup de ces infortunés, perdus dans les blés, à l'ardeur du soleil, ne furent retrouvés vivants qu'au bout de cinq jours d'atroces souffrances. Quelques-uns étaient à moitié brûlés par le feu qui avait pris aux moissons pendant la bataille; plusieurs autres, sans pouvoir se traîner au loin pour s'écarter des corps en décomposition des hommes tués à côtés d'eux, étaient altérés par une fièvre ardente, et pour en apaiser les angoisses, ils recueillaient sur leurs lèvres desséchées les larmes amères de désespoir qui coulaient de leurs yeux, et les sueurs de la douleur qui ruisselaient de leur front. Plusieurs même, et je souffre à le rappeler, furent réduits à boire leur propre urine pour étancher la soif horrible qui les dévorait. Ils appelaient au secours; on les appelait aussi; mais dans ces vastes plaines, les moissons abondantes, quoique brisées ou foulées aux pieds, étouffaient les sons des voix défaillantes, et la charité qui cherchait les mourants n'entendait pas leurs cris et les trouvait difficilement. Ce fut un moment bien déchirant pour nous que celui où nous

allâmes, le lendemain, porter des secours à ces malheureux. De même que je l'avais vu à Marengo, je trouvai dans la plaine plusieurs officiers autrichiens à moitié emportés par des boulets, et qui existaient encore avec toute leur raison, sans qu'il fût possible d'espérer de survivre. Ils me suppliaient d'abréger, par un coup de pistolet, leurs excessives souffrances; et moi, qui les aurais tués si je les avais rencontrés la veille l'épée à la main, je n'eus point le courage de leur rendre ce cruel service. J'aurais prié Larrey de leur donner un breuvage assoupissant pour les conduire sans douleur au sommeil éternel, si je n'avais su qu'on ne doit jamais douter de la puissance de Dieu, pour rendre la santé à ceux dont la vie paraît être le plus menacée. Mille exemples heureux en sont la preuve; et Larrey, que l'on accuse de cruauté, n'employait si souvent le fer que faute de temps pour attendre le résultat de moyens plus doux et moins certains; mais jamais il ne faut désespérer. En effet, on sauva quelques-uns de ces malheureux.

Cette victoire de Wagram, qui plongeait encore une fois l'Autriche dans le deuil et qui affermissait la puissance de l'Empereur, ne nous donnait pas encore la paix, et il fallait de nouveaux efforts pour aller la conquérir. L'armée autrichienne, quoique en retraite, était encore nombreuse et l'insurrection du Tyrol prenait un caractère sérieux qui pouvait faire une diversion utile à nos ennemis.

L'Empereur apprit que les forces principales de l'archiduc se retiraient par Znaïm, sur la Moravie, et il les y suivit.

Tous les jours, les Français eurent des avantages très marqués sur les Autrichiens; et ceux-ci, poussés très vivement par les corps de Marmont, d'Oudinot et du maréchal Masséna, cherchèrent à résister dans la belle position de Znaïm, où les contours et le confluent de deux rivières, la Taya et la Lischem, semblaient devoir rendre inexpugnable la position qu'ils y avaient prise, et que l'archiduc s'occupait à fortifier et à couvrir d'artillerie.

Le maréchal Marmont se trouva d'abord le seul engagé, et sa position y fut assez critique pendant la journée du 10, lorsque les autres corps étaient encore éloignés.

Mais le 11 l'affaire recommence. D'abord, une pluie d'orage extrêmement abondante ralentit un moment l'ardeur des combattants, et ramène quelques incidents favorables aux Autrichiens, en inondant le champ de bataille. Mais enfin, notre cavalerie parvient à traverser la Taya sur plusieurs points encore, malgré la pluie de la veille, et la division Legrand la suit. Les corps de Marmont et de Masséna à leur tour franchissent la rivière, sous les yeux de l'Empereur, qui vient d'arriver avec sa garde, sa cavalerie et l'infanterie des maréchaux Davout et Oudinot. L'archiduc Charles, se voyant attaqué de toutes

parts, reconnaît alors que, malgré les succès qu'il vient d'obtenir sur plusieurs points, il lui sera impossible de conserver à Znaïm la belle position qu'il a prise, et, sans hésiter, il se décide à ordonner la retraite.

Son armée se retire avec beaucoup d'ordre et sans que la fusillade cessât d'intensité.

Ce fut au milieu de cent combats partiels qui avaient lieu sur toute la ligne, pendant cette retraite, que l'on entendit crier ces mots : « Cessez le feu! cessez le feu! un parlementaire vient demander la paix! »

Cet ordre de cesser le feu fut assez difficile à transmettre, tant on était animé de part et d'autre, et les officiers, qui portaient au milieu des combattants ces paroles de paix aux deux armées, furent même blessés tous deux.

Les tentes de l'Empereur furent promptement dressées sur le plateau qui domine en avant de Znaïm; les bivouacs de l'armée s'établirent autour de cette position, et les derniers rayons du soleil couchant éclairèrent un des plus beaux paysages qu'il soit possible de voir. Ces collines boisées, dont le pied est baigné par une jolie rivière; ces campagnes si riantes, si gracieusement pittoresques et couvertes de jardins, furent à l'instant même animées par une population

immense de soldats grimpés sur les arbres, dont ils dévoraient les cerises avec autant de bonheur, qu'ils avaient eu de courage à y braver les balles une heure auparavant. Ce repos, dans un lieu si propice et délicieux, fut pour eux une véritable fête.

L'archiduc Charles, enfin, convaincu de l'impossibilité de sauver la monarchie autrichienne autrement que par un traité de paix, s'était promptement décidé à faire demander un armistice. L'Empereur n'était pas moins désireux de conclure la paix, et il fit recevoir avec beaucoup de distinction M. le prince de Lichtenstein, qui était chargé de venir en proposer les arrangements.

Le 12 juillet fut employé à l'échange des courriers d'un camp à l'autre, pour régler les conditions de l'armistice qui devait précéder le traité de paix. Dès que les signatures furent apposées à ces préliminaires, l'Empereur entra dans la ville de Znaïm. Il trouva le site tellement remarquable par la richesse et la beauté de ses détails, qu'il m'invita à en prendre un croquis, pour faire faire un panorama de ce beau champ de bataille, avec l'espoir qu'il n'inspirerait pas moins d'intérêt que celui de Tilsit, où tout Paris courait en ce moment.

Ce même jour 12 juillet, l'Empereur assigna des cantonnements à son armée, en faisant occuper les postes que l'archiduc abandonnait, conformément aux articles de l'armistice.

Le 13 juillet, avant de repartir pour Vienne, l'Em-

pereur ne voulut pas quitter l'armée, sans rendre au ciel des actions de grâces pour les succès brillants que Dieu venait d'accorder à ses armes. De son camp de Znaïm, il adressa aux évêques de l'Empire une circulaire pour leur demander des prières publiques. « Jésus-Christ, disait l'Empereur, quoique issu du « sang de David, nous fait connaître que son empire « n'est pas de ce monde, et il commande aux chré- « tiens d'obéir à César pour les affaires de la terre. « Je suis, disait l'Empereur aux évêques, je suis l'hé- « ritier du pouvoir de César. Je persévérerai dans le « grand œuvre que j'ai entrepris et dont j'ai déjà « presque atteint le but, celui de rétablir la religion et « ses autels; je maintiendrai l'indépendance des trô- « nes et des nations, je dégagerai l'Église des intérêts « temporels et périssables; je lui laisserai le soin des « intérêts éternels, des affaires spirituelles, et celui « de diriger les consciences; et ses ministres, ainsi « sanctifiés, seront environnés de la considération que « nous seul pouvons leur donner. Telle est notre vo- « lonté! »

Il faut avoir fait la guerre pour comprendre le bonheur que l'on trouve à rentrer sous un toit paisible, où l'on peut se livrer au repos, sans craindre d'entendre sonner la trompette qui nous appelle à cheval. C'est avec ce sentiment de bonheur que nous rentrâmes à Schœnbrunn. Pendant tout un jour, nous pûmes nous promener dans les serres et les admirables parterres de cette résidence, et revoir nos amis de

Vienne. Le lendemain, de touchants souvenirs nous ramenèrent à Ebersdorff, sur les ponts, sur les îles, sur les champs de bataille d'Essling et de Wagram. Je ne saurais décrire le puissant intérêt, alternativement mêlé de peine et d'orgueil, avec lequel je revoyais dans ces plaines vingt villages réduits en cendres pendant ces terribles journées, et les traces encore récentes des grandes évolutions qui avaient foulé le sol dans tous les sens, et où la mort avait exercé ses ravages. Partout la terre, fraîchement remuée, marquait les tombes où reposaient nos amis, nos ennemis, nos frères. Mais la campagne était triste, silencieuse et couverte de lambeaux de vêtements et d'armures brisées; l'on n'y voyait que, de loin en loin, quelques soldats qui ramassaient des fusils, des sabres, des cuirasses, des boulets, pour recevoir la gratification que l'Empereur leur avait fait promettre, à tant par chaque pièce qu'ils rapporteraient. Les cultivateurs n'avaient plus là de récoltes à faire, et plusieurs n'y venaient que pour soupirer et pleurer. Une seule chose nous tranquillisait cependant à l'aspect de leur douleur : c'est que leurs princes seuls étaient coupables d'avoir attiré chez eux tous les fléaux de la guerre, qu'ils auraient dû leur épargner. Aucun de ces bons Allemands ne nous maudissait, et tous nous trouverent sensibles à leur juste affliction.

Plusieurs fois, je dus aller inspecter nos hôpitaux et porter à nos blessés, de la part de l'Empereur, des

consolations; leur demander ce qu'il pouvait faire pour leurs familles, et m'assurer que rien ne manquait pour hâter leur guérison. Sans doute, j'étais flatté de la confiance avec laquelle on me chargeait de ces inspections, et cependant j'aurais toujours préféré l'honneur périlleux d'aller en plein air enlever une redoute d'assaut, plutôt que celui de circuler dans les salles des magnifiques hôpitaux de Vienne, encombrés de blessés, attaqués d'un typhus qui les emportait chaque jour par centaines. Ce typhus ressemblait au choléra, jetait les malades en délire, et les rendait en peu d'instants hideux et méconnaissables. J'on voyais beaucoup qui, dans les convulsions du tétanos, tombaient nus de leur lit et se roulaient par terre dans des tortures affreuses. Ce que l'on y perdit de monde était effrayant à compter.

Percy et Larrey donnaient ici de grands exemples de courage à leurs jeunes chirurgiens qui passaient les journées dans cette atmosphère empestée, et n'étaient point arrêtés par le sort de ceux d'entre eux qui y perdaient la vie. Je ne sortais de là qu'en admirant leur constance et en remerciant Dieu de m'avoir dirigé vers une profession moins triste que la leur; mais, surtout, de ce qu'il m'avait préservé d'avoir recours à eux.

L'on me confia alors la mission d'aller faire évacuer la Styrie, la Carinthie et le Tyrol, par les troupes autrichiennes qui pouvaient s'y trouver encore, et de recevoir le fort de Saxembourg, que l'on devait nous

livrer. Aucun ordre ne pouvait mieux plaire à un peintre, que celui de traverser un pays de montagnes et des vallées ravissantes, dans la plus belle saison de l'année. Bientôt je fus servi à souhait, et près de Murrschlag, sur le col élevé qui sépare les deux provinces d'Autriche et de Styrie, je vis se former un orage; il était alors midi, et en peu de temps il fit noir presque autant qu'à minuit. La tempête faisait entendre ses terribles roulements dans les échos de ces montagnes, et l'absence de la lumière prêtait un coloris effrayant aux forêts, dont le vent courbait jusqu'à terre les branches en arrachant leur feuillage. Une pluie épaisse m'inondait dans ma voiture ouverte; et tout mouillé, tout trempé que j'étais, je jouissais en contemplant les aspects magiques d'une nature en courroux, qui me causa bien aussi quelques moments de terreur dans ces sites sauvages entrecoupés de précipices, vers lesquels le vent poussait mes chevaux et mon équipage. Probablement, ce n'était que pour surprendre ma vue par de brillants effets, et pour m'étonner par des aspects divins, que la nature s'était un moment rembrunie et cachée sous ses plus sombres couleurs.

L'orage ne fut pas de longue durée et le soleil reparut. Chaque goutte était un diamant reflétant le soleil, et la vallée, inondée de lumière, et bientôt réchauffée par ces nombreux rayonnements, devint comme une terre céleste où des vapeurs légères s'élevaient de toutes parts. Dans l'extase que me causait ce spectacle,

je me laissais, par la pensée, envoler, évaporer avec ces nuages. Je ne comprenais pas comment les hommes libres de leurs actions et possédant la fortune nécessaire pour se déplacer, peuvent n'avoir pas le goût des voyages, sans lesquels on ne trouve ni ces beaux aspects, ni les vives impressions qu'ils procurent. Oui, bien certainement, et autant que je puis me rappeler ces vallées, je reste persuadé que l'entrée du ciel est au bord des cascades de la Murr, à Klagenfurth, à Villach ou à Spital, sur la Drave, et je n'en doute pas plus qu'Homère, Virgile et le Dante, n'ont douté que l'entrée des enfers ou des champs élyséens ne fût dans les lieux où ces poetes ont vu la nature riche et belle, ou sauvage et affrayante.

Les Tyroliens, plus que jamais affligés d'avoir été detachés de l'Autriche, en 1805, pour être incorporés à la Bavière et au Wurtemberg, avaient trouvé, dans leur énergie de montagnards, le courage de s'insurger avec succès, et de nous faire une guerre qui prenait un caractère d'autant plus inquiétant qu'elle avait lieu sur le derrière de nos armées, et que l'insurrection pouvait gagner sur la route même par laquelle nos renforts nous arrivaient de France. Le roi de Bavière et le roi de Wurtemberg, dont la majeure partie des troupes étaient avec nous en Autriche, furent un moment très inquiètes des progrès de cette insurrection. Les Tyroliens avaient appris avec enthousiasme notre fâcheux événement d'Essling; et ne

pensant pas que nous pussions nous en relever, ils s'enhardirent jusqu'à faire un soulèvement général dans toutes les Alpes tyroliennes. Le général autrichien Buol, et surtout le marquis de Chateler, excitaient, au nom de l'empereur d'Autriche, et provoquaient de tout leur pouvoir cette insurrection. Plusieurs hommes énergiques s'étaient mis à la tête des paysans. André Hofer, Hartel, Arco, Speckbacher, Schmith-Adel, et le capucin Haspinger, donnaient leurs ordres au nom de *la Providence, de la Sainte Vierge*, et combattaient avec un courage extraordinaire. Plusieurs détachements français, traversant le Tyrol, avaient été faits prisonniers. Inspruck était repris, les Bavarois repoussés, et ces petits succès isolés avaient porté l'exaltation des Tyroliens à son comble, pendant les mois de juin et de juillet.

L'Empereur, toujours généreux pour les émigrés, avait, deux ans auparavant, fait rendre au marquis de Chateler ses biens séquestrés en France et en Belgique, et il s'était indigné d'apprendre que cet homme, oubliant tous les devoirs de la reconnaissance, se montrait l'agent le plus actif à lui susciter des ennemis. Alors, l'Empereur avait fait parvenir au marquis de Chateler le décret par lequel il lui appliquait les lois de la République, qui condamnent à mort tout émigré français qui sera pris portant les armes contre son pays. Le marquis en fut consterné; cependant il reprit courage et continua ses provoca-

tions contre nous avec une extrême irritation. Ce fut au milieu des succès que son activité procura aux Autrichiens et aux révoltés, que leur parvint la nouvelle de l'armistice de Znaïm et l'ordre de s'y conformer. Déjà les Tyroliens se croyaient les sauveurs de la monarchie, et ils ne purent se résoudre à suspendre leurs efforts. Les Autrichiens seuls, consentirent, quoique à regret, à se retirer et à nous céder le pays. C'était dans cette situation que j'allais trouver les choses dans les provinces vers lesquelles je me dirigeais, et où le général Rusca commandait une division composée de Français et d'Italiens.

Je partis de Klagenfurth le 30 juillet, non sans avoir admiré la position si pittoresque de cette ville, et je trouvai le général Rusca à Villach. Nous allâmes ensemble à Spital; il me donna plusieurs de ses officiers avec des troupes, pour aller recevoir la forteresse de Saxembourg, où j'arrivai le 1er août, au point du jour. Les Autrichiens avaient tout préparé pour nous recevoir, et notre entrevue fut plus amicale que je ne m'y attendais. Je passai la journée à vérifier l'état des remparts, des magasins. Je trouvai peu d'importance à ce fort; et, quoiqu'il soit placé sur le sommet d'une montagne, je crois que je l'aurais pris facilement si on ne me l'eût pas rendu, parce qu'il est dominé de très près par des hauteurs accessibles qui le mettent hors d'état de résister à notre balistique actuelle. Je levai un plan et des profils, je fis des vues de la position, et les envoyai le lendemain

au prince major-général, avec le rapport de ma mission, sans laisser ignorer les mauvaises dispositions des habitants du pays qui provoquaient les soldats autrichiens à nous maltraiter. Ces derniers, plus nombreux que nous, en agirent, contre mon attente, avec plus de loyauté que les Tyroliens ne le voulaient. Je me trouvais, avec quelques centaines d'Italiens seulement, au milieu de huit ou dix mille Autrichiens, sous la conduite du général Schmitt, qui évacuaient le Tyrol et rentraient en Hongrie. Les généraux, officiers et soldats ennemis, furent pour nous d'une politesse grave et très remarquable dans cette triste circonstance. Ces braves gens désiraient la paix autant que nous; et leur nombreuse colonne eût été composée de Français, que je n'eusse pas été traité plus fraternellement.

Derrière cette colonne de troupes, au contraire, l'aspect du pays était menaçant : les hauteurs étaient couvertes de paysans qui voyaient avec regret s'éloigner leurs protecteurs. Je me hâtai prudemment de rejoindre le général Rusca qui s'avançait sur Lientz, chef-lieu du Pusterthal.

Nous passâmes les journées du 4 et du 5 août avec le général Rusca et les généraux italiens Souqui et Arrezi. Un orage épouvantable nous couvrit et nous entoura de neige pendant ces deux jours. Nous voulions pousser plus avant, vers Brixen, mais nous apprîmes que le général autrichien Buol nous rame-

nait plusieurs centaines de prisonniers français que les Tyroliens menaçaient d'égorger si nous avancions dans la vallée. Pour éviter de rendre impuissante, par notre approche, la protection difficile dont le général autrichien couvrait ces malheureux prisonniers, nous les attendîmes à Lientz, et nous restâmes dans de vives angoisses sur leur sort jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. Nous avions la douleur d'apprendre à chaque instant que quelques-uns avaient été assassinés. Dans la journée du 6, quelques habitants de Lientz et des villages voisins rentrèrent dans leur demeure en nous apportant leurs armes. Cette soumission apparente était, comme on va le voir, un moyen d'endormir notre défiante vigilance.

Le même jour, dimanche 6 août, le général Rusca plaça sa division en bataille sur les hauteurs, et en grande tenue, pour recevoir la colonne du général Buol, qui venait traverser nos postes et passer la soirée près de nous, dans la prairie où nous avions marqué son campement, au-dessous de nos positions. Ce général nous remit les deux cents prisonniers qu'il ramenait; et sitôt que ses huit ou dix mille hommes eurent pris place dans la prairie, le général Rusca m'envoya pour inviter leur général et soixante de ses officiers à accepter le dîner que nous faisions préparer. En même temps, il faisait porter à ses soldats du pain et du vin. Cette offre fut agréée; mais le plus important restait à faire et n'était pas si facile. Les conventions de l'armistice portaient, qu'il ne sortirait

du Tyrol aucune pièce d'artillerie; et lorsque je demandai au général Buol de faire conduire dans notre camp les douze pièces de canon qu'il amenait, il se conforma difficilement aux ordres qu'il avait reçus à ce sujet; son état-major même l'excitait à n'y point consentir. J'insistai cependant, et bientôt l'irritation devint très vive, lorsque je fis joindre à cette artillerie de guerre quatre jolies petites pièces de canon. de petit calibre, qui étaient ornées des ornements les plus finement ciselés. Alors, un colonel à l'œil vif, à la figure hideuse, absolument sans nez, s'approche de moi et me dit en français, avec arrogance et d'un accent nasillard : « Ces canons m'appartiennent, et on ne me les ôtera qu'avec la vie »; et, portant la main à son épée avec un signe provocateur, il me dit : « Si vous voulez les prendre, venez les chercher ».

Sans m'émouvoir et en souriant, je répondis : « Le traité que voici désigne tous les canons, sans spécifier leur calibre. Je donnerai, plus tard, et volontiers avec vous, à ces messieurs, la comédie d'un combat singulier, si cela doit les amuser; mais avant tout, je dois remplir ma mission et recevoir tous les canons. Lorsque j'aurai l'honneur de savoir votre nom, je pourrai demander à l'Empereur de vous rendre les vôtres. — Je suis le prince de Linange, et j'emmènerai mes canons ». Cette discussion s'animait de plus en plus, le groupe se resserrait, en augmentant autour de nous, et un personnage parlant très bien

le français, et auquel la foule fit place, quoiqu'il ne portât pas les distinctions du rang qu'il occupait, vint exciter contre moi l'irritation des officiers. Au milieu de ce vacarme, j'étais assez heureux pour conserver mon sang-froid et pour n'entendre aucun mot offensant que je n'aurais pas pu supporter; ma position cependant devenait à chaque instant plus critique.

Le général Rusca, placé sur les hauteurs, voyait avec inquiétude cette rumeur dans le camp, où les soldats couraient aux armes et s'apprêtaient à nous attaquer. Il envoya un officier italien s'informer de ce qui m'arrivait. Cet officier était à cheval et put m'apercevoir par-dessus la foule d'officiers qui juraient de ne pas abandonner les canons. Il comprit le danger que je courais, et dès qu'il eut rencontré mes yeux pour me donner confiance, il partit au galop. Déjà l'autorité du général Buol était méconnue; le nouveau personnage français le dominait et excitait le prince de Linange à me provoquer. Je sentais combien ma vie serait en danger si je m'animais, et je paraissais calme encore, lorsque enfin j'entendis prononcer le nom de celui qui rendait ma position si périlleuse : c'était le général marquis de Chateler. A ce nom, qui m'était recommandé par l'Empereur, je retrouvai la force qui allait peut-être me manquer, et regardant fixement le prince et le marquis, je leur dis avec fermeté : « Le plus pénible de la mission que j'ai à remplir n'est pas d'enlever vos canons, mais de livrer à un

conseil de guerre les émigrés, et surtout le marquis de Chateler que je feins de ne pas connaître pour lui sauver la vie ». Ce mot produisit plus d'effet encore que je ne m'y attendais; tous deux restèrent interdits et muets. Au changement subit de leur figure, les autres, surpris et comprenant mal le français, attendaient l'explication de ce que je venais de dire, et il y eut un instant d'incertitude; mais ce qui acheva surtout de me tirer d'affaire, c'est que l'officier italien, M. Seroni, ayant fait diligence, nous vîmes s'élever rapidement un grand nuage de poussière et arriver au galop huit pièces de canon avec la lance allumée. En quatre secondes, elles furent en batterie, braquées et prêtes à vomir la mitraille sous la protection de la division, prête également à attaquer au signal que j'aurais donné. Cette arrivée si prompte et cette attitude énergique firent plus que tous mes raisonnements; la foule se dissipa, les jolis canons furent livrés avec les autres, et lorsque je les vis dans nos rangs, je renouvelai aux officiers qui restaient notre invitation à dîner. Ils gardèrent le silence. M. de Chateler fut un des premiers à se retirer; le prince seul me suivait encore de son hideux regard. Je le remerciai cependant de l'honneur qu'il avait voulu me faire de se mesurer avec moi, en présence des deux armées. Je me mis à sa disposition; il ne répondit pas et je me retirai. J'appris dans la soirée que ce prince, émigré d'Alsace, était appelé Linange le Monstre à cause de sa laideur, et peut-être à cause

aussi de son caractère; car il était alors le plus habile et le plus incommode ferrailleur de l'armée autrichienne. Tout rentra dans l'ordre; mais, à l'heure du repas, aucun de nos convives n'arriva; soixante officiers français les remplacèrent et nous bûmes gaiement à la santé des boudeurs.

Nous employâmes la journée du 7, dans Lientz, à nous procurer des renseignements sur ce qui se passait dans ces vallées, et nous apprîmes que les insurgés, réunis en grand nombre sur plusieurs points, s'apprêtaient à nous attaquer en ville et au camp. Je pris à l'instant toutes les mesures convenables pour préparer la défense : je fis élever des barricades sur les points les plus faibles; du côté du camp, j'établis des échelles aux deux faces de la muraille pour élargir et rendre plus facile notre communication avec le camp; je fis écarter quelques blocs de rochers qui gênaient le gué de la Drave, entre le camp et la porte de la ville. Le général Rusca prenait aussi ses mesures, et nous attendîmes ainsi l'ennemi.

Le 8 août, un peu avant le jour, les paysans descendirent des montagnes et nous attaquèrent de toute part au même instant. Ils espéraient nous surprendre, et furent eux-mêmes très déconcertés par une résistance inattendue. Toutes ces bandes en désordre se ruaient sur nous avec une fureur inconcevable, et perdaient considérablement de monde sans nous faire à beaucoup près autant de mal. Une de leurs colonnes pénétra en ville, sur le point où je me trouvais, et

me mit un moment dans un grand embarras; mais bientôt je vis descendre, par les échelles que j'avais placées, un demi-bataillon qui tomba sur le flanc de ceux qui m'attaquaient, et dans moins de cinq minutes, il n'en resta pas un vivant. Je ne saurais oublier la répugnance que j'éprouvais, dans cette mêlée, à voir casser des têtes blanches ou blondes que le patriotisme seul animait, et le regret que j'avais à ordonner de ne faire aucun quartier à ceux qui nous assassinaient. Tuons le diable, de peur qu'il ne nous tue! disions-nous; et ces enragés de paysans, courant sur nous, tombaient et roulaient à nos pieds en cherchant encore à nous frapper. Sur ce point, dix de mes Italiens furent tués et j'eus beaucoup de blessés.

Le lendemain, j'allai m'asseoir sur les hauteurs, dans les ruines d'un antique château fort de quelque riche seigneur suzerain de ces montagnes. Un tilleul de trente-cinq pieds de circonférence enfonçait ses racines colossales dans les fentes du rocher, à l'entrée de ces ruines, où il semblait être le vénérable survivant de ceux qui les avaient habitées six siècles auparavant. Assis à l'ombre de ce vétéran de la vallée, je pris une vue de ce pays admirable. En redescendant en ville, j'appris que les révoltés, comptant sur la parfaite connaissance qu'ils avaient du pays, se disposaient à venir nous surprendre de nuit pour nous égorger. Nous veillâmes jusqu'au matin, et personne ne vint.

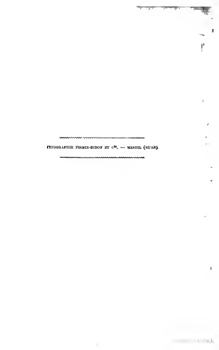
Le général Rusca, voulant me remercier de ma coopération dans ces affaires, me fit cadeau de son plus beau cheval et me combla de prévenances. Cet homme, très remarquable par son instruction et son grand courage, était né italien, dans le comté de Nice, où il exerçait avec distinction la médecine. Lorsque la révolution de France éclata, en 1791 et 1792, il vint y prendre part avec une chaleur peu commune, et cet audacieux soldat devint promptement général au service de la France.

Il tenait beaucoup à paraître l'homme le plus vigilant de son temps; et, en effet, il ne se couchait pas pendant les quinze jours que je passai près de lui. Mais aussi, lorsqu'il ne récitait pas Homère, Horace ou Virgile, et tous les latins qu'il savait par cœur, je le voyais presque toujours s'assoupir à table ou en causant. Il me raconta qu'un jour, lorsqu'il était dans le département du Var, le général autrichien Scharf lui envoya un parlementaire pour le sommer de se retirer du pays, que les Autrichiens, appelés par les habitants, venaient occuper. Nous étions, me dit-il, dans mon jardin, à côté d'une plate-bande fleurie de pavots dont beaucoup étaient en graine. Cela me suggéra l'idée d'imiter la conduite d'un empereur romain, et avec ma cravache, je coupai la tête à ces fleurs, en disant à l'officier : « C'est ainsi que je traiterai les habitants, s'il en est comme vous l'annoncez; et puis, voilà ce que je ferai de l'ennemi, ajoutai-je, en marchant sur les tiges restées debout ». Ce langage muet

surprit l'Autrichien tout ébahi, et mit fin à la conférence. Déjà je savais que le général Rusca avait été un violent terroriste; et plein de confiance dans son récit, je me contentai de penser sans lui dire : « *Si non è vero, è bene trovato* ».

TABLE DES MATIÈRES





TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

